



HISTOIRE GENERALE DE PORTUGAL,

Par M. DE LA CLEDE.

TOME VI.

Contenant les affaires des Indes sous les Rois Sebastien, Henri, Philippe II. & Philippe III.



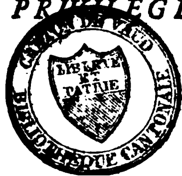


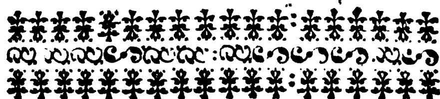
A PARIS,

Chez PIERRE-FRANÇOIS GIFFART, ruë Saint Jacques, à Sainte Therese.

M. DCC. XXXV.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.





SOMMAIRES DES LIVRES

Contenus dans ce sixiéme Volume.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-DEUXIE'ME.

Depuis la page 1, jusqu'à la page 154.

Contenant les affaires des Indes sous les Rois Sebastien, Henri & Philippe II.

ON reprend l'histoire de la guerre des Portugais dans les Indes. D. Louis d'Ataïde Viceroi. D. Pedre d'Almeida Gouverneur de Deman force le Gouverneur de Surate de lui rendre deux vaisseaux Portugais. Exploits de Vello Pereira. Les Rois de Coles & de Sarcete entreprennent d'enlever aux Portugais la forteresse d'Azarim. Mauvais succès de leur entreprise. Guerre contre le Roi d'Achen. Combat naval. Victoire surprenante des Portugais sous la conduite de Carasco, qui avec An. de J. C. 1568.

un seul vaisseau, qui n'avoit que quarante hommes d'équipage, dissipe ou coule à fond la flotte du Roi d'Achen, composée de plus de cent vaisseaux. Les Portugais prennent & pillent la Ville d'Onor. Guerre dans les Moluques. Le fils du Roi de Ternate, pour venger la mort de son pere assassiné par les ordres de Mesquita, appelle à son secours les Rois des isles voisines. Il fait le siege de la forteresse de Ternate. Au bout de cinq ans les Portugais sont forcés d'abandonner la place. Ligue du Zamorin contre les Portugais. Les Confederez entreprennent de leur enlever Goa. Leur armée formidable. Ils attaquent d'abord la forteresse de Benastarim. Le courage des Portugais rend tous les efforts des alliez inutiles. La Reine de Guarcopa tente de chasser les Portugais d'Onor. Siege de Goa. Avantage qu'Idalcan remporte sur les Portugais, qui bien-tôt après vengent cette perte & font un grand carnage des Indiens. Idalcan tente de passer avec toutes ses troupes dans l'isle de Goa. Combat sanglant entre les Portugais & les Indiens qui sont vaincus. Soliman demeure sur la place. Cette victoire coûte aux vaincus quatre cens hommes, & n'en coûte que vingt aux vainqueurs. Idalcan après un siege de dix mois prend le parti de se retirer. Siege de Chaul par Nizama-

luc. Faretacan commande son armée composée de huit mille chevaux & de vingt mille hommes d'infanterie. Nizamaluc arrive avec le reste de son armée, qui compris celle de Faretacan monte à trente-quatre mille chevaux, & à cent mille hommes d'infanterie, sans compter trente mille pionniers & quatre mille ouvriers; avec trois cens soixante elephans & quarante pieces de canon. Détail au sujet du siege de Chaul. Exploits des Portugais. Opiniâtreté des assiégeans, qui enfin demandent la paix. Le traité est conclu. Autres entreprises du Zamorin. Sa flotte entre dans le port de Chaul malgré les Portugais. Le Commandant de cette flotte est battu par Leonel de Sousa. Il est aussi repoussé devant Mangalor dont il attaque la Citadelle. Sa flotte est dispersée par D. Diegue de Meneses. Les Portugais ravagent les terres du Zamorin. Le Roi d'Achem est repoussé devant Malaca. Dom Louis d'Ataïde revient en Portugal. Le Gouvernement des Indes est partagé en trois départemens. Echebal Grand Mogol descendant de Tamerlan se rend maître du Royaume de Cambaye. Description de l'Indostan & particularitez à ce sujet. Echebar veut enlever aux Portugais leurs conquêtes. Lettre qu'il écrit au Viceroi. Il fait couper la tête au traître Stimaçan,

qui lui avoit livré le Royaume de Cambaye. Le Roi d'Achen vient assieger Malaca. Consternation des habitans. Tristan Vaz de Vega combat la flotte ennemie, & la met en fuite. Guerre dans les Moluques. La Reine de Japara forme le dessein d'enlever Malaca aux Portugais. La Ville est assiegée. Les ennemis sont battus & chassez, & une partie de leur flotte est brûlée. Les affaires des Portugais vont mal dans les Moluques. Les Portugais de Ternate sont obligez de rendre leur forteresse & de se retirer dans l'isle d'Amboine, puis dans celle de Tidor. Reproches que leur fait le Roi de Ternate. Victoire que les Portugais remportent sur les Barbares. Adresse de Baretto pour porter ces peuples à la paix. Le Jesuite Monclares abuse de son autorité, & est soupçonné d'avoir empoisonné le Gouverneur de Monomotapa. Caprices de ce Religieux. Exploits des Portugais dans le Royaume d'Angòla. Description de ce Royaume. Mœurs des habitans. Guerres civiles dans le Royaume de Congo. Mort du Viceroi D. Louis d'Ataïde. Son éloge. D. Fernand Tellés de Menesés le remplace. La Ville de Mascate est pillée suivant les ordres du Bacha de Moca. Les Portugais se refugient à Bruxel, où ils sont bien reçûs. Le Gouverneur d'Ormus

donne la chasse au Corsaire qui avoit pillé Mascate, & les Portugais y retournent.

SOMMAIRE
DU LIVRE VINGT-TROISIE'ME.

Depuis la page 155, jusqu'à la page 304.

Concernant la suite du même sujet.

PHilippe II. Roi d'Espagne est reconnu pour legitime Roi de Portugal. Tellez de Menesés le fait aussi reconnoître dans les Indes. D. François Mascaregnas Comte de Santa Cruz est envoyé Viceroi en sa place. Ses soins pour la sûreté du commerce des Portugais dans les Indes. Prise de plusieurs Villes sur les Corsaires Maures par les Portugais, qui s'en retournent chargés de butin. Précaution du Viceroi pour empêcher le ravage du Mozambique par le Corsaire Alilec. Siege de Deman par les Mogores, ou Mogols, qui sont repoussés. Dissentions des Portugais. La Ville de Ramalamaje est prise & saccagée. Terreur des Portugais à l'aspect d'une aurore boreale. Délivrance de la Ville d'Ormus réduite à l'extrémité par le Roi de Lara, qui meurt devant la place. Guerre civile entre les deux fils de ce Roi, dont les Portugais profitent. Les soldats de la flotte de Fernand de Mirande se revol- An. de J.C. 1580.

vent contre lui, & veulent saccager Deman; il les fait rentrer dans le devoir. Prise de la Ville de Cartelete par les Portugais. Paix proposée entre les Portugais, & le Zamorin, fatigué de leurs ravages. Les conditions sont mal executées, & la guerre recommence. La flotte Portugaise, destinée pour les Indes, est attaquée par quatre galions Anglois au sortir du port de Lisbonne; elle s'en débarasse heureusement, & arrive à Goa. Expedition des Portugais dans le Royaume de Coles. Le Roi de Cambaye s'échape de prison, & déclare la guerre à Echebart usurpateur, qui le contraint de se retirer. Révolution dans le Royaume d'Idalcan. Rebellion de la Ville de Cochim appaisée par la prudence du Viceroi. Guerre des Portugais dans differentes isles tant de l'Afrique, que de l'Asie. Guerre civile dans les Etats de Nizamaluc, dont les Mogols profitent. Naufrage de Fernand de Mendoce, proche du Cap de Bonne-Esperance. Son industrie pour se sauver. Genereuse résolution d'un jeune-homme pour sauver la vie à son frere. Cruauté de Raju à l'égard de ses parens, de ses sujets, & même des Portugais. Désespoir de Reigam Pandar son cousin, qui s'empoisonne avec toute sa famille. Extrêmité où est réduite la Ville de Malaca par

différens Rois qui l'assiegent tour à tour. Elle est délivrée par les soins du Viceroi, qui fait aussi prendre la Ville de Jor, place très-forte. Orgueil de Raju qui veut se faire adorer. Il entreprend le siege de Colombo; mais il est vigoureusement repoussé. Ravages des Portugais dans son Royaume. Générosité d'un Amant pour sa Maîtresse. Mort du Viceroi. Son portrait. D. Manuel de Sousa Coutigno lui succede. Naufrage & mort de Paul de Lima. Mort de Manuel de Sousa Coutigno. Election de Matthias d'Albuquerque. Ses heureuses expeditions en Afrique. Cruauté & ravages des Mambas, & des Muzimbas. Ils sont réprimez par les Portugais sous la conduite de Vasconcelos. Succès des armes des Portugais dans les Indes. Mort du tiran Raju. Progrès de la Religion Chrétienne. D. François de Gama Comte de Vidiguar est envoyé pour occuper la place d'Albuquerque. Ses soins à réformer les abus qui s'étoient glissés dans le Gouvernement. Mort de Dom Juan Porcapendar, Roi legitime de toute l'isle de Ceilan. Il laisse en mourant son Royaume au Roi Philippe II. en qualité de Roi de Portugal. Arrivée de deux vaisseaux Hollandois dans les Indes. Le Viceroi leur fait donner la chasse, & les oblige de se retirer. La plûpart périssent.

en s'en retournant. D. Louis Cerqueira est envoyé à la Chine en qualité d'Evêque. Progrès du Christianisme dans le Japon. Heureux regne de Taïcozama Empereur de cette isle. Son orgueil. Sa mort violente. Engloutissement de plusieurs Villes de son Empire. Succès des armes du Corsaire Cugnal. Le Viceroi entreprend vainement de le reprimer. Il le fait attaquer avec de plus puissantes forces, commandées par André Frutade de Mendoce, qui s'étant joint au Roi de Calicut, assiege ce Corsaire dans une forteresse. Ceremonies des Malabares. Prise, & mort du Corsaire Cugnal. On refuse à Goa la récompense dûë à la victoire de Mendoce. On veut lui déferer le triomphe qu'il refuse modestement. Ayrés de Saldagne est mis en la place du Viceroi François de Gama. Differentes révolutions arrivées dans les Indes sous la Vice-Royauté de François d'Ayres, de Martin Alfonse de Castro, & d'Alexis de Menesés, Archevêque de Goa; de Juan Pereira Frojas, d'André Furtado, de Mendoce, & de Rui Laurent de Tavora, qui gouvernerent successivement les Indes depuis 1601, jusqu'en 1612. Les Portugais bâtissent une Ville dans le Pegou & s'y fortifient sous les ordres de Brito. Grande victoire des Portugais remportée sur le Roi d'Aracan, qui les force cepen-

dant par famine d'abandonner l'isle de Sundina. Perfidie du Roi de Chandecan à l'égard de Carvaillo, & des Portugais, qu'il livre au Roi d'Aracan. Retour de Britto à Sirian; après avoir fait à Goa l'hommage de sa nouvelle Ville au Viceroi. Victoire de Britto sur le Roi d'Aracan, dont il prend le fils prisonnier de guerre. Paix concluë entre les Portugais, & le Roi d'Aracan. Sa perfidie à leur égard. Préparatifs pour le siége de Sirian. Propositions de paix faites à Britto, & refusées. Siege de Sirian par le Roi d'Aracan, qui est contraint de le lever avec grande perte. Le feu prend à la Citadelle. Britto en rebâtit une autre. Coutumes des Talapoins de Siam. Progrès de la Religion Chrétienne dans cette contrée. Expedition de Sebastien Gonçalez. Il reprend l'isle de Sundina, & s'en fait reconnoître Roi. Son peu de foi à l'égard du Roi de Bacala. Il épouse la fille d'Anaporam. Il est soupçonné d'avoir fait mourir son beau-pere. Portrait de son frere à qui il veut faire épouser sa belle-mere. Ses victoires sur les Mogols avec le secours du Roi d'Aracan. Sa perfidie à son égard. Ses cruautez, & sa barbarie à l'égard du neveu d'Aracan. Guerre dans les Moluques entre les Anglois, les Hollandois, & les Portugais. Expedition de Mendoce con-

tre les Hollandois, & les habitans du pays. Il va aux Moluques. Toutes ses entreprises échoüent faute de munitions, & il est obligé de se retirer. Prudence des Hollandois. Leurs conquêtes sur les Portugais. Exploits de D. Pedre d'Acugna. Les Hollandois assiegent Malaca, & la réduisent à l'extrêmité. L'arrivée du Viceroi leur fait lever le siege. Combat naval entre eux & les Portugais. Ils sont vaincus, & contraints de fuir. Les Hollandois reviennent devant Malaca. Leurs differends combats avec les Portugais. Mort du Viceroi Martin Alfonse de Castro. Dom Alexis de Meneses Archevêque de Goa lui succede. Arrivée de la flotte Portugaise au Mozambique. D. Juan Pereïra Froyas, Comte de la Feira, est nommé Viceroi; sa mort. Mendoce est mis en sa place jusqu'à nouvel ordre. Murmure des principaux Officiers. Laurent de Tavora est envoyé Viceroi. Départ de Mendoce; sa mort; son portrait. Révolte de l'isle de Ceilan; quel en est le sujet. Les Portugais la reprennent entierement à l'exception du Royaume de Candi, qui fait alliance avec les Hollandois. Brouillerie de Nizamanluc avec les Portugais. Leur accommodement. Combat des vaisseaux Portugais, contre des vaisseaux Anglois. Differens exploits des Portugais.

Heresie dans les Indes, étoufée par l'Archevêque de Goa. Prodigieux succès de la Religion Chrétienne dans ces contrées attribué aux Jésuites. Tavora se démet du Gouvernement. Jérôme d'Azevedo le remplace.

SOMMAIRE

DU LIVRE VINGT-QUATRIE'ME.

Depuis la page 305, jusqu'à la page 442.

Contenant la suite des affaires des Indes.

AFfaires de la Religion à la Chine, & ses progrès. Détail des differentes sectes, & des cérémonies pratiquées dans ce grand Empire. Soins des Jésuites pour désabuser le peuple de toutes les extravagantes fables de leurs Bonzes. Persecution contre les Portugais, & contre les Jésuites. Ils sont justifiés de toutes les accusations intentées contre eux. Description de la haute Guinée, & des principaux peuples qui l'habitent. Les differentes Coutumes de ces peuples. Attention de Philippe III. à établir la Religion Chrétienne dans ces contrées. Il y envoye des Jésuites, qui y font d'admirables progrès. Desir du Roi du Bena pour le Baptême; il en est détourné par les Juifs, & par les Mahome-

An. de J. C. 1600.

tans. Coutumes du Royaume de Benaenvers les morts. Baptême conferé au Roi des Boutons par le Pere Bareira. Mœurs des Cumbas. Les Jésuites travaillent avec succès à y établir la Religion Chrétienne. Révolte des Ethiopiens contre leur Empereur à cause de son attachement à la Religion Chrétienne. L'Empereur est vaincu, & tué dans un combat, malgré le secours des Portugais. Guerre civile après sa mort pour la succession au trône. Sasinos tuë Jacob & se fait proclamer Empereur. Son attachement à la vraie Religion. Amitié des Ethiopiens pour les Jésuites. Les Portugais traitent humainement les Aymures, peuples de l'Amerique. Traité de paix entre les deux Nations. Soins des Jésuites pour établir la Religion Chrétienne chez la plûpart des Nations de l'Amerique. Ils sont maltraités par les Tapoyas, nation nombreuse. Progrès des armes Portugaises dans l'Amerique. Affaires de l'isle de Ceilan. Comment le Viceroi d'Azevedo gouverne les affaires des Indes. Puissance du Grand Abas Roi de Perse; ses desseins sur les Indes rendus inutiles par la prudence d'Azevedo. Guerre dans l'isle de Ceilan. Affaires d'Afrique. Generosité d'Hazem. Les Portugais sont chassés du Pegou. Siege & prise de la Ville de Sirian par le Roi d'Ova.

Philippe

Philippe Britto est mis à mort. Son portrait. Les Portugais veulent inutilement secourir Sirian. Départ de trois gallions pour la Chine. Ravages des Mogols dans le territoire de Deman. Represailles des Portugais sur quelques vaisseaux Persans. Combat naval des Hollandois, & des Portugais. Conquêtes du Roi d'Ova. Il est vaincu par Christoval Rabelo. Départ, & conquêtes de D. Diegue de Vasconcelos Commandant de la flotte destinée pour la garde des côtes de Malabar. Portrait de Rui Freyre d'Andreade, qui succede à Azevedo au Gouvernement de Chaul. Défaite des Decanois proche de Manora. Intrigues des Portugais contre Hazen Roi de Monbaze. Ce malheureux Prince est assassiné par les ordres de son oncle. Guerre contre Cojenitano. Vexations des Portugais dans l'isle de Ceilan. Ligue des Malabares, des Mogols, & de differents autres peuples contre les Portugais, dans le dessein de secouer le joug de leur domination. Négociations du Viceroi pour désunir ces differents peuples. Il réussit en partie par l'habileté de ses Ministres : il trouve moyen d'empêcher l'établissement des Hollandois à Visapour. Guerre avec les Malabares. Les Decanois sont vaincus, & demandent la paix qui leur est accordée. Union de plusieurs

Princes contre les Portugais. Le Roi de Calicut assiege la Ville de Granganor. Elle est secouruë, & il est contraint de lever le siege. Le Roi de Porca se détache du Zamorin, & fait sa paix avec les Portugais. Le Roi de Calicut refuse les propositions du Viceroi. Arrivée de la flotte Portugaise à Goa. Hostilités des Portugais. Le Viceroi se résout à attaquer de tous côtés les Anglois, & les Hollandois, qui devenoient de jour en jour plus puissans dans ces mers. Il fait attaquer inutilement quatre vaisseaux Anglois. Il dépêche du secours pour l'isle d'Ormus. Il fait encore rencontre, en s'en retournant à Goa, de quatre vaisseaux Anglois qu'il refuse d'attaquer. Mauvaise interpretation de cette conduite. Les Charges deviennent venales à Goa. Dom Sebastien de S. Pierre est nommé à l'Evêché de Cochim. Les Portugais donnent la chasse à des vaisseaux Hollandois. D. Gonçales de Sylva va prendre possession de l'Evêché de Malaca. Combat naval des Portugais contre le Roi d'Achem, qui est mis en fuite, & contraint de demander la paix. Victoire des Hollandois contre les Portugais. Paix avec le Mogol. Délivrance de la Citadelle de Ternate. Secours envoyé à Sebastien Roi de Sundiva, commandé par D. François de Meneses le

Roux. Grand combat naval ; entre les Portugais, & le Roi d'Aracan ligué avec plusieurs autres Rois. Mort de François le Roux. La victoire demeure incertaine ; & Sebastien ramene l'armée à Sundiva. D'Azevedo s'en retourne avec une partie de la flotte à Goa, malgré les prieres de Sebastien, qui étant dénué de secours, est bien-tôt attaqué & pris par le Roi d'Aracan, qui le fait mourir. Son portrait. Secours de Grangamor. Révolution dans l'isle de Ceilan fomentée par l'imposteur Nicapeti. Guerre à ce sujet. Le Roi de Candi attaque aussi les Portugais, & leur enleve plusieurs places. Traité de paix, & d'union entre le Roi de Siam, & le Viceroi. Rui de Melo est déposé à cause de ses brigandages. Traité fait avec l'Empereur du Monomotapa, qui est détrôné, & remis sur le trône par le secours des Portugais ; son ingratitude punie. Il reprend neanmoins le dessus, & oblige les Portugais de se retirer. Un Seigneur Cafre est dépouillé de ses terres. Guerre avec le Monomotapa. Trahison de Fonseca à l'égard de Simoens. Guerre civile entre les habitans de Meliapour appaisée par Rui de Sampayo. Trahison d'un Maure à l'égard de Sousa, qui périt avec la plûpart de ceux qui l'accompagnoient. Mauvais traitement de la flotte de Lisbonne desti-

née pour les Indes. Punition de Mahamet Roi de Soar. Cruelle guerre dans l'isle de Ceilan. Les Portugais reprennent le dessus, après plusieurs victoires remportées sur l'imposteur Nicapeti. Paix du Roi de Candi avec les Portugais. Punition de plusieurs Officiers rebelles, qui excitoient la division entre les Villes de Chaul, de Bassim, de Trapor & de Tana. Negociations entre la Perse & les Portugais, renduës inutiles par les prétentions de l'un & de l'autre parti. Prise de l'isle d'Ormus par le Persan. Paix avec le Prince de Macassar. Description de l'isle de Madagascar, ou de Saint Laurent. On essaie d'y établir la Religion Chrétienne. D. Juan de Coutigno succede à d'Azevedo en qualité de Viceroi. Mauvais traitement fait à d'Azevedo en arrivant à Lisbonne, où il meurt en prison. Son portrait. Ses cruautés. Succès des armes de Coutigno, qui est ensuite battu en diverses rencontres. Il envoye un Ambassadeur au Grand Mogol. Guerre entre cet Empereur & celui de Perse. Lâcheté de Norogna, qui donne de l'argent aux Anglois, pour éviter de les combattre. Il est puni par le Viceroi. Arrivée du Roi de Jorcon à Goa. Il demande inutilement du secours aux Portugais. Guerre des Tartares, & des Chinois.

Etat déplorable de la Chine. Succès des Portugais dans l'isle de Ceilan. Le Viceroi fait donner la chasse au Corsaire D. Pedre, qui bat les Portugais. Les Anglois, & les Hollandois augmentent de plus en plus leur puissance dans les Indes. Mort du Viceroi. Ferdinand Albuquerque est nommé en sa place. Mort de Philippe III. Roi d'Espagne, & de Portugal. Etat de l'Espagne sous son regne. Portrait de Henri IV. Roi de France. La maniere d'agir de Philippe III. envers ses voisins, & les Portugais. Comme il fut reçû à Lisbonne quelques années avant de mourir. Son tombeau. Son portrait. Réfléxions de l'Auteur. Sa femme & ses enfans. Les Papes & les Empereurs qui regnerent pendant que Philippe occupa le trône d'Espagne.

SOMMAIRE
DU LIVRE VINGT-CINQUIE'ME.

Depuis la page 343, jusqu'à la page 562.

Contenant la suite du même sujet.

D. *François de Gama, est envoyé une seconde fois Viceroi dans les Indes. Les Portugais apprehendent son Gouvernement. Il fait faire le procès à plusieurs coupables. Ses exploits. Succès des armes d'Andreade. Les Anglois & les Hollan-* An. de J.C. 1622.

dois sont battus en plusieurs rencontres par le courage de Botello. Révolte des habitans de Macao, contre Mascaregnas, qui les punit. Soupçons des Chinois effacez. Départ de D. Alfonse de Mendez, & de six Jésuites pour l'Ethiopie, dont il est fait Patriarche. Il en envoye plusieurs d'entre eux jusqu'au Royaume de Tibet. Description de cette Monarchie. Le Roi des Arioles se fait Chrétien. Differents combats des Portugais, qui sont tantôt vainqueurs, & tantôt vaincus. D. François de Gama se démet du Gouvernement en faveur de Louis de Brito, Evêque de Cochim. Hostilités du Roi d'Achem, contre l'avis de son premier Ministre. Represailles des Portugais. Mort du Viceroi. Botello exerce cette Charge à la place de Mascaregnas absent, nommé à la Vice-Royauté. Botello va au secours de Malaca, & défait entierement le Roi d'Achem. Son triomphe à ce sujet. Paix avantageuse avec le Roi de Pera. Témoignages d'amitié du Roi de Pam envers les Portugais. Prise de Laçamane premier Ministre, & General du Roi d'Achem. Il meurt quelques jours après sa captivité. Norogna est nommé Viceroi; il consent que Botello le soit encore quelque tems. Victoire de Botello sur les Hollandois. Ses autres expeditions; sa mort funeste; ses

funerailles. Son portrait. Noroña prend en main les rênes du Gouvernement. Les affaires des Portugais dans l'isle de Ceilan vont en déclinant, par la trahison de D. Theodose, Chef des Chrétiens Ceilanois. Secours envoyé à Colombo. Nouvel établissement des Portugais dans la Peninsule de Cambolim. Naufrage d'un vaisseau Portugais proche du cap de Bonne-Esperance. Description du pays où les Portugais relâchent. Pourquoi les vaisseaux Portugais étoient si sujets à faire naufrage. Echec des Portugais dans le Mozambique. Mort de l'Empereur du Monomotapa. Prise d'un vaisseau Danois, & d'un vaisseau Hollandois. Mort de plusieurs braves Officiers tués en attaquant ces vaisseaux. Les Hollandois se fortifient dans les Indes; & les Portugais s'y affoiblissent tous les jours de plus en plus. Mauvais traitement de Gamboa à l'égard de Chingulia Roi de Monbaze, qui s'en vange cruellement. Discours que ce Roi fait à ses sujets. Il abolit totalement la vraie Religion dans ses Etats. Son exemple est suivi par plusieurs Rois ses voisins. Mauvaise disposition de la Cour d'Espagne envers les Portugais, qui attribuent à cette Cour tous les malheurs dont ils sont affligés. Tentatives pour le recouvrement du

Mozambique. Siege de Monbaze, levé avec grande perte du côté des Portugais. Cingulia fait démolir Monbaze, & l'abandonne. Les Portugais le rétablissent. Succès des armes des Hollandois au préjudice des Portugais. Extrêmité où est réduit la Ville de Colombo dans l'isle de Ceilan, la seule qui leur restoit dans cette isle. Elle est secouruë par Mascaregnas. Ce Viceroi y envoye aussi du secours, qui périt par la tempête. Almeida y rétablit les affaires, & fait plusieurs conquêtes. Le Roi de Candi demande la paix, qui lui est accordée. Ingratitude des Portugais envers Almeida, qui meurt, en s'en retournant à Goa. Nouveau Viceroi pour les Indes. Portrait du Comte de Lignarés. Les Portugais méprisent Pierre Sylva leur Viceroi à cause de sa douceur. François des Martyrs est nommé Archevêque de Goa. Combat des Portugais & des Hollandois. Ravages, & pirateries de Chingulia sur differentes côtes de l'Afrique. Victoire de Borgés remportée sur ce Prince. Les Hollandois sont battus. Divisions à Malaca entre plusieurs Officiers. Le Roi d'Achem veut en profiter. Le Viceroi prévient ses desseins. Mort du Viceroi; ses richesses immenses. Maniere d'agir des Viceroïs pour s'enrichir. Antoine Tellez de Silva

lui ſuccede. Exploits des Hollandois à la vûë même, de Goa. Tellez veut aller ſecourir Malaca. L'arrivée d'un nouveau Viceroi l'en détourne. Il prend le chemin de Lisbonne, après avoir remis le baton de Commandement entre les mains de D. Juan de Silva Tello. Affaire du Breſil. Portrait de Philippe IV. La guerre entre les Eſpagnols & les Hollandois en Flandres. Les Hollandois ont d'abord du deſſous; mais la retraite du General Spinola leur facilite les moyens de vaincre à leur tour. Etabliſſement d'une Compagnie Occidentale par les Etats Generaux. Projet des Hollandois. Willekens s'empare de ſaint Salvator. Ruſe du Hollandois. Lâcheté de D. Diegue de Mendoce. Conſternation en Portugal. Philippe tache de conſoler les Portugais. Mauvaiſe diſpoſition des Miniſtres d'Eſpagne. Les Portugais arment une nouvelle flotte, & reprennent ſaint Salvator, où les Hollandois manquoient de tout. La flotte Portugaiſe s'en retourne en Europe, & eſſuie une violente tempête en chemin. Mauvais ſuccès des entrepriſes de Jacques l'Hermite. Nouvelles meſures de la Compagnie Occidentale pour chaſſer les Portugais & les Eſpagnols de l'Amerique. Les Portugais y mettent ordre. Hoſtilités

des Anglois dans le Portugal. Prise de la plûpart des flottes Portugaises par les Hollandois. Naufrage d'une grande flotte Portugaise sur les côtes de France. Prudence de la Compagnie Occidentale. Départ de l'Amiral Loncke avec une flotte considerable. Ses conquêtes dans le Bresil. Nouvelle flotte des Portugais commandée par Oquendo, pour le recouvrement des places enlevées par les Hollandois dans le Bresil. Combat naval de la flotte Portugaise, contre la flotte Hollandoise. Grand courage de l'Amiral Pater; qui est abandonné des siens. Autre combat naval, où l'Amiral Oquendo est défait. Nouvelle flotte des Portugais. Difference de la Marine Hollandoise, & de la Portugaise. Nouvelles conquêtes des Hollandois dans le Bresil. Victoire du Comte Maurice de Nassau remportée sur les Portugais & les Espagnols. Il profite de sa Victoire. Conquête des Hollandois en Afrique. Le General Benjola est encore vaincu. Siege de saint Salvator levé. Nouvelle flotte des Portugais pour le Bresil. Secours arrivés au Comte Maurice. Combat naval où les Portugais sont entierement défaits. Leurs affaires ne se rétablissent un peu dans le Bresil, que pour être plus accablés après. Les Portugais du

Bresil apprennent l'élevation de D. Juan IV. sur le trône. Le Marquis de Montalvan le fait reconnoitre dans cette partie du Bresil qui restoit aux Portugais. Politique du Comte Maurice, qui fait ses efforts pour augmenter ses conquêtes.

Fin des Sommaires du sixiéme Volume.



HISTOIRE



HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE VINGT-DEUXIE'ME.

DOM Loüis d'Ataïde, Comte d'Atougia, ſucceda à Dom Anton de Norogna à la Viceroïauté. Quelque éclatante que fût cette charge, elle n'étoit point au-deſſus du mérite d'Ataïde : ſage & valeureux, il entendoit également la politique & la guerre. Il fut le premier Portugais, nommé à ce poſte, par le Roi Dom Sebaſtien depuis ſa majorité. Il partit de Liſbonne avec cinq vaiſſeaux, commandés par Dom Pedre Céſar, Antoine Sanchez de Gamboa, Damian de Souſa Falcam, 1568.

1568. & Manuel Jaquez. L'équipage étoit leste & nombreux; les Troupes choisies, & l'on comptoit parmi les Officiers, plusieurs personnes de la plus haute Noblesse. Ataïde arriva à Goa dans le mois d'Octobre de la même année. Les qualités solides & brillantes qu'on remarquoit en lui, firent tout esperer de son Gouvernement, & il remplit dignement cette esperance. Dès le premier moment qu'il commença les fonctions de sa Charge, pour la rendre plus respectable qu'elle n'étoit encore, & pour en imposer plus vivement aux Soldats & au Peuple, il ordonna à tous les Officiers, Capitaines, Commandants & Gouverneurs de Places, de ne lui jamais parler que tête nuë, & de ne s'asseoir jamais en sa présence que sur des tabourets. Cette innovation fit murmurer la Noblesse, parce que toute innovation, qui prend sur sa vanité, & sur son orgueil, la fait toujours murmurer : mais Ataïde, qui n'avoit pas moins de fermeté, que de valeur, voulut être obéï, & il le fut.

Le commerce languissoit, & la marine étoit presque tombée. Ataïde, qui sçavoit que l'un & l'autre sont

les nerfs & les fondements les plus 1569.
ſolides d'un état, donna tous ſes
ſoins pour rétablir le premier, &
reparer la ſeconde. On vit en peu
de tems la confiance rappellée, &
des flotes nombreuſes en état de tout
entreprendre, pour ſoutenir & étendre la gloire & la reputation des Portugais. Dom Loüis de Melo de Silva partit de Goa avec treize vaiſſeaux, pour ſecourir Malaca que les Achenois avoient attaqué; & ſur qui Dom Leonis Pereira avoit remporté une grande victoire. Alfonſe Pereira de Lacerda fut chargé d'aller croiſer avec ſix vaiſſeaux au nord de Goa, & Martin Alfonſe de Mirande d'aller purger de pirates, les côtes de Malabar. Dom Paul de Lima Pereira eut ordre d'aller ſecourir Roſtumecam que les Mogores tenoient aſſiegé dans Baroche, à la priere d'Itimitican, qui après avoir uſurpé le Trône de Cambaye, s'efforçoit de perſuader aux peuples, que ſon fils étoit petit fils du Sultan Badur, que le ſceptre lui appartenoit, & qu'il ne regentoit le Roïaume, que pour le lui remettre dans toute ſa ſplendeur.

Sur ces entrefaites, Dom Pedre

1569. d'Almeïda, Gouverneur de Deman, se rendit avec cinq vaisseaux à Surate, pour demander à Agaluchem, Seigneur de cette Ville, & Tributaire du grand Mogol, compte de deux vaisseaux Portugais, chargés de riches marchandises qu'il avoit arrêtés dans son port. Agaluchem fut forcé de les rendre, parce que le Zamorin ne put lui envoïer le secours qu'il lui avoit promis, aïant toutes ses forces occupées contre Dom Diegue de Menesés, & contre Nuño Vello Pereira, qui infestoient avec leurs escadres les cotes de Malabar & du Royaume de Cambaye. Vello fit même une descente, & alla brûler quelques Villages, où il fit un nombre considérable de prisonniers: ensuite il marcha à la tête de quatre cent hommes, contre quelques Mogores, qui s'étant joints à quelques Guzarates, faisoient des ravages affreux, aux environs de la Ville de Deman. A son approche, les Mogores & leurs Alliés se retirerent sur la montagne de Parnel, à trois lieuës de Deman, où ils avoient une Forteresse, que l'art & la nature sembloient avoir mis hors de toute insulte. Vello dont le courage alloit jusqu'à la

témerité, ne vit que la gloire qu'il 1569.
pouvoit acquerir en soûmettant cette Forteresse. Il monta donc sur la montagne au travers d'une grêle de traits & de pierres qu'on lançoit sur lui, & parvint au premier retranchement qu'il emporta d'emblée. Etant parvenu à la Forteresse, il l'attaqua & on la défendit avec une égale valeur. Après six heures de combat, Vello fut contraint de se retirer avec cinquante chevaux, plusieurs chameaux & quelques bœufs qu'il avoit pris dans le premier retranchement.

Vello alla trouver le Gouverneur de Deman; c'étoit alors Alvarés Perés de Tavora : il lui fit entendre qu'il étoit de la derniere importance de chasser les Mogores de la Forteresse de Parnel. Tavora en convint & donna à Vello tout le secours nécessaire pour cette expédition. Vello partit donc pour l'attaquer une seconde fois, avec cent cinquante Volontaires Portugais ou Maures, & six cent cinquante Soldats Portugais & Indiens, commandés par Georges Pereira Coutigno, Jerôme Curvo de Sequiera, François Toscano, & Antoine Mexia. Ils s'ouvrirent de nou-

1569. veaux chemins pour parvenir au haut de la montagne, ils franchirent des précipices affreux, & ils porterent avec eux trois piéces de canon. Ils employerent trois jours à surmonter tous ces obstacles. La véritable valeur, que guide l'amour de la gloire, triomphe de toutes les difficultés. Dès qu'on fut à portée de la Forteresse, Vello fit faire une plate-forme, y plaça son artillerie, & battit la Citadelle sans relâche. Au bout de six jours l'épouvente saisit les ennemis, qui abandonnerent la place à la faveur de la nuit, & s'enfuirent. Les Portugais raserent la Forteresse, pour leur ôter toute espérance de la reprendre un jour.

Les Rois de Coles & de Sarcere parurent extrémement sensibles à cette perte. Ils chercherent à s'en dédommager en enlevant aux Portugais la Citadelle d'Azarim ; mais André de Villalobos, avec le secours que le Viceroi lui avoit envoïé, les repoussa avec perte. Il fit une sortie sur eux avec huit cent hommes, combla leurs tranchées, renversa tous leurs travaux, & fit un carnage horrible de leurs Troupes. Celles qui échaperent à la fureur des

Portugais, chercherent leur salut dans 1569.
la fuite : Les Portugais les poursuivirent, entrérent dans leurs terres, brûlerent les Campagnes, détruisirent les Forêts, pillerent les Bourgs, les Villes & les Villages, & y repandirent l'effroi & l'épouvente. En même-tems par ordre du Viceroi, Dom Rodrigue de Sousa faisoit voile avec six vaisseaux vers le Roïaume de Cambaye, Perés Lopez Rebello vers Adem avec trois galions, Dom Diegue de Menesés vers la côte de Malabar avec douze galeres, & trente fustes, & Dom Pierre de Silva Menesés vers Bracalor avec treize vaisseaux. Bracalor est une Forteresse dans le Roïaume de Canara, entre Goa & le Malabar, située sur une riviere. Le Viceroi mécontent du Roi de Tolar à qui elle appartenoit, resolut de s'en emparer. Avant d'emploïer la force, il voulut essaïer de tenter par des présens la fidélité du Gouverneur. Il y réüssit, & aussi-tôt Pierre de Silva Menesés s'avança vers la place pour favoriser les desseins du Gouverneur, & pour y entrer en mêmetems. Les Habitans à son approche coururent aux armes, mais comme

1569. une partie étoit gagnée, l'autre ne fit que de vains efforts. Silva entra dans la Citadelle, après avoir fait un grand carnage de ceux qui soutenoient la faction contraire aux Portugais. Les Rois de Tolar & de Cambolim armerent promptement pour les rechasser de Bracalor : ils attaquerent à deux differentes reprises la place pendant la nuit, & deux fois ils furent repoussés avec perte. Ce mauvais succès ne les rebuta point ; ils leverent de nouvelles troupes, & Silva aïant consideré qu'il étoit impossible de conserver la place qui manquoit de tout, prit le dessein de l'abandonner & d'en emporter l'artillerie qui consistoit en vingt piéces de canon. Il aima mieux s'assurer de ce modique avantage, que de risquer de tout perdre, en voulant tout conserver.

Chaque jour voyoit éclore quelque action d'éclat de la part des Portugais. Il sembloit, depuis qu'Ataïde les commandoit dans les Indes, qu'une ardeur toute nouvelle soutînt, & ranimât leur courage. La confiance qu'on avoit en lui, & qui fait en tous tems & en tous lieux une partie de la valeur des troupes, étoit telle

que les Portugais croïoient être devenus invincibles, dès le moment qu'ils l'avoient vû à leur tête. Le désir de lui plaire, & de mériter son estime, leur faisoit affronter les plus grands périls avec un courage, que le succès même ne justifioit point; tant ce courage ressembloit à la témerité. Mem Lopés Carasco en est une preuve. En allant à l'Isle de la Sonde avec un seul vaisseau, qui n'avoit que quarante hommes d'équipage, il rencontra à la vûë du port d'Achem, le Roi de cette Ville, qui en sortoit avec une flote composée de plus de cent vaisseaux de toute espece, pour aller surprendre Malaca. Carasco, au lieu de prendre le large, se prepara au combat, & à vendre cherement sa vie & sa liberté. Il confia la garde de la prouë à son fils Martin, & celle de la poupe à François Costa. Il chargea du soin de l'artillerie & de la mousqueterie Martin Daço son cousin, se reservant de courir de poste en poste pour animer le Matelot & encourager le Soldat. Aussitôt on tend les voiles, on travaille à toutes les manœuvres, & l'on combat à coup de canons pendant toute une journée. Les Portugais tuerent un 1569.

1569. monde infini, au Roi d'Achem : la nuit suspendit les coups, qui recommencerent à la pointe du jour. Trois galeres Achenoises en vinrent à l'abordage, & acrocherent le vaisseau Portugais, dans lequel ces barbares se jetterent. Alors, le Pere François Cabral Jesuite, & un Religieux de l'Ordre de Saint François prirent chacun une Croix, se mêlerent parmi les combattans, & ranimerent tellement & les Soldats & les Matelots, que se précipitant avec une nouvelle fureur sur les infidéles qui étoient dans le vaisseau, ils les firent tous sauter dans la mer, où ils perirent presque tous. En même-tems, Daço entra dans une des galeres, & y donna la mort à plusieurs des ennemis : mais accablé par le nombre, & percé de plusieurs coups de traits, & d'épées, il fut contraint de regagner son vaisseau. Mem Lopez Carasco se montroit par tout, & par tout il donnoit ses ordres, avec autant de prudence, que d'intrepidité. Rien ne lui échappoit, ses regards prévenoient tous les dangers, par les manœuvres qu'il faisoit faire. Tranquille au milieu du péril, on eût dit qu'il travailloit aux apprêts de quelque gran-

de fête; mais au milieu du combat, 1569.
il fut si dangereusement blessé, qu'on crut qu'il avoit été tué : On alla dire à son fils que son pere étoit mort : Eh bien, répondit-il en continuant de combattre ! C'est un brave homme de » moins, mais nous vivons encore : » triomphons, ou méritons une mort » aussi glorieuse que la sienne. » En effet, il ne cessa point de combattre, & ce terrible combat dura trois jours de suite. Alors le Roi d'Achem, voïant quarante de ses vaisseaux démâtés & prêts à couler à fond, les plus braves de ses Soldats tués ou blessés, fit donner le signal pour rentrer dans le port, & laissa aux Portugais la liberté de se retirer. Ceux-ci, couverts de blessures, de sang, de poussiere & presque méconnoissables, sans mâts, sans voiles, sans munitions, gagnerent Malaca, où ils furent reçûs avec autant d'admiration, que d'étonnement.

Cette action de Carasco qui a tout l'air d'un prodige, n'étoit point démentie par la valeur des autres Portugais. Ils faisoient tous les jours des actions si étonnantes, qu'ils ne furent que simplement frapés de celle de Carasco. Sur ces entrefaites, le Roi

1569. Miram, dont les Etats confinoient avec ceux du grand Mogor & le Roïaume de Cambaye, resolut d'ôter à Itimicam la Couronne qu'il avoit usurpée sur l'héritier du fils de Badur. Il prétendoit même y avoir un droit, comme parent de ce dernier Prince. Cependant, ses forces étoient trop inégales avec celles d'Itimitican, pour executer lui seul son dessein. Voulant donc s'apuïer d'une puissante protection, il n'en vit point dans toute cette partie des Indes de plus salutaire pour lui, que celle des Portugais. En conséquence, il envoïa un Ambassadeur au Viceroi, pour lui faire part de son dessein, & pour lui demander en même-tems les secours néceſsaires pour les executer, offrant, en recompense, de se reconnoître Vassal du Roi de Portugal. Le Viceroi écouta favorablement son Ambassadeur; & comme la gloire & l'intérêt de son Maître se trouvoient également dans ce qu'on lui proposoit, il promit de n'épargner rien pour contenter Miram. En effet, il donna des ordres si précis pour un armement considérable, qu'on vit en peu de jours dans le port de Goa, environ cent cinquante vaisseaux

bien équipés & bien munis d'armes, 1569.
de vivres, & de tout ce qui étoit néceſſaire pour une grande entrepriſe. Ce grand armement repandit la terreur chez tous les Princes voiſins. Ataïde pour cacher ſon véritable deſſein, fit répandre dans le public, qu'il en vouloit aux Malabares. Cependant le tems s'écouloit, & Miram ne ſe mettoit point en campagne. Ataïde, impatient de ſes lenteurs, reſolut d'aller châtier les Canariens qui habitoient les rivages des embouchures des rivieres de Bracalor, & d'Onor, leſquels à l'inſtigation des Malabares, refuſoient de payer aux Portugais les tributs ordinaires. Etant ſur le point de partir pour cette expédition, il arriva dans le port de Goa, quatre vaiſſeaux de Portugal, commandés par Philippe Carnero d'Alcaçova, Baltaſar de Souſa, François Ferreira & Dom Juan de Barros.

Le Viceroi aïant enfin reglé toutes choſes dans Goa, partit ſur la fin de Novembre, avec cent trente vaiſſeaux, tant vaiſſeaux de guerre, que vaiſſeaux de charge, ou vaiſſeaux marchands. Le nombre des combattans montoit à près de

1569. trois mille Portugais, & à presque autant d'Indiens. On fit voile vers Onor, & l'on prit terre, dans le dessein d'assieger cette place, située sur une éminence, & que la nature & l'art rendoient presque imprenable. A peine eut-on dressé l'artillerie, & tiré quelques coups de canon, que les Habitans abandonnerent leurs maisons, prirent pendant la nuit la fuite, & s'allerent cacher dans le fond des Forêts. Les Portugais entrerent dans la Ville, la pillerent & la brûlerent. La Citadelle tenoit toujours bon : on l'investit, & on l'attaqua dans les formes : on la battit à coup de canon pendant quatre jours, sans un moment de relâche. Les Barbares composerent un corps d'Armée dans le dessein de la secourir, & de faire lever le siege : mais dans le moment qu'il fallut marcher, tous se débanderent, & se retirerent sans avoir rien entrepris. Alors la garnison craignant d'être forcée & passée au fil de l'épée, capitula & obtint de se retirer où elle jugeroit à propos. Dès qu'elle eut évacué la place, les Portugais s'en saisirent, réparerent les fortifications, & le Viceroi y laissa Dom George de Melo pour Com-

mandant, avec quatre cent hommes, moitié Portugais, moitié Indiens. De-là, Ataïde vola à Bracalor, qui ſubit le même ſort qu'Onor, malgré les Rois de [illegible]olar & de Cambolim qui tenterent à leur honte ſa délivrance. 1569

Ataïde ſéjourna quelque tems dans cette derniere place, tant pour laiſſer repoſer ſes Troupes, que pour voir ſi Miram n'executeroit point enfin ce qu'il avoit promis. Les Rois foibles & inconſiderés ne ſemblent former des projets, que pour hâter leur ruïne & leur perte : ils s'y précipitent en croïant les éviter. Miram ſe repentoit déja de celui qu'il avoit conçu, de crainte de s'attirer la haine du grand Mogol. Pour prévenir un orage imaginaire, il ſe déſiſta donc d'un deſſein utile & glorieux, mais trop grand pour un Prince auſſi borné & auſſi irréſolu que lui. Il fit plus; il rechercha l'alliance du grand Mogol, en faiſant épouſer à ſon frere une ſœur du Conquerant de l'Indoſtan. Cette alliance, qu'il avoit regardée comme le fondement ſolides de ſa puiſſance, ne ſervit qu'à la renverſer. Son frere, auſſi ingrat qu'ambitieux, oublia tous les devoirs du

1569. sang, & se servit des forces du grand Mogol, pour chasser Miram de ses Etats. Ainsi ce Prince, politique aussi malheureux, que timide Guerrier, perdit tout d'un coup son Royaume avec l'esperance d'en conquerir un autre. Le Viceroi informé de son infortune, le méprisa sans le plaindre, & pour ne pas perdre les fruits qu'il avoit esperé de son armement, il le divisa en plusieurs escadres, qu'il envoïa croiser en differens parages de ces mers Indiennes; toutes éprouverent les faveurs de la fortune, à l'exception de celle que commandoit Rui Diaz Cabral, & Dom Henri de Menesés, qui furent attaqués, vaincus, tués ou mis dans les fers par les Malabares.

Cette perte étoit peu considérable, en comparaison des avantages que les autres Capitaines Portugais avoient remportés. Cependant Ataïde ne fut que foiblement sensible à ces derniers, & parut extrêmement touché du malheur arrivé à Cabral & à Menesés. Les nouvelles affaires qui lui survinrent, l'arracherent à sa douleur, & il partit pour Mangalor, afin de reconcilier le Roi de Banguel avec la Reine d'Olalà, ses Tributaires,

qui étoient ſur le point d'en venir 1570.
à une rupture. Aïant examiné leurs differens, il les réünit ; & après cette réünion, il ſe rendit à Goa, où George de Mendoça venoit d'arriver de Portugal, avec cinq vaiſſeaux qui avoient pour Capitaines, Dom Juan de Caſtel Branco, Laurent de Carvallo, Nuño de Mendoça, & Manuel de Meſquita.

La crainte peut tout ſur les hommes foibles, mais elle a plus de pouvoir encore, ſur les Princes timides & peu éclairés. Les douceurs, qu'ils trouvent à joüir de la ſuprême puiſſance, les engagent aux dernieres baſſeſſes pour ſe la conſerver. La perte de leur honneur ne les touche que foiblement, pourvû qu'ils commandent. Lors que les Portugais s'emparerent d'Onor, la Reine de Guarcopa à qui cette Ville appartenoit, au lieu de la ſecourir, s'alla honteuſement cacher au fond des montagnes voiſines. Après la retraite des Portugais, il lui eût été facile de reprendre cette place, avec le ſecours des Princes voiſins qui le lui offroient, n'étant pas moins intéreſſés qu'elle, à chaſſer de leur voiſinage une puiſſance auſſi dangereuſe & auſſi attentive

1570. à s'agrandir, que l'étoit la Puissance Portugaise. Mais cette Princesse qui ne songeoit qu'à joüir sans embarras de ce qui lui restoit, rejetta les offres qu'on lui faisoit, & aima mieux païer de sa liberté, l'amitié des Portugais, en se rendant leur Tributaire, que de prendre les armes, pour s'affranchir de leur joug. Le Viceroi la prit donc sous sa protectoin, & songea en même-tems à humilier les Princes qui avoient voulu l'engager à la mépriser. Il chargea de cette expedition Dom Diegue de Menesés, Dom Loüis de Melo Silva, Vincent de Saldagne, Dom Juan Coutigno, & François d'Almeïda. Tous ses Capitaines avoient de la valeur & de la reputation. Chacun avoit une Escadre sous ses ordres, plus ou moins forte, selon les Princes à qui il avoit à faire, & tous semblerent avoir enchaîné la fortune sous leurs Loix. Dom Diegue de Menesés surtout, fit des ravages affreux sur toutes les côtes de Malabar. Il fit plusieurs descentes, mit tout à feu & à sang, & repandit l'épouvente & la terreur bien avant dans le païs. Coulete, Tiracol, Capocate, Pudradrigale, Panane, se ressentirent de ses

fureurs : & Calicut même vit à ses 1570.
portes les Portugais, & ses campagnes ravagées & fumantes de carnage. On ne voïoit enfin, tout le long de la côte de Malabar, que des Villages & des Villes consumées des flames, de vastes Forêts dévorées par le feu, & des païs entiers détruits & désolés. Le nombre des morts ou des prisonniers fut prodigieux; celui des vaisseaux qui tomberent entre les mains du vainqueur, montoit à soixante, sans compter ceux qui furent perdus par le feu, ou coulés à fond. Antoine Fernandez de Chale, Malabare de Nation, qui avoit embrassé la Religion Chrétienne, se comporta dans toutes ses expéditions avec une valeur singuliere.

L'hyver suspendit les courses des Portugais, & donna aux ennemis le tems de respirer. Le Viceroi l'emploïa, de son côté, à armer deux flotes, l'une pour secourir la Ville d'Onor, que la Reine de Guarcopa, déja lasse de l'alliance des Portugais menaçoit d'un siége; & l'autre pour mettre Deman à couvert des armes du grand Mogol, qui, à ce qu'on publioit, avoit formé quelque dessein sur cette Ville. Les projets de

1570. cette Reine, aussi follement conçus que mal executés, & ceux du grand Mogol, Conquerant redoutable dans toute l'Asie comme on le verra, s'en allerent en fumée.

Depuis quelques années, les Moluques étoient devenuës le theâtre sanglant d'une cruelle guerre par les excès de Mesquita, qui, comme nous l'avons dit, avoit fait assassiner indignement le Roi de Ternate, ancien Allié des Portugais, & Prince qui méritoit un sort moins déplorable. Son fils, jeune, impetueux, nourri & élevé par des Prêtres de la Loi de Mahomet, avoit conçu une haine extrême contre les Portugais. On avoit eu soin de les lui peindre avares, traîtres, cruels, sans foi, sans Religion, & prêts toujours d'immoler l'honneur & la probité à leurs intérets. Malheureusement leur conduite & leurs excès n'étoient que trop conformes à ses idées. Les Portugais se plongeoient honteusement dans toutes sortes de plaisirs; fiers & insolens, ils traitoient durement les Insulaires. Ainsi à l'amitié qu'on avoit eu autrefois pour eux, succeda une haine implacable, qui ne demandoit qu'une occasion pour écla-

ter. L'aſſaſſinat de leur Roi fit naître cette occaſion, & le Prince ſon fils la ſaiſit promptement pour ſe revolter ouvertement, & pour s'affranchir d'un joug odieux. Il prit donc les armes, & appella à ſon ſecours les Rois des Iſles voiſines. Tous redoutoient plus qu'ils n'aimoient les Portugais. Tous s'en plaignoient, & avoient ou croïoient avoir ſujet de s'en plaindre. Ceux qui ne les connoiſſoient que de reputation, trembloient de les connoître plus particulierement : enſorte que tous étoient perſuadés qu'il étoit de leur intérêt de s'unir au Roi de Ternate, pour les chaſſer, non-ſeulement de cette Iſle, mais de toutes les Iſles voiſines où ils avoient quelque établiſſement. 1570.

L'orage menaçoit donc de tous côtés les Portugais : cet orage éclata d'abord dans l'Iſle de Ternate. Le Roi arma douze galeres dont il donna le commandement à un de ſes oncles nommé Calacinco, Vieillard non moins reſpectable que courageux. Tandis qu'il feroit lui-même le ſiege de la Citadelle de Ternate, il lui ordonna d'aller chaſſer, avec le ſecours des Alliés, les Portugais, de l'Iſle d'Amboino. Calacinco obéït ;

1570. mais le brave Baltasar de Sousa, & le valeureux Baltasar de Vieira firent avorter les desseins du Général Ternatin. Vieira tua de ses propres mains un Cacique ou Prêtre de Mahomet, vieux & irreconciliable ennemi des Portugais, & le premier fauteur de cette guerre. Cette mort abattit le courage des Ternatins, qui se retirerent dans l'Isle de Varenula. En se retirant, ils mirent le feu à une galiote, où Baltasar de Sousa périt en voulant l'éteindre. Il fut extrêmement regretté; & sa mort & celle de Laurent Furtado altérerent beaucoup la joie que la fuite des ennemis avoit causé. Ils avoient l'un & l'autre de cette valeur, & de ce courage distingué, qui forment les grands hommes; & cette valeur & ce courage étoient soutenus par une prudence singuliere, & par une modestie rare parmi les gens de guerre. Cependant Dom Gonçalez Pereira, pour ne pas donner le tems aux ennemis de se rassurer dans l'Isle de Varenula, mit à la voile, & alla les en chasser; il les poursuivit d'Isle en Isle, & leur tua près de neuf mille hommes.

Tandis que l'oncle du Roi de

Ternate & ses Alliés fuïoient ainsi devant Pereira, le Roi lui-même faisoit de vains efforts pour reduire la Citadelle. Le Roi de Tidor lui envoïa un secours considérable. Dès que celui de Ternate l'eut reçu, il recommença le siége avec plus de vigueur que jamais, & donna plusieurs assauts, qui fournirent à Loüis de la Mó, des occasions de faire briller sa prodigieuse valeur. Vieira s'étoit aussi rendu dans la Citadelle : il soutint avec éclat la réputation, qu'il s'étoit faite dans l'Isle d'Amboine. Il tua Beneuca, Général des Tidoriens, d'un coup de fusil. La mort de cet homme répandit une telle épouvente parmi ses Soldats, qu'ils regagnerent leurs vaisseaux, & s'enfuïrent dans leur Isle. Leur retraite ne suspendit point le siége : les Ternatins que la haine & le désespoir soutenoient, le continuerent avec la même vigueur. Les Portugais commençoient à souffrir. Goncalez Pereira en aïant été informé, laissa dans l'Isle d'Amboine, Dom Sanche de Vasconcelos, & partit pour secourir la Citadelle de Ternate. Il rencontra la flote des Confédérez sur sa route, la combattit, la vainquit, & arriva 1570.

1570. triomphant à Ternate. Son arrivée releva le courage des Assiégez, & abattit celui des Assiégeans. Cependant, ils rejetterent toutes les propositions de paix qu'on leur fit, & ils continuerent la guerre pendant cinq ans, au bout desquels les Portugais furent obligés d'abandonner la place.

Toute Puissance, par là même qu'elle est Puissance, cause de l'ombrage & reveille l'envie. Aussi-tôt qu'il s'éleve une nouvelle Monarchie, toutes les autres soit égales, soit superieures, soit inferieures, lui suscitent mille obstacles, ou pour la diminuer, ou pour l'empêcher de s'agrandir. La force & l'autorité qu'on aime tant en soi, déplait toujours dans les autres. Dès qu'un Prince étend ses Etats, par la grandeur de son courage, ou les rend riches & florissans par sa sagesse & par son industrie, aussi-tôt les Princes ses voisins le redoutent, & se liguent pour le punir de son courage, de sa sagesse, & de son industrie. C'est ce qui arriva aux Portugais dans les Indes. Les Princes, les Rois, & les Empereurs de cette partie de l'Asie, ne virent qu'avec desespoir leur puissance

ſance s'affermir de jour en jour, 1570.
dans un païs ſi éloigné du leur. Ils craignoient tout de leur vertu, de leur courage, de leur valeur, de leur patience & de leur fermeté. Les plus puiſſans d'entr'eux, comme les plus intéreſſés, reſolurent donc de ſe liguer, & de faire un dernier effort pour les reduire ſous leur domination, ou pour les chaſſer entierement des Indes. Cette conjuration fut l'ouvrage de cinq ans, & elle fut conduite avec autant de prudence que de ſecret. Rien n'éclata, qu'au moment marqué par les Confédérez, pour déclarer ouvertement la guerre.

Les principaux Chefs de cette ligue étoient Idalcan Aleidabxa, Nizamalucus Xaoxem, & le Zamorim ou Empereur de Calicut. Le moindre avantage, qu'ils ſe promettoient de cette conféderation, étoit au moins, de voir les Portugais entierement chaſſez des Indes. Ils travaillerent avec une diligence incroïable à faire un amas prodigieux de toute ſorte d'armes, & de toute ſorte de munitions; & ils leverent des Armées puiſſantes & formidables par le nombre. Ils comptoient ſi bien ſur le ſuccès de leur



1570. entreprise, que pour éviter les discussions qui pourroient s'élever entr'eux, au sujet du partage des Villes, & des Terres qui appartenoient aux Portugais, ils le firent d'avance; afin que s'ils demeuroient Vainqueurs; comme ils n'en doutoient point, ils pussent dès le moment de leur victoire, joüir de tous les avantages qu'elle procure. D'ailleurs, chacun sçachant ce qu'il devoit esperer du succès de la Ligue, fournissoit aux frais qu'il falloit faire avec plus de plaisir, pour la faire réüssir. Ainsi, par le Traité qu'ils firent entr'eux, on assigna à Idalcan l'Isle de Goa avec toutes ses dépendances, & les Villes d'Onor & de Bracalor qui étoient les dernieres conquêtes des Portugais : Chaul, Deman & Baçaim, tomberent dans le partage de Nizamaluc : Cananor, Cochim, Mangalor & Chale, échurent dans celui du Zamorim. Malaca devoit être la recompense du Roi d'Achem, que les trois Princes avoient admis dans leur conféderation. Idalcan s'engagea à attaquer Goa, & pour animer ses Capitaines à bien faire leur devoir, il leur promit de leur livrer les plus belles femmes

Portugaises qui seroient dans cette 1570.
Ville. Nizamaluc devoit porter l'effort de ses armes contre Chaul, & le Zamorim contre Chale, & ce dernier s'engagea encore, à donner du secours avec ses forces maritimes à celui des Alliés qui en auroit le plus de besoin.

Lors que le Viceroi fut informé du Traité passé entre ces Princes, il éprouva à la vûë de cet orage imprevû, cette crainte prudente, qui loin d'abattre & de décourager les hommes veritablement grands, donne plus de force à leur genie, pour prévenir & détourner les effets du principe de cette crainte. Plus le péril est grand, moins un Général en doit paroître frapé. Sa confiance fait celle de ses Soldats ; & celle des Soldats enfante les heureux succès. Ataïde assembla un Conseil extraordinaire pour déliberer sur ce qu'il falloit faire dans les conjonctures presentes. Les avis furent extrêmement partagés, & on ne dut la plûpart qu'aux effets de la crainte, ou de l'intérêt, sources invariables de presque toutes les actions des hommes. Ceux qui étoient établis dans Goa, & qui y avoient leurs femmes, leur enfans, leurs parens,

1570. leurs amis & leurs richesses, qui à la honte de l'humanité, tiennent encore plus au cœur de l'homme, que les devoirs sacrés du sang & de la société, ceux-là, dis-je, assuroient qu'il falloit tout abandonner, pour ne songer qu'à la conservation de Goa, qu'on devoit regarder, comme la Capitale de tous les Etats que la Nation possedoit dans les Indes. Quelques autres combattoient cet avis, & disoient qu'avec Goa, il falloit encore conserver Chaul, & quelques autres Places qu'ils indiquoient, & cela par le même principe, que ceux de Goa vouloient qu'on ne s'occupât qu'à conserver cette derniere Ville. Le Viceroi, après avoir écouté les diverses opinions de ceux qui composoient le Conseil, se leva, & dit : » Et moi, Compagnons & Amis, je » veux conserver tout ; par tout je » vais opposer une égale résistance à » nos ennemis : tant que je respire- » rai, je ne permettrai point, qu'ils » remportent le moindre avantage » sur nous, au moins sans l'avoir » cherement acheté. » Après avoir prononcé ce discours, avec une noble assurance qui lui donnoit & plus de force, & plus d'éclat, il renvoïa

tout le monde, bien affermi dans le sentiment de ne rien abandonner. 1570.

Il choisit pour secourir Chaul, François Mascaregnas, Capitaine courageux, brave, hardi, habile, capable des plus grandes choses, & d'autant plus capable, qu'il ne s'enyvroit point de son mérite, & qu'il prenoit dans tout ce qu'il faisoit, & dans tout ce qu'il entreprenoit les mêmes précautions, que s'il eut toujours couru risque d'un grand danger. Par-là, il prévenoit tout, & jamais il n'étoit surpris. D'ailleurs, il n'avoit point la folle confiance, de cès hommes médiocres, que le hasard, ou la naissance, ou la faveur a placés dans les postes éminens, & qui, dès le moment qu'ils y sont placés, s'imaginent posseder réellement le mérite & les qualités requises pour les occuper dignement, méprisant, ou négligeant les conseils que des personnes plus éclairées, pourroient leur donner. Mascaregnas au contraire écoutoit tout le monde, & comme il avoit le discernement exquis, il sçavoit démêler les bons conseils d'avec les mauvais. Il partit pour Chaul, sur la fin de Septembre, avec quatre galeres

1560. & cinq fustes, sur lesquelles, il avoit six cent Soldats d'élite, qui brûloient de se signaler.

Tandis que Mascaregnas naviguoit vers Chaul, le Viceroi travailloit nuit & jour, à tout ce qui pouvoit contribuer à la défense de Goa. Il envoïa Fernand de Sousa Officier de réputation, & qui avoit vieilli dans les guerres des Indes, pour garder le Fort de Benasterim, Fort, d'une grande importance. Il confia la garde de celui de Rachol à Dom Paul de Lima, qui quoique plus jeune que Sousa, n'avoit pas moins de mérite, que ce vieux guerrier. Les autres postes, qui étoient aux environs de Goa, furent également distribués à des Capitaines tous braves, tous courageux, tous intrepides, tous prêts de s'immoler pour la cause commune. Le Viceroi demeura dans l'enceinte de la Ville, avec sept cens Portugais, afin de secourir les postes, où il y auroit le plus de danger. Les Moines & le Clergé, avec mille Esclaves, reçurent ordre de veiller nuit & jour, à la tranquillité intérieure de la Ville. Dom Juan de Sousa fut choisi pour courir de poste en poste, afin de s'informer de de tous les évenemens qui pourroient

y arriver, avec ordre à lui d'en instruire à mesure le Viceroi. On donna le commandement d'une flote de vingt-cinq vaisseaux, à Dom George de Menesés, pour observer les mouvemens des ennemis sur mer, & pour garder en même-tems, les côtes de l'Isle. On ne pouvoit confier cet emploi, à une personne plus digne de le remplir. Menesés, par ses divers succès, s'étoit rendu respectable aux Portugais & redoutable aux ennemis. 1561.

Dès que tout fut ainsi reglé, ceux qui étoient dans le continent, virent descendre plusieurs gros de Troupes, de la montagne de Gato, qui allerent se loger aux environs de Panda, sous les ordres de Norican Général d'Idalcan. Sur la fin du mois de Décembre, il s'avança à la tête de trente mille hommes, vers la Forteresse de Benasterim, où il prit ses quartiers avec autant de confiance, que si l'on eut été en pleine paix. Bien-tôt après, Idalcan parut lui-même suivi d'une Armée formidable : elle étoit composée de cent mille hommes, sans les gens préposés pour le service des Soldats & des Officiers. La Cavalerie montoit à trente cinq mille Chevaux

1570. à deux mille cent quarante Elephans, & l'artillerie à trois cent cinquante piéces de canon. Idalcan avoit aussi fait porter sur des bêtes de charges, une quantité prodigieuse de bateaux, pour les jetter dans la riviere & passer dans l'Isle. D'abord que les tentes furent dressées, qui étoient toutes d'une magnificence extraordinaire, on alluma des feux, dans tous les quartiers du Camp qui contenoit un terrain immense. Tous les principaux Seigneurs des Etats d'Idalcan étoient dans cette Armée, Norican. Hener Maluço son gendre, dont l'équipage n'étoit pas moins superbe que celui de son maître, Rumercan & Cogercan camperent sur les bords de la riviere. Mortazacan, Camilcan, & Delirracan choisirent leurs quartiers au passage qui conduit à Benastarim. Soliman Aga se porta sur une éminence vis-à-vis cette Forteresse. Anjozcan se plaça à portée de l'Isle de Juan Bangel, Xasiarviatan, à la vûë de Sapal, Dalatecan, Xatiarimanayque, Chisican & Codemenacan au passage d'Agaçaim. Tous ces Capitaines commandoient des corps separés, & tous avoient un poste à attaquer, ou à défendre.

A la vûë d'une Armée si prodigieuse, & de la disposition qui s'observa dans son campement, le Viceroi changea celle qu'il avoit faite de ses Troupes, & renforça tous les postes, par de nouvelles Troupes qu'il avoit reçuës depuis peu. Il augmenta aussi la flote qui devoit garder la riviere & le passage du continent dans l'Isle, doubla toutes les gardes, & mit partout tant d'ordre, qu'on pouvoit facilement s'entresecourir, sans embarras & sans confusion. 1570.

Idalcan fit d'abord tomber le premier effort de ses armes sur la Forteresse de Benastarim. Son artillerie faisoit un feu continuel; l'air paroissoit enflamé, & le bruit du canon repandoit la terreur dans tous les païs circonvoisins. L'artillerie des vaisseaux Portugais y répondoit par un feu égal, & causoit des ravages affreux, dans les quartiers de ceux qui étoient campés sur les bords de la riviere. Cependant le canon des ennemis faisoit des brêches considérables à la Forteresse; mais pendant la nuit les Portugais les reparoient avec une diligence incroïable, & les ennemis qui en étoient désesperés ne pouvoient s'empêcher de l'admirer.

1571. Au milieu des soins & des embarras d'un siége aussi important, le Viceroi faisoit travailler à l'équippement des vaisseaux qui devoient partir cette année pour le Portugal. Les Officiers & les principaux Habitans de Goa, lui representerent qu'il étoit important de differer pour cette année, le départ de ces vaisseaux, à cause du monde qu'il falloit pour les conduire, & qu'il étoit extrêmement dangereux de se priver de ce monde, dans les conjonctures présentes. Nous suffirons pour vaincre nos ennemis, leur répondit Ataïde : l'Etat a besoin, il faut que les vaisseaux partent ; cette réponse étonna ; & les vaisseaux partirent. Cependant le siége continuoit : chaque jour, chaque nuit enfantoit quelque action d'éclat. Les Barbares, à qui le nombre servoit de courage, ne se lassoient point de se présenter aux brêches pour en être repoussés. Ils perdoient un monde considérable, sans qu'il en coûtât presque un seul homme aux Portugais. Leur immense artillerie qui auroit dû abîmer Goa & ses environs, ne produisoit que de médiocres effets, parce qu'elle étoit, & mal dirigée, &

mal servie. A la moindre blessure que 1571.
leurs meilleurs Soldats recevoient, ils s'enfuïoient dans leurs tentes en poussant des cris & des gemissemens affreux, ce qui rebutoit & décourageoit les autres. Les Portugais au contraire, accablés de fatigue, couverts de sang, combattoient jusqu'au dernier soûpir. Dom François de Sousa reçut un coup dans le ventre, par où, l'on voïoit sortir ses entrailles. Aussi-tôt, il les saisit d'une main pour les retenir, & continua à se défendre & à fraper de l'autre. Dom Pedre Homen de Silva, après avoir reçu trois coup de fusil, ses Soldats le conjurerent de se retirer; il leur répondit froidement, combattons, chers amis & compagnons, je ne sens point mes coups. Que ne pouvoit-on pas esperer de tels Officiers, & de tels Soldats? Une vertu si mâle & si genereuse pouvoit-elle succomber aux efforts d'une multitude imbecille, qui à la place de l'honneur & de la gloire, n'étoit guidée que par la crainte & que par l'interêt. Ceux, qui étoient sur la flote ne se comportoient pas avec moins de vaillance: ils descendoient sans cesse à terre: ils penetroient jusqu'aux quartiers les plus

1571. reculés des ennemis : ils y portoient l'épouvente & la confusion : ils massacroient impitoïablement tous les Soldats qui osoient se défendre, & emmenoient prisonniers les autres, enlevant leurs tentes, leurs étendarts, & tous leurs instrumens militaires. Dom George de Menesés alla même faire une course dans les Terres d'Idalcan ; il y pilla, ravagea & brûla les Campagnes, détruisit les Forêts, & renversa de fond en comble plusieurs Villages : la désolation, le carnage regnoient partout : partout on ne voïoit que des meurtres, que des incendies, que des images tristes & désolantes de toutes les fureurs de la guerre.

Dom Antoine de Castelbranco, Manuel Diez Picoto, Jerôme Curado, Antoine de Costa Travaços, Côme Faya, Juan d'Ataïde, & Fabian de Rocha, picqués d'émulation à la vûë des actions de George de Menesés, resolurent aussi de se distinguer par quelque action éclatante. Ils choisirent cent trente Soldats, firent une sortie, & tomberent sur le quartier de Rumerçan & de Cogercan. Malgré les efforts, que leur opposerent ces deux

Généraux d'Idalcan, ils virent leurs Soldats massacrés, ou mis honteusement en fuite, leurs tentes enlevées, & toutes leurs richesses passer entre les mains des Portugais, qui se retirerent couverts de gloire & de butin à la vûë de tout le Camp ennemi, avec tant d'ordre que les Barbares eux-mêmes en demeurerent remplis d'admiration. Sur ces entrefaites, Dom Diegue de Menesés, qui venoit de croiser sur les côtes de Malabar, arriva à Goa. Le Viceroi pour faire voir à Idalcan combien peu il redoutoit sa puissance, le fit partir sur le champ, avec Dom Fernand de Vasconcellos qui commandoit quatre galeres & deux fustes, pour aller démolir Dabul, qui appartenoit à ce Prince Barbare. Ils partirent, entrerent dans le port de cette Ville, malgré la résistance des Habitans, & y brûlerent tous les vaisseaux qui y étoient. Ensuite, ils descendirent à terre, & ne firent qu'un long embrasement des environs de Dabul. Dabul lui-même eut été devoré par les flames, sans les Officiers Subalternes qui suplierent Menesés & Vasconcellos de l'épargner. Ces deux Capitaines revinrent 1571.

1571. à Goa, pour recüeillir les éloges qu'ils venoient de mériter par leur valeur. Le Viceroi les combla de caresses & d'honneurs ; mais Vasconcellos n'en profita que peu de jours. Aïant fait une sortie sur le quartier d'Angoscan, il fut tué après avoir combattu vaillamment. L'intrepidité, la bravoure & l'audace étoient les principales qualités qui formoient son caractere. Il aimoit la guerre, & il voloit toujours avec plaisir, où il y avoit du péril à courir, & de la gloire à gagner. Il avoit pour Enseigne le jour qu'il périt, Augustin Fernandez, qui portant son enseigne d'une main & combattant de l'autre, fit des actions d'une valeur éclatante. Il éprouva le même sort que son Capitaine, & les ennemis couperent à l'un & à l'autre la tête, & les porterent à Idalcan, qui peu accoutumé aux succès heureux, ne pouvoit se rassasier du plaisir barbare de les regarder & de les outrager.

Le Zamorin sur ces entrefaites, soit qu'il cherchât à amuser le Viceroi pour l'empêcher de pénetrer dans ses desseins, soit qu'il esperât d'en tirer un meilleur parti, embarassé comme il étoit d'une cruelle guerre qui oc-

cupoit toutes ses forces, lui fit proposer de faire la paix avec lui : mais Ataïde fit évanoüir ses esperances, en rejettant fierement la paix qu'il lui proposoit. A mesure même qu'il se déclaroit quelque ennemi nouveau, le Viceroi se prêtoit moins aux accommodemens, & devenoit plus fier & plus infléxible. 1560.

La Reine de Guarcopa, hardie, imprudente, legere, fourbe & perfide, incapable d'aucune vertu, & capable de tous les crimes, éblouïe de la puissance d'Idalcan, pour complaire à ce Prince, se revolta de nouveau, & tenta de chasser les Portugais d'Onor. Sur le champ, le Viceroi envoïa des Troupes pour défendre cette place, il en fit partir en même-tems pour les Moluques, & pour le Mozambique où commandoit François Barreto. Cette conduite du Viceroi étonna, & désespera Idalcan, qui comprit par-là, combien les Portugais le méprisoient, & combien ils étoient éloignés de se rendre. Il commença à désesperer de son entreprise, d'autant plus qu'il y avoit déja près de trois mois écoulés depuis qu'il étoit devant Goa, sans qu'il eût

1571. remporté le moindre avantage. Cependant il n'y avoit point de jour que les Portugais n'engageassent quelque action.

Le Viceroi étoit l'ame & le mobile de toutes ces actions. Il se montroit partout, & partout il faisoit voir une intrepidité & une prudence égale : toutes ses démarches étoient justes : attentif à tous les mouvemens des ennemis, il prévenoit tous leurs desseins : s'ils se présentoient pour attaquer quelque poste, ils y trouvoient des Soldats d'un courage invincible, qui se joüoient de leur nombre : s'il vouloient tenter le passage de la riviere pour entrer dans l'Isle, ils rencontroient des obstacles plus insurmontables encore : enfin on éventoit leurs mines, on combloit leurs tranchées, on renversoit leurs travaux, on ne les laissoit pas respirer un seul moment. Il ne suffit point, qu'un Général soit brave, courageux, intrepide; toutes ces qualités ne font tout au plus qu'un Soldat distingué ; il faut qu'un Chef unisse à ces qualités des qualités encore plus utiles : l'intelligence, l'activité, la prudence, & sur-tout le grand art de se ren-

dre impénetrable, & de sçavoir pénetrer dans le cœur, dans l'esprit, dans l'ame de ses adversaires, pour découvrir, prévenir & renverser leurs projets. Ataïde possedoit éminemment ces qualités. Dans le même-tems qu'il ordonnoit une attaque, ou qu'il prenoit des précautions pour en soutenir une, il envoïoit dans le Camp des ennemis des personnes intelligentes, pour s'informer de tout ce qui s'y passoit. Il chargeoit les unes de sonder la disposition des Troupes, les autres de pénetrer dans les sentimens des principaux Officiers de l'Armée d'Idalcan, & quelques autres de répandre adroitement parmi les Barbares, l'impossibilité qu'il y avoit de reduire jamais la Ville de Goa. Ces discours passoient de bouche en bouche, & de Soldat en Soldat; ensorte que lorsqu'il étoit commandé, il ne marchoit jamais qu'avec repugnance & avec découragement. Il se comptoit pour vaincu avant d'avoir combattu. Ce n'est pas le tout; Ataïde découvrit par le moïen de quelques Renegats Portugais qui étoient dans l'Armée d'Idalcan, que ce Prince étoit éperdument épris des charmes d'une de ses 1571.

1571. femmes. Ordinairement toutes celles qui servent aux plaisirs des Princes Asiatiques, ne sont que de viles esclaves, qui ne connoissent que les vices de l'amour, sans en connoître les vertus. Vives, emportées, elles ne trouvent dans leurs amants, qu'un maître, qu'un tyran de leurs désirs, qu'elles ménagent par politique, & qu'elles détestent par sentiment. Telle étoit la disposition de la maîtresse d'Idalcan. Ataïde en étant informé, tenta sa fidélité par des présens considérables. L'intérêt pouvoit tout sur son cœur, fermé aux autres passions, par l'esclavage où elle étoit retenuë. Elle reçut donc les présens, & promit d'instruire les Agens d'Ataïde de tous les desseins d'Idalcan. Ce Prince que sa passion aveugloit, laissoit voir toute son ame à cette femme, qui la laissoit voir à son tour au Viceroi & lui donnoit lieu de mettre à profit cette connoissance.

Idalcan étoit cependant triste, sombre & désesperé. L'orgueil & la confiance qu'il avoit montré en commençant la guerre, se changerent en crainte & en lâcheté. Il réfléchissoit sans cesse sur les pertes qu'il venoit d'essuïer de la part d'une

poignée de Portugais : il consideroit 1571.
combien grandes seroient ses pertes, si une fois ces mêmes Portugais venoient à réunir leurs forces dispersées en differents endroits de l'Inde : il se representoit avec fraïeur les victoires que Dom Diegue de Menesés, & Dom Loüis de Melo de Silva avoient remportées sur les Malabares, la Nation des Indes, qui passoit pour la plus belliqueuse, & sur les Achenois, qui avoient été toujours indomptables, & cependant toujours domptés, depuis qu'ils faisoient la guerre contre les Portugais. Toutes ces images le décourageoient & lui inspiroient un désir violent de demander à traiter de la paix : mais d'un autre côté, il étoit retenu par une mauvaise honte, qui étoit l'effet d'une lâche fierté & d'un orgueïl timide & irresolu. Le Viceroi étoit exactement informé de tous les mouvemens differens qui l'agitoient, il resolut d'en profiter; mais plus habile qu'Idalcan, brûlant de terminer la guerre, il parut plus que jamais, dans le dessein de la continuer, persuadé que par ce moïen il imposeroit la loi, au lieu de la recevoir.

Dans ces circonstances, les Troupes

1571. d'Idalcan remporterent néanmoins quelque leger avantage. On avoit choisi six cens Maures pour attaquer un poste. Le Viceroi leur opposa deux cens hommes : le combat s'engagea d'abord avec fureur ; mais après avoir combattu quelque tems, la terreur s'empara tout d'un coup des Soldats Portugais, & malgré les efforts, les prieres, les menaces de leurs Officiers, ils prirent honteusement la fuite. Antoine Peixoto & Dom Juan Rodriguez Correa, Vieillard vénerable, qui avoit blanchi dans les armes, & qui s'étoit toujours distingué, succombant l'un & l'autre à la douleur de voir fuïr leurs Soldats, se précipiterent au milieu des ennemis, & y reçurent une mort glorieuse. Correa en mourant, cria à ceux de ses Soldats qui pouvoient encore l'entendre : » Lâches que vous » êtes, allez, allez dire à Goa, que » vous m'avez vû mourir, parce que » je ne sçai point être lâche comme » vous. Il expira en prononçant ces dernieres paroles, & finit ainsi son illustre carriere.

Dom Diegue de Menesés & Dom Loüis de Melo consolerent par leur arrivée à Goa, le Viceroi de cette

perte. L'un & l'autre étoient chargés 1571.
de lauriers & de butin : Les Malabares avoient éprouvé la valeur du premier, & les Achenois la valeur du second. Le Viceroi les honora chacun d'un emploi dans Goa, selon leur rang & leur mérite. Celui de Menesés fut la Charge de Capitaine Général de la mer ; mais une blessure qu'il reçut, l'empêcha d'en faire sitôt les fonctions. Melo en obtint une qui n'étoit pas moins honorable. Sur ces entrefaites trois mille Barbares se jetterent dans la petite Isle de Juan Lopez. Antoine Fernandez de Chale fut chargé de les en aller chasser avec cent ving hommes seulement, parmi lesquels étoient les Capitaines, Dom Loüis de Menesés, Edoüard Pereira de Sampayo, Mathias d'Albuquerque, Ignace de Lima, Martin Alfonse de Melo Pombeiro, Polinario de Valderrama & Pierre Rodriguez, Malabare de nation. Edoüard Pereira commença le combat en tuant un Maure, dont la valeur, la force & le courage étoient en grande reputation parmi les siens. Bien-tôt après, le combat devint général, il s'échauffa, le carnage fut horrible, & les Maures enfin furent mis en fuite.

1571. Cette victoire fut suivie de plusieurs autres ; les Portugais firent differentes courses, où ils éprouvreent partout la fortune également favorable.

Tant de pertes ne faisoient qu'augmenter le désespoir d'Idalcan. Ce Prince conçut enfin le dessein de porter tout le fort de la guerre dans l'Isle de Goa même, & d'y passer en personne ; & pour cela il fit battre la caisse Roïale autour de sa tente, pour apprendre à ses Soldats qu'il marchoit lui-même. En effet il sortit de ses tentes, superbement armé, environné de ses principaux Capitaines & de ses meilleurs Soldats. Il s'arrêta neanmoins sur les bords de la riviere, pour animer ses Troupes à entrer dans les bateaux, préparés pour le passage. Le Viceroi ne s'attendoit point à cette attaque ; il en fut étonné : mais sans laisser paroître aucune alteration sur son visage, il disposa toutes choses pour repousser l'ennemi, avec une présence d'esprit admirable. Après avoir mis ordre à tout, & prévû tous les accidens qui pouvoient arriver, il se rendit dans l'endroit où les Barbares tentoient de franchir le bras de la riviere qui se-

paré l'Isle du continent. En y arrivant, il trouva les ennemis passés au nombre de cinq mille, malgré les efforts que les Portugais avoient fait tant sur mer que sur terre pour les en empêcher. Ils étoient commandés par Soliman Aga Capitaine des Gardes d'Idalcan. Le Viceroi courut pour le combattre avec près de deux mille hommes. Le combat devint furieux de tous côtés. Sur mer, sur terre, on n'entendoit que le bruit du canon & de la mousqueterie. Une épaisse fumée obscurcissoit l'air, & déroboit à la vûë une partie de ce qui se passoit. Personne ne reculoit & ne songeoit à reculer : la fureur, la rage, le désespoir regnoient dans les deux partis, & dans les deux partis on bravoit également le péril, on bravoit également la mort. La terre étoit couverte de bras, de jambes, de têtes, de cadavres : le même spectacle se presentoit sur l'eau : les gémissemens & les cris des blessés & des mourants se mêlant au bruit des armes & du canon, redoubloit la terreur & la confusion. Tout ce que peut la valeur éclairée par la prudence, guidée par le courage, & soutenuë par l'industrie & l'adresse, fut 1571.

1571. déploïé de la part des Portugais : & tout ce que la rage, la fureur, le désespoir, l'opiniâtreté, l'acharnement inspirent de terrible aux hommes, les Barbares l'éprouverent, & le firent éclater. Les Portugais jettoient sur eux avec un succès prodigieux des feux d'artifices, qui s'attachant aux habits, faisoient souffrir une mort affreuse, à ceux qui en étoient atteints. Quelques-uns pour s'en garentir se précipitoient dans la mer pour l'éteindre, & voulant éviter la mort, ils la trouvoient dans le remede qu'ils cherchoient. Presque tous se noïerent ou furent assommés par les Portugais qui étoient sur les vaisseaux Ce terrible combat, qui dura depuis le matin jusqu'au soir, se passa le 13 d'Avril. Le lendemain, il recommença avec la même furie de la part des ennemis, & le même succés pour les Portugais. Idalcan s'étoit posté loin du canon, sur une éminence. Voïant que ses Troupes étoient encore battuës & repoussées, il entra en fureur, prononça des blasphêmes horribles contre Mahomet, jetta par terre son Turban, & poussant des cris effroïables, il maudit le Ciel, la Terre, les hommes & tout ce qui respiroit.

Les

Les Portugais au contraire bénissoient le Ciel, & rendoient graces à Dieu dans leurs Eglises, de la victoire qu'ils venoient de remporter : toute la Ville retentissoit de son Saint Nom ; la joye regnoit de toutes parts : on s'embrassoit, on se félicitoit les larmes aux yeux, on élevoit le courage & la prudence du Viceroi jusqu'aux nuës, & l'on s'encourageoit respectivement, à tenter de nouveaux éforts pour obliger les Barbares à s'enfuïr loin de Goa. On assure que cette victoire ne coûta aux Portugais que vingt hommes, parmi lesquels se trouverent Dom Pedre Coello de Silva, Lope de Brito & François Coello. Pour les Barbares, quatre mille demeurerent morts sur la place, avec le brave Soliman : un gendre d'Idalcan fut fait prisonnier avec plusieurs Seigneurs. 1571.

Rien n'égala la douleur profonde que cette perte causa à ce Prince superbe. Cependant honteux des excès où son désespoir l'avoit jetté, il rappella un reste de courage, & s'efforça de cacher sa tristesse, pour ne pas décourager entierement le reste de son armée. Enfin il se détermina à faire demander la paix au Viceroi, aux conditions qu'on lui cederoit Goa, l'objet

1571. pour lequel les Portugais s'interessoient le plus vivement. Le Viceroi rejetta avec mépris ces conditions. Sur ces entrefaites Norican, qu'Idalcan avoit offensé, résolut de se venger de ce Prince, en lui ôtant la vie, & le sceptre; mais sa conjuration fut découverte, & Norican subit le dernier suplice. La guerre continuoit & toujours à l'avantage des Portugais. Cependant leurs manufactures étoient presque toutes détruites aux environs de Goa, par le canon des ennemis; mais en revanche les terres d'Idalcan fumoient tous les jours par quelque nouvel incendie. Les Portugais ne cessoient point de les ravager. A l'égard du Viceroi, chaque jour il s'exposoit aux plus grands périls: il fut plusieurs fois frapé des bales des ennemis; & l'on vit plusieurs fois tomber à ses piés des boulets de canon. Toujours froid, intrépide, il ne perdoit rien de sa prudence au milieu des plus grands dangers.

La Reine de Guarcopa se révolta pour la seconde fois, & tenta de chasser les Portugais d'Onor, avec le secours de deux mille hommes, qu'Idalcan lui envoya sous les ordres de Chitican son parent. Le Viceroi, qui

s'étoit fait un siftême de ne rien perdre, faute de secours, fit partir aussi-tôt Antoine Fernandés de Chale, avec deux galeres & huit fustes, pour empêcher qu'Onor ne tombât entre les mains des ennemis. Dès que Fernandés y fut arrivé, il fit une sortie avec George de Melo Commandant de la place, sur l'ennemi, qu'il mit en fuite, & auquel il enleva toute l'artillerie. Cette expédition fut executée avec autant de diligence que de bonheur. 1571.

A la force des armes, Ataïde joignoit toujours la force de la politique. Ses avantages sont moins éclatans que ceux qui accompagnent la victoire; mais ils ne sont pas moins honorables pour ceux qui les obtiennent. S'il faut du courage, de la valeur, de l'intrepidité, de la grandeur d'ame dans la guerre, il faut de l'adresse, de l'activité, de l'intelligence, de la constance dans le cabinet. On partage la gloire que l'on cueille dans les champs de la guerre, on ne doit qu'à soi, celle qu'on acquiert dans la carriere de la politique. Les Portugais donc dûrent la conservation de Goa, autant à la prudence du Viceroi, qu'à sa valeur. Ataïde par le canal des correspondances, qu'il entretenoit dans le

1571. camp ennemi, semoit sans cesse la division parmi les Chefs de l'armée, & la terreur parmi les soldats. On sçavoit d'avance tout ce qu'ils devoient faire, & tout ce qu'ils devoient entreprendre : ils se défioient les uns des autres, & par cette défiance, tout se faisoit lentement ou mollement. Envain Idalcan travailloit pour répandre plus d'ordre & plus d'intelligence parmi ses Generaux, & plus de confiance parmi ses soldats; son genie subordonné à celui d'Ataïde, ne tentoit que de vains efforts. Enfin après dix mois de siege, ce Prince voyant ses tentes ruinées, ses troupes diminuées d'un tiers, ses élephans presque tous tués, sa cavalerie foible, languissante, hors d'état de poursuivre la guerre, & une cruelle maladie moissonner ses meilleurs soldats, prit le parti de lever le siege & de se retirer, la honte & le désespoir dans le cœur. Tel fut le succés du siege de Goa par Idalcan, celui de Chaul entrepris par Nizamaluc ne fut pas plus heureux.

Les hommes, & sur tout les Princes, lors même qu'ils paroissent le plus unis, se défient souvent plus que jamais les uns des autres. Malgré l'alliance solemnelle, que le Zamorin,

Idalcan & Nizamaluc avoient jurée ; ce dernier ne faisoit aucune démarche, qu'à mesure qu'il en voïoit faire aux autres. Il observa si bien cette conduite, qu'il ne se presenta devant Chaul, que le même jour, qu'Idalcan se presenta devant Goa. Faretecan commandoit son armée, composée de huit mille chevaux, & de vingt mille hommes d'infanterie, tous soldats ramassés, qui avoient plus de valeur & de bonne volonté, que d'ordre & de discipline. Ils arriverent dans le mois de Decembre devant Chaul, au bruit de tous les instrumens militaires, bruit bizare & singulier par la varieté de ses instrumens. Leur arrivée ne causa aucune inquietude, ni parmi les habitans de la Ville, ni parmi les soldats qui composoient la garnison. Le même courage, la même valeur, la même intrepidité, le même désir de se signaler regnoit à Chaul qu'à Goa. On eut dit que l'ame noble & genereuse du Viceroi, & que le même genie qui sembloit l'inspirer, inspiroient aussi les soldats & les Capitaines de Chaul. 1571.

Louis Ferreira d'Andreade, homme d'un merite extraordinaire, commandoit dans la place, qu'il avoit fortifiée

1571. & abondamment pourvûë de toutes les choses necessaires pour soutenir un long siege. Le Viceroi lui avoit envoyé un secours de six cens hommes, sur cinq fustes & quatre galeres, sous les ordres de François Mascaregnas, bon Capitaine, & bon soldat tout à la fois. Fernand Tellez, Henri de Meneses, Edouard de Lima, commandoient sous lui. Ils étoient accompagnés de quelques vaisseaux, chargés de toutes sortes de munitions. Chaul est situé sur la côte septentrionale du Royaume de Cambaye, à dix lieuës de Deman & de Bazaim, sur une riviere, qui a un très bon port, à douze mille de son embouchure. Dès que Faretecan fut arrivé devant cette place, il fit dresser son artillerie, armer ses elephans de leurs tours, & tenta sans attendre Nizamaluc, d'emporter la place d'emblée ; mais ses efforts furent inutiles, & il se retira & prit ses quartiers.

Nizamaluc arriva lui-même au commencement de Janvier avec le reste de son armée, qui réünie à celle que commandoit Faretecan, monta à trente-quatre mille chevaux, cent mille pietons, trente mille pionniers, quatre mille hommes, tant for-

geurs, que maſſons, & autres ouvriers de differentes nations, Turcs, Corofans, Perſes, Abiſſins & Européens Renegats: trois cens ſoixante elephans, avec quarante pieces de canon, & toute ſorte de munitions tant de bouche que de guerre. Toute cette prodigieuſe armée ſe campa aux environs de Chaül, mediocrement fortifiée, & où il n'y avoit qu'une poignée de monde pour la défendre. 1571.

Les Portugais prirent le parti de ne ſe point diviſer, pour la deffenſe des differens poſtes, qu'ils vouloient conſerver; mais de ſe tenir toujours prêts, pour ſecourir ceux que l'ennemi preſſeroit davantage. Cependant, comme ils furent ſecourus par les Commandans des places voiſines, & qu'ils ſe trouverent au nombre de deux mille, ſans les Indiens, ils changerent de deſſein, & ils réſolurent de faire pluſieurs détachemens, pour conſerver quelques maiſons, qui étoient hors de la Ville, & dont on pouvoit retirer un grand avantage, pour harceler le camp ennemi. Parmi ces maiſons, on comptoit le Couvent de Saint François, qui pouvoit devenir d'une grande importance. Andreade en confia la défenſe à Alexandre de

1571. Soufa, moins eftimable par l'éclat de fon illuftre naiffance, que par les qualités brillantes, qu'il réüniffoit en fa perfonne. La prudence, la valeur, la probité, unies à la patience, à l'intrepidité, & à un défir immenfe de fe montrer digne du nom qu'il portoit; étoient les moindres qualités qu'on admiroit en lui. Un noble défintereffement, une modeftie fans affectation, une douceur admirable dans le commerce, une défiance fage de lui-même, le rendoient encore plus refpectable & plus eftimable que fes vertus guerrieres; vertus qu'on n'a fouvent qu'aux dépens de l'humanité & de la juftice. Comme le pofte qu'on lui confioit étoit extrêmement dangereux, plufieurs Gentilshommes demanderent à l'y accompagner. Les autres maifons, qui étoient le long de la plage, furent gardées par quarante hommes, fous les ordres de Nunez Alvarez Pereira, nom celebre parmi les Portugais, de Dom Gonzalez de Menefes, de Nuño Vello Pereira, de Manuel Pereira de Lacerda, de François de Mello Sampayo & de Louis de Xira Lobos.

Il eft des hommes préfomptueux, qui ofent tout efperer de leur merite, quoique leur merite ne forte pas

souvent des bornes de la mediocrité. De 1571.
ce nombre étoit Nimirican, un des principaux Officiers de Nisamaluc. Dans l'ivresse de son orgueil, il osa promettre à ce Prince d'entrer le premier dans Chaul, sans coup ferir, avec le corps de troupes qu'il avoit sous son commandement. En effet, il alla attaquer les postes, que deffendoient Henri de Betancourt, & Fernand Pereira de Mirande, qui le repousserent avec une valeur, qui humilia cruellement la vanité de Nimirican. Avant d'attaquer le corps de la place, les Barbares sentant qu'ils ne pourroient jamais le faire avec succez, qu'ils n'eussent auparavant chassé les Portugais des maisons, dont nous venons de parler, résolurent de commencer, par ceux qui étoient dans le Couvent de Saint François, comme le poste le plus important, & le plus dangereux; persuadés d'ailleurs que les autres ne tiendroient point, quand une fois ils seroient maîtres de celui-ci. Mais avant qu'ils vinssent l'attaquer, ceux qui le défendoient firent une sortie, & tomberent à l'improviste sur les Barbares, dont ils firent un carnage horrible. Alexandre de Sousa, Rui Gonçalez de Camera, Henri de

1571. Meneses, Dom Louis de Castelbranco, Diegue Soarés d'Albergaria, Manuel Pereira de Lacerda, François de Sousa Tavares, Georges d'Acugna Coutigno, François de Sà Meneses, Blas de Silva, & Alvares Peixoto, firent des prodiges de valeur. Leur victoire ne servit qu'à piquer d'émulation les Barbares. Nizamaluc, jeune, boüillant, impetueux, & qui présumoit tout de sa puissance, anima ses troupes à la vengeance. La nuit même qui suivit ce combat, il fit attaquer le Couvent, par cinq mille hommes d'élite. Ils se presenterent avec audace, & furent reçus avec intrepidité. Les Portugais firent un feu terrible sur eux : le carnage qu'ils faisoient des assaillans, augmentoit leur fureur au lieu de la ralentir, & redoubloit le courage, & la confiance des assaillis. Après cinq heures d'un combat aussi opiniâtre que sanglant, les Portugais remarquerent un endroit de la muraille qui étoit extrêmement ébranlé : la nuit étoit obscure. Christoval Curvo se mit à une fenêtre avec un flambeau, & regarda par trois fois, l'endroit qui étoit le plus endommagé, afin qu'on pût l'étayer, ou le reparer. L'ennemi

fit tomber sur lui une grêle de bales 1571.
& de fleches, sans qu'il en fut blessé.
On entendoit dans la Ville les cris des combattans, & les tenebres de la nuit en redoubloit l'horreur. On fit partir sur le champ du secours sous les ordres de Jérôme Curvo : il évita mille périls, & arriva enfin heureusement à l'aube du jour, au Monastere, lorsque les Barbares rebutés de la résistance, qu'on leur avoit opposée se retiroient pour se reposer. Curvo entra sans obstacle dans le Monastere dont le toit étoit percé de bales, & tout hérissé de fleches. Les Barbares perdirent près de trois cens hommes, & parmi les Portugais, il n'y eut que quelques soldats de blessés.

Peu de jours après, Nizamaluc ordonna une nouvelle attaque, qui dura cinq jours entiers. A peine l'attaque eut-elle cessé, que les Portugais furent assés téméraires, tout accablés de fatigue qu'ils étoient, pour faire une sortie. Leur témerité eut un succès, qui passa leur esperance ; ils couvrirent la campagne de corps morts des ennemis, répandirent la terreur dans tout le camp, & enleverént plusieurs étendarts. Malgré ces avantages, ils furent contraints d'abandonner le

1571. Couvent de Saint François, & de se retirer dans la Ville. Dans tous les combats qu'ils avoient livrés, & dans les assauts qu'ils avoient soutenus, ils n'avoient perdu que quinze hommes, & deux Capitaines, Louis Pereira de Lacerda, & Fernand de Menesés. Les soldats n'étoient pas moins braves, ni moins intrepides, ni moins animés du désir de la gloire, que les Officiers. Ils montroient un courage au dessus de tous les périls; ils s'y presentoient avec une audace sans égale, & cette audace étoit presque toujours suivie d'un succès heureux. Un d'entre eux étant en sentinelle dans un lieu élevé, pour avertir les autres, lorsqu'on mettroit le feu au canon, s'aperçut que le Canonier le bracquoit contre lui. Dans l'instant qu'on alloit tirer, Adieu, chers compagnons, adieu chers amis, s'écria-t'il, je vais comparoître devant le Juge Eternel: le coup part, prenez garde à vous. Il partit en effet, & le tua sur la place.

La prise du Couvent de Saint François, rendit les Infideles plus ardents à poursuivre le siege de la Ville; mais la Fortune leur tourna presque toûjours le dos. Neanmoins on commençoit à souffrir dans Chaul, & l'on

avoit besoin d'être secouru. On nomma Rui Gonçalez de Camera, pour aller representer au Viceroi, l'état où l'on se trouvoit; premierement, parce qu'il étoit capable de lui rendre un compte éxact de l'état de la place; & secondement, parce qu'il étoit hors de combat, étant blessé à la main. Il partit donc, & revint avec un secours, qui consistoient en deux galeres, bien équipées & bien pourvûës de soldats & de munitions. Sur ces entrefaites, quelques Capitaines de Nisamaluc allerent ravager les terres de Baçaim, avec cinq mille hommes. Ensuite ils allerent assaillir le fort de Caranja, où commandoit Estevan Perestrelo avec quarante hommes. Caranja étoit presque sans deffense, situé entre Chaul & Deman, & environné d'une riviere. Perestrelo voulant périr, ou se délivrer promptement du danger qui le menaçoit, sortit sur les ennemis, & les combattit avec tant de courage & de bonheur, qu'il en tua une partie, & chassa l'autre de sa petite isle, après lui avoir enlevé ses munitions, ses tentes, & son artillerie. 1571.

Le siege de Chaul se poussoit toujours avec vigueur. Les Infideles bat-

1571. tirent la place pendant un mois de suite avec soixante & dix pieces de canon. Il n'y avoit pas de jour qu'on ne tirât cent soixante coups. On renversoit les murailles, on abbatoit les maisons, & les Portugais des ruines de ces maisons, reparoient pendant la nuit, les brêches qu'on faisoit à leurs murailles, pendant le jour. Il périssoit beaucoup de monde; & dans la Ville & dans le Port: on ne voyoit que des cadavres, qu'on jettoit dans la mer, ou qu'on ensevelissoit autour des remparts.

Les Barbares ne se rebutoient point. Ils résolurent de s'emparer des autres maisons qui étoient sur la plage, & dont nous avons parlé. Elles furent attaquées & défenduës avec une égale valeur. Celles qu'Hector de Sampayo gardoit étant hors de défense, on les mina dans le dessein de les abandonner, & de les faire sauter lorsque l'ennemi y seroit entré. On executa ce qu'on avoit projetté: l'ennemi se presenta; on lui opposa pendant quelque tems de la résistance; mais comme on alloit se retirer pour les en laisser les maîtres, une étincelle tomba à l'ouverture de la mine: le feu s'alluma; la maison sauta en l'air avec

un fracas épouvantable, & quarante 1571.
Portugais furent ensevelis sous ses ruines. On compta parmi ces quarante, Georges d'Acugna, Edouard de Lima, Juan d'Ornelas, Antoine de Sampayo, Louis Xira Lobo, & Manuel Reposo, Ingenieur & auteur de la mine. On fut extrêmement sensible à la perte de ces braves gens: ceux qui échaperent à ce malheur en demeurerent si noirs, & si défigurés, qu'on avoit de la peine à les reconnoître. Les Maures n'y ayant perdu que peu de monde s'y logerent. Ximirican, à qui cet avantage avoit enflé le courage, dans l'esperance d'un pareil succès, attaqua avec six cens hommes le bastion de la Croix. Ferdinand Pereira le deffendit avec trente hommes. Henri de Betancour y combattit avec un seul bras, ayant déja perdu l'autre dans un autre occasion, & Dominique Alamo, ne pouvant se soûtenir sur ses jambes, se fit porter au milieu des combattans. Avec une lance à la main, il combattoit, tuant, blessant, ou renversant tous ceux, qui vouloient l'approcher. Une valeur si singuliere ne pouvoit manquer de produire de grands effets. Elle soutenoit celle du soldat Portugais,

1571. & ralentissoit celle du soldat Infidele, qui ne pouvoit s'imaginer, que des hommes qui avoient si peu de soin de leur vie, pussent être vaincus : ensorte qu'ils n'alloient au combat qu'en tremblant, & malgré eux.

On entroit dans le mois d'Avril, & l'hyver qui commence vers ce tems-là, sous ces climats, faisoit déja ressentir toutes ses rigueurs. Malgré leur violence, Nisamaluc voulut qu'on continuât le siege. Il avoit fait construire de nouveaux retranchemens, & il s'y étoit logé. Alexandre de Sousa, & Dom Gonçales de Menesés l'en chasserent, & tuerent une prodigieuse quantité de Barbares, avec un de leurs principaux Officiers. Nisamaluc, sensible à la mort de ce Capitaine, resolut, pour en tirer une vengeance éclatante, de donner un assaut general à la Ville. Il fit prendre les armes à la moitié de son armée, & la mena lui-même à l'entrée de la nuit, au pied des murailles. Les Barbares firent les derniers efforts, pour entrer dans la Ville; ils se mettoient les uns sur les autres pour arriver au haut des murailles, & combattoient avec beaucoup d'opiniâtreté & de courage ; cependant après quelques heures de combat, ils

furent contraints de se retirer, laissant cinq cens de leurs meilleurs soldars sur la place. Peu de jours après les Portugais de Chaul reçurent un secours considerable de vivres, de munitions & de soldats, qu'on leur envoyoit de Goa, de Diou & de Baçaim. La joye & l'allegresse, que l'arrivée de ce secours causa dans la Ville, parvint jusqu'à Nisamaluc, qui en fut désesperé. Afin qu'ils ne fussent plus secourus, il vouloit engager les habitans de Sarcete, & quelques Voleurs du Royaume de Cambaye, d'aller ravager les terres de l'Isle de Diou, & de Baçaim, ce que les Sarcetains, & les Voleurs refuserent de faire. 1571.

Leur refus ne rebuta point Nisamaluc, il passa tout le mois de Mai & celui de Juin, devant Chaul à faire d'inutiles efforts pour réduire cette place. Enfin le 28. de ce dernier mois, on vit de grands mouvemens dans son camp; & le lendemain ce Prince marcha à la têre de ses troupes, & de ses elephans, vers la place, au bruit du canon & de tous les instrumens militaires, pour livrer un assaut general. Dès qu'on fut près des murailles, toute cette grande armée se divisa en plusieurs corps, & chaçun marcha

1571. fierement pour attaquer le poste qu'on lui avoit assigné. Agalescan & son fils insulterent celui, que deffendoient Dom Suarés d'Albergaria, Juan de Sylva Baretto, Rodriguez Homen de Sylva, & Laurent de Brito. Farerecan & Asujetecan Misnarrao, surnommé le Triste, parent du Roi de Bisnaga, & Capitaine des Gardes de Nisamaluc, donnerent sur le poste, confié à la garde de Dom Sebastien de Teyve, de Dom Juan de Mendoce, de Dom Juan Alvarés Pereira, & de Manuel de Melo; & sur celui, de Dom Rui Gonçalez.

Le Commandant de la Place se posta vis-à-vis Nisamaluc lui-même, pour porter du secours où il feroit besoin. Le combat commença à coups de canon, & par la mousqueterie, & les feux d'artifice: ensuite on s'approcha de plus près, & l'on combatit avec plus de férocité que d'ordre. Les uns étoient consumez par les flâmes, les autres succomboient sous le fer; quelques-uns étoient renversés, & écrasés sous les pieds de leurs propres elephans; plusieurs percés de coups se traînoient loin du combat & alloient expirer entre les bras de leurs amis ou de leurs parens, qui leur prê-

toient un secours inutile ; & plusieurs enfin lutant entre la vie & la mort, poussoient des cris & des gemissemens horribles, & rendoient le combat plus terrible, & plus affreux. L'air étoit obscurci par la fumée épaisse, que causoient les frequentes décharges qu'on faisoit de part & d'autres. Tantôt les Infideles emportoient un poste, & tantôt ils en étoient chassés. L'esperance & la crainte se peignoient successivement, sur les visages des Barbares & des Portugais. Les uns & les autres étoient couverts de poussiere, & de sang : les uns & les autres se précipitoient avec fureur dans les périls les plus éminents ; personne ne songeoit à reculer, tous vouloient vaincre, ou mourir. 1571.

Les elephans, que les Naires avoient enyvrés pour les rendre plus furieux, dès qu'ils étoient blessés, poussoient des hurlemens épouventables. Un d'entre eux, dont Nisamaluc faisoit grand cas, blessé & brûlant de soif, courut vers la mer, entra dedans avec la tour qu'il portoit, & s'avança en nageant vers un vaisseau Portugais : on tira un coup de canon sur lui, & on le fit noyer. Enfin la nuit survint & sépara les combattans.

1571. Les Barbares ſe retirerent dans leur camp, furieux, déſeſperés, & laiſſant trois mille de leurs meilleurs ſoldats étendus morts ſur la place, avec le fils d'Agaleſcan, & pluſieurs autres Officiers de la premiere conſideration. A l'égard des Portugais, la perte fut médiocre; mais elle tomba ſur les plus braves, entre autres ſur François de Toar, ſur François de Sà Meneſés, ſurnommé *Solus mundi*, à cauſe de ſa valeur extraordinaire, ſur François de Sà, Simon Trigueiros, Dominique Cabral, Antoine Teixeira de Brague, Antoine Marino, & Juan Freitas Correa. Parmi ceux qui ſe diſtinguerent d'une maniere ſinguliere, on compte Henri de Meneſés, qui ne pouvant ſe ſoûtenir ſur ſes jambes, ſe faiſoit porter ſur une chaiſe, & combattoit ainſi; Laurent de Brito, qui enleva aux ennemis de ſes propres mains un drapeau; Gonçalez Rodriguez Caldera, & Jérôme Curvo, que les ennemis ne purent faire reculer un moment de leur poſte.

La fureur, la rage, le déſeſpoir, la confuſion & le deüil regnoient dans le champ de Niſamaluc. On n'y voyoit que des viſages triſtes, pâles, défigurez & couverts de larmes. Les

Officiers ſe tenoient enfermez dans le fond de leurs tentes, & les ſoldats n'oſoient lever les yeux pour ſe regarder les uns les autres. Niſamaluc, tout ſuperbe qu'il étoit, ſe déroboit à tous les regards ainſi que ſes Generaux. La conſternation étoit generale, & perſonne n'avoit aſſés de courage pour la ſurmonter. La joye, l'allegreſſe, ces mouvemens ſoudains, vifs, & impetueux, que font naître les ſuccès heureux dans le fond des cœurs, regnoient au contraire parmi les Portugais. Le bien public triomphant du bien particulier, ceux qui avoient perdu leurs peres, leurs freres, leurs parens, leurs amis, s'en conſoloient par l'honneur qui leur en revenoit; ſemblables aux Spartiates, qui ſe félicitoient de la mort de leurs enfans, lorſqu'ils avoient été tués en combatant pour la Patrie. Cette mâle vertu, ce courage genereux, ce mépris noble de la mort, qui les rendoient ſi ſuperieurs aux autres Grecs, ſembloient avoir été tranſmis dans l'ame des Portugais.

1571.

Cependant les Barbares demanderent permiſſion d'enlever leurs morts, pour leur donner la ſépulture. Les Portugais y conſentirent: une partie

1571. de l'armée fut chargée de ce triste emploi, qui ne servit qu'à redoubler la douleur & l'épouvante. Il y avoit près de dix mois que le siege duroit, & l'armée étoit entierement rebutée, surtout depuis la derniere action. Nisamaluc lui-même n'esperoit plus rien de bon de son entreprise. Il parla donc de paix ; & par son ordre, Faratecan & Azafacan s'aboucherent pour en traiter avec Dom Pedre de Silva, Meneses, & Antoine Teive, pour Dom François Mascaregnas Commandant general, & avec Dom François de Menesés Baroche, pour Andreade Commandant de la Ville. Le résultat de leurs Conferences, fut un traité de paix, par lequel Dom Sebastien Roi de Portugal, & Nisamaluc s'engageoient respectivement & mutuellement, à se prêter du secours contre leurs ennemis communs, & à favoriser le commerce entre les deux nations. Dès que le traité fut signé de part & d'autre, on le publia dans le camp & dans la Ville : aux allarmes, aux travaux, & aux inquietudes de la guerre, succederent les fêtes, les jeux & les plaisirs. On se fit de part & d'autre, des presens considerables, & ensuite Nisamaluc se retira dans ses Etats,

rempli d'estime, d'admiration & d'étonnement pour les Portugais. 1571.

Telles furent les suites des sieges de Goa & de Chaul par Idalcan, & par Nisamaluc; passons presentement aux entreprises que fit le Zamorin pour remplir le traité de la Ligue, qu'il avoit fait avec ses deux Princes. Soit que ses forces ne fussent point égales aux leurs, soit qu'il prévît que les succès n'en pouroient être que malheureux, il n'agit pendant toute cette guerre que très-foiblement. Il y avoit déja un mois qu'Idalcan étoit devant Goa, & Nisamaluc devant Chaul, sans qu'il se fût mis encore en peine de faire le moindre préparatif, pour commencer la campagne. S'étant chargé de faire la guerre par mer, il arma enfin une flotte; mais avant de la laisser sortir de ses ports, il fit proposer sous main au Viceroi, de se tenir en repos, & de ne rien entreprendre, à condition qu'on voulût lui livrer certaines places qu'il indiquoit. D'abord Ataïde écouta ses propositions; mais ensuite il lui fit dire, que les Portugais accordoient la paix à leurs ennemis, mais qu'ils ne l'achetoient jamais d'eux.

Cette fiere réponse détermina enfin

1571. le Zamorin à commencer la campagne. Il ordonna à Catiporca Marca, Amiral de sa flote, de se mettre en mer & de faire voile vers Chaul. Il arriva devant cette Ville, sur la fin de Février, & entra dans le Port, malgré les Portugais. Cependant il fut battu par Leonel de Sousa, & Nisamaluc n'ayant pû l'engager à reprendre sa revanche, il se sauva avec sa flotte pendant la nuit, & prit la route de Manganlor. La Reine de cette Ville, voulut l'engager à chasser les Portugais qui y étoient. Catiporca y consentit, esperant de reparer son honneur perdu devant Chaul. Il descendit à terre, joignit ses troupes à celles de la Reine, attaqua la Citadelle, d'où il fut honteusement repoussé par Antoine Pereira. Alors Catiporca regagna ses vaisseaux, dans le dessein d'aller à Cananor; mais Dom Diegue de Meneses le rencontra, le joignit, le combattit, & le vainquit.

Par le traité d'alliance, passé entre Idalcan, Nisamaluc, & le Zamorin, ces Princes étoient convenus qu'ils feroient la guerre en personne. Idalcan & Nisamaluc remplirent cet engagement; mais le Zamorin, soit que la crainte l'eût saisi, soit qu'il voulût

menager

menager les Portugais, n'en fit rien. 1571.
Toutefois Dom Diegue de Menesés lui fit une cruelle guerre; il n'y avoit pas de jour qu'il n'enlevât quelque vaisseau Malabare, ou qu'il ne fît quelque descente sur les terres du Calicutien : cependant le Zamorin se tint tranquille au fond de son serrail, & il n'en sortit que sur la fin de Juin, après que Menesés s'en fut retourné à Goa. Alors, se mettant à la tête d'une armée considerable, il alla investir la forteresse de Chale à deux lieuës de Calicut. Le Viceroi fit repartir Dom Diegue de Menesés pour délivrer cette Place, avec les Gouverneurs de Cochim, de Cananor & d'Onor. Ni les uns, ni les autres ne purent entrer dans la forteresse; mais ils allerent ravager les terres du Zamorin, & pousserent ces ravages si loin, qu'il fut obligé d'abandonner l'entreprise de Chale, pour arrêter les désordres, que les Portugais commettoient dans ses Etats. Le Roi d'Achem, qui, en quelque maniere, étoit le quatriéme chef de la Ligue, éprouva un sort pareil devant Malaca. Ce Prince fut obligé de se retirer honteusement dans ses Etats. Ainsi, tous les ennemis des Portugais furent battus &

1571. humiliez, & cette Ligue formidable qu'ils avoient faite, ne servit qu'à faire connoître, que le même courage, la même vertu, qui animoient les anciens Portugais, animoient encore leur posterité.

La fin de la guerre vit la fin du gouvernement d'Ataïde : son immense capacité, la hauteur de son courage & sa fermeté d'ame, que rien ne pouvoit ébranler, l'égalerent au plus grands Héros, dont l'histoire ait consacré la mémoire dans les fastes du tems. Il étoit de la maison des Ataïdes, maison ancienne & illustre dans le Portugal, & féconde en grands hommes. Dès sa plus tendre jeunesse, Dom Loüis avoit servi dans les Indes, & lorsque le Viceroi Etienne de Gama alla faire son expedition de la mer Rouge, il l'arma Chevalier, pour le récompenser de ses services, quoiqu'il n'eût encore que vingt-deux ans. Les Héros le sont à tous les âges, leur enfance même porte un caractere de singularité, qui annonce les grandes actions ausquelles ils sont destinés. Aux vertus guerrieres, Ataïde joignoit les vertus politiques ; quelque tems avant de passer dans les Indes, en qualité de Viceroi, on

l'avoit envoyé en Allemagne, avec le titre d'Ambaſſadeur auprès de Charles Quint. Il accompagna cet Empereur à la bataille qu'il livra au Lantgrave de Heſſe & à l'Electeur de Saxe, chef des Lutheriens. Ataïde l'aida de ſes conſeils & de ſon bras, avec cette valeur éclatante qui lui étoit naturelle. Après le gain de la bataille, l'Empereur lui fit preſent d'un cheval magnifiquement enharnaché, & voulut l'armer Chevalier. Ataïde le remercia de ce dernier honneur, en lui diſant, qu'il l'avoit été déja par Etienne de Gança dans les Indes. J'en ſuis mortifié, lui répondit Charles-Quint; j'aurois fait plus de cas de cet honneur, que de la victoire que je viens de remporter. 1571.

Lorſqu'il fut de retour des Indes comme Viceroi, le Roi Sebaſtien pour lui rendre les honneurs, qu'il meritoit, le reçut ſous un dais; mais bien tôt après ce grand homme, qui aimoit la vérité, déplut à Sebaſtien, en la lui diſant hardiment. Les flateurs de ce Prince interprêterent malignement toutes ſes actions, & tous ſes diſcours; Sebaſtien qui n'étoit plus en état de démêler le vrai du faux, tant on l'avoit enyvré de ſa puiſſance, l'éloigna de

1571. la Cour, se privant par là, de tous les avantages qu'Ataïde auroit pû lui procurer par ses conseils salutaires.

1572. Tant que l'honneur & le désir de la gloire avoient animé le courage des Portugais, l'Etat qu'ils avoient fondé dans les Indes, se soutint avec splendeur; mais lorsqu'à la place de l'honneur & de la gloire, ils eurent substitué la molesse, & l'avarice, sources funestes de la ruïne des Empires, le leur déchut, & tomba de jour en jour: Ataïde par sa prudence & par son courage lui avoit rendu tout son éclat; dès qu'il fut parti, il le reperdit, & il fallut qu'Ataïde revînt une seconde fois dans les Indes, pour le lui rendre une seconde fois. Comme ce Gouvernement étoit d'une trop grande étenduë, Dom Sebastien au premier retour de Dom Loüis, le partagea en trois parties. La premiere devoit s'étendre depuis le Cap de Guardafu, jusqu'à l'Isle de Ceilan, avec le nom de Gouvernement de l'Inde; la seconde devoit comprendre toutes les côtes de l'Afrique, sous le nom de Gouvernement de Monomotapa; & la troisiéme depuis le Pegou jusqu'à la Chine, avec le titre de Gouvernement de Malaca. Dans la premiere, il

envoya Dom Antoine de Norogna avec le titre de Viceroi ; dans la seconde, & dans la troisiéme, Dom François Baretto, & Dom Moniz Baretto, sous le titre de Gouverneurs. Nous allons d'abord parler d'Antoine Norogna, dont la dignité étoit superieure à celle des autres. Il partit de Lisbonne avec cinq vaisseaux, qui avoient pour Capitaines, Antoine Moniz Baretto, celui là même, qui devoit occuper le Gouvernement de Malaca, Rui Diaz Pereira, Antoine de Valadarés, & François de Figueiredo. Leur navigation eut un succès favorable, ils traverserent les mers immenses, qui conduisent de Portugal dans l'Inde, avec un bonheur sans égal, & arriverent heureusement tous à Goa, à l'exception de l'équipage, dont une partie étoit mort de maladie. Aussi-tôt que Norogna fut entré dans le Port, Dom Loüis d'Ataïde lui remit le bâton de Commandement ; c'étoit au commencement de l'an 1572. peu de jours après que la paix eut été concluë avec Idalcan. 1572.

Le premier acte d'autorité, que fit Norogna, fut de faire partir François de Sousa Tavares, & Pierre Homen de Sylva avec deux galeres, un

1571. galion, & quatre vaisseaux pour secourir Chale, que le Zamorin étoit revenu assieger. Peu de jours après, il expedia encore un nouveau secours pour la même place; mais l'un & l'autre arriverent trop tard. George de Castro, âgé de quatre-vingt ans, qui avoit jusqu'alors vêcu en homme d'honneur, intimidé par les larmes de sa femme, avoit eu la foiblesse de livrer cette Ville au Zamorin. Dom Diegue de Menesés s'y étoit rendu pour en transporter la garnison à Cochim. Ensuite, ce brave Capitaine partageant sa flote, avec Mattias d'Albuquerque, l'un & l'autre allerent purger les mers voisines de Corsaires, & démolir une forteresse qu'un Nayque vassal d'Idalcan, avoit élevée à l'embouchure de la riviere Sanguiscé. Antoine Fernandez de Chale, Malabare de Nation, perdit la vie dans cette expedition. Il avoit mérité par sa valeur, par son désinteressement, par sa fidelité, & par sa prudence, les commandemens les plus importans, des places des Indes. Son courage l'emportoit avec rapidité, à toutes les actions où il y avoit de la gloire & de l'honneur à acquerir. Il étoit Chevalier de l'Ordre de Christ. On avoit conçu pour

ſon merite une ſi haute eſtime, qu'on 1572.
tranſporta ſon corps à Goa, où le Viceroi le fit inhumer avec la même pompe, qu'on obſervoit à l'égard des Gouverneurs des Indes. Son tombeau fut honoré des larmes de tous les honnêtes gens, & il vêcut long-tems dans leur mémoire; c'eſt le prix & la récompenſe la plus flateuſe de la vertu.

Sultan Mahamet regnoit alors, ſur le Royaume de Cambaye, ſous la tutele d'Alucan, d'Itimitican, & de Madre Maluço. Ces trois hommes, plus attentifs à leurs interêts, qu'à ceux du jeune Prince qu'ils élevoient, negligeoient ſon éducation, & ne ſongoient qu'à le gâter par leurs flâteries, afin de gagner ſa confiance & ſon amitié. Itimitican ſçut fixer ſur lui l'un & l'autre: les deux autres virent ſon bonheur d'un œil jaloux; ils s'en conſolerent cependant dans l'eſperance, que le Prince, à meſure qu'il avanceroit en âge, deviendroit plus capable de rendre juſtice à leur mérite, & de les diſtinguer d'Itimitican, avare, cruel, ambitieux, & prêt à tout immoler à ſon avarice & à ſon ambition. Le jeune Roi de Cambaye l'éprouva bien tôt. Eche-

1572. bar, qu'on appelloit le grand Mogol, & de qui nous avons déja parlé, regnoit toujours sur les Mogols. Itimitican, considerant que son autorité finiroit, dès que le Roi de Cambaye seroit en état de gouverner par lui-même, résolut de prévenir sa chûte, en chassant son maître du trône. Il fit donc proposer au grand Mogol, de lui livrer le Royaume de Cambaye, à condition qu'il lui en laisseroit la Vice-royauté. Echebar l'accepta, & Itimitican tint sa parole, ensorte que tout d'un coup le grand Mogol se vit maître de toute la Cambaye, sans que cette conquête lui coûtât un seul homme.

Possesseur de ce vaste & florissant Royaume, il sçavoit que les places de Baçaim & de Deman, en avoient été démembrées par les Portugais; la premiere par Dom Martin Alfonse de Sousa, & Nuño d'Acugna, & la seconde par Dom Constantin de Bragance. Echebar résolut de les réünir à ses Etats. Dom Loüis d'Almeida en informa aussi-tôt le Viceroi, qui partit dans l'instant pour défendre ces places, avec neuf galeres, cinq galions, huit galiotes & quatre-vingt-dix fustes. Son arrivée à la barre de De-

man, causa tant d'étonnement à l'ennemi, qui étoit campé à deux lieuës de la Ville avec une armée formidable, qu'il rebroussa chemin, & rechercha l'alliance des Portugais : mais avant d'aller plus loin, il est necessaire de faire connoître plus particulierement la naissance, le caractere, les mœurs, le genie, & la puissance de ce Prince, si celebre dans tout l'Orient. 1572.

La Province, que les Romains appelloient *India Citerior*, ou *India intra Gangem*, s'appelle presentement Indostan. Elle est possedée par un Monarque, que nous connoissons communement, sous le nom de grand Mogol, quoique son nom veritable, soit celui de grand Mogor, parce que les habitans du premier païs, que ses ancêtres conquirent dans l'Inde, se nommoient Mogores. Echebar descendoit du grand Tamerlan, surnommé le Fleau de Dieu, vainqueur du superbe Bajazet, Empereur des Turcs. Son descendant, Mahomet Zelabdin Achebar, ou Echebar, nâquit dans la Province de Chaquatà, qui confine au midi avec l'Indostan, au couchant avec les Perses, & au levant avec les Tartares, dont les mœurs, le langage & la religion sont à peu près les mêmes, que

1572. celles des Mogores. Les successeurs de Tamerlan ayant dégeneré de sa valeur, furent dépoüillés par les Patanes, qui sont les mêmes que les Parthes, de tout ce qu'ils possedoient dans l'Asie, à l'exception de la Province de Cabul, située au dessus du Royaume de Cambaye vers le nort, entre la Perse & l'Inde. Lassés enfin d'être les joüets des Parthes, ils oserent reprendre les armes, & les chasser non seulement des païs qui formoient anciennement leur Monarchie, mais de tous ceux que comprend aujourd'hui l'Indostan. Cette conquête fut l'ouvrage de Baburxa ayeul d'Echebar. Après la mort de ce Prince valeureux, les Parthes reprirent sur son fils Emmaupaxda, tout ce qu'ils avoient perdu, & renfermerent pour la seconde fois, les successeurs de Tamerlan dans la Province ou Royaume de Cabul. Le Persan, ennemi & jaloux de la puissance des Parthes, secourut Emmaupaxda, à condition qu'il suivroit la Religion de Mahomet, selon la doctrine d'Hali, & les Parthes pour la seconde fois furent expulsés de l'Indostan. Echebar fils & successeur d'Emmaupaxda continua la guerre, conquit d'abord le Royaume de Ben-

gale; ensuite, il se rendit de la maniere 1572.
dont nous l'avons rapporté, maître de celui de Cambaye, & enfin de presque tous ceux que renfermoit l'Indostan; ensorte qu'il avoit souvent dans sa Cour, jusqu'à vingt Rois ses vassaux, tous aussi puissans que celui de Calicut, & de Narsingue. Parmi ces Rois, on en trouvoit de Mahometans, de Payens, & d'autres, dont la Religion n'étoit qu'un tissu de toutes les idées les plus bizarres, & les plus monstrueuses de l'imagination de l'homme.

Echebar suivoit exterieurement celle de Mahomet; mais dans le fond du cœur, il n'en croyoit aucune. Ses Etats étoient bornés à l'occident par le fleuve Inde, & par les frontieres septentrionales de la Perse, à l'orient par les mêmes limites que le Royaume de Bengale, au septentrion par la Tartarie, & au midi par l'ocean, qui baigne les côtes du Royaume de Cambaye. Tous les pays, qui formoient ses Etats, sont extrêmement riches & fertiles, à cause de la quantité de grandes rivieres qui l'arrosent, & du grand commerce qu'on y fait en drogues, en épiceries, en perles précieuses, en coton, en draps de

1572. laine & d'or, en tapis, en velours & autres soyeries. Sa puissance, dans la guerre, étoit formidable, son infanterie & sa cavalerie étoient innombrables, & entretenuës par tous les peuples de ses Royaumes, à proportion de leurs biens & de leurs richesses : son artillerie étoit nombreuse, ainsi que ses elephans, qu'il plaçoit toujours derriere son infanterie, afin d'arrêter l'ennemi, par ces terribles combattans, en cas que son infanterie fût percée.

Les anciens Rois du Mogol, faisoient leur résidence dans la Cité de Deli, en l'Indostan. Echebar alla résider à Agra, ensuite à Pateful ou Patesur, qu'il avoit fait bâtir, & enfin à Lahor, depuis qu'il eut conquis le Royaume de ce nom. Echebar étoit fort & robuste, quoique de taille médiocre. Il aimoit à s'habiller superbement, & souvent en particulier à la Portugaise. Il étoit doux, humain, debonnaire, magnanime, courageux à entreprendre & à executer de grandes choses. A l'affabilité, à la politesse, il joignoit de la noblesse & de la majesté. Il recherchoit la conversation des Etrangers, & surtout des Chrétiens. Curieux de sçavoir, il sçavoit lui-même beaucoup de choses, sur

tout ce qui concernoit la guerre, la politique & la religion : il connoissoit toutes les differentes sectes, qui sont répanduës sur la surface de la terre, avec les noms de ceux qui les ont inventées. Quoiqu'il ne sçût ni lire, ni écrire il en raisonnoit sçavamment avec des Docteurs, qu'il entretenoit toujours auprès de lui. Il se montroit, deux fois par jour en public, pour donner audience à toute sorte de personnes. Il y avoit deux cours dans son Palais avec deux thrônes riches & élevés. Dans la premiere, il écoutoit le peuple ; dans la seconde, les Capitaines des armées, les Gouverneurs & les Commandans des Places, avec les Grands de ses Royaumes, & les Ambassadeurs qui venoient de la part des Rois Etrangers, pour traiter avec lui d'affaires importantes. Il avoit, auprès de lui huit personnes d'une integrité reconnuë, pour introduire tour à tour ceux qui vouloient lui parler : elles étoient aussi chargées de prendre leurs mémoires, & de leur faire observer les céremonies usitées lorsqu'on l'approchoit. A l'égard de la justice & de la police subalternes, il avoit créé des Magistrats, dont les uns jugeoient en dernier ressort, & 1572.

1572. les autres prononçoient des jugemens, dont les parties pouvoient appeller, si leurs jugemens ne leur convenoient pas ; il punissoit avec la derniere sévérité, les Juges qui manquoient de rendre exactement justice : cependant il condamnoit rarement à la mort, & l'on ne pouvoit faire mourir aucun criminel dans le lieu de sa résidence ; qu'on ne l'eût auparavant averti trois fois, en trois tems differents. Les suplices étoient simples, il regardoit avec horreur, ceux qui faisoient trop souffrir le coupable. Il pardonnoit volontiers à ceux qui l'avoient offensé personnellement, lors même qu'ils avoient conspiré sa mort, & souvent même il les rétablissoit dans leurs Charges, s'ils en avoient, & dans tous leurs honneurs. Lorsqu'il vouloit faire quelque entreprise, il assembloit son Conseil, il déferoit à son sentiment; s'il y avoit partage, il décidoit lui-même.

En 1572. le Viceroi de la Couronne de Portugal dans l'Inde, envoya dans sa Cour un Ambassadeur nommé Antoine Cabral, accompagné de plusieurs Portugais. Pendant qu'ils y séjournerent, ce Prince examina avec un soin extrême leurs mœurs, & leurs manieres de vivre ;

pour juger sainement d'eux & de leur nation, de qui il avoit entendu tant parler. Il en fut si content, surtout de leur Religion, qu'il fit venir à Pateful un Prêtre, qui étoit dans le Royaume de Bengale. Ce Prêtre lui expliqua les principaux mysteres de la Religion Chrétienne, & lui fit voir les absurdités, qui regnoient dans les autres Religions, surtout dans la Mahometane. Echebar voulut qu'il entrât en dispute avec les Ministres de cette Secte, appellés Mullas, ou Caciques. Il obéït & les confondit; ensuite il dit à Echebar, qu'il y avoit à Goa des Prêtres de sa Religion, plus habiles que lui, & plus propres à l'instruire qu'il ne l'étoit: c'étoient les Jesuites: aussi-tôt Echebar leur écrivit en ces termes. » Forman Zalabdin Mahomet » Echebar. Venerables Peres, je vous » fais sçavoir, que j'ai pour vous une » affection singuliere: j'envoye Ebadola mon Ambassadeur, & Dominique Briz mon Interpréte, pour » vous prier d'envoyer en ma Cour, » deux d'entre vous, versés dans les » Saintes Lettres, & de leur laisser » porter avec eux, les principaux Livres de votre Loi: qu'ils partent » avec Ebadola, ils seront reçus dans 1572.

1572. » ma Cour avec honneur : je les écouterai avec plaisir : & je les prendrai sous ma protection.

Les Jesuites ayant demandé au Viceroi la permission de satisfaire Echebar, firent partir le Pere Rodolfe Aquaviva, fils du Duc d'Atria, & neveu du P. Claude Aquaviva, pour lors General de l'Ordre, avec le Pere Antoine de Monserrat, qui depuis, en allant en Ethiopie tomba dans les fers des Turcs. Dès qu'ils furent arrivés à Patelul, Echebar les mit aux prises avec les Mullas. Les Peres avoient porté avec eux un Alcoran traduit, ils confondirent ses Ministres sur tous les points; ensuite ils établirent la verité des Livres Sacrés, par des raisons si solides, qu'Echebar parut goûter tous les principes qui établissoient le Christianisme, à l'exception de la Trinité. On lui applanit les difficultés; mais des raisons de politique l'empêcherent pour lors de s'y livrer : neanmoins il logea les Jesuites dans son Palais, conçut dès ce jour un mépris très-grand pour ses Mullas, & confia l'éducation de son second fils, aux Jésuites. Cependant, comme il ne se déterminoit point à embrasser le Christianisme, ils demanderent à s'en re-

tourner à Goa, & Echebar y consentit. 1572.

Quelques années après, il les fit revenir dans sa Ville de Lahor. Ces derniers le dégoûterent tellement du Mahometisme, qu'il changea toutes les Mosquées en écuries, permit aux Peres de bâtir une Eglise à Lahor, & de prêcher l'Evangile dans ses Etats. Telle étoit la disposition de ce Prince en faveur du Christianisme; lorsqu'il marcha avec cent mille hommes, & mille elephans, pour soumettre le Roi Melique. Le P. Xavier Jesuite l'accompagna dans cette expedition. Quelques Historiens rapportent à ce tems-là l'avanture de Miran, de qui nous avons déja parlé, & la racontent ainsi. Echebar après avoir subjugué le Roi de Melique, porta ses armes contre Miran Roi de Breampur. Miran se retira dans la forteresse de Sir, située sur une haute montagne de cinq lieuës de circuit, & environnée de tous côtés de trois enceintes de murailles, construites de maniere, que de l'une on pouvoit défendre facilement les autres. Au milieu de la Citadelle, jaillissoit une fontaine d'eau-vive. On avoit des vivres pour alimenter pendant plusieurs années, soixante mille hommes, & l'ar-

1572. tillerie de la place, montoit à trois mille pieces de canon, dont quelques-unes étoient d'une grosseur énorme. Outre le Roi Miran, qui s'y étoit enfermé, il y avoit encore sept Princes, portant le titre de Roi, ils y demeuroient toujours avec leurs familles, & ils n'en sortoient jamais, que lorsque la famille Royale regnante venoit à manquer, pour regner à leur tour. Le premier Ministre de Miran s'y étoit aussi enfermé avec sept fameux Capitaines, tous Mahometans, quoiqu'issus de race Portugaise. Echebar l'assiegea vainement avec deux cens mille hommes. Mais son argent opera ce que n'avoit pû operer l'effort de ses armes. Il fit proposer à Miran une entrevûë, lui jurant par sa tête, serment sacré parmi quelques Princes Orientaux, de ne rien entreprendre contre sa personne, & de le renvoyer dans la Citadelle sain & sauf, supposé qu'ils ne pussent terminer leurs differents à l'amiable. Miran assembla son Conseil. Son premier Ministre & les sept Capitaines soutinrent qu'il falloit rejetter toute entrevûë avec Echebar, Prince peu religieux, & qui immoloit tout à l'ambition dévorante qu'il avoit de conquerir. Ses

autres Ministres corrompus par l'argent de ce Prince, lui persuaderent le contraire, & il les crut. Miran alla donc trouver Echebar, qui le retint prisonnier. Son Ministre, ayant appris cette insigne trahison, fit partir son fils pour sommer Echebar de renvoyer son Roi: c'étoit un jeune homme d'un naturel excellent & d'un noble courage: Echebar lui ayant demandé si son pere ne viendroit point le trouver: Non, répondit hardiment le jeune homme, mon Pere ne peut supporter la vûë d'un traître. Cette réponse genereuse mit en fureur Echebar, qui livra dans l'instant à la mort celui qui l'avoit faite. La nouvelle en parvint bien-tôt à son malheureux Pere. Celui-ci fit assembler la garnison, l'exhorta à se deffendre, & ajoûta: Pour moi j'ai assez vêcu, je ne veux pas m'exposer à voir le visage d'un perfide tel qu'Echebar. Il dit, & se tua. Le siege continua: Echebar vint à manquer d'artillerie: il pria le Pere Xavier d'écrire au Commandant de Chaul, de lui en envoyer; Xavier lui répondit qu'il n'en feroit rien, parce que les Portugais n'aimoient point à favoriser l'injustice. Cette noble réponse alluma la colere d'Echebar qui chassa le Jesuite 1572.

1572. de son camp : peu de jours après il le rappella, le remit en faveur, & la forteresse se soumit. Echebar pardonna à tout le monde, & assigna une pension de quinze mille écus à Miran.

Malgré l'estime, & la bienveillance qu'Echebar avoit pour les Portugais, il ne projettoit pas moins que de les chasser des Indes. Il disoit un jour à ses courtisans : Dès que j'aurai conquis le Royaume de Décan, j'irai attaquer Goa, & j'en chasserai les Portugais. Un soldat Portugais, qui étoit present à cette conversation : Sire, lui dit-il, vous parlez d'enlever Goa à ma Nation, croyez-vous qu'elle vous laissera faire ; vous devez connoître son courage, elle se deffendra. Je n'en veux pas venir aux mains avec les Portugais, répondit le Roi, je veux les prendre par famine : Et eux, repliqua le soldat, vous prendront par la soif, faisant allusion à la disette d'eau qu'il y avoit dans certaines parties du Mogol. Cette réponse fit rire Echebar, & il en sçut gré au soldat : cependant il persista dans son dessein ; & en 1601. il envoya un Ambassadeur à Goa, moins pour faire honneur au Viceroi, que pour s'informer par ce moyen, de la si-

tuation & des forces de la place. Les 1572.
Portugais, qui n'ignoroient pas les raisons pour lesquelles on l'avoit envoyé, lui firent une reception magnifique, & le jour de son entrée à Goa, le Viceroi, ordonna qu'on tirât sans cesse des coups de canon, tant dans la Ville que dans la Citadelle, & dans les autres lieux fortifiés de la Ville, afin de faire voir à cet espion, décoré du titre honorable d'Ambassadeur, que des gens aussi-bien armés qu'ils l'étoient, n'étoient pas aisés à réduire. Cependant l'Ambassadeur presenta une lettre au Viceroi, conçuë en » ces termes.« Ambassade du Grand » Seigneur de la Loi de Mahomet, » haut & Puissant Roi, meurtrier des » Rois ses ennemis, respecté & ho- » noré des Grands: Très-haut, en » honneur, & en dignité, élevé par » dessus tous les autres Rois, singu- » lier dans l'art de gouverner: à Ay- » res de Saldagne, Viceroi. Trouvant » grace devant le Roi des Rois, sou- » tenu par sa main puissante, sçachez » que par sa faveur infinie, tous les » Ports de l'Indostan, depuis le Cin- » de jusqu'à Chatignan & Pegou, sont » sous notre très-haute prosperité; vou- » lant & désirant, que tous ceux, qui

1572. » exercent le commerce, & principale-
» ment les Portugais, y abordent &
» en sortent librement ; nous vous en-
» voyons un Ambassadeur, pour af-
» fermir les fondemens de l'alliance
» qui nous unit, de maniere qu'au-
» cune secousse ne puisse l'ébranler.
» Nous vous envoyons également le
» Pere Benoît de Goës, avec notre bon
» serviteur Cogetqui Soldan Hamat,
» pour s'informer exactement de tout
» ce qui se passe, afin que nous puis-
» sions, en conséquence de ses avis,
» veiller à la sureté publique ; & pour
» engager quelques Artisans Portu-
» gais de venir dans notre Cour
» Royale, qui est, comme un empirée,
» & l'appui des créatures, où ils seront
» bien vétus & bien nourris, avec la
» liberté d'y rester, ou de s'en re-
» tourner dans leur pays, quand ils le
» désireront. Quant à ce que notre
» Ambassadeur voudra achetter, soit
» en étofes, soit en pierreries ; nous
» désirons qu'on lui accorde à cet
» égard, toute faveur & assistance,
» afin qu'il puisse executer toutes ces
» choses promptement, & qu'il s'en
» retourne sans délai, étant un de
» nos serviteurs Royaux. Pour tout ce
» qui concerne le reste de l'Ambassa-

» de ; il vous le dira debouche, don- 1571
» nant crédit à tout ce qu'il dira. Le
» neuviéme jour de Favardi de Dieu,
» de l'Ere de quarante-six. »

C'étoit là, la maniere d'écrire de ce Prince ; il appelloit Ere, le tems de sa Royauté, & le mois de Favardi étoit le premier de l'an, qui commençoit sous ses climats le jour de l'équinoxe du Printems. Au reste, ce Prince de qui nous venons de parler, executa ce que nous venons de rapporter en differens tems, que nous avons cru devoir rapprocher, pour voir tout d'un coup ce qui le regarde par rapport aux Portugais. Ce Prince qui étoit vrayment grand & magnamine, mourut enfin l'an 1605. le 21. d'Octobre dans sa Ville d'Agra. On ne sçait pas trop dans quelle Religion il mourut. Telle fut la fin d'Echebar la gloire & la terreur de l'Orient. Il avoit sçu se faire obéïr, respecter, aimer & craindre tout ensemble. Il étoit fier avec les grands, affable avec le peuple : il recevoit ses presens avec plaisir, & les portoit en les recevant sur son sein, pour lui témoigner qu'ils lui étoient agréables. Il fut si heureux, dans tout ce qu'il entreprit, qu'on disoit communé-

1572. ment dans tout l'Orient, lorsqu'on vouloit parler du bonheur de quelqu'un ; il est heureux comme Echebar. Aussi-tôt, qu'il eût rendu le dernier soupir, son fils & son petit fils le prirent sur leurs épaules, & le porterent dans un jardin, où il fut inhumé avec peu de magnificence. Il avoit soixante-trois ans dont il avoit regné cinquante.

Lorsque ce Prince se fut désisté du projet qu'il avoit conçu d'ôter Deman aux Portugais, il envoya un Ambassadeur au Viceroi Dom Antoine de Norogna, qui, à son tour, fit partir Antoine Cabral avec le même titre auprès de lui. L'alliance fut concluë au gré des deux Puissances : le Viceroi s'en retourna à Goa, & Echebar acheva d'établir sa domination dans le Royaume de Cambaye ; & comme Itimitican avoit trahi son maître pour lui, il s'imagina qu'il pourroit bien le trahir à son tour, pour un autre : mais pour prévenir une seconde trahison de sa part, il lui fit couper la tête. Si tous les Princes en agissoient ainsi à l'égard des traîtres, on en verroit bien-tôt diminuer le nombre, & les Princes trouveroient dans cette conduite, des avantages plus solides, que

que ceux, qui leur proviennent par une source aussi dangereuse que la trahison. Qui favorise les traîtres, mérite d'être trahi, & souvent il l'est en effet tôt ou tard lui-même. 1572.

Sur ces entrefaites, les Habitans de Bracalor, voyant avec désespoir la citadelle, que les Portugais avoient bâtie dans leur Ville, prirent les armes au nombre de six mille, pour s'affranchir de leur joug. Rui Gonçalez de Camera ayant reçu un prompt secours, punit les rebelles, & délivra la citadelle de leur insulte. Vers ce même tems, Henri de Menesés fut surpris, & fait prisonnier par les sujets d'Idalcan, auquel il fut presenté. Comme on étoit en paix, ce Prince après l'avoir retenu quelques jours en prison, lui rendit la liberté. Celui d'Achem ne perdoit jamais de vûë Malaca. Cette Ville étoit l'objet de tous ses armemens, rien ne pouvoit le rebuter. Sur la fin donc du mois d'Octobre, il se presenta à la rade de cette Ville, avec près de cent vaisseaux, vingt-cinq galeres, trente fustes, & sept mille combattans, pourvûs de tout ce qui étoit necessaire pour un siege. La Ville au contraire, n'avoit rien de ce qu'il falloit pour se défendre. D'ailleurs le

1572. luxe, la débauche & la molesse y avoient tellement enervé les courages, que personne n'osoit prendre une noble résolution. On pleuroit, on gémissoit, on craignoit que l'ennemi n'entrât dans la Ville, dont le canon renversoit chaque jour les murailles : on attendoit à tous les instans, que les Barbares donnassent un assaut, & l'on n'osoit se préparer à le soûtenir. Amollis par la débauche, le soldat, & l'habitant, adressoient des prieres au Ciel : ils remplissoient les Eglises, ces Eglises qui peu de jours auparavant, étoient de vastes solitudes, ou des lieux où l'on ne se rendoit, que pour faire de nouveaux outrages au Dieu qu'on y adoroit.

Telle étoit la situation déplorable des habitans de Malaca, lorsque le hasard conduisit dans leur Port Tristan Vaz de Vega, avec un vaisseau qui alloit charger des drogues dans l'Isle de la Sonde. Les habitans allerent le trouver, pour le supplier de ne point les abandonner, dans l'extrêmité où ils se trouvoient. Vega se laissa toucher, & consentit de combattre l'ennemi, avec son vaisseau & neuf autres, qu'on avoit armez à Malaca. Son dessein étoit plus temeraire

que prudent; mais la témerité soûtenuë 1572.
d'un véritable courage, a souvent ses succès, ainsi que la prudence. Aïant assemblé ses soldats & ceux qui étoient dans Malaca, qui montoient au nombre de trois cens, il leur parla ainsi.
» Ce n'est pas la premiere fois, que
» cette Ville a été réduite à l'extrêmité,
» où elle se trouve aujourd'hui ; & ce
» n'est pas la premiere fois, que la main
» de celui, qui régit toutes choses
» dans le monde, aura contre toute
» esperance, conduit dans votre port,
» un secours imprévû pour l'en déli-
» vrer. Du tems du grand Xavier,
» jettée dans un pareil malheur par
» les mêmes ennemis, Dom Diegue
» Suarés d'Albergaria arriva tout d'un
» coup, & animé par la voix du saint
» homme, conduit par l'honneur, &
» par l'amour de sa Patrie, il se joi-
» gnit à vos vaisseaux, il alla avec
» des forces inégales, chercher vos
» cruels ennemis, il les joignit, les at-
» taqua, & remporta sur eux une vic-
» toire éclatante. Vous le sçavez, &
» si vous le sçavez, quoique nous
» n'ayons plus parmi nous, ce S. hom-
» me, qui suspendoit le bras du Dieu
» vengeur sur vos têtes, vous ne devez
» point désespérer de votre salut; mais

1572. » combattre au contraire avec confian-
» ce des Barbares, qui n'aſpirent en
» vous détruiſant, qu'à abolir dans ce
» païs ſon nom & ſes temples. Ayez
» donc la confiance que vous devez a-
» voir en ce Dieu terrible qui peut tout:
» implorez auprès de lui, l'interceſſion
» du ſage, du pieux Xavier; il joüit de
» ſa ſainte preſence; il lui preſentera
» vos vœux: que ces vœux ſoient purs,
» qu'ils ſoient ſinceres, qu'ils ſoient
» l'effet de votre confiance en Dieu,
» & non de votre crainte. Déteſtez
» vos fautes, qu'un vif repentir, vous
» merite un de ſes coups d'œil favo-
» rables. Allez aux pieds des Tribu-
» naux de la Penitence, expier vos dé-
» bordemens, & portez aux pieds du
» ſaint Tabernacle un cœur contrit
» & humilié; renouvellez-y une ſain-
» te alliance avec votre Dieu. Venez
» enſuite combattre avec moi votre
» ennemi: que pourront ſes troupes
» nombreuſes, contre les bras des
» ſerviteurs de Dieu; le juſte devant
» ſon œil redoutable, eſt le ſeul & le
» vrai fort: tout le reſte s'éclipſe,
» s'anéantit devant lui: encore une
» fois, mettez donc toute votre con-
» fiance dans la force de ſon bras: la
» victoire eſt à vous: votre liberté, votre

» repos en feront les fruits précieux, 1572.
» avec les superbes depoüilles de vos
» ennemis, dépoüilles dont je vous ce-
» de ma part: je ne veux pour toute ré-
» compense, que le plaisir de n'être pas
» venu dans votre port inutilement.

Tout le monde lui obéït ; & sur la fin de Novembre, il s'embarqua, mit à la voile, & alla combattre la flotte ennemie. Elle étoit dans la riviere appellée Formoso. Aussi-tôt qu'il l'apperçut, il donna ses ordres à Manuel Fereira, Lieutenant de son vaisseau, descendit dans une galiote, & alla l'épée à la main de vaisseau en vaisseau, pour encourager les soldats. Ses discours étoient courts, mais vifs, & pleins de cette grandeur d'ame, naturelle aux courages élevés. On vogua à l'ennemi; Vega avec sa galiote, attaqua la galere Capitanesse, défenduë par deux cens hommes. Fernand Peres d'Andreade, Fernand de Lemos, François de Lima, Manuel Henri, Mem Pinto, & Jean de Torres, tous Capitaines de réputation, se comporterent avec une valeur extrême. Il n'y eût pas un d'eux, qui ne brulât, ou qui ne coulât à fond jusqu'à trois & quatre vaisseaux, fustes ou galeres. Enfin, la victoire se déclara en leur

1572. faveur. Les Achenois prirent la fuite, & les Portugais revinrent triomphans à Malaca.

Tandis que les affaires des Portugais, se soutenoient ainsi dans les Indes, Gonçalez Pereira Marmarraque travailloit à rétablir celles des Moluques. Le Roi de Ternate assiegeoit toujours la citadelle, que les Portugais avoient dans cette isle. Ce Prince ayant été forcé d'en lever le siege, porta la guerre aux habitans d'Ulate, dans les isles d'Iliacer. Edouard de Menéses vola à leur secours, avec Dom Sanche de Vasconcelos, Capitaine General de la mer. Les Ulates, & les Portugais firent une sortie sur les Ternatins, qui eut un succès favorable. Edouard de Menesés étant mort, Vasconcelos s'en retourna dans l'isle d'Amboino, & laissa le commandement de l'armée à Simon d'Abreu, homme extraordinaire; mais brave, & qui s'étoit rendu celebre, par plusieurs combats singuliers, où il avoit toûjours désarmé ses adversaires. Celui-ci alla chercher les Ternatins, pour les combattre : il fit des actions prodigieuses de valeur; mais abandonné lâchement par les siens, il fut accablé & tué par les ennemis. Comme il tomboit, Antoine Lo-

pez de Resende s'avançoit pour le secourir avec son vaisseau : aussi-tôt la flote ennemie, l'investit, & le General Ternatin lui cria de demander quartier. Je n'en attends que de mon épée, répliqua Resende : le succès répondit à son audace, il vit fuïr devant lui les ennemis. 1571.

Dom Juan de Silva succeda à Simon d'Abreu, à la Charge de Capitaine General de la mer. Les hommes s'en prennent toûjours à la Fortune, lorsqu'il leur arrive quelque malheur; mais cette Fortune ne signifie dans le fond, autre chose, sinon qu'on manque de conduite, ou de courage. Prétendre attribüer d'autres effets à cette Fortune, c'est une folie, pardonnable tout au plus au peuple, qui ne raisonne point, & qui n'est pas fait pour raisonner. Ce fut donc un manque de conduite, & de courage, qui pensa perdre les Portugais dans les Moluques. Ils n'étoient que témeraires sans être courageux; ils osoient entreprendre, & ils n'osoient soûtenir leurs entreprises. D'ailleurs, ils avoient conçu une opinion si haute d'eux-mêmes, & tant de mépris pour les Insulaires, qui de jour en jour, s'aguerissoient, qu'ils negligeoient tout

1573. ce qui pouvoit faire réüssir leurs projets. Ils firent donc faute sur faute, & ils alloient enfin abandonner les Moluques, sans Dom Sanche de Vasconcelos qui s'y opposa. Celui-ci, aïant pris le timon des affaires en main, les rétablit, & punit severement les habitans d'Atua, en les livrant à l'épée du soldat, pour avoir sans cesse opposé quelque obstacle aux Portugais, qui vouloient s'établir dans leur isle. Ceux de l'isle de Rosatel subirent le même sort pour les mêmes raisons.

Telle étoit la situation des affaires des Portugais dans l'Asie, lorsque la flote, qu'on avoit accoutumé d'y envoyer, arriva à Goa. Elle étoit composée de quatre vaisseaux, dont François de Sousa étoit Capitaine Major, ayant sous lui Antoine Rabelo, Constantin de Vasconcelos, & Louis d'Alter. Sousa étoit chargé de lettres, de la part du Roi, pour Gaspar, Archevêque de Goa, par lesquelles, il ordonnoit à ce Prelat, d'ôter la dignité de Viceroi à Norogna, & d'en revêtir à titre de Gouverneur, Moniz Barretto, parce que Norogna avoit refusé à ce dernier, les secours qu'il demandoit, pour aller prendre possession de son Gouvernement de Malaca. Il avoit écrit

en Cour, & comme le ministere lui 1573.
étoit favorable, on condamna Norogna sans l'entendre. Gaspar assembla dans l'Eglise Métropole de Goa, tous les principaux Officiers, lut en leur presence les lettres du Roi, & executa ponctuellement ses Ordres ; quoiqu'il sçût bien, que Norogna ne méritoit point l'affront qu'on lui faisoit ; car s'il avoit refusé à Baretto, ce qu'il demandoit, c'est que les finances étoient épuisées, à cause des dernieres guerres, & la Marine en si mauvais état, qu'elle avoit besoin d'être entierement réparée. Baretto s'imaginant, que c'étoit par mauvaise volonté de la part de Norogna, s'en plaignit en Cour, promettant de remplir tous les engagemens du Viceroi, qui fut condamné quoiqu'innocent. Il fut si sensible à cet affront, qu'il en mourut de chagrin ; ainsi que sa femme, & Dom Alvarés de Norogna son gendre. Le Roi rendit justice à sa mémoire, en le justifiant, & en faisant publiquement son éloge. En effet, on pouvoit loüer Norogna, comme homme vrai, prudent, circonspect, & droit dans toutes ses actions. Sa Vice-Royauté dura deux ans entiers.

Moniz Barreto prit donc en main

1573. les rênes de l'Etat dans les Indes ; & à sa place, le Roi nomma au Gouvernement de Malaca Dom Gonçales Pereira Marmaraque, & à son défaut Dom Leonis Pereira. Marmaraque étoit mort immédiatement après avoir secouru la citadelle de Ternate : on fit une perte considerable en perdant ce brave Capitaine, dont la probité & le désinteressement étoient generalement admirés & reconnus. Barreto, ayant appris sa mort, pressa Leonis Pereira de se rendre à Malaca, menacé de nouveau des armes du Roi d'Achem. Leonis consentit à partir, pourvû qu'on lui donnât les mêmes secours, que Barreto avoit exigés de Norogna. Barreto oubliant ce qu'il avoit écrit au Roi, dit qu'il ne pouvoit executer ce que Leonis exigeoit, attendu la situation des affaires. Cependant, on joüissoit de la paix avec presque tous les Princes de l'Inde, & on étoit bien mieux en état de l'executer, qu'on ne l'étoit du tems de Norogna. Leonis, pour n'avoir rien à se reprocher, voulut se contenter de la moitié. Barreto se refusa encore à cette proposition ; alors Leonis partit pour le Portugal, afin de se justifier : mais il ne fut pas écouté. Mo-

niz qui auroit merité bien mieux que 1574.
Norogna, à être dépossedé de sa Charge, y fut maintenu, & sa conduite hautement loüée. Il avoit l'oreille du Ministre, & le Ministre quand il le veut, tourne auprès du Prince les actions des sujets en crimes, ou en vertus, selon ses vûës ou ses interêts particuliers. Homme, il ressent toutes les passions, & armé de l'autorité, elle devient entre ses mains, ce que l'épée est entre celles d'un furieux, si l'honneur ne le retient, si la probité ne le conduit, & si la religion n'oppose un frein salutaire à la fougue impetueuse de ses passions, ou de ses caprices.

Dès que Moniz fut maître, il employa toute l'année 1574. à expedier des flottes en differens Ports des Indes. Dans celui de Goa arriverent six Vaisseaux, venant de Portugal, commandés par Dom Ambroise d'Aguiar Coutigno. Il portoit des ordres au Gouverneur, pour faire arrêter & juger Dom George de Castro, qui avoit livré la Citadelle de Chale, au Zamorin. Moniz obéït, & Castro, condamné à avoir la tête tranchée, fut executé dans la grande place de Goa. On le plaignit à cause de sa vieillesse,

1574. & l'on murmura de ce qu'on laissoit vivre ses complices. Mais ce qu'il y eût de plus singulier, c'est que l'année suivante, on reçut des ordres à Goa, pour qu'on donnât à George de Castro, le commandement d'une Place qu'on indiquoit. Ensorte qu'il arriva à Dom Sebastien dans cette occasion, ce qui arrivoit souvent à cet Empereur Romain, qui l'instant d'après qu'il avoit ordonné le dernier supplice de ceux qui lui déplaisoient, les redemandoit pour leur parler. Il est vray, que Sebastien pouvoit croire, que ses premiers ordres ne seroient point executés, ignorant que tel est le malheur des Princes, qu'on n'execute promptement leurs ordres, que lors qu'ils portent peine contre quelqu'un, & que rarement, aporte t-on la même promptitude dans l'execution de leurs graces.

Sur ses entrefaites, la Reine de Japara forma le dessein d'enlever Malaca aux Portugais. Elle chargea Quiaidaman son General d'aller l'assieger avec quinze mille Javois d'élite. Tristan Vas de Vega étoit de retour à Malaca, de son voyage de la Sonde. D'un commun accord, les habitans & la garnison le nomme-

rent pour commander, à la place de 1574.
François Henri, mort depuis peu. Auſſi-tôt Vega fit partir un vaiſſeau, pour avertir Moniz du nouvel orage qui étoit prêt à fondre ſur Malaca. Le Gouverneur envoya promptement des ordres à tous les Commandans des Places voiſines, pour qu'ils euſſent à ſecourir en diligence cette ville. Le Gouverneur emprunta aux habitans de Goa vingt mille pradoos, pour ſe mettre en état d'aller lui-même au ſecours de cette Place; mais il n'en conçut que le deſſein ſans l'executer.

Les Javois cependant s'étoient preſentés devant Malaca, & avoient pris leurs quartiers, autour de la ville. Vega chargea Jean Pereïra, le Licentié Martin Ferreïra, & Dom Diegue Lopez, ſurnommé le Soldat, de faire une ſortie avec cent cinquante hommes. Ils obéïrent, forcerent les retranchemens des ennemis, en tuerent un grand nombre, & leur enleverent ſept pieces de canon. Peu de jours après, le même Juan Pereïra alla brûler une partie de la flote ennemie. Leur armée ſe conſommoit depuis trois mois inutilement, lorſque tout d'un coup elle gagna ſes vaiſſeaux, & s'enfuit. Pereïra les pourſuivit,

1574. & fit encore périr quelques vaisseaux. Vega ressentit pour la seconde fois le plaisir d'avoir conservé par sa prudence & par son courage, Malaca à sa patrie.

1575. Tandis que ce brave homme travailloit ainsi pour le salut de Malaca, Dom Juan de Costa, Capitaine General de la Mer de Malabar, alla avec vingt-quatre fustes, punir les habitans de Gaipar près de Bracalor. Il humilia l'orgüeil du Roi de Tolar, entra dans la Riviere de Chale, & ravagea la ville de Parangulem, appartenante au Zamorim. Le fils de ce Prince accourut pour lui donner la chasse; Costa l'attendit, le vainquit, tua à sa vûë trois cent habitans de Capocate, & brûla sur le Mont Deleï, le Village de Nilachiram. En s'en retournant, il enleva plusieurs paraux, & plusieurs fustes, où il trouva toute sorte de rafraichissemens.

Les affaires empiroient chaque jour dans les Moluques; l'envie & la jalousie divisoient les Portugais, & l'avarice, ce vice si décrié & cependant si commun parmi les hommes, achevoit de les perdre. Dom Alvarès d'Ataïde commandoit, & Nuño Pereira étoit en chemin pour prendre sa

place. Le Roi de Ternate poussoit toujours le siége de la Citadelle, avec vigueur. Les assiégez étoient réduits à la derniere extremité: tout sembloit favoriser les armes des ennemis; pour punir les Portugais de leur orgüeil, de leur cruauté, de leur avarice, & sur tout de l'assassinat, commis dans la personne du Roi de Ternate. Tous les secours qu'on leur envoyoit, perissoient ou par le fer, ou par le feu, ou par les eaux. Toute la flote que commandoit Gonçalès Pereïra Marmarraque fut submergée ou brûlée par les ennemis. Le Roi d'Ujantana, allié des Portugais changea à leur égard & embrassa le part des Ternatiens. Toutes les Isles circonvoisines armerent en leur faveur: la réputation des Portugais y étoit entierement tombée. 1575.

Enfin on porta le dernier coup aux assiégez. Après avoir mangé les chiens, les chats, les rats, & jusqu'aux cuirs de leurs coffres, ils se rendirent & se retirerent dans l'Isle d'Amboino, d'où ils passerent quelque tems après, dans l'Isle de Tidor. Le Roi de cette Isle, leur permit d'y bâtir une Citadelle, par le moyen de laquelle ils se conserverent encore le commerce des Moluques, pendant

1575. l'eſpace de trente-ſix ans, comme on le dira en ſon lieu. Quant au Roi de Ternate, vainqueur, il en uſa envers le vaincu, plus genereuſement qu'il ne meritoit. Dès qu'il fut entré dans la citadelle, il enſembla les Portugais. » Vos parjures, leur dit-il, & » vos forfaits ſeroient dignes des » derniers ſuplices. Je pourrois ſans » me deshonorer, vous manquer de » parole, & vous traiter comme des » traîtres, & des tirans le meritent. » Mais, moins barbare que vous, je » ſçai reſpecter les traitez, je tiens » ma parole, je vous donne la vie, » je vous laiſſe la liberté; fuïez ſeu- » lement loin de cette Iſle, que vous » avez remplie de meurtres & de » brigandages. Purgez ces climats » d'une nation qui ne connoit de » Loix, que celles que l'avarice, la » la cruauté & l'ambition lui inſpi- » rent; & laiſſez vivre en paix des » hommes, que vous traitez de bar- » bares, & qui ſont moins barba- » res que vous. Remplis de pieté en- » vers les Dieux, & d'humanité en- » vers les hommes, nous vous avons » reçûs dans nos Ports, nous vous » avons accueillis dans nos Villes; » nous vous avons admis dans le

» sein de nos familles, nous n'avons 1575.
» rien oublié pour gagner votre amitié & pour nous attirer votre confiance; mais insensibles à tout ce qui attache les hommes, les uns aux autres, l'ingratitude, la tyrannie, l'esclavage, ont été le prix de tant de bienfaits. Partez, vous êtes assez punis, puisqu'on peut vous le reprocher.

En effet, rien n'étoit plus humiliant pour eux, que de s'entendre faire ces reproches, par un Prince qu'ils méprisoient, & qu'ils avoient toujours regardé comme un Esclave, plûtôt que comme un Roi. Au reste, s'ils perdirent la Citadelle de Ternate, ils ne la perdirent que par leur imprudence, & leur lâcheté: par leur imprudence, à cause des excès qu'ils commirent envers les habitans, qu'ils pousserent à la revolte dans des circonstances, où ils avoient plusieurs ennemis sur les bras, & qu'au lieu de pousser à bout comme ils firent, ils auroient dû menager plus que jamais, étant impossible qu'ils pussent se soutenir, sans les secours qu'ils en retiroient: par leur lâcheté, parce que les Portugais des Isles voisines, occupés de leurs interêts

1575. particuliers, ne ſe donnerent aucun mouvement, pour ſecourir ceux qui étoient aſſiegez dans cette citadelle. Ce déſordre provenoit de la foibleſſe du gouvernement. On laiſſoit faire aux Officiers, tout ce qu'ils vouloient: nulle diſcipline n'étoit obſervée parmi les ſoldats; les Commandans & les Gouverneurs des Places s'érigeoient en tirans, qui ne ſongeoient qu'à s'enrichir, ſans ſonger aux interêts de l'Etat. De-là, les déportemens des ſubalternes, la lâcheté des ſoldats, les cris, les plaintes, & la haine des peuples, qui ſaiſiſſoient toujours avec plaiſir, les occaſions de ſe venger. Ce déſordre fut cauſe, qu'un Roi de Perſe demanda un jour à un Ambaſſadeur Portugais, qui étoit auprès de lui, à combien de Gouverneurs & Commandans de Places, le Roi ſon maître avoit fait couper la tête, depuis qu'il avoit introduit ſa domination dans les Indes: A aucun, répondit l'Ambaſſadeur: Tant pis, repliqua le Perſan; la puiſſance des Portugais dans ce pays ne durera pas long-tems.

Les affaires n'étoient pas en meilleure ſituation dans l'Iſle d'Amboine. Malgré la valeur & la prudence de

Dom Sanche de Vasconcelos, on y 1576.
essuyoit souvent des pertes considerables. Cependant il remporta deux Victoires navales, sur Cachil Tidore, & Muladam, Generaux du Roi de Ternate. Alexandre de Mattos batit, & fut batu à son tour, & tué par les habitans de Jaman. Sanche vengea sa mort. Rui de Sousa, nouveau Chrétien, riche & accredité parmi les habitans d'Amboine, ses Compatriotes, trama une conjuration contre Vasconcelos. Celui-ci, averti de ses complots, le fit prier de venir chez lui, ayant à lui parler de quelque affaire. Rui, qui ne se doutoit point qu'on eût découvert son secret, s'y rendit, & Vasconcelos le fit arrêter; mais bien-tôt après il trouva le moyen de se sauver, & les Jesuites qui étoient dans l'Isle, furent accusez d'avoir favorisé sa fuite. Que cela soit ou non, dès que Rui fut en liberté, il se joignit ouvertement aux ennemis, & causa de grands dommages à la nation.

Le gouvernement de Moniz Baretto expira dans l'Asie, & celui de François Baretto continua en Afrique. Nous avons dit, comment Sebastien avoit partagé en trois gouvernemens

1576. les Places, dont il étoit maître sur la côte Orientale d'Afrique, & dans les Indes. Cette division faite, on donna celui d'Afrique à Barreto. On crut d'abord, que celui-ci, homme d'un veritable merite, le refuseroit, parce qu'il avoit été Viceroi de toutes les Indes, & que ce qu'on lui donnoit étoit inferieur à ce poste, & parceque ce poste étoit le moindre des trois compris dans la division, & cependant le plus perilleux. Il l'accepta néanmoins sans faire aucune difficulté : premierement, parce qu'à la honte du ministere de Portugal, il étoit presque reduit à la misere : secondement, parcequ'il étoit persuadé, que le premier devoir d'un sujet, & d'un honnête homme, étoit d'obéir au Roi; troisiémement, parceque les personnes vertueuses donnoient plus de lustres aux postes, quelque éminens qu'ils fussent, que les postes ne leur en donnoient : quatriémement, parce que son Gouvernement étoit armé de la même autorité, que celui de Goa & de Malaca, & qu'il ne relevoit ainsi que les deux autres, qu'immediatement du Roi. Il partit donc pour l'Afrique l'an 1569. avec le titre de Gouverneur general des côtes orientales d'Afrique.

Il amena avec lui trois vaisseaux, dont deux étoient commandés par Laurent de Carvallo, & par Vasco Fernandez Homen. Son équipage outre les gens de Marine, étoit composé de mille soldats, qui avoient vieilli dans les guerres d'Afrique, outre plusieurs Gentilshommes, tout pleins de mérite, de valeur & de bonne volonté. 1576.

Le pouvoir des Jesuites, étoit immense en ce tems-là à la Cour de Sebastien. Le Pere François de Monclaros étoit dans la partie de l'Afrique où l'on envoyoit Barreto. Comme ce Jésuite passoit pour connoître parfaitement le païs, on donna des ordres positifs à Barreto, de ne rien faire, & de ne rien entreprendre, qu'il n'eût auparavant consulté Monclaros. Cet homme qui étoit fort bon Religieux, mais très-mauvais politique, profitant de la confiance qu'on avoit en lui, voulut asservir à ses idées toute la conduite du Gouverneur. Baretto qui sçavoit obéïr, aussi-bien que commander, s'y soumit malheureusement & pour lui & pour l'Etat. L'objet principal, qu'on avoit recommandé au Jésuite & à Barreto étoit de se mettre en possession de certaines mines d'or, situées dans le

1576. Monomotapa, & dans le Royaume de Sofala. Dès que Barreto fut arrivé au Mozambique, avec tout ce qui étoit necessaire, pour cette expedition, il s'avança dans la riviere de Cuama, appellée des bons Signes par le celebre Gama, environ quatre-vingt-dix lieuës, & s'arrêta, selon les instructions de Monclaros au Fort de saint Marzal pour s'y rafraîchir. Lorsqu'il voulut poursuivre sa route, les Maures voisins s'y opposerent, ne pouvant vaincre les Portugais par les armes, ils infecterent les eaux pour les empoisonner. On perdit beaucoup de monde, mais Barreto ayant découvert la source de cette mortalité, mit à feu & à sang les habitations de ceux qui l'avoient occasionnée.

Après s'en être ainsi vengé, il fit expedier un Ambassadeur à l'Empereur de Monomotapa, pour demander à ce Prince la permission de faire la guerre au Roi de Mongas son Vassal. L'Empereur non-seulement y consentit, mais offrit même cent mille hommes, pour pousser cette guerre avec vigueur. Barreto ne voulant partager sa gloire avec personne, le remercia, & il partit pour cette expedition. Après dix jours d'une marche penible, il

traversa la riviere Zembeze, & parvint à une colline qu'il trouva couverte d'une foule innombrable d'ennemis. Barreto disposa ses troupes au combat, donna le commandement de l'avant-garde à Vasco Fernandez Homen, & plaçant son bagage & quelques pieces de canon entre elles & l'arriere-garde, il marcha pour attaquer les ennemis. Avant qu'on sonnât la charge, on vit sortir de leurs rangs une femme, vieille & hideuse. Elle portoit un vase, rempli de poussiere, elle prononça quelques paroles en faisant des grimaces effroyables, & jetta en l'air la poussiere qui étoit dans le vase. Les Barbares étoient persuadés que le gain de la bataille dépendoit de cette bizarre superstition. Barreto qui l'avoit déja vûë pratiquer parmi les Indiens, en avertit ses soldats, & fit tirer un coup de canon contre cette prétenduë Magicienne, qu'on vit tomber par terre. Les Barbares, qui la croyoient immortelle, en furent épouvantés; neanmoins ils s'avancerent hardiment, & firent pleuvoir sur les Portugais une grêle de traits & de flêches. Ceux-ci y répondirent par un feu terrible, un nombre infini de Barbares en fut tué, & le reste prit la fuite.

1576.

1576. Barreto ſans perdre du tems, marcha vers la Ville de Mongas. En y arrivant il falut combattre un nouveau déluge de Barbares ; qu'on vainquit ainſi que les premiers. Les habitans abandonnerent la Ville, & Barreto y entra & s'y fortifia pendant la nuit. Le lendemain il y fut aſſailli, par deux fois autant de Barbares, qu'il en avoit combattu, & vaincu la veille. On en fit un carnage ſi épouvantable, qu'ils ſe déterminerent du conſentement de leur Roi à demander la paix. Ils envoyerent un de leurs Chefs à Barreto, qui voulant ſe faire prier, le renvoya en ne lui donnant que des eſperances. Il revint le lendemain accompagné de pluſieurs Barbares ſes Compatriotes. En arrivant, un chameau de ceux que les Portugais avoient, pour porter leurs équipages, s'échapa ; on l'arrêta ; & on le mena devant Barreto, en preſence des Barbares, qui ne connoiſſoient point cette eſpece d'animal. Les Africains le contemploient avec étonnement & admiration ; mais leur ſurpriſe parvint à ſon comble lorſqu'ils virent cet animal, ſe mettre à genoux devant le Gouverneur. Ils demanderent tous émerveillés, ce que cela ſignifioit : Baretto profitant de leur

leur simplicité & de leur ignorance ; 1576.
leur dit que cet animal & ses compagnons, dont il avoit grand nombre, ne se nourrissoient que de la chair des ennemis qu'on tuoit dans les batailles, & qu'il venoit de la part de ses camarades, pour le prier de ne point faire la paix avec eux, afin qu'ils ne manquassent point de vivres. Les Barbares fraperent des mains en signe d'admiration ; ensuite ils supplierent Barreto, de lui demander en grace de ne point s'opposer à la paix, & qu'ils leur fourniroient d'excellentes vaches pour leur nourriture. Barretto fit semblant de parler au chameau, & après quelques discours, qu'il prononça d'un ton vif, il leur dit, il y consent. La paix fut donc concluë, & les Barbares aussi-tôt remplirent les engagemens qu'ils avoient pris à l'égard des chameaux : & par ce stratagême, les Portugais eurent en abondance toutes sortes de rafraîchissemens.

Barreto s'applaudissoit de sa victoire, & des effets qu'elle avoit produits, lorsqu'il fut obligé de retourner au Mozambique. Antoine Pereira-Brandam avoit été condamné à un bannissement perpetuel, à cause des cruautés & des brigandages, qu'il avoit exer-

1576. cés dans les Moluques. Barreto avoit demandé au Roi Sebastien, la permission de l'amener avec lui en Afrique. Lorsqu'on fut arrivé au Mozambique, le Gouverneur lui confia le Commandement de la citadelle. Dès que Barreto fut parti pour le Monomotapa, Pereira, qui réünissoit tous les vices, la cruauté, l'avarice, la perfidie, & l'ingratitude, se déchaîna contre son bienfaiteur, composa des libelles contre sa réputation, & les fit répandre dans le public, écrits de sa propre main. On envoya un de ces écrits, à Barreto, qui comprenant, que le dessein de Pereira tendoit moins à le décrier, qu'à se rendre maître de la citadelle de Mozambique, partit dans l'instant pour s'y rendre, & prévenir cet homme perfide. Son arrivée imprevûë fit avorter tous les projets de Pereira. Barreto l'envoya chercher: Pereira se rendit promptement chez le Gouverneur, qui lui montra les libelles, qu'il avoit écrits contre sa personne & son ministere. Pereira lâche & timide, comme sont presque tous les traîtres, ne chercha point à s'excuser; mais fondit en larmes, se jetta aux pieds du Gouverneur, & demanda la vie. Barreto, qui n'étoit pas moins genereux que brave, le releva, & lui dit; « Allez, je

» vous pardonne, vos remords vous 1576.
» puniront assés de votre perfidie & de
» votre ingratitude. » Ensuite, le Gouverneur s'appliqua à rétablir l'ordre & l'intelligence entre les habitans du Mozambique, & les Portugais; confia le Commandement de la citadelle à Laurent Godino, & repartit pour achever l'entreprise du Monomotapa. Etant arrivé au fort de Sena, il y trouva Monclaros. Ce Religieux, qui auroit dû se feliciter des succès du Gouverneur, en conçut une jalousie extrême: abusant de la confiance, que le ministere de Portugal avoit en lui, il dit à Baretto, avec une fierté insuportable, & indigne d'un homme de son caractere: « Pourquoi retournez-vous au Monomotapa; n'êtes-vous pas content » d'avoir engagé le Roi dans une folle » entreprise, sans chercher à la continuer? vous serez responsable devant Dieu & devant les hommes, » de tous les malheurs qui arriveront » aux Portugais en Afrique. »

Barreto étoit le plus sensible de tous les hommes: lui, qui n'avoit accepté le Gouvernement du Monomotapa, que pour obéir à son Roi, & que pour servir sa Patrie; qui n'a-

1576. voit rien fait, ni rien entrepris que par le conſeil de ce même Monclaros qui lui parloit ſi arrogament, fut ſi penetré de ſon injuſte reproche, qu'il en mourut deux jours après de douleur. D'autres prétendent qu'il mourut de poiſon, & le ſentiment de ces derniers eſt aſſés vrai-ſemblable. Monclaros étoit violent, vain, & jaloux. Il ne ſeroit pas étonnant qu'aſſuré de l'impunité, ce Prêtre, qui n'avoit que l'apparence des vertus, ſe fût abandonné au plus noir des crimes, pour aſſouvir ſon orgueil & ſa jalouſie. Ainſi Barreto, qui avoit bravé tous les périls d'une longue & penible navigation, qui avoit échapé à tant de dangers dans les Indes, qui venoit tout recemment de ſubjuguer une foule de Barbares, & d'éviter une pluye de traits & de flêches, ne put ſe dérober à la furie d'un Religieux. Si les Princes ſe conduiſoient avec ſageſſe, ils ne confieroient jamais leur autorité à tout homme condamné par ſon état, à vivre loin du monde : Un Moine abuſe preſque toûjours du pouvoir qu'on lui donne dans un Etat. Son éducation monacale ne le rend propre qu'à gouverner des Moines, c'eſt-à-dire, des eſclaves.

Vaſco Fernandés Homen ſucceda

à Barreto au Gouvernement du Monomotapa. Monclaros lui fit dire de revenir au Mozambique, & d'abandonner l'entreprise commencée par son prédecesseur. Homen obéït: lorsqu'il fut arrivé, François Pinto Pimentel, ne pouvant supporter l'insolence de Monclaros, qui faisoit l'homme d'Etat & l'homme de Guerre, reprocha vivement à Homen la timide condescendance qu'il avoit eûë d'adherer si promptement, aux caprices d'un Religieux. Homen ouvrit les yeux, rougit de sa foiblesse, & repartit, malgré Monclaros, pour le Monomotapa. Il traversa le Royaume de Sofala; il vainquit sur sa route plusieurs petits Rois, qui vouloient s'opposer à son passage, il franchit de vastes déserts, & des campagnes brûlantes, où il eût à combattre la soif, la faim, des animaux féroces, & des hommes plus féroces encore. Après avoir par sa valeur, par sa prudence, & par son courage intrepide, surmonté tous ces obstacles, il parvint enfin aux mines de Chicanga. Ne pouvant en retirer la quantité d'or qu'il avoit esperé, il passa dans les Etats du Roi de Quiteve, & delà aux mines de Mañinas. Y trouvant les mê- 1576.

1576. mes difficultez qu'à celles de Chicanga, il les abandonna & revint au Mozambique. Le Gouvernement du Monomotapa fut aboli presqu'aussi-tôt qu'érigé.

Rui Laurent de Tavora étoit parti de Lisbonne, pour exercer celui des Indes à titre de Viceroi, à la place d'Antoine Moniz Barreto. Il amenoit avec lui quatre vaisseaux bien équippez, ayant pour Capitaines Simon Tello, Martin Pereira de Sà, & François de Melo Sampayo. Il joüit peu de sa nouvelle dignité : En arrivant au Mozambique, Tavora vit finir ses jours. La flote continua sa route, & arriva heureusement à Goa. On y ouvrit aussitôt les lettres de la succession, & l'on trouva que le Roi y nommoit Dom Diegue de Menesés. Dès que celui ci eut le Gouvernement en main, il disposa de toutes choses, à sa fantaisie, sans trop consulter les autres Officiers; & comme il n'avoit pas toute la connoissance, & toute l'experience necessaire des affaires des Indes, on vit bien-tôt regner le désordre & la confusion.

Menesés, à l'exemple des Viceroïs & des Gouverneurs, qui l'avoient précedé, envoya des flottes de tous cô-

tez, qui tour à tour éprouverent les faveurs, & les rigueurs de la fortune. Dom Jérôme Mascaregnas, Dom Diegue & Dom Antoine Sylveira freres, & François Pessoa, entrerent dans la riviere de Dabul. Melique Tocar, Commandant de la Place, les pria de se trouver à un festin, dans le dessein de les faire tous massacrer. Ils s'y rendirent tous à l'exception de Mascaregnas, qui apporta à Goa la triste nouvelle de la perfidie de Tocar. 1578.

Le Viceroi fit partir Dom Pedre de Meneses, avec une flote, pour venger cet assassinat. Sur ces entrefaites, Dom Louis d'Ataïde, Comte d'Atougia, fut nommé pour la seconde fois Viceroi des Indes. Sebastien, à cause de sa valeur & de sa prudence, lui avoit d'abord déferé le Generalat de l'armée, avec laquelle il étoit dans le dessein de passer en Afrique : mais Ataïde, ennemi de la flatterie, blâma hautement le projet du Roi. Sa sincerité déplut au jeune Monarque, qui brûlant de faire la guerre, pour se défaire d'un Censeur aussi éclairé & aussi sincere qu'Ataïde, le renvoya aux Indes. Ataïde, qui ne vouloit point être témoin du malheur, où il prévoyoit que le Roi alloit se précipiter; accepta l'honneur

1578. qu'on lui faisoit, & partit avec Nuño Vello Pereira, plus sçavant qu'heureux dans l'art militaire, & Dom Juan Alvarez Suares, homme très-intelligent dans le commerce des Indes, & qui avoit montré beaucoup de valeur au dernier siege de Chaul. En récompense des services qu'il avoit rendus, on le fit en Portugal Secretaire du Commerce, Office honorable, qui ennoblissoit, & qui faisoit l'ambition de tous ceux qui n'étoient pas nez nobles. Dom Loüis arriva sur la fin du mois d'Août à Goa, où il fut reçû avec une joïe extrême.

Ayant pris en main le bâton du commandement, il arma une puissante flotte, pour tenir en respect tous les Princes Indiens, qui commençoient à remuer. Il fit aussi partir quelques vaisseaux, pour joindre Dom Pedre de Menesés, afin qu'il pût tirer une éclatante vengeance de la perfidie de Tocar. En même-tems, il se prépara pour faire une guerre cruelle à Idalcan, de qui Tocar dépendoit, & qui n'avoit donné aux Portugais aucune satisfaction du crime de ce traître. Idalcan en fut épouvanté, demanda la paix, & offrit de bannir Tocar de Dabul. Cette satis-

faction, avec les devastations qu'on avoit déja faites sur ses terres, contenterent le Viceroi. Il arriva sur ces entrefaites à Goa trois vaisseaux, venant de Portugal ; c'étoient les derniers expediés par le Roi Sebastien. Comme ils entroient dans le port de Goa, deux caravelles sortoient de celui de Lisbonne, l'une pour Goa, l'autre pour Malaca, où elles avoient ordre d'aller annoncer la défaite & la perte du malheureux Sebastien. 1578.

Henri son oncle s'empara de son Sceptre & de sa Couronne, comme nous l'avons déja dit. Ce Roi, Prêtre & Cardinal, expedia pour les Indes cinq vaisseaux, sous les ordres de Dom Juan de Saldagne. L'arrivée de ces cinq vaisseaux rétablit le calme & la confiance dans les Indes, interrompus l'un & l'autre, par la mort du Roi Dom Sebastien. Malgré le dernier traité, que le Viceroi avoit conclu avec Idalçan, par lequel ce Prince s'étoit engagé à chasser Tocar de Dabul ; ce traître y étoit retourné, & y exerçoit publiquement sa Charge. Ataïde ne s'amusa point à s'en plaindre ; mais il chargea Paul de Lima, d'aller avec dix vaisseaux chasser Tocar de Dabul. Paul trouva l'entrée de la riviere dé- 1579.

1579. fenduë par une excellente artillerie; mais cet obstacle ne pût arrêter les Portugais; ils s'avancerent, descendirent à terre, malgré six mille chevaux qui les attendoient sur le rivage, & ravagerent les lieux circonvoisins de Dabul.

L'ennemi apella à son secours Cartale & Mondaviray, Pirates Malabares, fameux dans toutes les mers voisines, & qui avoient en leur puissance cinq Galiotes bien équipées. Tocar leur fournit encore cinq vaisseaux, avec cinq cent soldats, Turcs, Persans, & d'autre nation, tous d'une valeur éprouvée. Ils entrerent dans la Riviere, pour chercher & combattre les Portugais. Les bords étoient couverts de Cavalerie, d'Infanterie, & de peuple qui étoit accouru, pour voir le combat entre les Pirates & les Portugais. Les forces étoient égales de part & d'autre. Les Pirates avoient dix vaisseaux, Paul en avoit autant. Ce dernier, ayant disposé toutes choses, mit le sabre à la main, & recommanda en peu de paroles aux siens d'imiter son exemple. Après que les deux Flotes se furent respectivement canonées, avec plus de furie que de succès, elles vinrent à l'abordage. Paul

suivi des siens se jetta dans une galiote, massacra sans pitié la moitié de l'équipage, & fit sauter l'autre moitié dans l'eau. Les autres Portugais en firent de même, & de dix vaisseaux qu'avoit l'ennemi, il n'en échappa qu'un seul. Après cette Victoire Paul revint à Goa, où il fut reçû avec applaudissement par le Viceroi. 1579.

Les Portugais n'eurent pas de moindres succès en Afrique, dans le Royaume d'Angola. Ce Royaume est situé par delà celui de Congo vers le Sud. Les habitans de ce pays s'appelloient autrefois Ambonds, & leur terre Ambonde. Elle étoit divisée en plusieurs Provinces, nommées Mirindes, gouvernées chacune par des Seigneurs particuliers, qui portoient le nom de Sobas. Chaque Soba étoit propriétaire de sa Province, mais tous relevoient du Roi de Congo. Un de Sobas, appellé Angola, soûmit avec le secours des Portugais, les autres Sobas, les rendit ses tributaires, & ne forma de toutes leurs Mirindes, ou Provinces, qu'un seul Royaume, auquel il donna son nom. Il confine au Septentrion avec le Royaume de Congo, à l'Occident à la mer Occeanne, au Midi au Royaume de Ma-

1579. taman, & à l'Orient au Royaume de Malemba. Le pays d'Angola est fécond en mines d'argent & dans toutes les choses necessaires à la vie. Il est extremement peuplé, à cause de la pluralité des femmes, qui y est permise. Le Roi peut facilement armer cent mille hommes; & quand il veut, il est en droit de faire prendre les armes à tous ceux qui sont en âge de les porter. Les Officiers couvrent leur tête avec des bonnets, ombragés d'un panache composé de plumes de differents oiseaux. Ils ont plusieurs instrumens de guerre, & chacun de ces instrumens est destiné à certaine manœuvre; ensorte que, lorsque le General veut faire avancer ou reculer, attaquer ou défendre, il fait sonner de l'instrument qui marque ces choses, & la troupe qui est commandée, répond par un instrument semblable, qu'elle est prête, ou qu'elle se prépare à obéir. Ils ne se servent point de cavalerie; ils font un grand usage, ainsi que les anciens Romains, des Augures; & selon qu'ils leur paroissent plus ou moins favorables, ils combattent, ou ils se retirent.

Leur principal commerce avec les Portugais est en esclaves. Il y a qua-

tre sorte de gens en Angola. La premiere comprend ceux qu'on appelle Macotas, ce sont les Gentilhommes: La seconde renferme les naturels du pays, Laboureurs ou Artisans, tous de condition libre: La troisiéme, les Serfs & les Esclaves de chaque Mirinde, appellez Quisicos, appartenant au Seigneur: La quatriéme renferme les Mobicas, autre espece d'esclaves, que l'on fait par droit de conquête, ou par droit d'achat. Les plus riches sont ceux qui ont beaucoup de ces esclaves. Les enfans qui en proviennent, ont le sort de leurs peres, & souvent leurs maîtres les troquent avec les Européens contre des marchandises. Les Angolans sont naturellement injustes, cruels & barbares, & dans certain canton ils sont Antropophages, & vendent publiquement de la chair humaine. 1579.

Du Royaume de Congo, les Portugais passerent dans celui d'Angola. Le Roi, désirant connoître l'Evangile, envoya à Jean III. en 1566. des Ambassadeurs, pour lui demander des Prêtres, qui pussent l'instruire du Christianisme. Dom Juan lui envoya quatre Jesuites, avec un Gentilhomme, nommé Paul Diaz Novaïs, petit-

1579. fils de Barthelemi Diaz, qui avoit découvert le premier le Cap de Bonne Esperance. En arrivant dans le Royaume, ils trouverent Angola, surnommé Inene, mort, & son fils Dambi Angola sur le Trône. Il reçut honorablement les Portugais dans sa Ville de Cabaça : mais peu de tems après, emporté par son avarice, il leur enleva ce qu'ils avoient aporté de marchandises, fit mourir deux Jésuites, & retint les deux autres avec Diaz dans les fers. Ce dernier ne tarda pas à obtenir sa liberté & revint en Portugal.

L'an 1578. Sebastien le renvoya à Angola, pour tirer vengeance de Dambi Angola. Diaz, en arrivant dans l'Isle de Loanda, apprit que ce Prince étoit mort, & que Quilonga Angola son petit-fils occupoit le Trône. Diaz le fit complimenter, contracta alliance avec lui, & pendant quatre années qu'elle dura sans interruption, il le secourut dans toutes les Guerres, qu'il eut à soutenir contre les Sobas ses Vassaux. Cette intelligence fut interrompuë par l'avarice de Quilonga. Aïant appris, que les Portugais avoient reçû de leur pays beaucoup de marchandises, & qu'ils les faisoient com-

duite à Cabaça par une foible escorte, 1580.
Quilonga la fit massacrer en chemin, s'empara des marchandises, & déclara la Guerre à Diaz. Celui-ci sans perdre tems, assembla tous les Portugais, s'embarqua dans les vaisseaux qu'il avoit au Port de Loanda, remonta la Riviere de Coanza, & se fit des alliez ou des tributaires, de tous les Sobas, qui peuploient les rivages du Coanza du côté du Royaume d'Angola. Quilonga, étonné d'un succès si rapide, leva une puissante armée pour s'y opposer, & Diaz appella à son secours le Roi de Congo, qui lui envoya soixante-mille combattans, sous les ordres de son cousin Sebastien Manibamba. Cette armée, qui ne pût joindre Diaz, fut contrainte de s'en retourner, à cause des maladies qui s'y glisserent, & qui en firent perir une partie. Alors le General Portugais se retira, & se fortifia dans une petite Isle, située au confluent du Coanza & du Lugola, où les Portugais bâtirent depuis une petite ville, qu'ils nommerent Massagan. Quilonga, ne pouvant les en chasser à cause de l'hyver, qui commençoit à se faire sentir dans ces pays, congedia son armée jusqu'au Printems

1580. prochain, que la guerre recommença.

Les montagnes de Cambambes, abondantes en mines d'argent, étoient situées près de la Ville de Massagan. En 1580. Paul Diaz se mit en chemin, avec presque tout ce qu'il avoit de Portugais auprès de lui, pour s'en emparer. Les Angolans s'y opposerent : Diaz les combattit & les vainquit en plusieurs rencontres. Ces combats, joints aux fatigues d'une longue & penible marche, & aux maladies, causées par des pluyes continuelles, diminuerent considerablement ses Troupes. Ce malheur le contraignit de s'arrêter sur les bords du Coanza, & de se fortifier dans un lieu appellé Mocumba. Les Angolans l'y assiégerent & l'y presserent vivement; mais Diaz, ayant reçû quelque secours, fit une sortie, tailla en pieces & mit en fuite les Barbares, & rangea de son parti plusieurs Sobas, entre autres celui de Banzan.

Après cette grande Victoire, Diaz continua sa route & parvint aux mines des montagnes de Cambambes. Le Roi d'Angola leva une armée de douze cent mille hommes pour l'en chasser. Cent cinquante Portugais & quelques Ethiopiens qui s'étoient ren-

dus Chrétiens, firent un carnage af- 1580.
freux de cette foule innombrable de Barbares : & les malheureux restes de cette nombreuse armée se retirerent, épouvantés dans leur pays. Diaz craignant cependant qu'ils ne revinssent l'attaquer, se retira dans l'Isle dont nous avons parlé : il ne s'étoit point trompé. Les Angolains revenus de leur épouvante, reprirent les armes, & allerent assiéger Diaz dans son Isle, qui n'avoit que deux cent hommes pour la défendre. Il étoit réduit aux derniers extremitez, lorsqu'il reçut un secours de Portugal. Alors les Portugais allerent faire quelques courses dans les païs voisins qu'ils dévasterent. Dix ou douze Sobas subirent leur joug, & le Roi d'Angola perdit deux batailles. Dans la derniere, son armée qui fût entierement défaite, étoit composée de six cent mille hommes. Diaz remporta cette grande Victoire, avec deux cent Portugais & dix mille Ethiopiens.

Après tant de travaux & des victoires si signalées, Diaz fut attaqué d'une cruelle maladie. Ses jours étoient parvenus au comble de leur mesure. Tous les remedes furent inutiles : il expira ; sa mort causa aux Portugais une

1580. profonde douleur. Il méritoit des regrets si vifs, par sa haute probité, par son courage genereux, par son désinteressement singulier, & par une pieté d'autant plus sincere qu'elle étoit sans faste & sans éclat. Cependant la guerre continua, & les Portugais demeurerent toujours vainqueurs. Leurs Victoires déterminerent le Roi d'Angola à demander la paix. On la lui accorda, on se donna des ôtages & l'on vêcut tranquillement.

Tandis que toutes ces choses se passoient dans le Royaume d'Angola, les guerres civiles désoloient celui de Congo. Le Roy Alvarès, premier de nom, & de qui nous avons déja parlé, étoit mort, & avoit laissé deux fils & une fille. L'aîné des enfans mâles s'appelloit aussi Alvarès. Son frere & sa sœur, impatiens de le voir armé de toute l'autorité, se souleverent contre lui. Ils entraînerent dans leur rebellion une partie des Seigneurs, qui n'aimoient point Alvarès, à cause qu'il avoit embrassé le Christianisme, & qu'il vouloit que tous ses sujets l'embrassassent, & en observassent rigoureusement les Loix. On vit bien-tôt de part & d'autre de nombreuses armées sur pié, & les Portugais qui

étoient dans Congo, suivirent les étendarts d'Alvarès. On découvrit, que plusieurs Seigneurs Congians, qui avoient demeuré auprès du Roi, favorisoient en secret l'ennemi. Le Roi les assembla un jour dans son Palais, & leur tint ce langage. 1580.

» Vous voyez que mon frere foule aux pieds toutes les Loix humaines & divines, & qu'il s'éleve contre son Roi, contre son frere. Cependant tout bouillant, tout impetueux qu'il est, il n'eut jamais été assez audacieux pour se revolter contre son Prince, si plusieurs d'entre vous, n'eussiez souflé la discorde entre lui & moi, & si vous n'entreteniez encore sa fureur par des conseils, qui causeront la ruïne de l'Etat, sa perte & la vôtre. Oüi, les traitres, qui sont les sources funestes de la tempête qui gronde sur nos têtes, sont ici; ils me voyent, ils m'écoutent, ils m'entendent. Ainsi, j'ai à combatre mes propres sujets, les Citoïens de cette Ville, s'il est permis de donner encore ce nom à des furieux, qui ne cherchent qu'à la renverser de fonds en comble. Mon pere, après des travaux immenses, mourut & me

1580. » laissa son Sceptre & sa Couronne.
» Vous me prétâtes le serment de
» fidelité comme à votre légitime suc-
» cesseur. Le Trône, vous le sçavez,
» n'étoit point l'objet de mon am-
» bition. Toutefois, esperant de pou-
» voir contribuer à votre bonheur,
» je l'acceptai, j'acceptai vos ser-
» mens ; sermens que vous avez si
» indignement oubliez. Mais du
» moins en les oubliant, devenez
» ennemis genereux;fuyez l'ombre &
» le silence, refuge des ames basses
» & timides : declarez-vous ouver-
» tement, & sans ébranler par de
» sourdes intrigues la fidelité de
» mes autres sujets, partez, sortez
» de cette ville, fuyez mes regards,
» craignez qu'ils ne deviennent fu-
» nestes pour vous ; profitez de mes
» dernieres bontez. Pour moi, appuïé
» sur la justice de ma cause, & sou-
» tenu par le bras invincible des Por-
» tugais nos alliez & nos amis, je
» sçaurai mourir ou vaincre ceux qui
» projettent ma perte. Oüi, je dis-
» siperai leurs factions, j'éven-
» terai leurs complots ; je les fe-
» rai perir : la mort ou les fers
» sont la palme qui les attend. En-
» yvrés, par des legers succès ils

» marchent en témeraires, ils mé- 1580.
» prisent mes forces: mais du sein de
» l'adversité que j'éprouve, partira la
» foudre, qui doit les aveugler, & les
» précipiter dans un abime de mal-
» heurs.

Ce discours, prononcé avec majesté & fermeté, fit un tel effet sur la plûpart des conjurez, qu'une partie se jetta aux pieds du Roi, demanda pardon, promit de reparer ses fautes par une fidelité constante, & par toutes sortes de services. Alvarès leur pardonna, & le lendemain il les mena au combat. Ils se comporterent vaillament, & presque tous furent tuez ou blessez. Deux fois les troupes du Roi furent rompuës, & mises en fuite, & deux fois elles se ralierent & revinrent à la charge, avec une valeur & une intrepidité sans égales. Le frere du Roi, impatient de tant de résistance, & voyant que la victoire balançoit à se déclarer, sortit des rangs & défia son frere en combat singulier. Alvarès étoit accablé de fatigue, & couvert du sang qui couloit de ses blessures : d'ailleurs il étoit foible, & d'une taille médiocre. Son frere étoit grand, fort, vigoureux, & n'avoit point été blessé. Malgré cette

1580. inégalité, Alvarès s'avança vers lui, au travers d'une grêle de flêches, & le joignit. Etant à portée l'un de l'autre, étincelants de fureur & de rage, ils se précipiterent l'un sur l'autre. Le frere du Roi leva le bras pour lui porter un coup d'épée : Alvarès le para de son bouclier, qui fut fendu en deux, & lui passa en même tems son épée au travers du corps. Il tombe par terre sans vie; ses troupes poussent des cris affreux dans les airs, se débandent & prennent la fuite. L'armée Royale, à qui la victoire d'Alvarès, avoit relevé le courage, les poursuivit, les joignit & les massacra impitoyablement; ensorte qu'il n'en échapa qu'un très-petit nombre. Le Roi étant rentré victorieux dans la Ville, y fut reçû en vainqueur, c'est-dire, avec toutes les acclamations que le peuple a accoutumé de faire en de pareilles occasions. Les Jesuites, qui étoient à sa Cour, & qui pendant le combat, étoient prosternez devant les Autels du Dieu vivant, pour implorer son divin secours, allerent au devant du Vainqueur, & le conduisirent dans l'Eglise, pour remercier le Dieu des armées, de la victoire éclatante, qu'il venoit de lui ac-

corder sur ses ennemis. La Reine & toutes les Dames du Palais, avec les plus distingués de la Ville, accompagnés de tous les Gentilshommes Portugais, qui étoient auprés d'Alvarés, en firent autant le lendemain. Le peuple à leur exemple, courut aussi dans les Eglises, & tout retentissoit des loüanges du Seigneur, des éloges du Roi, & des Portugais, qui dans la bataille s'étoient comportez avec un courage plus qu'humain. Le Roi, en reconnoissance des services signalez qu'ils lui avoient rendus, favorisa plus que jamais le commerce, qu'ils faisoient dans ses Etats; leur fit des présens considerables, donna la valeur de mille écus aux Jesuites, pour soûtenir leur maison, & fit publier un Edit en leur faveur, afin qu'ils pussent en toute sûreté, parcourir ses Etats, & y prêcher l'Evangile. 1580.

Tout ce que nous venons de rapporter, se passa dans l'espace de plusieurs années, tant sur la fin du regne de Sebastien, que sous celui de Henri, des Gouverneurs, & de Philippe II. Les Gouverneurs, immediatement après la mort du Cardinal, firent partir pour les Indes quatre vaisseaux, sous les ordres de Melo d'Acugna. Ce

1580. furent les derniers, que les Portugais expedierent pour ces longs voyages, de leur privée autorité, & les derniers, que Dom Loüis d'Ataïde vit arriver à Goa. Ce grand homme, qui ne fait pas moins d'honneur au Portugal, que les Gama, les Almeida, les Albuquerques, & les Castro, rendit le dernier soupir dans cette Ville, après avoir rétabli pour la seconde fois dans les Indes, les affaires des Portugais. Son intrepidité étoit telle, qu'il en fut surnommé le Chevalier Sans peur. Le peuple, les Officiers subalternes & superieurs, témoignérent par leurs regrets, combien ils étoient sensibles à sa perte. L'envie, qui s'attache toujours à déchirer la réputation des grands hommes, confonduë, demeura muëtte, & fut forcée à respecter le mérite d'Ataïde.

Les vaisseaux qui étoient arrivez de Portugal, avoient apporté de la part des Gouverneurs, une disposition touchant la succession du Gouvernement. Ils sembloient avoir prévû que le Comte d'Atougia étoit parvenu au comble de ses jours. Dès que ses yeux furent fermez pour jamais, les principaux Officiers, tant de guerre que de justice, se rendirent dans l'E-

glise

glise Cathedrale de la Ville, pour y ouvrir les lettres de la succession. On trouva qu'on y déferoit le commandement à Dom Fernand Tellez de Menesés. A la place de l'Archevêque, Dom Juan de Rybeyro, Evêque de Malaca, confera le bâton de Commandement au nouveau Gouverneur, avec les cérémonies ordinaires. Ensuite on rendit aux mânes de l'illustre Ataïde les honneurs funeraires, pratiqués en pareille occasion envers les personnes de son rang, de sa naissance & de son merite. Les Eglises de Goa retentirent de ses éloges : le Peuple, le Soldat, le Matelot, l'Officier, le Commandant, honorerent son tombeau de leurs larmes. Les Princes voisins firent d'une maniere éclatante son éloge, les uns, en versant des larmes sinceres sur sa perte, les autres, en se félicitant de sa mort, esperant par-là pouvoir secoüer le joug des Portugais. C'est peut être l'éloge le plus flateur, que puisse recevoir un grand homme. 1581.

Tandis que les Portugais versoient des larmes, sur la mort de cet illustre Viceroi, digne en effet de leurs plus vifs regrets, le désordre & la confusion regnoient dans le Royaume

1581. de Visapour. Idalcan, qui en étoit le Souverain, venoit de rendre le dernier soupir, à l'âge de cinquante ans, dont il avoit passé vingt-trois sur le Trône. Abrahemo, fils de Xalaman, succeda à ses Etats, & à sa Couronne; mais il ne joüit qu'un instant d'une succession si considérable. Quisbalechan, homme puissamment riche, & que la soif de l'ambition dévoroit, conjura avec tant de succès contre lui, qu'il s'empara de la Ville de Visapour, & de sa personne. Quisbalechan, qui avoit eu assés d'audace pour s'emparer de la Couronne, n'eut point assés de prudence pour la conserver. Il se livra à l'yvresse de sa nouvelle fortune, sans songer que les commencemens d'un regne, cimentés sur la violence & l'usurpation, sont environnés d'écueils d'autant plus dangereux, qu'ils sont souvent cachés sous les apparences de la tranquillité & du contentement public. S'endormant donc sur le trône, & oubliant qu'il y avoit des Seigneurs de la Cour, capables par leur credit, par leurs richesses, par leur audace, & par leur merite, de tenter ce qu'il avoit tenté lui-même, il negligea de veiller sur leur conduite, pour joüir de sa puissance. Mais il éprouva bien-

tôt combien il s'étoit trompé dans sa conduite. Acalachan, Armichan, & Dalarnachan corrompirent ses Gardes, gagnerent le peuple, lui firent envisager Quisbalechan, comme un tyran, & comme un usurpateur indigne du trône & de la vie. Assurés du peuple, & des Gardes du Roi, ils fondent sur son Palais, s'en rendent les maîtres, arrêtent le Roi lui-même, & sans perdre de tems, l'immolent à leur ambition. A la place du tyran, on en vit trois sur le trône; mais Dalarnachan plus ambitieux & plus hardi que les deux autres*, trouva bien-tôt le moyen de s'en défaire, & demeura maître de tout le Royaume. 1581.

Tellez observoit soigneusement tous les differents mouvemens, qui se faisoient dans les Etats d'Idalcan, pour regler là dessus sa conduite. Ce fut dans ces circonstances, qu'il reçut ordre de la part des Gouverneurs du Portugal, de faire reconnoître pour Roi de Portugal, Philippe Second Roi d'Espagne dans toutes les places, qui formoient les Etats des Portugais dans les Indes. Le troisiéme du mois de Septembre, Tellez, en consequence de cet ordre, assembla dans l'Eglise Cathedrale de Goa,

1581. tous les Officiers & Magistrats de la ville, avec le Clergé & les Députez du peuple, à qui il le communiqua. Tout le monde le reçut avec soumission, & le Roi Philippe fut proclamé avec les ceremonies accoutumées Roi de Portugal, & de tous les Etats des Portugais dans les Indes. Ensuite, Tellez envoya des ordres à tous les Gouverneurs & Commandans des principales Places & forteresses, pour qu'ils se conformassent à l'ordre des Gouverneurs. Dom Tristan de Meneses commandoit alors dans la citadele de Goa: Dom Pedro de Castro, dans Sofala, & au Mozambique: Dom Gonçales de Meneses, dans Ormus; Martin Alfonse de Melo, à Deman; Dom Manuel d'Almada, à Baçaim; Dom Fernand de Castro, à Chaul; Dom George Toscano, à Cananor; Dom George de Meneses Baroche, à Cochim; Dom Manuel de Sousa Coutigno, à Colombo; Dom Diegue Dazembuja, dans la citadelle qu'on avoit bâti tout recemment dans l'Isle de Tidor; & Dom Juan de Gama, dans Malaca. Tous ces Gouverneurs & tous ces Commandans executerent les ordres de Tellez sans délai; & Philippe fut generalement

reconnu pour Roi de Portugal, dans 1581.
leurs places & leurs dépendances. Ainsi dans un moment toutes les conquêtes des Portugais, conquêtes pour lesquelles ils avoient entrepris tant de travaux, affronté tant de perils, versé tant de sang, armé tant de flotes, sacrifié les meilleures troupes du Royaume, épuisé leur Noblesse, passerent par la plus injuste des usurpations, entre les mains d'un Roi étranger, & d'une nation, qui dans tous les tems & dans toutes les occasions, avoient été les mortels ennemis de ceux sur qui ils exerçoient une si cruelle tyrannie.

A peine Tellez avoit achevé la ceremonie de la proclamation de Philippe, qu'il apprit que quelques pyrates Malabares croisoient aux environs de l'Isle de Goa, avec quatre galiotes. Il fit partir Mathias d'Albuquerque pour leur donner la chasse. Mathias les poussa jusque dans la Riviere de Carapatan. Là, André Furtado de Mendoce, Antoine d'Azevedo, & Dom Manuel de Meneses les attaquerent & se rendirent maîtres de trois galiotes. Gonçales Vaz de Camoëns fut envoyé en même tems à Mazulapatan, pour se saisir de

1581. deux grands vaisseaux, l'un chargé de munitions pour faire une expedition à Malaca, appartenant au Roi d'Achem; & l'autre au Roi de Pegou, chargé de riches marchandises. Celui du Roi d'Achem se sauva, & Camoëns laissa échaper l'autre, pour aller délivrer François Serram, que les pyrates avoit fait esclave sur une galiote, commandée par Fernand de Lima. Camoëns chercha en vain les pyrates; mais à l'embouchure de la Riviere de Negraës, il rencontra le vaisseau chargé de marchandises, qui appartenoit au Pegouan: on l'attaqua, & on s'en rendit maître après un rude combat. A peine en avoit-t-on transporté les marchandises dans les vaisseaux Portugais, qu'on apperçut une grande Flote, que le Prince de Pegou menoit contre le Roi d'Aracan. Il attaqua les Portugais, qui lui coulerent à fond plusieurs de ses vaisseaux, tuerent une partie de son équipage & de ses troupes, & en firent une autre partie prisonniers. Les Portugais après cette Victoire se rendirent au Port d'Aracan, où le Roi de cette Ville les reçût honorablement.

Sur ces entrefaites, Mazcate, ville riche & florissante, fut pillée suivant

les ordres du Bacha de Moca, par le 1581.
Corsaire Alibec. Le Bacha s'appelloit Mirazenam; il étoit natif d'Otrante, commandoit dans cette partie de l'Arabie Heureuse, & Petrée, que les Arabes nomment Aymant, & habitoit dans la ville de Cana, située sur une coline, & bâtie, si on en croit les habitans, par Canaan, fils de Noé. L'air y est pur, & la terre feconde en tout ce qui est necessaire pour la vie; elle est à soixante lieuës au Nord de Moca, & à autant de Kaël. Mirazenam envoya donc de cette ville ses ordres à Alibec, qui se tenoit à Moca. A l'arrivée de ce Corsaire devant Mazcate, les habitans s'enfuirent avec leurs meilleurs effets à Bruxel, forteresse à cinq lieuës de Mazcate, où celui, qui commandoit pour le Seigneur du pays, les reçût favorablement. Ses Concitoyens voulurent l'engager à leur enlever leurs richesses, & à les chasser honteusement de la Ville. Le Commandant homme sensé, juste, & plein d'humanité, s'y opposa, & parla ainsi à ceux qui lui conseilloient une action si perfide.

» Nous n'avons tous qu'un mê-
» me Dieu, quoique nous lui ren-
» dions un culte different. Nous en

1581. » attendons tous les mêmes récom-
» penses, ou les mêmes chastimens,
» selon quel nous aurons observé
» ses saintes Loix. Mais laissons ce
» que nous devons aux hommes,
» par rapport à ce Dieu terrible
» dans ses vengeances ; ne par-
» lons que de la honte éternelle dont
» nous nous couvririons, si après
» avoir donné retraite à des mal-
» heureux, nous allions les chasser
» de notre Ville, & les dépouiller
» injustement, du peu de biens qu'ils
» ont sauvé du pillage de leur Ville.
» Ne seroit-ce pas violer tous les
» droits les plus sacrés de la société,
» qui est l'hospitalité : droits respec-
» tez parmi les bêtes mêmes les plus
» feroces. Nous donc, qui sommes
» hommes, nous qui pensons, qui
» raisonnons, nous placerions-nous
» au dessous de ces bêtes, pour assou-
» vir un mouvement d'avarice, vi-
» ce le plus honteux, dont les hom-
» mes sages puissent se soüiller ? Que
» penseroient de nous nos voisins ?
» Nous passons déja parmi les Chré-
» tiens pour des gens sans foi : Si
» nous maltraitons ceux-ci, qui d'eux
» voudra désormais se fier à nous ?
» Au lieu donc de les maltraiter, trai-

» tons-les comme nos vrais amis. Nous 1585
» y sommes obligés, pour leur mar-
» quer la reconnoissance que nous
» leur devons, de nous avoir assez
» estimez pour se fier à notre foi.
» Peut-il arriver rien de plus flateur
» pour nous, que de pouvoir donner
» retraite aux Portugais ? Quel inte-
» rêt peut égaler cette gloire ? D'ail-
» leurs, si nous les chassons, après leur
» avoir enlevé leur biens, n'est-il pas
» vrai qu'ils s'en retourneront à Maz-
» cate, & qu'ils deviendront nos plus
» cruels ennemis. S'ils n'y retournent
» point, ce seront d'autres Portugais.
» Car Abilec ne sçauroit conserver
» cette place, & les Portugais ne
» chercheront qu'à venger l'inhuma-
» nité, que nous aurons exercée
» envers leurs Compatriotes. Ainsi
» puisqu'il dépend de nous, faisons
» d'eux nos alliez & nos amis. Il en
» coûte ordinairement pour s'en
» faire chez les voisins ; demeu-
» rant vertueux, nous nous atta-
» chons à jamais une Nation brave,
» & redoutée dans tout l'Orient.
» Enfin ils se sont confiés à ma foi :
» je répondrai à leur noble confiance,
» en leur gardant inviolablement la
» parole que je leur ai donnée. Ainsi

1581. » pour vous & pour moi, faisons-leur
» voir, que nous sçavons secourir les
» malheureux, & respecter les droits
» des gens. Prêtez-vous à des senti-
» mens si genereux : c'est un acte de
» pieté, c'est un acte de magnani-
» mité, qui nous combleront d'hon-
» neur & de gloire. » Les Habitans touchez de ce discours, allerent essuyer les larmes des Portugais, qui demeurerent parmi eux, jusqu'à ce que Gonçales de Menesés, Gouverneur d'Ormus, eut donné la chasse à Abilec. Alors ils revinrent à Mazcatte, où ils conserverent une éternelle reconnoissance, envers les Habitans de Bruxel, qui les avoient reçus si humainement dans leur Ville.

Fin du Livre vingt-deuxiéme.



HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE VINGT-TROISIE'ME.

PHILIPPE étant reſté tranquille poſſeſſeur du Royaume de Portugal, éleva à la dignité de Viceroi des Indes Dom François Maſcaregnas Comte de Santa Cruz. Maſcaregnas s'étoit acquis beaucoup de réputation dans la défenſe de Chaul contre Nizamaluc. La flotte ſur laquelle il fit ſon voyage aux Indes, étoit compoſée de cinq vaiſſeaux. En arrivant à Goa, il trouva que Tellez de Meneſés y avoit fait reconnoître Philippe, pour Roi legitime de Portugal; ce qu'on ignoroit encore à la 1581.

1581. Cour de ce Prince. Ayant pris en main le bâton de Commandement, Mascaregnas commença sa Charge par faire armer plusieurs vaisseaux, afin de les envoyer croiser en differentes mers des Indes, & y assurer la tranquillité du commerce, interrompuë par quelques Pyrates, qui les infestoient depuis quelque tems.

Coulete étoit devenuë l'azile de ces brigands de mer. Mascaregnas ordonna à François Fernandez, brave Soldat, & Capitaine experimenté, d'aller brûler cette Ville. Fernandez l'executa sans perdre un seul homme. Ensuite, il fit éprouver le même sort à celle de Capocate, après s'y être emparé de soixante Almadies, appartenant à des Pecheurs. Les Maures, qui habitoient cette Ville, furieux & désesperez de voir leurs maisons détruites, & leurs richesses, fruit de leurs brigandages, consumées par le feu, coururent au nombre de cent sur le rivage de la mer, pour massacrer dix-huit Portugais, qui y gardoient quelques barques; mais Alfonse Ferreira les repoussa, après en avoir tué une partie. Les Portugais, non contents d'avoir brûlé Capocate, devasterent tous les païs circonvoisins; ensorte qu'on ne

découvroit que des campagnes désolées, des Villages détruits, & des Villes fumantes de sang & de carnage.

Nous avons vû dans le Livre précedent, comment le Corsaire Abilec avoit pillé Mazcate, l'année précedente. Le Viceroi craignant qu'il n'en fît autant cette année, au Mozambique, y envoya deux vaisseaux, avec tout ce qui étoit necessaire, pour le repousser. Tandis que ces deux bâtimens navigeoient vers l'Afrique, une puissante armée de Mogores, se presenta devant Deman, pour assieger cette place. Martin Alfonse de Melo en avertit incontinent le Viceroi, & les Gouverneurs des places voisines, pour qu'on le secourût ; on le fit, & Echebar se retira, après avoir ravagé la campagne. Deman, qui venoit d'échapper à la fureur de ses armes, pensa succomber à celles des Portugais même. Martin Alfonse de Melo, Commandant de la place, & Diegue Lopez Coutigno, Chef de ceux qui étoient venus au secours de cette Ville, se broüillerent à propos d'un soldat, que Coutigno avoit fait mettre en prison. Melo prétendoit, que personne dans Deman n'avoit ce 1582.

1582. droit que lui. Coutigno prétendoit le contraire. La dispute s'échaufa, on en vint aux invectives; les troupes & leurs Officiers prirent parti, les uns pour Melo, les autres pour Coutigno. Enfin, on fut sur le point de se charger; mais heureusement, les plus sages d'entre les Officiers, travaillerent à réünir les deux chefs, & ils y réüssirent. Le tumulte étant appaisé, Martin alla brûler la Ville de Ramalamaje, appartenant à Ramana Rama, Roi de Sarcette, pour punir ce Barbare de quelques insultes qu'il avoit faites aux Portugais.

Tandis que ces choses se passoient dans les Indes, Jérôme Mascaregnas croisoit vers le détroit de la mer Rouge. Au milieu d'un tems calme & serein, il apperçut tout d'un coup pendant la nuit, une grande lumiere dans les airs, qui sembloit couvrir toute la mer Rouge. Il y a apparence que c'étoit une aurore boreale; mais les Portugais, alors meilleurs soldats que phisiciens, la regarderent comme un phenomene, qui leur présageoit quelque malheur, ce qui les détermina à gagner promptement Ormus.

Les Rois de Lara avoient de tout tems envié la Royauté de cette Ville; ils l'a-

voient même anciennement possedée. 1582.
Celui qui regnoit alors, projetta de la faire rentrer sous sa domination. Il mit une puissante armée sur pied, il prit plusieurs places, il ruina les campagnes voisines d'Ormus, & réduisit cette Ville, par la famine, à la derniere extrêmité. Pour la délivrer d'un péril si pressant, Dom Gonçalez de Menesés, Commandant de la citadelle, joignit ses troupes à celles du Roi, & au plus fort de l'été, tems où les chaleurs excessives sembloient devoir suspendre toute entreprise de guerre, ils se mirent en campagne pour aller chercher l'ennemi. On marcha vers la forteresse de Xamel, qui passoit pour imprenable.

Le Roi de Lara rendit sur ces entrefaites le dernier soupir, & ses deux fils, au lieu de prendre les armes pour repousser le Roi d'Ormus & Menesés, les prirent l'un contre l'autre pour s'emparer de la Couronne. Les alliez, profitant de leur division, réduisirent Xamel, où le Roi d'Ormus laissa une garnison de cinq cens hommes sous les ordres de Cojecenadem. Le Roi d'Achem tenta inutilement de nouveaux efforts, contre Malaca, & Fernand de Mirande, croisant sur la

1582. côte de Deman avec une flotte, en fut abandonné, à l'exception du vaisseau, qu'il montoit. Les autres firent voile vers Deman, & se presenterent à l'entrée du port, avec des drapeaux noirs. Les habitans ne pouvoient comprendre ce que cela pouvoit signifier : mais ils furent bien-tôt éclaircis à leurs dépens. Les Portugais, qui étoient sur la flotte, prirent terre, & marcherent en ordre de bataille vers la Ville. Y étant entrés, ils pillerent, tuèrent, massacrerent tout ce qu'ils rencontrerent. Tout le monde fuyoit, & tout le monde ignoroit le sujet d'une pareille fureur. Mirande arriva sur ces entrefaites. Les rebelles coururent aussi-tôt pour l'immoler à la fureur qui les animoit. Mirande se refugia dans le Couvent de saint François, d'où il leur fit offrir la valeur de ce qui pouvoit revenir à chacun du sac de Deman, pourvû qu'ils épargnassent cette Ville, & qu'ils rentrassent dans le devoir. Les Rebelles commençant à reconnoître l'énormité de leur crime, accepterent les offres, qu'on leur faisoit, à condition qu'on oublieroit le passé. La necessité contraignit Mirande à consentir tout ce qu'ils voulurent.

Dès que tout fut appaisé, Mirande les mena pour brûler Cartelete, Ville située à huit lieuës de Deman, & qui depuis long-tems servoit de retraite aux Pyrates. On avoit chargé plusieurs Capitaines Portugais, d'aller les en chasser : mais soit qu'ils eussent eu des choses plus importantes à executer, soit qu'ils eussent craint de ne pas y réüssir, ils en avoient tous differé ou éludé l'entreprise. Mirande tombant à l'improviste sur cette place, en força les retranchemens, tua tous les habitans, & brûla tout ce qui étoit combustible. Diegue de Mirande, Dom Manuel d'Azevedo, & Dom Pedre Vergas donnerent dans cette occasion des preuves d'une éclatante valeur. En même-tems, Matthias d'Albuquerque mettoit à feu & sang toutes les côtes du Royaume de Calicut. Le Zamorin, au desespoir de tant de ravages, & ne pouvant en empêcher la continuation, demanda à traitter de la paix. Albuquerque y consentit, & l'on en vint à des pourparlers; mais le Calicutien agissant de mauvaise foi, Albuquerque recommença la guerre avec plus de fureur qu'auparavant. Paracate, Capocate, Chatua, & même Calicut, en 1582.

ressentirent les funestes effets.

1583. Cependant, la flotte destinée pour les Indes, sortit du port de Lisbonne, & fut attaquée par quatre galions Anglois, dont elle se débarrassa, après un long & rude combat. Elle arriva heureusement à Goa, à l'exception d'un seul vaisseau, commandé par Diegue Taveira qui se perdit, près de Sofala. Les deux escadres, qui croisoient le long des côtes de Malabar, sous les ordres de Jérôme Mascaregnas, & de Fernand de Mirande, après plusieurs combats, d'où ils sortirent toujours victorieux, allerent joindre Manuel de Saldane Gouverneur de Baçaim, pour lui aider à châtier l'insolence du Roi de Coles, qui refusoit de payer aux Portugais le tribut ordinaire. Le Roi de Sarcette se joignit aux Portugais. Après quinze jours d'une penible marche, ils entrerent dans les Etats de l'ennemi, qu'ils ravagerent. Dans toutes les occasions, où il fallut combatre, le Roi de Sarcette se comporta avec une extrême valeur, & dans toutes ces occasions, le Roi de Coles eut la fortune contraire. Les habitans de Bracolor ne furent pas moins malheureux que lui dans leur rebellion, André

Furtado les fit rentrer dans leur devoir, & leur ôta pour long-tems le pouvoir de remuer. 1583.

Telle étoit la situation des affaires dans les Indes, lorsque Sultan Amodifar, ce Roi infortuné de Cambaye qu'Echebar avoit si injustement dépoüillé de ses Etats, trouva le moyen de briser ses fers & de s'enfuïr, par le secours des femmes de son usurpateur. Un Baneane (c'est une espece de Religieux Indien) le conduisit dans les terres de Jambo. Y ayant été reconnu pour Roi legitime, il se vit 1584. en peu de tems à la tête d'une puissante armée. Les hommes en general conservent pour leurs Princes legitimes un amour, dont la tyrannie peut quelquefois suspendre les effets, mais dont elle ne peut jamais étoufer véritablement le principe. On en vit une preuve dans la personne d'Amodifar, Prince d'ailleurs d'une vertu commune. Sa seule presence ramena dans son parti, tout foible qu'il étoit en comparaison de celui de son tyran, une partie du Royaume. A la vûë de cette nouvelle révolution, le Viceroi passa avec une flotte considerable dans le Royaume de Cambaye, pour tâcher de profiter de la division des Infideles. Son ambition tendoit sur tout à s'em-

1584. parer de Surate; mais Echebar, toujours heureux, après avoir vaincu son ennemi, lui fit perdre l'esperance de conquerir cette place, par les nouvelles précautions qu'il prit pour se la conserver.

Rarement un Ministre favori use avec prudence & avec moderation de son pouvoir, & de la confiance que son Prince a en lui. Pendant l'absence du Viceroi de la Ville de Goa, Lavarchan, Ministre & favori de l'usurpateur du Royaume d'Idalcan, pensa perdre l'Etat & son Prince, par ses concussions, & ses rapines. Dépositaire de toute l'autorité, il ne s'en servoit que pour faire des malheureux. Ses Loix étoient ses caprices, & sa religion, l'amour de ses plaisirs. Tout languissoit, tout souffroit dans le Royaume, & une mort prompte & violente étoit la récompense de ceux qui osoient s'en plaindre. Neanmoins quelques Seigneurs furent assés courageux, & assés dévoüés au salut de l'Etat, pour porter leurs plaintes jusqu'au trône de l'usurpateur. On ne les écouta qu'avec dédain. La fureur succedant alors dans leurs cœurs à la plainte, ils résolurent de punir Dalarnachan de la tyrannie de son favori, en lui ôtant le Sceptre, pour le donner à

Cufochan, petit fils de cet ancien 1584.
Meale, qui avoit traîné si long-tems ses tristes jours dans les prisons de Goa. Cufochan étoit même à Goa, où il vivoit obscurément. Les conjurez prirent des mesures pour l'en faire sortir. Lavarchan en fut informé par Diegue Lopez Bayam, qui avoit corrompu lui-même, les Gardes de Cufochan, en faveur des conjurez. L'esperance d'une plus grande recompense lui fit trahir ces derniers, après avoir trahi sa patrie. Ensorte qu'au lieu de livrer Cufochan à ceux que les conjurez envoyoient, il le livra aux Satellites de Lavarchan. Ainsi ce malheureux Prince, qui croyoit aller monter sur un Trône, tomba entre les mains de son plus cruel ennemi, qui le fit jetter dans une prison affreuse, après lui avoir fait arracher les yeux. Les conjurez furent arrêtez, & périrent presque tous par les mains des bourreaux.

Vers ce tems-là, les habitans de Conchim prirent les armes, au nombre de vingt mille, jurant de ne les point quitter, qu'on n'eût aboli le nouvel impôt, qu'on avoit établi sur les marchandises qui entroient & qui sor-

1584. toient de cette ville. Le Viceroi, de crainte de les porter aux derniers extremitez, en ordonna prudemment l'abolition ; & tout le monde étant rentré dans le devoir, il fit partir Gilles Yañes Mascaregnas, pour châtier le Nayque de Sanguiescer, vassal de Dalarnachan, qui donnoit retraite aux Pyrates des mers voisines. Mascaregnas entra dans la Riviere de Sanguiescer ; mais son vaisseau s'étant embarassé parmi des rochers, les sujets du Nayque accoururent, & le firent perir avec tout son équipage. On fût extrémement sensible à sa perte. C'étoit un homme d'un extrême mérite, & qui avoit rendu de grands services à l'Etat. François de Mascaregnas son parent remit le bâton de commandement à Edoüard de Meneses, dont la valeur répondoit à la naissance.

Meneses ne songea d'abord, qu'à appaiser entierement les troubles de Cochim, & qu'à venger sur les Corsaires de Sanguiescer, la mort d'Yanes Mascaregnas. Dalarnachan, qui avoit pris le nom d'Idalcan, fournit des Troupes pour les réduire ; & le Nayque, leur chef, fut contraint de demander grace.

Les Portugais se soûtenoient dans

l'Isle de Tidor ; mais ceux qui étoient 1584.
au Mozambique en Afrique, eurent beaucoup à soufrir d'une irruption que les Cafres y firent, dans le dessein de s'y établir. Ces Barbares, s'étant joints aux Macabires, & aux Ambeos, ravagerent tous les lieux par où ils passerent. Ils traînoient avec eux leurs enfans & leurs femmes, dont le naturel n'étoit pas moins féroce que celui des hommes. Jerôme d'Andreade s'opposa à cette innodation de Barbares, en les repoussant loin des terres du Mozambique.

Les Mogores, qui chaque jour envahissoient quelque Province, ou quelque Royaume dans les Indes, entrerent dans les Etats de Nizamaluc, où ils s'emparerent de plusieurs grandes Villes. Ce Prince étoit attaqué du mal caduc, & Acedecan son favori le tenoit enfermé, & exerçoit à sa place une affreuse tyrannie dans toute l'étenduë de ses Etats. On se plaignoit & on murmuroit ; mais comme Nizamaluc ignoroit tout ce qui se passoit, on ne pouvoit en obtenir justice. Cependant Calabatecan trouva le moyen de parvenir jusqu'à lui, & de faire disgracier Acedecan, non pour reparer les maux qu'il avoit causés (car les favoris ne répa-

1584. rent rien) mais pour achever de perdre l'Etat, par ses rapines, & par ses concussions.

Les peuples, outrés de tant de tyrannie, prirent les armes, coururent au Palais de Nizamaluc, & demanderent à le voir. Calabatecan, qui avoit interêt à l'empêcher, alla le trouver, & lui fit entendre que le peuple ne demandoit à le voir, que pour s'emparer de sa personne, & lui ôter la Couronne, qu'il vouloit donner à Acedecan. Nizamaluc entra en fureur, & ordonna à son indigne favori de ramasser tout ce qu'il avoit de troupes, & de tomber sur le peuple. Calabatecan obéït, & l'on se fit une cruelle guerre. Les Mogores attentifs à profiter de toutes les divisions & de toutes les fausses démarches de leurs voisins, enleverent dans ces circonstances à Nizamaluc les places dont nous avons parlé. Les Portugais ne virent faire ces conquêtes qu'avec chagrin; mais ne pouvant l'empêcher, il falut le dissimuler.

Ce fut environ ce tems-là, que Fernand de Mendoce sortit du port de Lisbonne avec cinq vaisseaux, pour faire le voyage des Indes. A peine eût-il doublé le Cap de Bonne-Esperance,

rance, qu'un vent furieux attaqua 1585.
son vaisseau & le sépara des autres. Après avoir été porté tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre, il gagna enfin le Canal, qui sépare l'isle de saint Laurent, ou Madagascar, de l'Afrique. Dans ce canal, on trouve vis-à-vis la côte de Sofala, l'écueil de la Juive. Ce sont des rochers pointus, que la mer couvre, lorsqu'elle est grosse. Le vaisseau de Fernand alla échoüer sur ces rochers vers le milieu de la nuit; tout le monde, à l'exception du Pilote & de quelques Matelots, dormoit, & l'on ne se reveilla que pour voir le danger ou l'on étoit. La nuit étoit fort obscure, la mer extrêmement agitée, & le vent terrible. Les ondes s'élevoient prodigieusement, & en retombant fondoient sur le vaisseau. Les cris, les pleurs, les lamentations des Matelots, des Soldats, & du reste de l'équipage redoubloient la terreur & l'épouvante. On s'attendoit à tous les instans, à être englouti dans les flots. On passa toute la nuit dans cette affreuse situation, sans oser rien tenter pour se conserver la vie. A l'aube du jour, on découvrit un espace immense d'eau, qui les séparoit de la

1585. terre. On perdit toute esperance de pouvoir se sauver, & les gémissemens redoublerent.

Cependant quelques Soldats & quelques Matelots, plus hardis que les autres, tenterent de conserver leur vie. Les uns s'attacherent avec des cordages à des pieces de bois, & s'abandonnerent ainsi à la merci des ondes. Les autres joignirent plusieurs pieces de bois ensemble, & s'embarquerent sur cette espece de radeau; mais ayant négligé de se pourvoir de vivres, il y a apparence qu'ils perirent; car on n'entendit plus parler d'eux. Fernand de Mendoce se jetta dans l'esquif avec dix-sept ou dix-huit personnes, dans le dessein d'aller chercher un rocher plus commode, que celui contre lequel il avoit échoüé. N'en ayant point trouvé, il délibera avec ses compagnons, sur ce qu'il avoit à faire : tous furent d'avis de ne point retourner à bord, de crainte que les autres ne se jettassent dans l'esquif, & qu'ils ne le fissent enfoncer. Ayant pris ce parti, de deux rames qu'ils avoient, ils en firent servir une en guise de mât; de deux épées liées ensemble ils firent des antennes, & des voiles d'un drap dans lequel un

Matelot de la troupe s'étoit envelop- 1585.
pé. Ils employerent pour petite voile, appellée le Trinquet, une couverture, qu'on trouva dans l'esquif, & firent des cordages de filets à pêcher. On convertit de ces mêmes filets en étoupes, on les imbiba de confitures liquides, & on s'en servit pour boucher les trous de l'esquif. Rien ne reveille tant l'industrie de l'homme, que le danger, & le désir de conserver sa vie. Après que l'equif fut ainsi appareillé, ils voguerent pendant huit jours, & aborderent dans le païs des Cafres, où ils furent dépoüillés par les Barbares. Cependant, après avoir traversé la riviere de Qualimane, ils arriverent dans un port frequenté des Portugais, où ils furent bien reçûs.

Une seconde troupe de quarante personnes, s'étant retirée sur un rocher, travailla à faire un radeau, du débris du vaisseau. Lorsque ce radeau fut achevé, il n'en put contenir que seize, qui s'y jettant à l'insçu des autres, partirent, aborderent au païs des Cafres, furent faits esclaves, & rachetés depuis par les Portugais, qui étoient dans le port, où ceux de l'esquif étoient déja arrivés. Enfin quel-

1585. ques autres parvinrent à radouber la barque, & se mirent en devoir de gagner la terre. Voguant en pleine mer, le Pilote qui la conduisoit, dit à Edouard de Melo, qu'il falloit la décharger d'une douzaine de personnes, si on ne vouloit périr. Le sort tomba entre autres sur un Portugais, qui avoit un frere cadet dans la même barque. Celui-ci, voyant qu'on alloit jetter son frere dans la mer, embrassa les genoux de Melo, & le pria de sauver la vie à son frere, & de le jetter à sa place. « Mon frere, lui dit-il, » est meilleur Artisan que moi; il » nourit de son travail, mon pere, » ma mere, mes freres, mes sœurs : » s'ils le perdent, ils mourront tous » de misere; conservez leur vie, en » conservant la sienne, & faites-moi » périr, moi qui ne puis leur être » d'aucun secours. » Melo y consentit, & le fit jetter dans la mer. Ce jeune homme suivit la barque pendant six heures en nageant; enfin il la rejoignit. On le menaça de le tuer s'il tentoit d'y entrer : l'amour de la vie triompha de la menace, il l'accrocha. En même tems on voulut le frapper avec une épée, qu'il saisit avec ses mains, & qu'il retint jus-

qu'à ce qu'il fût entré. Son courage 1586.
toucha tout le monde ; on le laissa dans la barque, & par sa générosité il sauva sa vie & celle de son frere. Enfin, après des peines & des souffrances incroyables, ils aborderent aussi au païs des Cafres, & delà ils passerent dans le même endroit que les autres, où ils furent également bien reçus.

Cependant, Edouard de Meneses gouvernoit toujours les Indes, & se laissoit gouverner lui-même par Rui Gonçalez de Camera son oncle, qui, quoiqu'homme de merite, se prévenoit souvent, & engageoit Edouard dans des démarches, qui n'étoient pas fondées sur l'équité. Dans l'isle de Ceilan, Raju fit mourir son pere, ses freres, & quelques Princes de cette ancienne race du Soleil, dont nous avons déja parlé. Il exila de sa Cour, la Reine sa belle-mere, qui l'avoit élevé avec le même soin, que s'il eût été son fils. Cette Princesse mourut de douleur, dans le lieu de son éxil.

Un tyran est toûjours affamé de sang. Raju après avoir trempé ses mains dans celui de ses plus proches parens, tomba sur les Portugais. Autant qu'il en pouvoit faire de prisonniers,

1586. autant il en maſſacroit ſur les autels de ſes idoles. Ceux-ci rencontrerent un jour huit cens ſoldats de ſes meilleures troupes, avec un de ſes Generaux, nommé Paliconda, qu'ils égorgerent. Raju ne pouvant s'en venger ſur les Portugais ; voulut faire tomber ſa rage ſur un de ſes couſins, qui, pour ne point lui cauſer d'ombrage, s'étoit retiré dans un village, où il vivoit tranquillement éloigné des affaires. Raju l'envoya chercher: Reigam Pandar (c'eſt ainſi que ſe nommoit ce malheureux Prince) répondit à ceux qui lui apportoient les ordres de Raju, qu'il ne vouloit point s'y rendre. Alors les ſatellites du tyran voulurent l'y forcer. Reigam voyant qu'il ne pouvoit réſiſter, leur dit : » Eh bien je vais vous ſuivre; » mais permettez auparavant, que j'en- » tre dans l'appartement de mes fem- » mes, de mes enfans, & du reſte de » ma famille, & l'inſtant d'après je » vous rejoins, & je pars ». On le lui permit. Lorſqu'il fut dans cet appartement, il y raſſembla toute ſa famille, à qui il parla ainſi.

» On meurt mille fois par jour, » lorſqu'on vit ſous un tyran, qui non » content d'effrayer ſans ceſſe par les

» apprêts de la mort, termine enfin 1586.
» les craintes qu'il inspire, par une
» mort cruelle. Un tyran qui regne
» sans justice, fait mourir sans hu-
» manité. Vous connoissez tous quel
» est Raju. Raju a fait perir son pere,
» & sa mere, pour s'emparer de leur
» Couronne & de leur Sceptre. Il a
» immolé à son ambition barbare
» ses freres aînés, à qui cette Cou-
» ronne & le Sceptre appartenoient.
» Il a fait massacrer les principaux
» Seigneurs de ce Royaume, & les
» sages Ministres qui le gouvernoient,
» pour s'ôter de devant les yeux les
» témoins de sa féroce cruauté; enfin
» il a chassé d'auprès de lui sa belle-
» mere, à qui il avoit des obligations
» plus essentielles qu'à sa propre
» mere. Celle-ci lui avoit malheu-
» reusement donné le jour; l'autre
» l'avoit élevé, l'avoit conservé, s'é-
» toit sacrifiée pour lui. Pour toute
» récompense, il l'a dépouillée de
» tous ses biens, il l'a honteusement
» éxilée; elle a vécu errante, misera-
» ble, manquant de toutes les choses
» les plus necessaires pour la vie. Pre-
» sentement, ce Raju m'envoye des
» ordres pour me rendre auprès de
» lui; j'en connois la raison, je suis

1586. » son cousin, & il est tyran : je suis
» le seul qui reste de tous ses parens;
» sans doute il veut m'immoler, com-
» me il a immolé les autres. Celui
» qui n'a point épargné son pere, sa
» mere & ses freres, n'épargnera
» point son cousin. Toutefois je ne
» balancerois point d'aller me livrer
» à lui, si ma mort pouvoit assouvir
» sa cruauté, & sauver votre vie ; mais
» ma mort ne suffira point : il en veut
» à toute la race des anciens Rois de
» Ceilan : il ne peut étancher la soif
» brûlante qui le dévore, que par tout
» leur sang. Cette bête féroce, qui ne
» tient à l'homme que par la figure,
» après m'avoir massacré à vos yeux,
» vous massacrera à votre tour ; vous
» soufrirez deux suplices le mien & le
» vôtre. Mais ôtons-lui ce plaisir
» barbare. Il espere repaître ses yeux
» du spectacle de notre mort ; il es-
» pere nous voir expirer au milieu
» des tourmens ; trompons son espe-
» rance, & puisqu'il est encore en
» notre pouvoir, choisissons une mort
» à notre gré. Plus notre mort sera
» douce, plus il en sera mortifié.
» Voici un vase rempli d'une li-
» queur, qui terminera nos jours sans
» souffrir. Imitez donc votre époux,

» votre pere, votre maître ; mourez 1586.
» libres comme lui. »

Reigam se tût, but le poison qu'il portoit, & le presenta ensuite à ses femmes, à ses enfans & à ses esclaves. Ils parurent tous l'accepter avec plaisir, & tous moururent de la même maniere. Les meres expirerent en embrassant leurs enfans, & les esclaves en embrassant les genoux de leur maître, qui les regardoit, la douleur & la fermeté peintes sur son visage. Les satellites de Raju, voyant que Reigam Pandar ne revenoit point, entrerent & virent ce terrible spectacle. Tout endurcis qu'ils étoient aux crimes, ils ne pûrent le voir sans en être touchez, & sans plaindre ces tristes victimes de la tyrannie de leur maître.

Cependant, on souffroit une famine horrible dans Malaca. Les Manancabos, peuple voisin & ennemi de cette ville, profiterent de cette occasion pour en ravager les environs. Dom Diegue d'Azambuja y étoit arrivé tout recemment des Moluques. On le chargea d'aller punir les Manancabos avec cent Portugais & six Malayois. Azambuya marcha vers l'habitation de Nam, où les ennemis l'attendoient, au nombre de deux mil-

1587. le. On les attaqua, on en tua une partie, on mit l'autre en fuite, & l'on dévasta toutes leurs campagnes.

Le Roi d'Achem, à l'imitation des Manancabos, voulant profiter de la triste situation, où étoit réduite la ville de Malaca, arma une puissante flote, pour tenter pour la derniere fois, de s'en rendre le maître. Mais Moratiza son General, qui brûloit de regner, lui ôta la vie, & s'empara de son Sceptre. A peine les Malayois furent-ils délivrez des armes des Achenois, qu'ils virent fondre sur eux, celles de Rajale Roi d'Ujantana. Ce Roi barbare vint les attaquer, avec cent vingt voiles & six mille combattans. Dom Juan de Silva se chargea de le combatre par terre, & Dom Antoine de Norogna par mer. L'un & l'autre le battirent & le repousserent: mais cette Victoire ne soulagea point les Malayois dans leur misere. Rajale, avec le reste de sa flote, croisa aux environs de Malaca, & empêcha tous les vaisseaux qui y apportoient des vivres, d'y entrer. Le Viceroi, informé de la triste misere où les Malayois étoient reduits, se détermina à y envoyer un secours considerable. Le peuple de Goa demanda qu'on en

donnât le commandement à Paul de 1587.
Lima, ou à Mathias d'Albuquerque, tous deux Capitaines de merite, & d'un bonheur extrême. Edoüard y consentit, quoiqu'il l'eût promis à Rui Gonçalez de Camera son oncle; mais il crut devoir, pour cette fois, donner cette satisfaction aux désirs du peuple, qui esperoit tout de la valeur & du bonheur de Paul, & de Mathias, & rien de la valeur & du bonheur de Gonçalez. En effet il avoit été toujours malheureux, quoiqu'il ne manquât point de bravoure & d'experience. Le commandement donc fut donné à Paul, que la fortune favorisa constament: car après avoir délivré Malaca, il alla brûler la ville de Jor.

Cette place est située sur une pointe de la presqu'Isle de Malaca vers le Nord, non loin de la mer. Elle est environnée de fortes & larges murailles, avec des tours & des boulevards. La garnison en étoit nombreuse & étoit composée de Malayois, de Javois & de Manancabos, tous braves, courageux, & aguerris. Les Rois de Tringale, de Dragut, & de Campar la commandoient, avec quelques Seigneurs des plus qualifiez du pays. Plus cette place paroissoit difficile à

1587. réduire, plus cette difficulté irritoit le courage de Paul de Lima. Il prit terre, au bruit de toute l'artillerie de ses vaisseaux, & ayant separé ses troupes en trois corps, il confia le commandement du premier à Dom Antoine de Norogna, celui du second à Mathias Pereira de Sampayo, & il se réserva celui du troisiéme. Après un long & rude combat, les Portugais forcerent les murailles & entrerent dans la Ville. Le combat recommença dans les ruës, & le carnage y devint terrible. Ce fut dans cette occasion, qu'on perdit Dom Bernard de Meneses, & Dom Manuël d'Almada, tous deux jeunes, tous deux vaillans, tous deux donnant des esperances d'un merite rare & extraordinaire. Diegue Suares de Melo, Mathias Pereira de Sampayo, François de Sousa Pereira, Antoine de Norogna, François Lobo, & François de Silva Meneses, firent des actions si éclatantes de valeur, que l'histoire s'est fait un honneur, de consacrer leurs noms à la posterité. Pour Dom Paul de Lima, il se surpassa en ce jour, par son courage & par sa prudence. Il agissoit avec le même bonheur & de la main & de la tête. Il combattoit en soldat, & commandoit en grand

Capitaine. Tranquille au milieu du 1587.
peril, il voyoit tout, & pourvoyoit à tout, avec tant d'ordre & de promptitude, que l'ennemi depuis le commencement du combat jusqu'à la fin, n'eut pas le moindre avantage sur lui. Les Rois barbares perdant tout espoir de conserver la ville, monterent sur leurs elephans, avec leurs femmes & leurs enfans, & gagnerent l'interieur des terres.

La victoire n'étant plus douteuse pour les Portugais, on mit le feu à la ville; & comme les maisons étoient presque toutes bâties de bois, elle fut bien-tôt consumée par les flammes. Plusieurs hommes, femmes, enfans, & vieillards, furent écrasés par la chute des maisons ou périrent par le feu. Le nombre des morts monta à plus de quatre mille. Cette Victoire causa une joye universelle dans Malaca. Les habitans avec le Clergé allerent au devant de Paul: on le reçut en triomphe dans la ville, & on lui donna le titre glorieux de pere, de conservateur de la Patrie.

La Forteresse de Colombo dans l'Isle de Ceilan étoit, par rapport à Raju, ce que Malaca étoit par rapport au Roi d'Achem. Raju résolut de faire un dernier effort pour s'en emparer,

1587. il leva une armée de cinquante mille hommes, & ramassa une foule prodigieuse de toute espece de gens, pour le service de l'armée. Parmi les machines qu'il fit construire, on vit deux tours très-élevées, posées sur neuf rouës chacune, afin de pouvoir les transporter facilement d'un lieu à un autre. Elles devoient servir pour combattre les ennemis de près. Après avoir achevé tous ces préparatifs, il consulta les Prêtres de ses Idoles, & il les engagea à lui faire une réponse favorable.

Ses sujets furent entierement étonnés de le voir si assidu dans le Temples de leurs Pagodes, lui qui s'étoit toujours montré aussi impie, que méchant. Mais leur étonnement se tourna bien-tôt en consternation. Ce Barbare arracha des bras de leurs meres, les enfans d'un certain âge, pour les immoler à des Dieux qu'il avoit toujours méprisez, & ausquels il ne croyoit pas. Poussant plus loin son orgueil insensé, il voulut être regardé comme un Dieu lui-même. Il se fit dresser des Autels, il institua des Prêtres pour les servir, & regla de quelle maniere, il vouloit qu'on l'adorât, & qu'on lui offrît des sacrifices. Après avoir établi ce culte odieux dans ses Etats, il

marcha à la tête de son armée & alla investir Colombo. Dom Juan Correa de Brito commandoit dans cette place, & n'avoit que trois cens hommes de garnison. A la verité, il y avoit sept cens habitans en état de porter les armes : tous s'offrirent à répandre jusqu'à la derniere goute de leur sang, pour repousser le tyran. La ville étoit d'un côté baignée par les eaux d'un lac, qui la rendoit presque imprenable de ce côté-là. Raju travailla à le secher, & il en vint à bout après deux mois, d'un travail immense : par ce travail, il rendit la place attaquable de tous côtez. 1587.

Brito, craignant de succomber, envoya demander du secours à tous les Portugais, qui étoient répandus dans l'Isle de Ceïlan, ou aux environs. Juan de Melo, commandant dans l'Isle de Manar fut des premiers qui le secourut. Il lui envoya quarante hommes choisis, avec toute sorte de munitions. A peine furent-ils entrez dans Colombo, que Raju se disposa à donner à la ville un assaut general. On attaqua en même-tems les Forts Saint Michel, Saint Gonçalo, & Saint François.

Pendant tous le tems que dura l'attaque, les enfans, les femmes, les

1587. vieillards & les Prêtres, prosternés dans les Eglises, imploroient le secours de Dieu. Au dedans & au dehors de la place regnoient la fureur & la rage, la mort & l'épouvante, les pleurs & les gemissemens. Les Barbares se présentoient au péril avec une grande intrepidité. Les Portugais de leur côté ne se lassoient point de les renverser du haut de leurs murailles. Brito se montroit par tout, & par tout il donnoit des ordres précis & utiles. Les Barbares accablés de fatigue, & percés de coups, se retirerent. Raju, la rage & la fureur peintes sur le visage, les arrêta, & les ramena au combat trois fois, & trois fois ils furent repoussés avec une perte égale. Raju ne se rebuta point, il continua à tenir la place investie. Les Portugais de leur côté reprirent de nouvelles forces. La Ville de Cochim leur envoya un secours considerable, sous les ordres de Nuño Alvarès d'Atougia. Il entra heureusement dans la place, que Raju fit miner en différens endroits; mais Thomas de Sousa éventa ces mines, & les rendit inutiles. Alors Raju, voyant que la force ouverte ne lui réüssissoit point, eut recours à cer-

tains hommes, qui se mêloient de 1587.
magie, qu'il engagea à se glisser dans la Ville, pour empoisonner les eaux : ils obéirent ; mais on lesdécouvrit, & on leur fit subir le suplice dû à leur crime.

Ce que la force des armes de Raju & sa perfidie n'avoient pû executer, une maladie contagieuse pensa l'operer. D'abord on crut que c'étoit une véritable peste ; ensuite on attribua cette maladie aux eaux empoisonnées, qu'on avoit bûës. Enfin, les Medecins avoüerent qu'ils n'en connoissoient point la cause : tous les remedes qu'ils y apportoient, ne servoient qu'à irriter davantage le mal. Elle commençoit par une tumeur aux pieds, qui gagnoit les jambes, les cuisses, & enfin le bas ventre. Alors on mouroit, & ceux qui en échapoient, étoient regardez comme des gens qui ressuscitoient. Cette maladie fit surtout de grands ravages parmi le peuple. Les Medecins ouvrirent quelques cadavres, dont ils trouverent les intestins cangrenés. A mesure que les chaleurs de l'été diminuerent, la maladie perdit aussi de sa force, & au commencement de l'hyver elle cessa entierement.

1588. Cependant le siege continuoit toujours. Tandis que Raju faisoit les derniers efforts pour réduire la place, Thomas de Sousa infestoit avec quelques vaisseaux les côtes de son Royaume. Dans le village de Coscoré, il fit prisonniere une jeune fille nouvellement fiancée. A peine l'avoit-on amenée dans les vaisseaux, qu'on y vit entrer un homme grand & bienfait, qui se jetta entre les bras de cette jeune femme, & cette jeune femme se jetta avec transport dans les siens, en poussant de profonds soupirs, & en fondant en larmes. On apprit bien-tôt que c'étoit son amant, qui ne pouvant vivre séparé d'elle, venoit pour partager son esclavage. Thomas, naturellement tendre & sensible, fut extrêmement touché d'un amour si genereux, il les fit venir l'un & l'autre en sa presence, & leur dit, « C'est » assés que l'amour vous impose des » chaînes, puissiez-vous les porter » jusqu'au dernier jour de votre vie: » allez, vivez heureux: je vous af- » franchis de mes fers. » L'un & l'autre se jetterent à ses genoux, & le suplierent de les mener tous les deux à Colombo, voulant désormais vivre sous les loix d'une nation, qui sça-

voit user si genereusement de la victoire. Thomas leur accorda ce qu'ils demandoient, & les transporta à Colombo, où l'amant rendit de grands services aux Portugais. Sur ces entrefaites, le Viceroi envoya Dom Manuel de Sousa, & Dom Pedre de Lima, pour délivrer Colombo. A leur approche, Raju leva le siege, & se retira dans ses Etats, après avoir perdu une partie de son armée. 1572.

A peine Colombo fut-elle délivrée, que le Viceroi vint à mourir à Goa. Il avoit de la prudence, du sçavoir & de l'esprit. Aimant la justice il la rendoit exactement, & en general tout le monde étoit content de sa maniere de gouverner. Le seul reproche, qu'on peut lui faire, c'est d'avoir eu trop de déference aux conseils de Rui Gonçalez de Camera son oncle, homme passionné, jaloux de la gloire d'autrui, & trop entêté de son merite, pour rendre justice à celui des autres.

Dès qu'on eut rendu les derniers devoirs au Viceroi, on ouvrit les lettres du Prince, pour sçavoir, qui il substituoit à sa place. On trouva que c'étoit Matthias d'Albuquerque, parti depuis peu pour le Portugal. On fut donc obligé d'ouvrir les secondes let-

1588. tres, où le Roi nommoit Dom Manuel de Sousa Coutigno. Il étoit digne de ce poste, & capable d'en remplir également bien tous les devoirs. Il avoit du courage, de la valeur, de l'experience, & une grande connoissance des affaires & des interêts de l'Inde. Tout le monde parut content de le voir à la tête du Gouvernement, dont il prit les rênes dans le même instant.

Dom Paul de Lima s'embarqua pour s'en retourner en Portugal, dans un vaisseau, nommé Saint Thomas, que le nouveau Viceroi fit partir. Ce vaisseau fit malheureusement naufrage sur la côte de Natal; mais une partie de l'équipage se sauva dans une barque, avec Paul, & Donna Beatrix sa femme. On aborda dans le païs des Macomates dans la Cafrerie. Delà, ils passerent tous en differents ports de l'Afrique, après avoir souffert d'affreuses miseres. Une partie mourut en chemin, & Paul fut de ce nombre. Il étoit âgé de cinquante-deux ans, & il avoit rendu son nom celebre dans les Indes, par des actions éclatantes de valeur & de prudence. Il s'étoit surtout distingué à la prise de Mangalor, à la défense de Cananor,

& dans plusieurs autres occasions, 1589.
au succès desquelles, il avoit infiniment contribué. Au reste, il étoit simple, vrai, & également propre à commander, & à obéir. Il n'avoit pour guide dans toutes ses actions que la gloire & le bien de sa Patrie. L'interêt ne pouvoit rien sur son cœur, quoiqu'il eût souvent trouvé des occasions de s'enrichir. Il mourut avec peu de bien, ayant toujours compté de ne jamais manquer, tant qu'il seroit en état de servir son Roi, & son païs. Il étoit doux & paisible, quoiqu'il eût passé toute sa vie dans le tumulte des armes : il n'avoit rien de cette rudesse que les hommes de guerre ont souvent, & qu'ils n'ont quelquefois que par affectation, s'imaginant ridiculement, qu'on ne peut être bon soldat, si on n'a des manieres rudes & même féroces. Paul connoissoit mieux, en quoi consistoit le vrai courage, & il en donna tant de preuves autentiques, qu'il peut être estimé pour un des plus braves hommes, & des plus intrepides, qu'ait eu en ces tems le Portugal. Donna Beatrix sa femme revint à Goa avec les os de son mari; là, elle s'embarqua encore

1589. pour le Portugal, où elle s'engagea pour la seconde fois dans les liens du mariage.

Les affaires se soutinrent à peu près dans le même état sous le gouvernement de Manuel de Sousa Coutigno, qu'elles s'étoient soutenuës sous celui d'Edouard de Meneses. Celui de Coutigno finit l'an 1591. & on lui donna pour successeur Matthias d'Albuquerque. Celui-ci, en entrant dans le gouvernement, pour soutenir la réputation qu'il s'étoit déja acquise, conçût le dessein d'humilier l'orgueil des Rois de Jafanapatan, & de Candea. André Furtado de Mendoce fut chargé de cette expedition, dont il s'acquitta heureusement.

1592. Vers ce tems-là, les Cafres en Afrique ravageoient le Mozambique: ils avoient à leur tête Quisura, Roi des Mumbas, peuple cruel & faroüche qui se nourrissoit de chair humaine. Les Muzimbas, autre espece de Cafres, aussi barbares que les Mumbas, firent de même, une incursion jusqu'au Quiloa, & se rendirent maîtres de la Ville de ce nom, par la trahison d'un habitant. Ils n'épargnerent ni les hommes, ni les femmes, ni les enfans, ni les vieillards : ils

massacrerent tout impitoyablement, 1592.
après avoir couvert de honte & d'infamie les femmes. La Ville, étant pillée & saccagée, le chef des Muzimbas fit venir en sa presence le traître, qui la lui avoit livrée, & lui dit : » Puisque tu as pû trahir tes parens, » tes amis, ton païs, tu pourrois » bien me trahir à mon tour ; ainsi, » qu'on le jette dans la riviere, car » je ne veux point qu'on mange de » ta chair : la chair d'un traître ne » peut être qu'un poison dangereux. » Son ordre fut executé dans l'instant, & par ce trait remarquable, on voit que les peuples les plus sauvages détestent les traîtres, en profitant de leur trahison. Après cette execution, les Muzimbas marcherent vers Melinde ; mais le Roi de cette derniere Ville, allié & vassal des Portugais, avec le secours de Mattieu Mendez de Vasconcelos, remporta une si grande victoire sur eux, qu'il n'en resta que cent, qui regagnerent leur pays avec leur Roi.

La fortune ne se montra pas moins favorable dans les Indes, aux Portugais. Albuquerque vit presque tous ses desseins executés, & suivis d'un succés heureux. Les Rois de Jafanapa-

1592. tan & de Candea, furent réprimés; le Zamorin forcé à se tenir en paix; les Corsaires Malabares, contraints d'abandonner la mer; tous les alliez & tous les vassaux se continrent dans le repos, le commerce fleurit, & Raju enfin, ce fameux tyran de l'isle de Ceylam, & ce cruel ennemi des Portugais, expira au milieu des vastes projets, qu'il formoit tout de nouveau, pour maintenir & étendre sa puissance. La Religion prosperoit également, dans toutes les parties differentes des Indes, par les travaux & par les soins des Jesuites.

1597. Dans ces conjonctures, Dom François de Gama Comte de Vidigueira arriva à Goa pour occuper la place d'Albuquerque. Gama employa ses premiers soins à réformer les abus, qui s'étoient glissés dans le gouvernement. Celui qui lui parut le plus considerable & le plus dangereux, fut la venalité des Charges. Tout se vendoit depuis quelque tems dans les Indes, directement ou indirectement; Charges de Justice, Gouvernement de Places, emplois dans les Finances; tout avoit été, pour ainsi dire, mis à l'encan; & comme ordinairement les hommes qui ont le plus d'honneur

d'honneur & de probité, ne sont point 1597.
les plus riches, ils se voyoient presque toujours éloignés de ces emplois, qui auroient dû être la récompense de leur merite & de leurs services. Gama voulant mettre un terme à ce désordre, si déshonorant pour ceux qui gouvernent, fit une exacte perquisition de tous ceux qui avoient acheté quelque emploi, rembourſa leur finance, & leur ôta les places qu'ils occupoient : ainsi tout d'un coup ces postes, à la place d'un tas d'hommes vils & obscurs, engraissez de rapines publiques, furent remplis par tout ce qu'il y avoit dans les Indes, de Portugais de distinction, & de mérite.

On venoit de mettre la derniere main à cette réforme, lorsqu'on apprit à Goa, que Dom Juan Porca Pandar, Roi veritable & legitime de toute l'isle de Ceilan, étant le dernier mâle de cette race du Soleil, dont nous avons souvent parlé, venoit de mourir à Colombo sans posterité. On apprit en même-tems, qu'il avoit transporté par son testament, tous ses droits à l'Empire de l'isle de Ceilan, à Philippe second, comme Roi de Portugal. En consequence, Philippe fut

1597. proclamé à Colombo, Empereur de toute l'isle, & tous les Officiers du feu Roi, prêterent le serment de fidelité entre les mains de Dom Jérôme d'Azevedo, Commandant General des Portugais dans cette isle.

Cette nouvelle fut suivie à Goa, de celle qui annonçoit l'arrivée de deux vaisseaux Hollandois dans le port de Tintagone; c'étoit les premiers vaisseaux de cette nation, qu'on eût vûs dans les Indes. Le Viceroi en parut extrêmement allarmé : ayant assemblé un Conseil extraordinaire, on y résolut d'armer deux galions, trois galeres & neuf fustes, pour aller leur donner la chasse, ou pour s'en rendre maîtres. On donna le commandement de cette flotte à Dom Laurent de Brito, qui choisit pour ses Officiers Antoine Pereira Coutigno, Dom Loüis & Dom Jérôme Norogna, Rui Diaz d'Aguiar Coutigno, Dom François Henriques, Estienne Teyxeyra de Macedo, Alfonse Tellez de Meneses, Nicolas Pereira de Mirande, Louis Lopez de Sousa, Jérôme Botello, George de Lima Barreto, Dom Diegue Lobe, & Dom Juan de Seixas.

En même tems, on fit partir une

Escadre, pour reprimer l'insolence 1598.
des Pyrates qui infestoient les côtes de Malabar, vers lesquelles les deux vaisseaux Hollandois firent voile. Non loin de Malaca, ils rencontrerent six vaisseaux Portugais. Ceux-ci, à la vûë des Hollandois, quoique superieurs, voulurent rentrer dans le port de Malaca, pour éviter le combat; mais les soldats qui ne demandoient qu'à en venir aux mains, s'y opposerent, & voulurent aller à l'ennemi. D'abord on commença à se canonner; mais s'étant approchés à la portée du mousquet, on fit un feu si terrible que les deux vaisseaux Hollandois perdirent la moitié de leurs équipages. Ils cesserent donc le combat, & gagnerent à force de voiles le port de Quedà, où ils abandonnerent un de leurs vaisseaux, n'ayant point assés de monde, pour le conserver. Ils s'embarquerent tous sur l'autre, qui alla se perdre sur la côte du Pegou. L'escadre qui étoit partie de Goa, ayant appris en chemin le malheur qui leur étoit arrivé, rebroussa chemin, & rentra dans le port de cette ville, d'où Dom Louis Cerqueira partit pour aller à la Chine, en qualité d'Evêque, occuper la place de Dom Pedre Martinet, mort depuis

1598. peu au Japon. Le Christianisme avoit fait des progrès considerables dans cette isle, dont l'Empereur nommé Taïcozama, venoit aussi de mourir tout recemment. Il avoit été grand homme de guerre, & la Fortune au gré de ses désirs, sembloit avoir attaché la victoire à son char. Il avoit fait plusieurs conquêtes, & ses succés l'avoient tellement ennyvré d'orgueil, qu'il avoit voulu être adoré par ses peuples comme un Dieu. On ne pourroit concevoir, que des hommes se laissassent aller à une folie si monstrueuse, si dans presque tous les siecles, on ne trouvoit des exemples memorables du contraire, même parmi les nations les plus policées. Taïcozama ne survêcut pas long tems à son extravagance. Une mort cruelle & subite mit le comble à la mesure de ses jours, & cette mort fut précedée d'un tremblement de terre, qui engloutit une partie des plus belles Villes de son Empire.

Si le Corsaire Cugnal dans les Indes ne porta point son orgueil, jusqu'à se croire un Dieu, il crut du moins, qu'il n'étoit pas fait pour obéir aux Rois; mais pour être leur égal, & même pour leur commander. De-

puis long-tems, il infeſtoit par ſes vaiſſeaux toutes les côtes des Indes ; tous les autres Corſaires le reconnoiſſoient pour leur Chef, & les Princes Indiens, à cauſe des dommages qu'il cauſoit aux Portugais, le favoriſoient en ſecret. Le Zamorin même lui permit de bâtir une forterefſe dans ſes Etats, enſorte qu'elle devint bien-tôt un repaire de tous les écumeurs de mer, & de tous les brigands qui déſoloient toutes les côtes des Indes. Leur puiſſance s'accrut bien-tôt, & devint même formidable à ceux qui l'avoient favoriſée d'abord. Cugnal, à qui une longue ſuite de ſuccès avoit perſuadé qu'il étoit invincible, commença à faire ſentir à ſes bienfaiteurs, que leur tour étoit arrivé d'obtenir des graces de lui, comme il en avoit obtenu d'eux. 1598.

Le Zamorin, outré de ſon orgueil, réſolut de l'humilier d'une maniere éclatante. Pour y parvenir ſurement, il implora le ſecours des Portugais, qui s'étant joints à lui, aſſiegerent vainement Cugnal dans ſa forterefſe l'an 1598. Leurs efforts rendus inutiles ne ſervirent qu'à redoubler l'inſolence du Corſaire. Il ſe vantoit hautement d'avoir vaincu les Portu-

1598. gais, & ne se promettoit pas moins que de les exterminer entierement dans les Indes. Il envoya des Ambassadeurs à tous les Princes Indiens, pour les solliciter à secouer leur joug. Il fit tous ses efforts pour détacher de leurs interêts le Zamorin, & fit solliciter jusque dans Constantinople, l'Empereur des Turcs, afin que ce Prince lui envoyât les secours necessaires pour l'execution de ces vastes projets.

Le Sultan, occupé ailleurs, méprisa, ou negligea Cugnal; le Zamorin demeura fidele à l'alliance qu'il venoit de contracter avec les Portugais, & les autres Rois ou Princes de cette partie des Indes, à l'exception de quelques-uns, qui se contenterent de lui faire des presens, & resterent simples spectateurs. Le Viceroi crut donc qu'il ne falloit point differer la ruine totale de ce Corsaire, de crainte que sa puissance ne devînt plus formidable, & que ne pouvant alors reprimer son insolence, on ne fût obligé de la tolerer; ce qui pouvoit devenir d'une consequence extrêmement dangereuse.

Il arma donc une puissante flote, dont il confia le commandement à

André Furtade de Mendoce. Mendoce, à la vaillance & à la bravoure joignoit une grande experience & une vaste capacité. Il s'étoit distingué en plusieurs occasions, & sa réputation étoit telle dans les Indes, qu'on ne s'y entretenoit que de sa valeur. Sous la Viceroiauté de Mathias d'Albuquerque, il avoit humilié l'orgueil du Roi de Jafanapatan, purgé les mers de Malabar de Corsaires Calicutiens, & porté la terreur des armes Portugaises, dans toutes les parties differentes des Indes, où l'on avoit des établissemens. On ne pouvoit donc choisir un Capitaine, plus capable de conduire l'entreprise contre Cugnal, que Mendoce. Dès qu'il eut accepté le commandement, il travailla avec une diligence incroyable à l'armement necessaire pour son expedition. Le 3. de Decembre 1599. il partit avec toute la flote du Port de Goa, & arriva le 15. du même mois devant la forteresse de Cugnal. Il reconcilia sur son chemin le Roi de Banguel avec la Reine d'Olala, qui se faisoient une cruelle guerre, de crainte que leurs dissensions n'apportassent quelque obstacle au succès de ses armes. Pour les mêmes raisons, il s'empara dans 1599.

1599. le Royaume de Cananor, du Port de de Malaim, d'où Cugnal tiroit tous ses vivres, & où il avoit alors trois mille sacs de ris, tout prêts à être transportez dans sa forteresse.

Dès que le Zamorin eut appris l'arrivée de Mendoce, il ne douta point de la perte des Corsaires. Il fit partir dans le moment les plus grands Seigneurs qui se trouverent auprès de lui, pour le visiter dans son vaisseau. A leur retour, il s'avança lui-même à une lieuë de l'endroit où étoit Mendoce, qui descendit à terre, & alla le trouver. D'abord qu'ils s'aperçurent, ils coururent l'un vers l'autre, & après un moment d'entretien, ils entrerent sous une riche tente, avec le Pere Rois Jesuite, qui leur servoit de truchement. Là, Mendoce d'un ton grave expliqua les raisons importantes, qui obligeoient le Viceroi à détruire Cugnal, & celles qui devoient engager le Zamorin à souhaiter la perte de cet orgueilleux Corsaire. Ensuite, il fit un long détail des moyens & des expediens, qu'il avoit résolu d'employer, pour faire réussir son entreprise. Le Zamorin parut entierement satisfait de ce détail.
» Mendoce lui dit alors : Le succès

» de l'entreprise est certain, pour- 1599.
» vû que vous n'y aportiez point
» d'obstacle, & si vous entendez vos
» interêts vous n'y en apporterez
» point. Cugnal n'est déja que trop
» puissant, & sa forteresse qui est au
» milieu de vos Etats, ne servira dé-
» sormais qu'à y fomenter le trouble
» & la division. Plusieurs de vos Mi-
» nistres, de vos Conseillers, de vos
» Gouverneurs de Provinces & Com-
» mandans de Places, vous diront le
» contraire; mais ne les écoutez point:
» leurs conseils sont dangereux; en
» voulant qu'on épargne Cugnal, ils
» ne veulent que se ménager une retrai-
» te sûre contre votre autorité, lorf-
» que vous voudrez les punir de leurs
» malversations. Je sçai que plusieurs
» d'entr'eux entretiennent de secre-
» tes correspondances avec cet enne-
» mi commun, & ils n'attendent
» peut-être qu'une occasion plus fa-
» vorable, pour se déclarer plus hau-
» tement: mais vous n'avez rien à
» craindre, tant que vous serez uni
» avec nous.

Le Zamorin lui promit de ne se conduire désormais que par ses conseils; & pour lui prouver qu'il vouloit agir de bonne foi, il demanda des ôtages,

1599. & offrit d'en donner. Mendoce y consentit, & ordonna à deux Gentilshommes Portugais de demeurer auprès de lui en cette qualité. Le Zamorin remit entre les mains de Mendoce le Prince de Tanor, qui étoit du sang Royal, & un des principaux Officiers de sa Couronne. Lorsque Mendoce les eût en sa puissance, il dit qu'il les envoyeroit à Cochim. Cette proposition revolta d'abord le Zamorin, parce que le Roi de Cochim, depuis qu'il s'étoit soustrait à l'obeissance des Empereurs de Calicut, avoit été leur ennemi capital; ensorte qu'il craignoit, que ce Roi ne maltraitât ses ôtages: mais les Jesuites le rassurerent sur cette crainte, en lui répondant corps pour corps de ses ôtages, qu'on reçut à Cochim parfaitement bien.

Cette reception favorable ne fut pas faite sans dessein de la part du Roi de Cochim. Il vouloit gagner la confiance du Zamorin, pour le perdre ensuite avec les Portugais, dont l'alliance l'inquietoit. En effet, dès qu'il fut bien persuadé, que le Zamorin n'avoit plus sujet de se défier de lui, il lui envoya un Bracmane avec des lettres, par lesquelles il lui conseilloit d'accepter

lès offres que Cugnal lui faisoit de se reconnoître son vassal, & de ne point se fier aux Portugais, nation fiere, cruelle, & avare, qui sous pretexte de faire le commerce, s'introduisoit dans tous les pays du monde, pour les ruiner, ou les subjuguer. Le Zamorin s'allarma d'abord; mais ayant consulté le Pere Rois Jesuite, celui-ci dissipa toutes ses craintes, en lui faisant concevoir, que les Conseils du Roi de Cochim n'étoient que l'ouvrage d'une politique jalouse, qui, sous les apparences d'amitié & de bienveillance, ne cherchoit qu'à le perdre, en attirant sur lui les armes des Portugais. 1599.

Cependant Mendoce prenoit toutes les précautions, qui lui paroissoient necessaires pour faire réussir ses desseins. Un jour il se travestit en simple soldat, & alla lui-même reconnoître les dehors de la forteresse de Cugnal. Ensuite il se rendit au Palais de Zamorin, auquel il se découvrit. Cette démarche, qui étoit une preuve de la confiance que Mendoce avoit dans la fidelité de ce Prince, acheva de calmer les inquiétudes du Calicutien. Il ne douta plus que les Portugais n'agissent de bonne foi.

1599. Peu de jours après cette visite Mendoce, pour ne laisser aucune esperance de secours à Cugnal, alla trouver les Arioles, trois Princes Souverains, qui ne rélevoient d'aucune Puissance superieure à la leur, & dont les états étoient situez au-delà de la Riviere, sur laquelle la forteresse de Cugnal étoit bâtie. D'abord ces trois Princes, qui avoient des liaisons intimes avec Cugnal, se refuserent à toutes les propositions que leur fit Mendoce. Après avoir employé les prieres & les promesses, le General Portugais se servit des menaces. Il leur parla avec tant de fierté, qu'ils consentirent, non seulement à rompre avec Cugnal, mais de fournir aux Portugais du bois, des charpentiers, & des pionniers, avec des éléphans, pour pousser avec vigueur le siége. En même tems, ils firent publier un Edit dans toute l'étenduë de leurs Terres, par lequel il étoit deffendu à toutes personnes, de quelque condition, de quelque âge, & de quelque sexe qu'elles fussent, de donner le moindre secours à Cugnal, sur peine de la vie : ils livrerent huit Gurapes, (ce sont les principaux d'entre eux) en ôtages, pour faire voir qu'ils agissoient de bonne foi.

Mendoce, après s'être ainsi assuré de ces trois Princes, chercha à trouver le moyen de ménager une correspondance au dedans de la Citadelle, afin d'être exactement informé, de tout ce qui s'y passeroit. Il en vint à bout; il gagna deux Officiers, qui engagerent même trois cent Turcs à sortir de la Place. Ceux-ci lui dirent, qu'il n'y restoit que huit cens hommes en état de combattre, & qu'on y manquoit de vivres. Mendoce profitant de leurs avis redoubla ses gardes, pour empêcher qu'on ne leur en apportât. 1599.

Enfin l'an 1600. le seize Janvier, il commença le siege dans toutes les formes, avec douze cens Portugais, douze mille Naires, & les troupes que lui fournirent le Roi de Cochim & ses autres alliez. Avant de commencer les travaux, il songea à se rendre maître de la Riviere, sur laquelle la forteresse étoit située. L'ennemi avoit bouché l'entrée du port avec des chaînes de fer, de gros mâts, & des ancres, le tout joint ensemble. Malgré cette précaution, Mendoce à force de travail trouva le moyen d'y faire entrer dix-sept vaisseaux, tant petits que grands; sça-

1600. voir six navires, quatre fustes, & sept almadies. Il ordonna aux troupes qu'il y laissa, de monter la riviere jusque par delà la forteresse, & d'empêcher qu'il n'y entrât personne de ce côté-là, pour y aporter des vivres ou du secours. Ensuite il alla lui-même s'emparer d'un lieu, situé sur un des bras de la riviere, qui s'étendoit vers le bourg des Arioles, & d'où l'on secouroit Cugnal avec des almadies. Le lendemain qu'il s'en fut rendu le maître, sûr que l'ennemi ne pouvoit recevoir aucun secours exterieur, il ouvrit la tranchée, dressa ses batteries, & commença à battre la citadelle avec une furie inconcevable. Comme il poursuivoit vivement ses travaux, il fut informé que d'une pointe de terre qu'on avoit negligée de garder, on transportoit pendant la nuit dans des almadies, des vivres dans la Citadele. Il courut s'emparer de cette pointe de terre, la fortifia, y dressa une batterie; & comme cette pointe étoit vis-à-vis la Citadelle, le canon qu'on y plaça, causa de grands dommages à l'ennemi.

Sur ces entrefaites, le Zamorin fut obligé de quitter le Camp, pour assister à une fête, appellée Maman-

ga, qu'on celebre de douze en douze 1609
ans dans le païs des Malabares. On répare pendant cette fête, toutes les injures ou torts, qu'on peut avoir faits aux Bracmanes, ou à la religion en general. Tous les Rois, Princes ou Seigneurs, Vassaux ou sujets de l'Empereur de Calicut, sont obligez de s'y trouver. On attribuë l'origine de cette fête à un Bracmane, qui demeuroit autrefois sur les confins du Royaume de Tanor. Accusé faussement d'un crime; il s'en alla jeûner pendant quelques années, sur les bords du Gange, que les Indiens croient être un Dieu, pour le prier de faire voir son innocence. Comme il étoit sur le point de s'en retourner dans son païs, le Dieu du fleuve lui apparut, & lui dit: aussi-tôt que tu seras de retour dans ta patrie, assemble sur les bords de la riviere de Tanor, les Rois, les Princes, les Peuples de tout le Malabar. Je leur prouverai ton innocence, en faisant remonter vers leur source les eaux de cette riviere. Le Bracmane obéït; le Gange tint sa parole: & en memoire de ce miracle, on celebre de douze en douze ans, la fête en question.

D'abord le Zamorin commence

1600. par se laver dans cette riviere de Tanor vingt-huit jours de suite, & fait autant de sacrifices au Dieu Gange. Ensuite il s'en retourne dans son Palais, monté sur un Elephant couvert de lames d'or, & de pierres précieuses. Là, il se montre pendant trois jours, soir & matin au peuple, assis sur un trône magnifique, entouré de lampes d'or & d'argent allumées, & de tous ses Courtisans superbement vêtus. On tire une infinité de coups d'arquebuses & de mousquets; en même tems, le Zamorin se prosterne devant le peuple. Etant relevé, il se tient droit, fait trois reverences au peuple, & le peuple les lui rend de la même maniere. Après cette ceremonie, les Rois, les Princes, & les Seigneurs ses vassaux le saluent à leur maniere. Ensuite les meilleurs escrimeurs de tout le païs viennent s'exercer en sa presence. Leurs jeux étant finis, les sujets immediats du Zamorin, les Grands & le Peuple, vont au son de divers instrumens se prosterner deux à deux devant le Zamorin, la face contre terre.

Cette fête ne se celebre jamais, qu'il n'y ait du sang répandu, pour venger la mort d'un Roi, que le Zamo-

rin qui regnoit en 1520. tua en pareil- 1600.
le occasion. Les Amocas, qui étoient à la solde de ce Prince, s'engagerent d'envoyer un certain nombre d'entre eux à cette fête toutes les fois qu'on la celebreroit, pour tuër autant de Calicutiens, qu'il leur seroit possible. Un des jours de la fête (ordinairement ils choisissent celui, où il y a une plus grande affluence de peuple) ils arrivent sur les cinq heures du matin, se jettent l'épée à la main au milieu de l'assemblée, & tuent & massacrent tous ceux qui se trouvent sur leur passage. Ils sont à leur tour tuez ou massacrez par les troupes, qui veillent par ordre du Zamorin à la sureté de l'assemblée.

Tous les Bracmanes de Malabar s'y rendent en foule; entre autres certains Bracmanes, qui ne font aucun cas des Pagodes, & qui depuis l'âge de vingt ans font profession de mépriser la chasteté. Aussi quand ils marchent dans les ruës, un homme marche devant eux, en criant *Poo*, *Poo*, c'est-à-dire, *Place*, *Place*, & aussi-tôt toutes les femmes se cachent. Ils ne portent point les trois filets attachés à un nœud, qui distinguent les autres Bracmanes. Ils mangent de

1600. la chair & du poisson, & boivent du vin. On ne brûle point leurs corps comme ceux des autres Bracmanes. Le Zamorin les saluë, & ils ne le saluent jamais. Au reste, ils sont vains, orgueilleux, superbes, superstitieux, & en même tems capables de tous les crimes, & plongés dans tous les vices.

Cependant, tandis que tous les peuples du Malabar étoient occupez de la fête de douze ans, Mendoce continuoit le siege de la forteresse de Cugnal. A mesure qu'il avançoit ses travaux, il en donnoit avis au Zamorin, qui de son côté le fit prier de ne point donner l'assaut, qu'il ne fût de retour au camp. Mendoce le promit. Les assiegez recevoient du secours par le canal de quelques autres Corsaires, qui avoient un fort sur la même riviere vers le Sud. Mendoce s'en empara, & par-là il acheva d'ôter à Cugnal toute esperance de secours & de retraite.

Le Zamorin revint enfin au camp. Le lendemain de son arrivée, il alla visiter le General Portugais. Ils eurent une longue conference ensemble, dont le résultat fut de proposer une amnistie à tous les assiegez, qui vou-

droient ſortir du bourg ou de la for- 1600.
tereſſe de Cugnal. Il y eut ſept cens perſonnes, tant hommes que femmes qui en profiterent. Leur retraite affoiblit conſiderablement ceux qui défendoient la forterefſe, à laquelle Mendoce ſe prépara à livrer un aſſaut.

Cette forterefſe étoit ſituée dans une peninſule d'environ deux mille pas de circuit, battuë de la mer de trois côtés, & défenduë par une palidaſſe & une muraille flanquée de deux boulevards, du côté de la terre ferme. Le boulevard, qui étoit attenant le port, s'appelloit le boulevard blanc, & l'autre qui regardoit le continent, le boulevard de Catamuça, qui étoit le nom d'un des Corſaires. Le bourg étoit contre la forterefſe, au milieu duquel s'élevoit une grande Moſquée, où les Corſaires faiſoient leurs prieres.

Les Portugais emporterent d'emblée la paliſſade, & les ennemis ſe retirerent le ſeptiéme de Mars derriere la muraille. Cugnal le lendemain devoit ſe ſauver de la forterefſe avec les principaux Corſaires, par le ſecours de quelques Seigneurs Malabares, qui étoient dans l'armée de Za-

1600. morin, & se retirer chez le Naique de Maduré, qui lui avoit promis une place sur la côte de Ramanancor, pour y bâtir une forteresse. Mendoce fut informé de tout le complot. Il redoubla les gardes; mais craignant que Cugnal ne lui échapât malgré sa vigilance, il résolut d'attaquer le lendemain même le second rempart. Il assembla tous ses Officiers. « Compa-» gnons, leur dit-il, voici le jour tant » desiré, où nous allons venger les » injures faites à notre nation, & la » mort de tant de braves Portugais, » tous nos parens ou nos amis, qui » ont péri par la main des Pyrates. » Je veux demain les forcer dans leur » retraite : imitez-moi, vous me » trouverez digne d'être votre Ge-» neral & votre Compagnon. » Ensuite il leur donna ses ordres, & leur dit : Vous attaquerez, lorsque je vous enverrai ma bague.

S'étant armé de toutes pieces, il alla trouver le Zamorin dans son camp, accompagné d'une troupe d'élite, & faisant porter l'étendard Royal devant lui. Son arrivée étonna le Calicutien; neanmoins il le reçut bien, & après un moment d'entretien, Mendoce donna sa bague à deux sol-

dats, & leur ordonna tout bas d'aller 1600.
la porter aux deux Capitaines, qui devoient commander les attaques. Un instant après, il entend le bruit du canon & de la mousqueterie, il quitte brusquement le Zamorin, vole au rempart, & l'attaque lui-même avec une valeur incroyable. Les deux Capitaines à qui il avoit envoyé la bague, avoient attaqué, l'un le boulevard blanc, & l'autre le boulevard de Catamuça. Tout plia devant les Portugais, & la muraille & les deux boulevards furent emportés presque en même-tems. On entra dans le bourg, & l'on s'y saisit de la Mosquée. Une partie des Corsaires voulut se sauver dans des batteaux pour traverser la riviere; mais les vaisseaux Portugais les coulerent tous à fond; l'autre partie se retira dans la forteresse. Mendoce la serra de près. André Rodrigués, qui avoit commandé l'attaque du boulevard blanc, reçut un coup d'arquebuse à la bouche, qui lui emporta toutes les dents de devant. En les voyant tomber, il dit en plaisantant: Assurement ce Corsaire sçavoit que ces dents m'étoient inutiles pour manger, & continua de combattre.

Cugnal cependant commençoit à

1600. tout craindre pour lui. Il ne lui restoit que la forteresse, & Mendoce la pressoit si vivement que le Corsaire ne pouvoit s'empêcher d'admirer & de loüer son activité & sa vigilance. Il disoit, qu'on ne pouvoit se trouver partout comme il faisoit, à moins d'être Magicien. Parmi les Portugais mêmes, quelques-uns jaloux de sa gloire furent assés imbecilles, pour publier que l'Archevêque de Goa lui avoit fait present d'une bague, qui le rendoit invulnerable, & que c'est ce qui le rendoit si hardi à affronter le péril.

Les Jesuites, qui étoient dans l'armée, n'étoient point inutiles; ils entretenoient les bonnes mœurs parmi les soldats, ausquels ils faisoient envisager la perte de leur vie, comme un sacrifice à la Religion, dont un bonheur éternel devoit être la récompense. Cette esperance les rendoit souples & obéïssans, & toujours disposés à courir au danger sans murmurer. Ces mêmes Religieux entretenoient encore là paix & la concorde entre Mendoce & le Zamorin; ce qui n'étoit pas un mediocre ouvrage. Les Calicutiens & les Portugais s'étoient faits une longue guerre, qui

avoit fait naître entre les deux Nations une haine violente. Il en restoit encore quelque levain dans le fond des cœurs, qui occasionnoit chaque jour quelque altercation. Les Jesuites, qui avoient sçû captiver la confiance du Zamorin, en arrêtoient sans cesse le cours : mais malgré leur vigilance, il en survenoit quelquefois d'extrêmement vives. Telle fut celle qui s'éleva au sujet du partage du butin fait dans le bourg de Cugnal. Les Naires prétendoient emporter tout ce qu'il y avoit de plus précieux, les Portugais s'y opposoient. On en vint aux mains, & ces derniers tuerent un Naire ; ses compagnons s'en plaignirent hautement au Zamorin, & sans le Pere Roïs Jesuite, qui accommoda cette affaire, les Portugais & les Calicutiens en fussent venus à une rupture ouverte. 1600.

Tout étant appaisé, Mendoce fut averti que Cugnal avoit promis cent mille écus au Zamorin, pour qu'il favorisât son évasion. Mendoce en fut outré de colere : il se sépara des Naires, se retrancha dans son quartier, & défendit à tout Calicutien d'y entrer. Le Zamorin le fit prier de venir lui parler. Mendoce lui fit dire qu'il le

1600. vouloit bien, pourvû que ce fut en rase campagne, à la tête de leurs troupes & les armes à la main. Après quelque discussion, le Zamorin y consentit & se rendit dans une plaine, à la tête de ses Naires, où il trouva Mendoce à la tête des Portugais, à l'exception de ceux qui gardoient les travaux. Lorsque les Calicutiens & les Portugais furent en presence les uns des autres, Mendoce & le Zamorin quitterent leurs troupes, se joignirent, & entrerent en explication. Un silence profond regnoit de part & d'autre; on écoutoit attentivement sans pouvoir entendre distinctement, lorsque tout d'un coup Mendoce haussant la voix, dit au Zamorin, » Je » suis, par la grace de Dieu, celui qui » sçait faire trancher la tête aux Rois » parjures, & qui sçait remettre leurs » Sceptres en des mains plus dignes » de les porter qu'eux. Ne vous abusez donc point : Je jure par le sang » de Jesus-Christ, que si vous favo» risez l'évasion de Cugnal, d'aller » avec ces Portugais, porter le fer » & le feu jusque dans Calicut. Mendoce prononça ces paroles avec un visage enflammé : le Zamorin en fut intimidé & consentit à donner

une

» une promesse par écrit, s'y enga- 1600.
» geant de livrer Cugnal mort ou vif,
» avec quarante des principaux Cor-
» saires, entre les mains des Por-
» tugais.

Alors Mendoce & le Zamorin s'embrasserent. Ce dernier, éloignant d'auprès de lui ceux qui l'entretenoient dans la défiance des Portugais, ne se conduisit plus que par le conseil des Jesuites. Cette union produisit un bon effet: les travaux s'avancerent, & Cugnal, voyant qu'il étoit perdu sans ressource, résolut de se rendre au Zamorin. Mais la nuit suivante, ayant songé que ce Prince le livroit aux Portugais, il quitta son premier dessein, forma celui de faire une sortie, de se sauver, ou de perir les armes à la main. Comme cette résolution étoit l'ouvrage du désespoir, ses compagnons refuserent de l'executer, & un vieux Cacique le ramena au premier dessein de se rendre, en l'assurant que les songes n'étoient que des vapeurs d'une imagination frapée, qui ne signifioient rien. Cugnal parut tranquille, & l'on avertit par ses ordres les soldats Portugais, qu'on demandoit à traiter avec leur General. Mendoce lui fit répondre

1600. qu'ils n'avoient rien à traiter avec lui; mais avec le Zamorin, auprès duquel il feroit conduire ceux qu'il souhaiteroit, pour traiter des articles de la capitulation.

Cugnal y consentit, & les articles étant reglez, le Zamorin fit dire à Mendoce, que les Corsaires évacuroient la place le 16. Mars à la premiere heure de la nuit; qu'il le prioit donc de lui envoyer le Pere Gaspar Jesuite, son Confesseur, afin de prendre avec lui les mesures necessaires pour cette entrevuë. Mendoce le fit partir dans l'instant. Tout étant disposé, le Zamorin & Mendoce à la tête de leurs troupes, se rendirent à la porte par où Cugnal devoit sortir. Mendoce disposa ses troupes de maniere, qu'il pouvoit veiller à la sureté des tranchées, & voir tous les mouvemens des troupes du Zamorin. Les vaisseaux Portugais étoient rangez dans le port, & pouvoient, au moindre mouvement, foudroyer les Calicutiens. Le Zamorin remarquoit cette disposition sans faire semblant de l'avoir remarquée. Il se mit à la tête de ses troupes, environné de tous ses courtisans, & Mendoce s'assit à la tête des siennes, ayant autour de lui tous

ſes Capitaines. Tous formoient une haïe, au milieu de laquelle les Corſaires devoient paſſer. Les malades ſortirent les premiers, portez ſur des brancards; les ſoldats les ſuivoient tête nuë & ſans armes: plus loin venoit Cugnal, ayant à ſes côtez ſon Lieutenant, ſon Secretaire, ſon Maître d'Hôtel, appellé Chinal, & quelques-uns de ſes principaux Officiers. Cugnal portoit une robe de couleur brune, avec des boutons d'or maſſif, il avoit un bracelet d'or au bras droit, une ceinture du même métal autour de ſon corps, un poignard avec une gaine d'or à ſon côté, & deux bagues à deux de ſes doigts. Sa tête étoit couverte d'un crêpe noir, & ſes cheveux étoient attachés avec un bandeau d'or. Il tenoit de ſa main droite ſon épée nuë; mais la pointe en bas. Il marchoit d'un pas aſſuré, & tous les mouvemens de ſon viſage étoient graves & ſérieux. En arrivant près du Zamorin, un Officier de la Couronne le prit par la main, & le preſenta à ſon maître, qui ordonna qu'on lui ôtât l'épée, & qu'on la lui remît entre les mains. Enſuite, il le fit approcher de ſon côté, & fit ſigne en même tems aux Portugais de s'en empa- 1600.

1600. rer, ce qu'ils firent dans l'inſtant. Les Naires, ignorant que c'étoit du conſentement du Zamorin, murmuroient; mais leur Prince les appaiſa, en leur diſant, qu'il avoit de juſtes raiſons, pour livrer Cugnal aux Portugais. Tout le monde rentra dans le devoir.

Mendoce fut ſi content de la fidelité du Zamorin, qu'il lui abandonna tout le butin, qu'on trouva dans la citadelle, à l'exception de l'artillerie, qu'on partagea. On renouvella le traité de paix, & le Zamorin, donna à Mendoce une Lettre patente écrite ſur une lame d'or, que les Malabares appellent Ola, contenant ces paroles. » Tandis que le Soleil & la Lune ſubſiſteront, aucun Mahometan n'habitera cette place. Si quelqu'un s'y établit, il ſera permis aux Portugais de le maſſacrer avec ſes femmes & ſes enfans, ſans même demander notre conſentement, voulant & deſirant que ce lieu demeure inhabité pendant l'eſpace de vingt ans. » On raſa la fortereſſe; enſuite Mendoce prit congé du Zamorin, & fit voile vers Goa.

La priſe de Cugnal donna un grand éclat aux armes des Portugais. Elle

répandit une telle épouvante parmi leurs ennemis, que tous abandonnoient leurs habitations sur la côte de la mer, lorsque Mendoce en approchoit, craignant qu'il ne voulût se venger des obstacles, qu'ils lui avoient opposés, tandis qu'il assiegeoit ce Corsaire. Mais Mendoce sans s'arrêter, alla droit à Goa, où son arrivée causa une joie universelle. Tout le monde couroit en foule sur le port pour voir Cugnal, ce Pyrate si fameux, qui avoit tant de fois triomphé de ceux, qui le retenoient actuellement dans les fers. Cugnal, en voyant toute cette foule de peuple, & en réflechissant sur sa fortune passée, ne put retenir ses larmes. On l'enferma dans une prison, & peu de jours après, on lui fit publiquement trancher la tête, avec plusieurs de ses compagnons. Il porta sur l'échafaut une intrepidité, qui le fit plaindre & admirer de tous ceux que la curiosité avoit attirés à ce triste spectacle. Cugnal avoit de la valeur, de l'intrépidité, & de cet esprit propre à former, & à executer de grands projets. Sa vie n'avoit été qu'un tissu de grandes & de belles actions : il ne lui manquoit que des principes de justice & de vertu, pour faire un véritable héros. 1600.

1600. Mendoce son vainqueur étoit digne des plus hautes récompenses, & toutefois, on voulut même lui refuser celles, qu'on accordoit ordinairement pour de moindres victoires. C'étoit une espece de triomphe, où tous les Ordres de la Ville étoient obligés de se trouver. Les envieux de sa gloire disoient, que la prise de Cugnal n'étoit pas assés importante, pour lui accorder cet honneur. Ses amis soûtenoient au contraire, qu'on ne pouvoit le déferer à un Capitaine, qui l'eût mérité à plus juste titre. On tint un Conseil general à ce sujet, on disputa beaucoup, & au milieu de la dispute, un des ennemis de Mendoce se leva & dit:

» Ce n'est pas le moyen de nous » accorder, si nous parlons tous à » la fois. Faisons donc silence : celui » qui a la raison de son côté, ne craint » point d'être entendu. C'est un usa» ge établi parmi nous, d'accorder » un triomphe à tous les Capitaines, » qui se sont illustrés par quelque » victoire éclatante. Mendoce sans » doute a du mérite ; mais ce qu'il » vient de faire tout recemment, ne » doit point être compté au rang de » ces actions éclatantes, dont j'en» tens parler. Lorsqu'on accorda

» dans Cochim le triomphe à Fran- 1660.
» çois d'Almeida, c'étoit pour avoir
» vaincu dans une bataille navale les
» Turcs, nation belliqueuse, & pour
» avoir reprimé l'orgueil des peuples
» de Cambaïe. Diou, délivré d'un
» long siege, une grande victoire rem-
» portée sur les assiegeans, le firent ob-
» tenir à Dom Juan de Castro dans la
» Ville où nous sommes. Dans celle
» de Malaca, on ne le déféra à Dom
» Paul de Lima, qu'après avoir détruit
» la puissance du Roi d'Ujantana, qui
» s'étant lié avec plusieurs grands Prin-
» ces, ne se promettoit pas moins, que
» de nous chasser tous de l'Inde, ou de
» nous réduire dans un honteux escla-
» vage. Ces actions sont véritablement
» grandes, elles sont glorieuses & uti-
» les à notre Prince, à notre Patrie, à
» notre Nation, à nos armes; elles
» sont dignes du triomphe, elles
» sont dignes de vivre éternellement
» dans la mémoire des hommes. Mais
» vaincre un Pyrate, un Corsaire,
» un Ecumeur de mer, c'est une ac-
» tion commune, une action qui ne
» mérite pas seulement qu'on y fasse
» attention; parce qu'il n'y a person-
» ne de nous, à qui il n'arrive cha-
» que jour d'en faire autant. Ce seroit

1600. » donc une grande erreur, si on pré-
» tendoit récompenser ceux qui les
» font, & qui le feront dans la suite,
» des mêmes honneurs, destinés de
» tout tems à honorer la vertu des
» grands Capitaines, des vainqueurs
» des Nations, des destructeurs des
» Puissances formidables. Non, Mes-
» sieurs, non, Mendoce lui-même,
» ne consentira jamais que l'on con-
» fonde ainsi le grand, avec l'ordi-
» naire, l'utile, avec le commode.
» Car que résulte-t-il de sa victoire?
» un peu plus de sûreté pour nos
» Marchands, qui commerçoient
» sur les côtes de Malabar. Voilà tout:
» je croi que vous sentez combien il
» seroit ridicule d'accorder un triom-
» phe, pour un avantage si mediocre.

Ce discours ne fit pas une grande impression: un des amis de Mendoce y répondit de cette maniere. « Portu-
» gais, Mendoce a subjugué Cugnal
» avec les mêmes soldats, qui avoient
» échoüé dans la même entreprise
» sous un autre chef. Si celui qui
» vient de vous parler, ne vous a
» parlé que pour faire briller son élo-
» quence; il a mal choisi son sujet: de
» quelque maniere brillante qu'on le
» fasse, il n'y a point d'honneur à s'é-

» lever contre le vrai mérite. Mais ne 1600.
» se trompe-t-il pas grossierement,
» lorsqu'il décide, qu'il ne faut ac-
» corder le triomphe qu'à ceux qui
» ont vaincu des Rois & de grandes
» armées. Qu'étoit donc Cugnal,
» Messieurs? ne prenoit-t-il pas le
» titre de Roi de tous les Maures du
» Malabar, de défenseur de la Loi de
» Mahomet, d'oppresseur des Portu-
» gais, & de Seigneur de toutes les
» mers des Indes. Il ne prenoit pas
» même ce titre en vain; il le soûtenoit,
» Messieurs, par ses victoires, par le
» massacre de nos Compatriotes, &
» tout recemment par la défaite d'une
» de nos flotes, la plus belle qui fût
» depuis long-tems sortie de nos
» ports; par la déroute generale de
» soixante mille Calicutiens, & en-
» fin par les grandes alliances, qu'il
» avoit contractées avec tous les Prin-
» ces de l'Orient, nos ennemis. Voilà
» quel étoit Cugnal, & voilà le Prin-
» ce, qu'on vient de traiter de Py-
» rate, de Corsaire, d'Ecumeur de mer,
» d'homme lâche & facile à vaincre.
» Concluez presentement, si son Vain-
» queur mérite le triomphe. Almeida,
» Castro, Paul de Lima, étoient des
» grands hommes; mais Mendoce ne
K v

1600. » leur cede ni en valeur, ni en cou-
» rage, ni en zele pour le service de
» la Patrie : ces Héros l'ont bien ser-
» vie, on les a récompensez ; Men-
» doce la sert bien, il est juste qu'on
» le récompense. Ne renouvellons
» point dans cette occasion, l'injusti-
» ce qu'on fit autrefois à Edouard Pa-
» checo, à Alfonse d'Albuquerque,
» à Antoine Galvan : ces hommes il-
» lustres, l'honneur du Portugal ter-
» nissent toute la gloire d'Emmanuel.
» Honorons donc la vertu de Men-
» doce, qui par sa prudence, & par
» son courage, nous a délivrés d'un
» cruel tyran, qui chaque jour nour-
» rissoit son orgueil de nos pertes.

A peine celui-ci eût-il achevé de parler, que tout le monde se leva en criant : Qu'André Furtado de Mendoce triomphe, qu'il triomphe, & que ses ennemis soient couverts de honte & de confusion. On pria donc André, d'accepter les honneurs qu'on lui décernoit, non par rapport à lui, parce qu'il n'en avoit pas besoin pour se rendre recommandable ; mais pour complaire au Conseil & au Peuple, qui le désiroit avec vivacité. Mendoce, aussi modeste que vaillant, le refusa constamment, & cette modes-

tie, en le rendant plus respectable, le fit triompher deux fois de ses ennemis. 1601.

Peu de temps après la Vice-royauté de François de Gama expira, & nous allons raporter les principaux évenemens, qui arriverent dans les principales parties de l'Inde, sous les Viceroyautés d'Ayres de Saldagne, de Martin Alfonse de Castro, d'Alexis de Meneses, Archevêque de Goa, de Juan Pereira Frojas, Comte de la Feyra, d'André Furtado de Mendoce, & de Rui Laurent de Tavora, qui gouvernerent les Indes tour à tour depuis l'an 1601. jusqu'à l'an 1612.

Pour commencer cette narration, nous passerons d'abord dans le païs de Bengale, où Brama Roi de Pegou, après avoir essuyé un long siege dans la Ville de Macao, fut entierement dépoüillé de ses Etats, par le Roi de Tangu son beau-frere, & par le Roi d'Aracan. Il livra à ce dernier tout son Royaume, avec l'Elephant blanc, animal reveré dans tout l'Orient, & une de ses filles que l'Aracanois épousa. Pour lui, il s'abandonna avec sa femme, & treize de ses autres enfans, entre les mains du Roi de Tangu, son beau-frere, dans l'esperance d'y trouver un protecteur contre ceux qui en

1601. vouloient encore à ses jours. Mais le lien, qui les unissoit, étoit d'un trop foible secours, auprès de ce Roi Barbare, qui ne formoit des désirs qu'au gré d'une ambition démesurée, & d'une sordide avarice. Le Tenguan l'immola donc à ces deux tristes passions, en le faisant massacrer avec sa femme & ses enfans, sous prétexte de se délivrer d'une cruelle guerre, que le Roi d'Ava vouloit lui faire à son sujet. Mais en effet ce n'étoit qu'un prétexte; il avoit un motif plus-pressant, qui étoit le désir de s'emparer de toutes les richesses, que le Peguan son beau-frere, avoit sauvées du débris de sa fortune.

Après que le Tenguan l'eut ainsi fait massacrer avec sa femme & ses enfans, il alla dans la forteresse de Macao, se saisir de tous les tresors qui y étoient, & les fit transporter dans la ville capitale de son Royaume. On dit qu'il employa pour ce transport, sept cent élephans, & sept cent chevaux. Toutes ces richesses étoient les dépoüilles de dix ou douze Royaumes, que le Roi de Pegou, pere du malheureux Brama, avoit subjugués & ravavagés, pendant l'espace de trente sept ans, qu'il avoit occu-

pé le thrône. Il étoit le Roi le plus 1601.
riche de l'Orient en or, en argent, & en pierreries.

Le Roi d'Aracan, ayant appris ce que le Roi de Tangu venoit d'executer contre la foi des traitez passez entre eux, leva promptement une puissante armée, appella à son secours tous les Portugais qui étoient dans le païs de Bengale, & marcha vers la forteresse de Macao, dans laquelle il trouva encore pour trois millions d'or & d'argent. Après s'en être emparé, il acheva de désoler tout le Peguan. Ce Royaume autrefois si florissant n'offroit plus aux regards que de vastes déserts, & qu'une profonde solitude. Les villes étoient détruites, les Bourgs, & les Villages ravagez, les campagnes ruinées, les forêts toutes consumées par les flames, les Temples renversez, & les Rivieres couvertes des cadavres, de ceux qu'on y jettoit pour les faire noyer.

Philippe de Brito, Capitaine general de tous les Portugais, qui servoient sous le Roi d'Aracan, joignit ce Prince dans la forteresse de Macao. Sur ces entrefaites, le Roi de Jangoma, frere de l'infortuné Roi de Pegou, se ligua avec le Roi de Siam, & dé-

1601. clara la guerre au Roi de Tangu, pour venger, disoit-il, la mort de son frere; mais le veritable motif qui le faisoit agir, n'étoit que le désir, qu'il avoit d'avoir part à ses richesses. Le Tanguan qui le connoissoit bien, lui en offrit une partie, & le Jangomois aussi-tôt se désista de ses desseins.

Le Roi de Siam, ne voulant pas perdre les frais de son armement, alla fondre sur le Royaume de Martavan, qui confine du côté du Ponant à celui de Pegou, du Levant à celui de Tanassari, & du côté de la Terre ferme à ceux de Jangoma & de Tangu. Le Royaume de Martavan étoit autrefois très-riche & très-opulent, mais alors il étoit entierement ruiné. Les habitans étoient morts en partie, ou de la peste, ou dans les combats; & en partie, ils s'étoient retirez sur les montagnes, ou parmi les forêts, où ils se nourissoient d'herbes, de plantes, & des animaux qu'ils prenoient à la chasse. Leurs campagnes étoient désertes & incultes. Benhalai, leur Roi, occupoit encore deux Villes sur les bords de la mer, avec un de ses neveux. L'un & l'autre appellerent dans leurs Etats les Portugais, ausquels ils permirent d'y bâtir

une Ville. Ils leur livrerent même 1601.
le Xoropo, ou le Temple dans lequel résidoient les Talapoins où leurs Prêtres. Au reste les Martevans étoient doux & sociables, leur Religion étoit simple, & la moins chargée de superstitions, de toutes les Religions differentes, établies dans les Indes. Leurs Prêtres ou Talapoins étoient sans orgueil, sans vanité, peu entêtés de leurs dogmes, & dociles à écouter ceux de la Religion Chrétienne.

D'ailleurs le païs étoit si fertile, qu'on y faisoit jusqu'à trois recoltes de ris, & d'autres grains, lorsqu'on avoit soin de bien cultiver les terres. L'huile y abondoit, & tous les arbres fruitiers comme limoniers, orangers, figuiers, poiriers & châtaigniers. Presque toutes les forêts consistoient en arbres portant fruit. Les herbes y sont presque toutes odoriferantes, ou medicinales. On y cueille de toute sorte de fleurs, & l'on y voit des forêts immenses de sapins, avec un certain bois incorruptible, qu'on appelle Teca. On trouve sur les montagnes des mines de fer, & d'une terre, dont on fait de grands vases, fort estimez dans toutes les

1601. Indes, parce que l'eau, l'huile, le vin, & tout ce qu'on appelle liqueur, s'y conserve parfaitement bien. Tout le Royaume est arrosé d'une infinité de fontaines d'eau douce, & de plusieurs rivieres abondantes en poissons. On y voit des forêts de palmiers, & des cannes de sucres. Les légumes & les bleds y croissent en toute saison. Il y a des mines de plomb, de cuivre, d'argent, d'or, & de très-beaux rubis. Enfin le Royaume est par sa nature, beau, riche & agréable. Martavan, qui en est la capitale, est situé sur les bords de la mer, ayant un Port très-beau, & très-commode, large & profond, dans lequel on peut entrer en toute saison.

Ce Royaume depuis long-tems étoit l'objet de l'ambition du Roy de Siam, déja maître de tous ceux qui l'environnoient. Après l'avoir vainement attaqué deux fois, il l'attaqua pour la troisiéme, avec une si puissante armée, qu'il le soumit tout sous son obeïssance. Benhalai & son neveu furent même contraints d'abandonner les places, qui leur restoient, & de se retirer dans le fond des forêts, pour se dérober à la fureur de leur persécuteur. Le Roi d'Aracan de son

côté, étoit demeuré maître de tout le Royaume de Pegou, mais il étoit sans habitans ; & le peu qui avoit échappé à la cruauté de ses soldats, vivoit caché dans les antres & les cavernes des montagnes, ou au milieu des épaisses forêts. Cette raison engagea ce Prince à donner le Port de Sirian, le plus beau de tout le Pegou, à Philippe de Brito, afin qu'il le rétablît, qu'il y attirât les habitans, & le commerce des Portugais ses compatriotes. 1601.

Brito accepta le don, qu'on lui faisoit, & y fit bâtir une forte Citadelle, qu'il pourvût d'une bonne artillerie. Il jetta en même-tems les fondemens d'une Ville, pour y ramasser les Pegouans, qui étoient épars dans les forêts. On s'y rendoit de tous côtez, & en peu de jours, le nombre des habitans devint considerable. Alors le Roi d'Aracan commença à se repentir du present qu'il avoit fait aux Portugais. Un Turc, qu'il avoit auprès de lui, le jetta en des craintes mortelles, en lui faisant envisager le danger qu'il y avoit, à laisser affermir davantage la puissance de ces étrangers dans le Pegou. » Ce païs, lui disoit-» il, manque à la verité d'habitans ; » mais les mines des pierres précieu-

1601. » ses, d'or, d'argent, & d'autres mé-
» taux, qui y étoient, y sont enco-
» re. Les mêmes rivieres qui l'enri-
» chissoient, coulent dans les mê-
» mes canaux. Considerez donc en
» quelles mains, vous remettez la gar-
» de d'un si beau païs; entre les
» mains des Portugais, qui devien-
» dront bien-tôt vos maîtres. Ils chan-
» geront vos bienfaits, en fers pour
» vous. Croiez-moi donc, chassez-les
» au plûtôt de vos Etats, appellez-y
» les Sarrasins, qui les peupleront
» bien plus vîte, que les Portugais,
» & qui demeureront toujours vos
» serviteurs, & vos esclaves. D'ail-
» leurs vous vous acquerrez un puis-
» sant Allié, qui est le Roi de Mas-
» sulapatan. En effet ce Prince re-
cherchoit son alliance, à condition qu'il
renvoïât les Portugais hors de ses Etats.

Tandis qu'on travailloit ainsi, à perdre les Portugais dans l'esprit du Roi d'Aracan, Brito, qui avoit ses espions dans la Cour de ce Prince, fut exactement informé de tout ce qui s'y passoit. Il prit le parti de s'y rendre. Le Roi parut extrêmement satisfait de le voir, & lui donna audiance. Alors, il lui fit entendre qu'il étoit de son interêt de fermer l'oreille

au conseil pernicieux des Sarrasins; 1605.
que le plus grand malheur qui pouvoit lui arriver c'étoit de se broüiller avec les Portugais, sur tout dans les circonstances presentes où les Mogores venoient d'entrer dans le païs de Bengale, sous les ordres de Manasingua, dans le dessein de lui déclarer la guerre pour lui enlever l'Elephant blanc. Ensuite, Brito entra dans un plus grand détail sur ses veritables interêts, & le resultat de cette conference, fut, qu'il recevroit honorablement Dom Gaspar de Silva, qu'Ayres de Saldagne Viceroi des Indes, lui envoyoit en qualité d'Ambassadeur, pour confirmer l'alliance déja arrêtée entre lui & les Portugais. Brito le quitta, & les Sarrasins revinrent à la charge & le firent de nouveau changer de sentiment. Il envoya donc à Brito des ordres, pour qu'il eût à démolir la forteresse, qu'il avoit fait bâtir à Sirian. Brito, qui n'étoit pas encore en état de répondre en consequence des desseins qu'il méditoit, reçut en apparence ces ordres avec soumission, & renvoya ceux qui les lui avoient apportez, avec des présens considerables pour le Roi & ses Ministres. Les ayant ainsi congediez, sans

1603. perdre le tems, il fit venir de tous les païs voisins, tout ce dont il avoit besoin en vivres & en munitions, pour soutenir un siége, en cas qu'on voulût le forcer à démolir sa citadelle, comme on y paroissoit fort disposé.

S'étant apperçû qu'un Seigneur Pegouan, qui avoit mérité les faveurs du Roi d'Aracan, par les trahisons qu'il avoit faites à son Roi legitime, s'étoit cantoné tout auprès de Sirian, pour épier tout ce qui passoit dans la citadelle, & en avertir l'Aracanois; Brito résolut de se défaire de ce voisin incommode. Il survint une querelle entre leurs gens; & Brito saisissant cette legere occasion, alla l'attaquer dans sa retraite, lui tua trois cens hommes, & lui en fit neuf cent de prisonniers. Ses autres soldats l'abandonnerent, & allerent se rendre à Brito, qui les reçut très-bien. La nouvelle de cette reception s'étant bien-tôt répanduë dans le païs, tous les habitans, qui s'étoient dispersés tant dans le Pegou, que dans les Royaumes de Tangu, de Prum, de Jangoma, de Ava, de Siam & d'Aracan, se rendirent en foule à Sirian, où Brito ne les reçut pas moins favorablement, que les autres. Brito

les divisa par Compagnies, il leur assigna des terres, il leur fournit toute sorte de secours, & bien-tôt cette nouvelle Colonie de Peguans & de Portugais, ne faisant qu'un même peuple, dont les interêts devinrent les mêmes, travailla avec une application continuelle, à cultiver les terres, à réparer les campagnes, & à ramasser des vivres, des munitions, & tout ce qui pouvoit contribuer à les affranchir de la barbarie des Rois leurs voisins, qui dans leurs miseres, les avoient traités en véritables tyrans.

Brito vit toutefois, qu'il ne pouvoit soûtenir sa nouvelle Colonie, sans le secours de quelque Puissance voisine. Cette raison le détermina à faire partir des Ambassadeurs vers les Rois de Tangu, de Jangoma, de Siam & de Prum, pour les engager dans l'alliance des Portugais, & pour les détourner de celle du Roi d'Aracan. Il les sollicita par les mêmes Ambassadeurs d'en envoyer de leur part au Viceroi des Indes, Ayres de Saldagne. Ils suivirent tous ses conseils, à l'exception du Roi de Siam, qui en fut détourné par un Portugais, nommé Martin de Torres. Jaloux de la réputation de Brito, & voulant la ter- 1603.

1683. nir par des soupçons injurieux, il fit entendre à ce Prince, que Brito étant entierement livré au Roi d'Aracan, ne cherchoit qu'à le tromper en le broüillant avec ce Prince. Neanmoins le Roi de Siam fit partir pour Goa quelques personnes, afin d'assurer le Viceroi, qu'il ne demandoit pas mieux, que de vivre en paix avec les Portugais.

Brito lui-même après avoir pourvû sa citadelle de vivres, de munitions, de soldats, & avoir armé une bonne flote pour la garde du port, s'embarqua dans un vaisseau, & se rendit à Goa pour en rendre foi & hommage au Viceroi. Il amena avec lui une partie des Ambassadeurs des Princes, qu'il avoit engagés dans son alliance. On leur fit une reception des plus honorables, & le Viceroi ayant donné à Brito des lettres patentes, par lesquelles il lui confirmoit le gouvernement de la citadelle qu'il avoit fait bâtir à Sirian, il le renvoya avec une flote de seize vaisseaux, avec ordre de s'emparer de tous les ports des Royaumes, situés au païs de Bengale.

Jamais conquête n'eût été plus avantageuse aux Portugais, que celle-là. Premierement parce que tous les

Portugais mestifs, qui étoient répandus dans ces Royaumes, eussent pû se retirer dans ces ports, prendre les mœurs & les coutumes des Portugais, & s'y multiplier au profit de l'Etat. Secondement, on eût pû tirer de ces quartiers-là le bois necessaire pour la fabrique des galeres, des navires, & des vaisseaux de guerre, qu'on devoit entretenir pour la conservation des conquêtes des Indes. Troisiémement, on auroit transporté de ces lieux les vivres & les munitions necessaires pour Malaca, & pour toutes les isles, comme les Moluques, l'isle d'Amboine, & plusieurs autres encore vers les païs méridionaux, où l'on ne pouvoit en aporter de Goa, qu'en petite quantité, & une fois l'an; ce qui occasionnoit de fréquentes révoltes. Par cette conquête, on auroit encore recueilli un bien considerable, en empêchant les Sarrasins de se pourvoir de poivre, de canelle, de muscade, & d'autres marchandises, aux ports de Martavan, de Reitava, de Juncalao, de Tenassarii, & de Quedà, d'où ils les portoient à la Mecque, & de là, en Europe. S'ils y fussent venus, ils auroient au moins payé des droits, qui eussent produit des sommes immenses aux Portugais.

1603.

1603. Tandis qu'ils s'occupoient de ce projet, le Roi d'Aracan de son côté se préparoit à les chasser du Pegou, & de l'Isle de Sundina, & de s'établir dans ces mêmes ports dont nous venons de parler. Il ne pouvoit suporter que les Portugais retinssent en leur puissance l'Isle de Sundina. Cette Isle est située tout proche de la terre de Bengale, vis-à-vis le port de Siripur. La nature a tellement pris soin de la fortifier, qu'on ne peut y aborder sans le consentement des habitans. C'est ce qui engagea les Portugais à s'y introduire, pour y avoir en tout tems, une retraite assurée, contre la puissance des Rois de ces Cantons, & pour pouvoir faire librement des courses, le long des côtes de Pegou, de Bengale, de Martazan, & des autres Royaumes voisins. Elle a trente lieuës de circuit : on y trouve une si prodigieuse quantité de sel, qu'elle en fournit à tous ses voisins. Elle appartenoit autrefois à un des Rois de Bengale, appellé Cadarai, sur qui les Mogores l'avoient conquise. Dominique Carvaillo les en chassa en 1602. en s'emparant de la forteresse. Les habitans n'esperant point que le joug des Portugais fût

plus

plus doux, que celui des Mogores, s'assemblerent, prirent les armes, & allerent assieger Carvaillo, qui ayant été secouru par les Portugais, que Manuel de Mattos commandoit dans Chatignan, rendit tous leurs efforts inutiles. Ainsi étant demeuré maître de l'Isle, Cadarai lui ceda tous ses droits, à condition, qu'il le secourroit dans le besoin. 1603.

Le Roi d'Aracan, dès ce moment là y envoya à differentes fois plusieurs flotes pour l'en chasser. Elles furent toûjours ou battuës, ou repoussées. Ces revers ne firent que le confirmer dans son dessein. Il arma enfin, dit-on, une flote de mille voiles, & prit la route de l'Isle, persuadé, qu'étant une fois soûmise, il ne seroit pas difficile de chasser les Portugais de tout le païs. Carvaillo commandoit toujours dans l'Isle. Il étoit homme de mérite, il aimoit la gloire, & sa Patrie, & il eût tout sacrifié pour ces deux objets. Sans s'épouvanter du formidable armement qui venoit l'attaquer, il monta sur ses vaisseaux, & alla combattre les ennemis. Le combat commença vers le milieu du jour. Il fut terrible, & les Infideles furent battus & repoussés, après avoir perdu

1603. cent vaisseaux, & deux mille hommes de leurs meilleurs soldats.

Mais cette grande victoire ne profita pas beaucoup aux Portugais. L'Aracannois bloqua l'isle; rien n'y put entrer, la famine s'y fit bien-tôt ressentir, & les vivres & les munitions manquerent en même-tems dans la Citadelle. Les habitans, que l'ennemi avoit sçu mettre dans ses interêts, refuserent d'y en apporter; & les Portugais étoient hors d'état de les y contraindre. Toutes ces raisons les forcerent à capituler & à abandonner l'Isle. Leur retraite ennivra d'un orgueil superbe le Roi d'Aracan, qui ne songea plus, qu'à subjuger tous les Royaumes de Bengale. Il fondit subitement sur celui de Bacala, & le conquit. Sur ces entrefaites, Carvaillo, qui s'étoit retiré au Port de Siripur, appartenant à Cadarai, remporta avec trente petits vaisseaux, une victoire considerable, sur une armée de cent voiles Mogores, commandées par Mandarai, homme redoutable, & redouté dans tout le païs de Bengale. Sa victoire couta cher aux Portugais, & Carvaillo lui même fut blessé à la gorge d'un coup de fleche, dont il pensa perdre la vie.

Dès qu'il fut rétabli, il passa de Sinpur à Goli ou Gullo, Colonie de Portugais. Là, il enleva aux Mogores une forteresse, qu'ils y avoient bâtie, pour faciliter leurs courses sur les terres de la Colonie. Il en fit en même-tems un si grand massacre, qu'il leur ôta l'envie de fatiguer davantage les Portugais établis dans ces cantons. Etant de retour à Gullo, il travailla à réparer, & à augmenter sa flote, afin d'aller arracher l'isle de Sundina au Roi d'Aracan, qui marchoit alors avec ses troupes vers le Chandecan, pour envahir ce Royaume. Le Roi de Chandecan n'étant point en état de lui résister, chercha à l'appaiser par la plus noire des perfidies. Il lui promit de lui livrer Carvaillo mort ou vif, pourvû qu'il le laissât tranquille dans ses Etats. Le Roi d'Aracan accepta ces offres. Carvaillo, ignorant ce qu'on tramoit contre sa personne, se rendit à la Cour du Roi de Chandecan, qui pour mieux le tromper, le reçut honorablement. Cependant les Portugais qui l'accompagnoient, découvrirent une partie du complot, ils en avertirent leur capitaine, qui ne pouvant supposer tant de perfidie dans le cœur d'un hom- 1603.

1603. me, blâma ceux qui osoient lui donner un soupçon si injurieux contre le Roi de Chandecan, qu'il alla trouver à Jasor. Là il eut bien de la peine à obtenir audience de ce Prince, & il ne l'obtint enfin, que pour se voir saisi, arrêté, jetté sur un élephant, & conduit par quatre cens soldats, qui lui firent essuïer toute sorte d'outrages, au Roi d'Aracan. Les Portugais, qui étoient demeurez à Chandecan, furent enfermés dans des prisons affreuses; leurs biens furent pillés, leurs maisons brûlées, & tous leurs vaisseaux confisqués au profit du Roi.

Cependant Philippe de Brito étoit de retour à Sirian de son voyage de Goa. Le Roi d'Aracan ne le haïssoit pas moins que le malheureux Carvaillo, qu'il avoit fait mourir au milieu des tourmens. Mais comme il redoutoit Brito, il dissimuloit sa haine dans l'esperance de l'endormir sous les apparences d'une fausse amitié, & de le faire tôt ou tard tomber dans ses pieges. Brito, à qui le triste sort de Carvaillo avoit appris à ne se point fier trop légerement à la foi de ce Prince barbare, recevoit les assurances de son amitié, avec une sage cir-

conſpection, qui dérangeoit tous les 1604.
deſſeins cachez, dont l'Aracannois voulut ſe ſervir pour le tromper. Laſſé donc de diſſimuler, & voyant qu'il ne pouvoit déterminer Brito, à le venir trouver; il lui fit dire que s'il ne vouloit pas démolir au plûtôt la forteresse de Sirian, il iroit l'y contraindre avec toutes les forces de ſes Royaumes. Mais cette menace au lieu dépouvanter Brito, ne ſervit qu'à la rendre plus attentif, ſur les meſures qu'il faloit prendre, pour braver impunément ſa puiſſance.

Enfin l'an 1604. Martin-Alfonſe de Caſtro gouvernant les Indes, le Roi d'Aracan arma une flote de cinq cens voiles. Pour donner le change aux Portugais, il fit répandre dans le Royaume, qu'il deſtinoit cet armement contre un Roi de ſes voiſins. Lorſque tout fut prêt, il nomma ſon fils aîné pour commander cette armée. Brito ne douta jamais qu'elle ne fût deſtinée pour le chaſſer de Sirian. Apprenant qu'elle approchoit de ce port, il envoya dire aux ennemis, qu'il ne demandoit pas mieux que de vivre en paix avec eux, & de demeurer leur ami; mais qu'il les prioit en même-tems de ne point s'avancer da-

1605. vantage vers Sirian. Les Infideles, méprisant cet avis, poursuivirent leur route, que Brito leur abregea en allant à leur rencontre. On en vint trois fois aux mains, & trois fois les Portugais remporterent l'avantage. Les ennemis gagnerent les côtes, & les Portugais victorieux rentrerent triomphans dans leur port.

Le 28. Janvier de l'année suivante, les deux armées se remirent en mer, se rencontrerent à la vûë de la forteresse, & en vinrent aux mains. La victoire balança long-tems à se déclarer. Elle suivit les armes Portugaises. Les ennemis ne pouvant tenir davantage la haute mer, se retirerent dans une espece de golphe, où les Portugais les enfermerent si bien, qu'il ne pût échaper un seul vaisseau de cette grande flote. Neanmoins le Prince d'Aracan & quelques Seigneurs se sauverent à terre; Brito les poursuivit, les joignit & les fit tous prisonniers. On les conduisit à Sirian, où la joie regnoit. On traita le Prince avec honneur; on lui procura des plaisirs, & on adoucit autant qu'on le pût, sa captivité. Mais un noir chagrin le dévoroit: il craignoit que le Roi son pere ne le laissât gémir dans

les fers des Portugais; & d'ailleurs il ne pouvoit se consoler des richesses immenses, dont sa flote étoit chargée, & qui venoient de tomber en la puissance de la nation qu'il haïssoit le plus. 1605.

Le Roi d'Aracan son pere, lorsqu'il apprit sa défaite & sa captivité, tomba dans le dernier désespoir. Il s'enferma de fureur & de rage dans le fond de son Palais. Il s'emporta contre ses Dieux, & profera contre eux des blasphêmes horribles. Personne n'osoit l'approcher; tout trembloit devant lui; ses femmes, ses enfans, ses esclaves, tout fuyoit sa presence. Sa fureur s'étant appaisée, il fit proposer à Brito une somme considerable pour la liberté de son fils; mais Brito qui vouloit retirer de la captivité de ce Prince, un avantage plus solide, la refusa, en lui faisant dire, par le Pere Natal Salerno Jesuite, qu'il ne lui renvoyeroit son fils, qu'à condition de conclure avec les Portugais une paix durable. On entra en negotiation, le Jesuite en vint à des pourparlers avec les Ministres de l'Aracannois; & enfin on signa un traité de paix, aux conditions qu'on rendroit l'isle de Sundina aux Portugais, &

1605. qu'on permettroit à tous les Chrétiens, le libre exercice de leur Religion, dans tous les Etats du Roi d'Aracan. En consequence le Prince son fils recouvra sa liberté, & Marc Brito, fils de Philippe Brito, le suivit à la Cour du Roi son pere, pour faire executer le traité. Le Roi combla son fils de caresses, & reçut honorablement Marc, qui rassembla dans un bourg près d'Aracan, tous les Portugais, qui étoient dans le Royaume, pour les faire passer dans l'Isle de Sundina, dont il devoit aller prendre possession. Mais comme il étoit sur son départ, le Roi le fit massacrer, & arrêter tous les Portugais, avec leurs femmes, ausquelles on fit essuyer les derniers des outrages.

Cette perfidie ne fut que le prélude des cruautez, que ce Prince barbare exerça contre les Portugais. Après avoir épuisé sur eux toute sa fureur, il résolut d'exterminer tous ceux, qui étoient répandus dans le Pégou, & ensuite d'aller détruire de fond en comble la forteresse de Sirian. Il donna ses ordres pour qu'on levât de tous côtez des troupes, & fit travailler sans relâche dans tous les ports de son Royaume, à construire

des vaisseaux, à radouber les anciens, 1605.
& à freter tous ceux des Marchands tant de son païs, qu'étrangers. Il alloit par tout, il pressoit les ouvriers, il travailloit lui-même, & n'oublioit enfin rien de ce qui pouvoit hâter son armement. Au milieu de ces préparatifs, un orage furieux accompagné de grands éclats de tonnerre, survint, & la foudre tomba dans l'endroit où étoit l'Elephant blanc, & sur le principal temple de ses Pagodes. Cet accident, répandit la terreur & l'épouvante parmi les Talapoins. Ils allerent trouver le Roi, & lui dirent, que le Dieu des Chrétiens, par ce coup de tonnerre, lui annonçoit sa ruine prochaine, pour avoir indignement violé la paix avec les Portugais. Hé bien, leur répondit ce Roi cruel, impie & superbe, je perirai, mais vous ne joüirez point du plaisir de ma perte, vous perirez avant moi. En effet, il en fit massacrer trente dans l'instant.

Le Roi de Prum informa Brito de 1606.
tout ce qui venoit de se passer dans le Royaume d'Aracan, & des préparatifs de guerre, qu'on y faisoit, pour aller assieger Sirian. Toute la fermeté de Brito fut ébranlée au triste récit de cette nouvelle. Il perdoit un fils, jeu-

1606. ne, vaillant, toute l'esperance de sa maison : & il le perdoit par la plus noire des perfidies, & dans le tems qu'il croioit joüir d'une profonde paix. Ces tristes images l'occupoient nuit & jour, rien ne pouvoit calmer sa douleur ; tout l'irritoit au contraire, & lui rendoit la vie insuportable. Enfin surmontant la nature, & rappellant son courage, il ne songea qu'à se mettre en état de venger la mort de son fils, & de dérober la conquête de Sirian à son barbare meurtrier. Il envoya le Pere Natal Jésuite, à Malaca, pour demander du secours au Viceroi Martin Alfonse de Castro, qui étoit pour lors dans cette Ville. Il pourvût sa citadelle d'armes, de vivres, de munitions ; il ordonna à tous les Portugais qui étoient dans le Pegou, de se rendre incessamment auprès de lui ; il arma tous ses vaisseaux, & prit toutes les précautions convenables, non seulement pour se deffendre contre l'ennemi, mais même pour l'attaquer.

Cependant tous les préparatifs du Roi d'Aracan étoient prêts. Ils consistoient dans une flote de douze cens voiles, sur laquelle il y avoit trois cens cinquante pieces d'artillerie, &

trente mille soldats, partie Sarrasins, 1606.
partie Pataniens, ou Perses, ou Malabares, parmi lesquels on comptoit huit mille Arquebusiers. Le Roi y étoit en personne, accompagné de son fils aîné, du Roi de Chicoria & de toute la Noblesse du Royaume. Brito ayant été informé du moment, où cette flote étoit sortie des Ports d'Aracan, envoya à sa rencontre huit galiotes & quatre sanguieces, vaisseaux plus petits & plus légers que les galiotes. Il confia le commandement de cette petite armée à Paul de Rego, le plus vaillant & le plus courageux Capitaine qui fût dans l'Inde. Il sortit du port de Sirian dans le dessein d'attaquer les ennemis. Le dernier jour de Mars 1607. (Dom Alexis de Meneses gouvernant les Indes) il en vint, sur les quatre heures après midi, aux mains avec cette formidable flote, à travers de laquelle il perça, brûlant ou coulant à fonds tous les vaisseaux des ennemis, qui voulurent lui opposer quelque résistance. Le Roi d'Aracan en demeura saisi d'épouvante. Il sortit de son vaisseau, qui étoit grand & massif, & entra dans un plus petit, & plus léger, afin de pouvoir se sauver plus vîte, en cas

E vj

1606. de besoin : mais la nuit étant survenuë les Portugais se retirerent, laissant les infideles remplis d'admiration, quoiqu'ils eussent perdu dans ce combat leur grand Amiral, beaucoup de vaisseaux, & deux mille hommes.

Cinq jours après, les flotes s'étant encore rencontrées, se chargerent avec plus de furie, que la premiere fois. Les Portugais eurent le malheur de perdre dans cette occasion Paul de Rego, qui fut brûlé avec son vaisseau. Le Pere Natal Salerno Jesuite, perit avec lui : Ils furent extremement regretés. Paul étoit sage, prudent, intrepide & courageux. Il avoit rendu de très-grands services. Le Pere Natal ne s'étoit pas rendu moins utile. Rempli de Religion, doux, affable, compatissant; il entroit dans la peine des soldats, il les consoloit, il les encourageoit, il les entretenoit dans une disposition continuelle d'obéissance; ensorte, que, quelque part qu'on voulût les mener, ils marchoient toujours avec plaisir, pourvû que le Pere Natal allât avec eux, ou qu'il approuvât l'entreprise; persuadés qu'ils étoient, qu'il n'approuvoit que ce qui étoit juste & utile. Le Pere Natal à la douceur des mœurs, à la

pieté la plus ſolide, joignoit beaucoup 1606.
d'eſprit, une conception vive, une grande intelligence pour les affaires, & l'art de manier, au gré de ſes déſirs, les eſprits les moins flexibles. Il avoit été chargé dans pluſieurs occaſions de differentes négotiations, auprès de quelques Princes Indiens, & il les avoit toutes terminées heureuſement, pour les interêts de l'Etat & de la Religion; car il ne ſéparoit jamais ces deux objets, perſuadé que les interêts de l'Etat ne pouvoient ſe ſoutenir dans les Indes, ſans le ſecours de la Religion, & la Religion ne faire que de mediocres progrès, ſi l'Etat ne lui en fourniſſoit les moyens, en la deffendant, on en vengeant les injures, que les Barbares oſoient ſouvent lui faire, à l'inſtigation des Prêtres de leurs Idoles. Après la mort de Dom Rego & du Pere Natal, les Portugais ſe retirerent dans le Port de Sirian, ce qu'ils firent en ſi bon ordre, que l'ennemi ne put retirer aucun avantage de leur retraite.

Le Roi d'Aracan reçut ſur ces entrefaites un ſecours conſiderable, de la part du Roi de Tangu. Il ſe détermina à aſſieger la fortereſſe de Sirian par mer & par terre. Il chargea ſon

1606. fils aîné du siege par terre, avec seize mille hommes, & il demeura sur la flote qui devoit l'assieger par mer. Avant d'attaquer la citadelle, le pere & le fils firent sommer Brito de se rendre. Le Prince d'Aracan lui fit même offrir ses services auprès du Roi, en reconnoissance des bons traitemens, qu'il en avoit reçûs, étant son prisonnier. Le Roi lui fit dire, qu'il consentoit à lui pardonner le passé, & à le laisser même dans la citadelle, sans la démolir, pourvû qu'il lui en fît hommage. Brito fit répondre au Prince, qu'il le remercioit de ses bontez, en le priant toutefois de conserver des dispositions si favorables pour une autre occasion : & au Roi, qu'il avoit trop indignement trahi la foi des traitez, pour qu'il pût désormais prendre nulle sorte de confiance en ses promesses ; qu'il n'avoit pas besoin de lui pour demeurer maître de la citadelle, qu'il avoit en sa puissance ; & qu'à l'égard du secours que le Roi de Tangu venoit de lui envoyer, qu'il connoissoit trop bien le peu de valeur qu'il y avoit parmi les troupes de ce Prince barbare, pour qu'elles pussent lui inspirer la moindre crainte ; qu'il lui conseilloit d'appeller encore

sous ses étendarts tous les Princes & 1607.
tous les Rois ses alliez, parce que plus ils seroient, plus il acquerroit de gloire à le vaincre : Que leur foible secours ne le déroberoit point à la juste vengeance des Portugais; & qu'il esperoit, non seulement de rendre vains tous ses efforts, mais encore de s'emparer de sa personne, comme il avoit déja fait de celle de son fils; & alors de le punir comme il le meritoit, des excès de sa cruelle barbarie.

Cette réponse outra de colere le Roi d'Aracan. Il assembla tous les principaux Officiers de son armée, & leur parla ainsi : » Vous voyez l'insolence, & l'ingratitude de ces » étrangers; nous les avons reçûs dans » le sein de nos familles, nous les » avons engraissez de nos biens, & » nous leur avons donné le port de » Sirian dans le Pegou, esperant, » qu'en reconnoissance de tant de » bienfaits, ils deviendroient de fi- » deles sujets. Mais, ont-ils été for- » tifiez dans ce port de Sirian, ils » ont eu l'audace de méprifer nos » ordres, & ils se sont soustraits à » notre obéissance, en prêtant foi & » hommage pour cette citadelle, &

1607. » pour le Royaume de Pegou au Roi
» de Portugal. Portant plus loin leur
» insolente témerité, ils nous ont dé-
» claré la guerre : ils ont fait prison-
» nier leur maître, leur Souverain,
» mon fils enfin, ce fils qui m'est si
» cher, & que vous voyez devant
» vos yeux. Ils se sont rendu cou-
» pables du crime de felonie de plu-
» sieurs manieres, en nous désobéis-
» sant, en nous faisant la guerre, en
» s'appropriant ce qui ne leur appar-
» tenoit point, & en en faisant hom-
» mage à un autre Prince. Ce recit
» vous fait fremir d'indignation, &
» je vois que vous brûlez, de tirer
» une vengeance éclatante de tant
» d'affronts, faits au peuple le plus
» noble qui soit dans l'univers. Oüi,
» vengeons-nous, punissons des té-
» meraires, donnons un frein à leur
» ambition effrenée. Si nous les souf-
» frions davantage dans le Pegou,
» pays riche & fertile, bientôt tous
» les autres Royaumes du païs de
» Bengale, deviendroient leur proïe;
» bien-tôt nous succomberions nous-
» mêmes sous l'effort de leurs cruel-
» les armes. Prevenons donc ce tris-
» te malheur, jamais occasion ne fut
» plus favorable, pour exterminer

» ces ennemis du genre humain. Ils 1607.
» sont hors d'état de nous résister :
» ils ont perdu leurs meilleurs soldats
» dans les dernieres batailles qu'ils
» nous ont livrées. Attaquons-les
» donc avec vigueur. Si vous pliez
» devant eux, vous mourrez ou par
» leur fer, ou par le mien. J'en jure
» par nos Pagodes ; le premier qui
» reculera, recevra la mort de cette
» épée, que je tiens entre les mains.

Dès que le Roi d'Aracan eut ainsi parlé, tout le monde se retira, en promettant de bien faire son devoir. Dès ce moment même on disposa toutes choses pour les attaques. On livra trois batailles sur mer que les Portugais gagnerent ; mais comme on perdoit beaucoup de monde dans tous ces combats, Brito fit rentrer ses vaisseaux dans le port, & les soldats dans la citadelle. Le Roi d'Aracan, à son exemple, fit descendre à terre une partie des troupes, qu'il avoit d'abord laissées sur sa flote. On canonna sans relâche la citadelle pendant trente jours de suite, ou lorsqu'on cessoit un moment de tirer le canon, on donnoit quelque assaut; ensorte que les Portugais étoient contraints d'être toûjours sous les armes. Souvent ils

1607. faisoient des sorties, ils renversoient les travaux des ennemis, ils combloient leurs tranchées, & brisoient leurs retranchemens. On ne peut trop s'étonner, qu'une poignée de gens, osât non seulement se deffendre contre de puissantes armées ; mais même les attaquer & les vaincre presque toujours.

Le Roi d'Aracan avoit fait faire un retranchement à une demie lieuë de la forteresse, pour conserver une communication entre ses troupes de terre & ses troupes de mer. Il avoit confié la garde de ces retranchemens à un nommé Mexia : Brito ayant conçu le dessein de l'en chasser, chargea de cette expedition deux de ses Capitaines, ausquels il donna soixante Portugais & deux cens Peguans. Au point du jour, ils attaquerent, & emporterent les retranchemens. Ils tuerent une partie de ceux qui les deffendoient, mirent l'autre en fuite, blesserent dangereusement Mexia, renverserent les retranchemens, & se retirerent à la vûë de l'armée ennemie, emmenant plusieurs prisonniers, & emportant beaucoup de butin, sans qu'on osât les en empêcher.

Peu de jours après cette action, le

Roi d'Aracan, pour se dédommager de 1607.
cette perte, voulut tenter de faire brûler la flote Portugaise, qui se tenoit à l'entrée du port, rangée en bataille. L'ennemi l'attaqua avec toutes ses forces maritimes, & pour faire diversion, il fit donner un assaut par terre, afin de pouvoir, en divisant ainsi les Portugais, les vaincre plus facilement; mais & sur mer & sur terre, il fut également repoussé. L'Aracannois pensa même perdre la vie dans cette occasion, par un boulet de canon, qui passa si près de lui, qu'il en fut renversé. Saisi de crainte, il ordonna à celui qui gouvernoit son vaisseau de s'éloigner, & la flote le suivir. Tandis qu'il se retiroit, les assiegez firent une sortie par terre, & firent rentrer promptement les ennemis dans leur camp. Tant de mauvais succès déterminerent ce Prince à lever le siege, ce qu'il executa le neuviéme de Mai 1607, en plein jour. Les Portugais tomberent à l'improviste sur ses troupes, & les dissiperent toutes; ensorte qu'on ne put les ralier que la nuit suivante. Aussi-tôt on les fit embarquer, & on gagna la pleine mer. Les Portugais les laisserent aller sans les poursuivre.

1607. Ces derniers ne perdirent que peu de monde, pendant tout le tems que dura le siege; mais les ennemis eurent leurs meilleurs soldats tuez. Après leur départ, Brito répara les brêches, fortifia de nouveau la citadelle, & pour faire voir aux Rois de Bengale, qu'il n'étoit point épuisé, il arma une flote, qu'il envoya croiser dans les mers voisines, où elle fit des prises considerables. Mais ces succès heureux furent suivis d'un embrasement imprévû, qui détruisit dans un moment la citadelle de Sirian, avec les armes, les vivres, les munitions, & toutes les richesses que les Portugais y avoient amassées depuis quelques années. Cet accident eût découragé tout autre que Brito; mais cet homme que son grand courage, & sa haute prudence mettoient au dessus de la fortune, repara en peu de tems la perte qu'il avoit faite, en faisant rebâtir dans un lieu plus commode, une seconde forteresse.

Tandis qu'on y travailloit avec une ardeur incroyable, le Roi d'Aracan, voulant profiter de l'occasion, fit armer une flote pour aller interrompre le travail; mais sur ces entrefaites Melchior Godigno, & Sebastien Gon-

çalez, porterent le ravage sur ses Terres, & ruinerent son port de Dianga, ce qui le détourna du dessein d'aller à Sirian; où Melchior Godigno se rendit couvert de gloire & chargé de butin. La citadelle étant achevée, Brito mit en mer une flote & alla infester toutes les côtes du Royaume d'Aracan. 1607.

Dans le Royaume de Siam, la Religion faisoit quelques progrès par les soins des Jesuites. Les habitans de ce païs étoient dociles & sociables. Leurs Talapoins les entretenoient dans la croyance, que le monde avoit été gouverné par trois Dieux, morts tous trois, ensorte qu'actuellement on étoit sans Dieu. Ils chantoient les avantures de ces Dieux dans des vers, que le peuple grossier & ignorant écoutoit avec admiration, en joignant ses mains & en les levant vers le Ciel. Ils celebroient leurs fêtes à chaque nouveau cours de lune, & ouvroient alors leurs Temples, pour que le peuple y pût faire ses prieres. Ces Temples étoient magnifiques, tant par la beauté que par la solidité de l'architecture, & par les galeries & les promenades qui les environnoient. Cette espece de Talapoins

1607. ne boit jamais du vin. Ils se levent à minuit comme nos Moines, pour chanter dans leur chœur ; & pour s'assembler ils se servent comme eux d'une cloche. Ils en sonnent de même le matin, lors qu'ils vont de porte en porte demander l'aumône. Ils enferment les corps de leurs morts dans des caisses de bois, qu'ils font ensuite brûler avec ceremonie, & souvent ils dansent autour du bucher, au son de divers instrumens : mais ils ne font cet honneur aux morts, que lors qu'on les paye bien.

Telles sont leurs mœurs & leurs coûtumes dans le Royaume de Siam. Les côtes de celui d'Aracan, furent ravagées, par Sebastien Gonçalez, & le Roi de Bacala allié des Portugais. Ils triompherent aussi d'une flote ennemie, commandée par Fatecan, qui prenoit les titres superbes de Seigneur de Sundina, d'oppresseur des Chrétiens, d'exterminateur de Portugais. Sebastien, malgré ces titres fastueux, l'attaqua, le vainquit, & le fit prisonnier. Ensuite il se rendit maître de l'Isle de Xavaspar, dont il voulut donner le commandement à Estevan Palmeyro, homme âgé, qui avoit de l'experience & du jugement.

Palmeyro refusa l'offre qu'on lui faisoit, en disant qu'il ne vouloit point gouverner un peuple barbare, qui n'avoit ni foi, ni loi. 1608.

Sebastien ramassa cependant tous les Portugais qui étoient dans le pays de Bengale, renouvella un traité d'alliance avec le Roi de Bacala, & alla ensuite chasser les Aracanois de l'isle de Sundina. Il l'executa comme il l'avoit projetté; mais peu content de la gloire qui lui revenoit de cette conquête, il voulut en avoir tout le profit, en s'érigeant en Souverain de l'isle, à quoi les habitans consentirent, lassés de changer si souvent de maître. Sebastien oubliant les services que lui avoit rendus le Roi de Bacala, commença à faire éclater son ambition, par lui déclarer la guerre, & lui enlever l'isle de Patelabanga. Après cette conquête il érigea ses Portugais en troupes reglées, parmi lesquelles il mêla deux mille habitans, qu'il exerça, & disciplina à sa maniere. Ensuite il fortifia plusieurs endroits de l'isle, qu'il munit d'une bonne artillerie, & où il mit ses troupes en garnison. Il institua des loix, dont il ordonna l'observance dans toute l'étenduë de l'isle. Il composa sa maison, il créa

1608. des Charges, il nomma des Officiers pour les remplir, il voulut avoir des Gardes, un Palais, une Cour & des Courtisans. Il établit une douanne dans le principal port de l'isle, où tous les Marchands qui y venoient commercer, payoient de certains droits, qui lui produisoient des sommes considerables. Il arma une grande flote, fit plusieurs courses, amassa de grandes richesses ; & sa puissance devint en peu de tems si formidable, que tous les Princes voisins le redouterent, & rechercherent avec empressement son alliance.

De ce nombre, fut Anaporam, Prince d'Aracan, qui s'étoit revolté contre le Roi son frere, & qui en ayant été vaincu, chercha un azile dans l'isle de Sundina auprès de Sebastien. Il y transporta sa femme, ses enfans & toutes ses richesses. Il donna même en mariage une de ses filles à son protecteur. Ainsi cet homme né de la lie du peuple, dans le village de S. Antoine de Tojal près de Lisbonne, qui avoit passé avec un de ses freres dans le païs de Bengale, en qualité de soldat, & qui avoit fait le mêtier de Portefais, s'érigea tout d'un coup en Souverain, & devint l'époux d'une

grande

grande Princesse. Peu de jours après, qu'il l'eût épousée, Anaporam son beau-pere mourut presque subitement. On ne douta point que Sebastien ne l'eut fait empoisonner, pour s'emparer de tous ses biens, qu'il refusa de partager avec la Princesse sa belle-mere. Cependant, pour réparer en quelque sorte son crime, & son injustice, il voulut la faire épouser à son frere Antoine Carvallo Tibao, son Lieutenant General ; mais cette malheureuse Princesse se refusa constamment à cette honteuse alliance, & resta fidele à la memoire de son époux. 1608.

Antoine Tibao avoit passé par les mêmes emplois que son frere, & il avoit à peu près les mêmes mœurs & le même caractere ; cruel, perfide, sanguinaire, n'ayant aucune idée, ni de la justice, ni de l'honneur. Entraîné par un ambition démesurée, méprisant tous les devoirs, ignorant toutes les bienseances, Tibao ne suivoit dans sa conduite pour regle que ses passions & une valeur témeraire, toujours dangereuse lorsqu'elle n'est point temperée par des principes de vertu & d'équité.

Le Roi d'Aracan déclara la guerre à son frere Sebastien, pour qui la for-

1608. tune se déclara toujours favorable. Antoine Tibao lui-même éprouva ses faveurs : il battit avec cinq vaisseaux une flote de cent, appartenant au Roi d'Aracan. Cette grande Victoire détermina ce dernier à rechercher l'alliance de Sebastien, à condition toutefois, qu'il lui remettroit sa belle-sœur entre les mains, pour la marier au Roi de Chatignan ; ce qui fut executé, quelques oppositions que pût y apporter cette Princesse.

Les Mogols sur ces entrefaites se préparerent à faire la conquête du Royaume de Balva. Le Roi d'Aracan & Sebastien s'unirent pour l'empêcher. Tant qu'ils furent unis, les Mogols ne firent que de mediocres progrès ; mais Sebastien, qui ne connoissoit de Loix, que celles qu'il recevoit de ses interêts, s'accorda en secret avec les Mogols : non content d'abandonner si indignement son allié, il fit même égorger tous les Aracannois, qui se trouverent parmi ses troupes. Après cette affreuse trahison il se retira dans son isle, laissant le Roi d'Aracan à la merci des Mogols, qui le réduisirent bien-tôt à la derniere des extremités.

Sebastien, après l'avoir jetté par sa

perfidie dans cette triste situation, 1608.
voulut lui porter les derniers coups, en allant avec une flote ravager toutes les côtes de son Royaume. Rien n'égale les cruautés, que cet homme exerça dans tous les endroits, où il aborda. Il massacroit les hommes, il couvroit les femmes & leurs filles de honte & d'infamie, en les abandonnant à la fureur brutale de ses soldats; il faisoit écraser leurs enfans contre des pierres, & il se plaisoit à donner aux vieillards une mort longue & douloureuse, après les avoir obligez d'assister aux massacres de leurs femmes, de leurs filles, & de leurs enfans. Le Roi d'Aracan le vit jusque dans le Port de la capitale de ses Etats, porter le fer & le feu. Outré de douleur, de rage & de colere, mais trop foible pour oser la faire éclater, il lui envoya un de ses neveux, pour le prier de l'épargner & de suspendre tant de cruautés; mais Sebastien qui se faisoit une joye barbare de sa peine, le fit empaler à la vûë de toute la ville. Après ce dernier excès d'inhumanité, il se retira dans l'Isle de Sundina, pour y jouir du fruit de ses trahisons & de sa barbarie. Nous verrons dans le Livre suivant la suite de ses fort-

1600. faits, leurs progrez, & leur terme.

Tandis que toutes ces choses se passoient dans le pays de Bengale, les Anglois & les Hollandois envoyoient souvent des vaisseaux dans les Moluques & les isles voisines. Les Anglois même, s'étant unis aux habitans de l'isle de Java, allerent assieger la forteresse, que les Portugais avoient dans l'isle d'Amboine, qui pour lors étoit mal-pourvûë de munitions & de soldats. Neanmoins, moyennant quelque secours que les habitans de Tidor leur envoyerent, les assiegez soutinrent tous les efforts des assiegeans. Les Javois s'en retournerent dans leur isle, & les Anglois revinrent en Europe.

Depuis que les Portugais avoient été chassés de l'isle de Ternate, les Hollandois s'y étoient introduits, & ils menaçoient de les faire sortir encore de l'isle de Tidor, où le Roi, comme nous avons déja dit, leur avoit permis de s'établir. En effet, les Hollandois & les Ternatins allerent les assieger dans leur nouvelle forteresse, mais inutilement. Délivrez de ce péril, ils tomberent dans un plus grand : deux de leurs principaux Officiers se broüillerent,

& les soldats prirent parti & se partagerent : en vain le Gouverneur voulut interposer son autorité ; on en seroit venu aux mains, sans les Jésuites, qui par leur prudence, appaiserent ces dissentions domestiques, dont les consequences étoient extrêmement dangereuses. 1600.

Les Portugais, qui étoient dans l'isle d'Amboine, furent informez vers ce tems-là, qu'il étoit arrivé deux vaisseaux Hollandois au port d'Itto. Ils y allerent aussi-tôt, y brûlerent plusieurs bourgs, villes & villages, & y passerent au fil de l'épée une partie des habitans. Mamala, leur principale ville, fut entierement consumée par les flâmes : les Portugais jusqu'alors avoient tenté vainement de la prendre. Les Ittons commencerent à se repentir du mépris qu'ils avoient fait de leur alliance ; mais ce repentir étoit inutile. Les Portugais, voulant venger les affronts passés, ne respiroient que leur destruction. Ils revinrent, peu de tems après cette premiere expedition, dans l'isle, où ils ne firent pas de moindres ravages, malgré les Hollandois, que les Ittons avoient appellez à leur secours.

Ces actions, toutes valéureuses

1600. qu'elles étoient de la part des Portugais, furent entierement effacées, par celles que fit dans ces mêmes isles, l'année suivante, André Furtado de Mendoce. Voici pour quelles raisons, le Viceroi Ayres de Saldagne l'y renvoya. Malgré les victoires que les Portugais y remportoient, leurs affaires y empiroient de jour en jour, sur tout depuis que les Hollandois y avoient pénétré. Ils avoient découvert une route nouvelle, ensorte qu'ils abregoient tellement le chemin; qu'ils faisoient souvent ce voyage en quatre mois de tems. Ils y envoyoient toutes les années plusieurs vaisseaux, dont ils infestoient tous ces quartiers-là. Les Portugais n'y pouvoient plus commercer sans danger. Le Roi Catholique, voulant y assurer leur navigation, donna des ordres à Ayres de Saldagne, pour qu'il y fît passer une bonne flote. Ayres obéït, & confia cette expéditon au brave Mendoce. On ne pouvoit faire un meilleur choix. Mendoce, outre qu'il étoit brave, étoit sage, vertueux, & plein de Religion. En partant, Saldagne lui ordonna de livrer bataille aux Hollandois, s'il les rencontroit; & de châtier en passant quelques petits Rois

de l'isle de Java, & de l'isle de Sumatra, dont le Viceroi étoit mécontent. 1601.

Mendoce, ayant reçu ses instructions, mit à la voile, & sortit du port de Goa vers le mois de Mai, avec six gros galions, dix-huit galiotes, & une galeace. En arrivant près de l'isle de Ceilan, un coup de vent rejetta les galiotes, & la galeace du côté de Goa. Mendoce continua neanmoins sa route, & relâcha à Malaca. Là, à la place de ses galiotes, il prit des vaisseaux, & marcha vers le détroit de la Sonde. En y arrivant, il trouva le Roi de Palimban, qui avoit uni ses forces avec le Roi de Sonde, pour s'opposer à son passage. Comme Mendoce se préparoit à les combattre, il apperçut sept vaisseaux Hollandois. Au lieu d'attaquer les Barbares, il alla fondre sur les derniers, qui à son approche, gagnerent le vent, & s'enfuïrent. Mendoce les poursuivit quelques jours: il se trouva si éloigné du détroit de la Sonde, qu'au lieu d'y revenir, il alla droit à Amboino, où il arriva heureusement, comme les Portugais en alloient abandonner aux Hollandois la citadelle.

La citadelle délivrée, Mendoce la fit fortifier beaucoup mieux qu'elle

1601. n'étoit, & fit radouber tous les vaisseaux qui étoient dans le port. D'abord après, il porta la guerre aux habitans d'Itto, qui se liguerent avec les Hollandois, dans le dessein d'aller eux-mêmes attaquer les Portugais dans l'isle d'Amboine, & dans celle de Tidor. Les Hollandois, s'étant engagés à fournir dix vaisseaux pour cette expedition, se presenterent le 10. de Mars à la vûë des petites isles de Rosatel. Là, ils se diviserent en deux escadres. La premiere, composée de sept vaisseaux, prit le chemin de l'isle de Banda, pour passer de là dans celle de Tidor; & la seconde composée de trois vaisseaux, fit voile vers l'isle de Burro. Mendoce en fut informé par le Pere Louis Fernandez Jésuite, qui le sollicita vivement de se rendre incessamment à Tidor.

Mendoce lui promit de le faire; mais auparavant, il conçut le dessein d'aller châtier les habitans de la ville de Rosatel, qui favorisoient aussi les Hollandois. Leur ville étoit située sur une montagne escarpée de tous côtez, & d'un accès très-difficile. Les habitans, à l'approche des Portugais, brûlerent leurs maisons, & s'allerent retrancher dans un endroit de la mon-

tagne, où ils avoient déja fait retirer 1601.
leurs femmes & leurs enfans, & où l'on ne pouvoit parvenir que par des sentiers roides & coupez par de larges fossés. Malgré tous ces obstacles, les Portugais le tenterent, & le tenterent heureusement. Leur audace épouvanta les insulaires. La crainte de se voir massacrer avec leurs femmes & leurs enfans, leur ferma les yeux, sur les avantages qu'ils pouvoient retirer de la situation du lieu; ils se rendirent sans combattre.

A la vûë de Rossatel soumis, les Ittons tremblerent pour eux, malgré l'alliance qu'ils avoient contractée avec les Hollandois. Ils avoient deux Forts, situés sur deux montagnes, appellez l'un le Nao, & l'autre le Bemnao. Ils abandonnerent Itto pour s'y retirer. Le Nao étoit environné de rochers, & de torrens, dont la perspective formoit un païsage, qui par son aspect sauvage, inspiroit je ne sçai quelle horreur mêlée d'admiration. On n'y pouvoit monter que par des sentiers, qu'on faisoit garder par des mousquetaires. Sur le haut de la montagne, on voyoit s'étendre une large plaine, terminée par d'au-

1601. tres montagnes, qui s'élevant par degrez, sembloient se perdre dans les nuës. Au milieu de la plaine étoit un grand bourg avec des jardins, couverts d'orangers, de limoniers, de citroniers, & d'autres arbres de toute espece, & arrosés par differens canaux d'une eau transparente. Le Bemnao, c'est-à-dire, le fils de Nao, surpassoit encore le Nao en beauté, & en grandeur.

Mendoce, un moment avant d'attaquer, fit sommer les Ittons par deux Amboinois, de se rendre. Se voyant dans un lieu inaccessible, ils répondirent, qu'étant sujets du Roi de Ternate, & voulant se conserver dans l'alliance des Hollandois, ils ne pouvoient entrer dans aucune espece d'accommodement avec les Portugais. Mendoce fit donner le signal pour commencer les attaques. Après des peines & des fatigues incroyables, les Portugais gagnerent une élevation, d'où ils voyoient les Ittons à découvert. On les harcela pendant toute la nuit à coups de mousquet : le lendemain, on gagna tout-à-fait la montagne, & l'on força les Ittons à se soumettre. Cette promte victoire remportée sur des hommes, qui passoient

pour les plus vaillans du pays, intimida 1601.
tellement les peuples des isles voisines, qu'ils se hâterent à l'envi, d'envoyer vers Mendoce, pour lui demander sa protection & son amitié. On rasa la citadelle, que les Hollandois avoient dans l'isle d'Itto, & l'on obligea le Roi à se reconnoître vassal du Roi de Portugal.

De l'isle d'Itto, Mendoce passa dans celle de Varenula, dont la Ville capitale étoit riche, & fort puissante, à cause des cloux de girofle dont cette isle abonde, & dont les habitans font un commerce immense avec les étrangers. Elle est située sur un rocher qui s'éleve sur le rivage de la mer. Les maisons en sont bien bâties : les Hollandois y avoient un fort, & les Ternatins un autre. A l'arrivée de l'armée Portugaise, les Chefs des habitans allerent trouver Mendoce. Le lendemain, ils abandonnerent leur Ville, & s'enfuirent plus avant dans l'isle. Les Portugais la pillerent, la brûlerent & raserent les deux forteresses.

Tous ces peuples differens étant soumis, Mendoce leur assigna un jour, pour venir rendre hommage, & prêter serment de fidelité dans la forteresse d'Amboine, entre ses mains. Il en

1601. retint quelques-uns en ôtage. Ensuite on travailla à les éclairer des lumieres de l'Evangile, & dans peu de tems on vit faire des progrès considerables dans toutes ces isles à la Religion Chrétienne. Enfin Mendoce passa dans les Moluques, pour reprimer l'insolence des Ternatins, qui avec le secours des Hollandois, ne cessoient point d'inquieter les Portugais qui étoient dans Tidor. Mendoce ayant ordre exprès d'assieger la citadelle de Ternate, aborda au port de cette Ville, emporta d'emblée deux boulevards qui lui servoient de deffense, & causa de grands dommages aux habitans. Mais, manquant de vivres, les maladies s'étant mises dans son armée, & la saison s'avançant, il abandonna l'entreprise, & se hâta de gagner Malaca. Il employa trois ans à faire tout ce que nous venons de rapporter, & pendant tout ce tems-là, il ne reçut aucun secours ni d'argent, ni de troupes, ni de poudres, ni d'aucune sorte de munitions, pour continuer la guerre; ce qui le força à tout quitter. On ne sçait si ce fut par negligence, ou par envie, qu'on oublia de lui envoyer toutes ces choses. Il est certain qu'il eût réduit toutes ces isles sous la

domination Portugaise, si on l'eût mis en état de poursuivre ses desseins ; le Gouvernement fit une faute extrême dans cette occasion. 1601.

Ce n'est pas ainsi qu'en agirent les Hollandois. Après avoir perdu le fort d'Irto, & Varenula, voyant qu'ils étoient en danger d'être entierement chassés du pays, & de perdre le commerce des épiceries, qui leur rapportoit des sommes immenses; ils envoyerent une flotte de quatorze vaisseaux. L'an 1605, le vingt-deux Février, ils allerent assieger la citadelle d'Amboine, qui manquant de toutes choses, fut contrainte de capituler & de se rendre. Ils traiterent assez bien les habitans, & reçurent leur serment de fidelité au nom du Comte Maurice, Prince d'Orange, & permirent aux Portugais de se retirer, où ils souhaiteroient; la plus grande partie passa dans l'isle de Zebu aux Philippines.

Les Hollandois, sans perdre le tems, partirent immediatement après la réduction d'Amboine, pour assieger la forteresse de Tidor. Les Portugais qui y étoient en garnison, en furent avertis par un vaisseau Anglois, qui parut dans ces mers, & qui échangea

1605. avec eux ses marchandises, consistant en vins, huiles, legumes, & toiles, contre des cloux de girofle. Les Portugais leur proposerent de se joindre à eux, contre les Hollandois; mais les Anglois se refuserent à cette proposition, à cause de l'union qui regnoit entre les deux nations. Cependant les Portugais reparoient leurs fortifications, en faisoient de nouvelles, & remplissoient leurs magasins de vivres. Les Hollandois parurent enfin, & allerent aborder à une pointe de l'isle, appellée Saconora. Delà, ils firent sommer le Roi de Tidore de leur livrer les Portugais; ce que ce Prince refusa avec indignation. Alors les Hollandois attaquerent & prirent deux galions, appartenans aux Portugais, & qui venoient de Malaca à Tidor pour y apporter des munitions.

Après cette prise, les Hollandois esperant que le Roi de Tidor seroit plus traitable, le firent sommer une seconde fois de leur livrer les Portugais; mais cette seconde sommation eut le même effet que la premiere. Ce Prince plein de vertu & de courage, demeura constamment fidele à ses alliés. Le lendemain de cette

sommation, le Roi de Ternate vint 1605.
joindre avec son armée l'armée Hollandoise. Il se chargea d'attaquer la citadelle par terre, tandis que ses alliés l'attaqueroient par mer. Ils l'eussent vainement assiegée, sans le feu qui prenant aux poudres, fit sauter en l'air une partie de la citadelle, avec ceux qui la deffendoient. Ceux qui échapperent à cet accident, n'ayant plus de quoi se deffendre se rendirent. Les Hollandois, leur fournirent des vaisseaux, pour s'en aller dans l'isle de Manille, capitale des Philippines, où commandoit Dom Pedre d'Acugna, à qui le Roi Catholique avoit envoyé des ordres, afin qu'il joignît ses forces à celles de Mendoce, pour faire la guerre aux Hollandois. Mais soit qu'il ne reçût point ces ordres à tems, soit qu'il ne voulût point les executer, il laissa agir Mendoce tout seul, sans lui fournir le moindre secours. Neanmoins après son départ, & la perte de la citadele de Tidor, il arma une flotte de trente-cinq voiles pour recouvrer les Moluques. D'abord il alla à Tidor, d'où il passa à Ternate.

Il y aborda, & prit terre le premier d'Avril, l'an 1606. vers le milieu du jour, tout le monde se reposant à cau-

1606. se de la chaleur. Les sentinelles avertirent qu'ils voyoient sortir un gros de troupes de la citadelle. Dom Juan Rodriguez Camello alla à leur rencontre, avec soixante Portugais. Il tomba tête baissée sur eux, en tua une partie, mit l'autre en fuite, la poursuivit, la joignit, & entra pêle & mêle avec elle dans la citadelle. Là, le combat se renouvella: les Ternatins furent vaincus, & tout subit la loi des Portugais. Le Roi s'enfuit avec le Prince son fils, & quelques Seigneurs dans l'isle de Gilolo. Le Roi de Tidor qui brûloit de se venger des insultes qu'il en avoit reçûes, les poursuivit inutilement. Acugna apprit le lendemain de cette action, que Cachil Ameat, homme de poids & d'autorité parmi les Ternatins, s'étoit retiré à Lacomo. Il l'envoya chercher, le reçut honorablement, & se servit de sa médiation, pour persuader à son maître, de revenir dans son isle avec le Prince son fils & les Seigneurs qu'il avoit auprès de lui. Ameat réüssit dans sa negociation; le Roi revint, & d'Acugna, pour ne plus l'exposer aux desirs d'une seconde révolte, l'amena avec lui aux Philippines.

Ce succès rapide, & presque impré-

vû, n'étonna point les Hollandois. 1606.
Au contraire ils résolurent d'établir solidement leur domination dans les Moluques. Comprenant qu'ils n'en viendroient jamais à bout, tant que Malaca seroit dans la puissance des Portugais, ils formerent le dessein de leur enlever cette place, qui leur servoit d'entrepôt. Pour réüssir dans cette entreprise, ils commencerent à rechercher l'alliance de dix ou douze petits Rois barbares, établis dans le voisinage de Malaca. Ils n'eurent pas beaucoup de peine à gagner ces Princes Infideles, qui naturellement détestoient la domination Portugaise. Ayant fait un traité d'alliance avec les Hollandois, ils armerent tous pour assieger Malaca, & par terre & par mer, & pour réduire cette place par la famine, si on ne pouvoit la réduire par la force des armes. La flote destinée pour cette expedition sortit des ports d'Hollande, sous les ordres de Corneille Matelief, qui alla hyverner dans l'isle de Comoro, entre le Mozambique, & la Ville de Goa. Delà, malgré la rigueur de la saison, il poursuivit sa route, & se rendit aux environs de Malaca, où elle trouva les Rois barbares, avec leurs

1606. armées navales, qui toutes réünies ensemble, faisoient trois cens vingt-sept vaisseaux, tant galeres que galiotes. Leurs troupes montoient à quatorze mille hommes, sans les Hollandois, qui étoient au nombre de quinze cens.

Mendoce commandoit pour lors dans Malaca, qui étoit tellement dépourvû de vivres & de munitions, qu'il étoit presque moralement impossible, de deffendre cette place contre tant d'ennemis. Au reste, si cette Ville se trouvoit ainsi dépourvûë, c'étoit la faute du Viceroi Martin Alfonse de Castro, qui avoit ordonné à Mendoce de donner quatre vaisseaux de guerre, pour escorter la flote qui revenoit de la Chine. Les meilleurs soldats qui étoient dans Malaca montoient ces vaisseaux: tous les vivres & presque toutes les munitions qui étoient dans les magasins avoient été employés pour les équiper; enfin il n'étoit resté que quatre cens Portugais dans la place. A la verité, lorsqu'on avoit dégarni Malaca, il sembloit qu'il n'y eût rien à craindre, la saison de venir d'Europe dans l'Inde étoit passée; on ignoroit que les Hollandois fussent dans l'isle de Comoro,

& l'on n'avoit aucun soupçon de l'alliance qu'ils avoient contractée avec les Princes barbares tant ces mêmes Princes avoient gardé le secret. 1606.

On fut donc fort étonné lorsque le vingt-neuf d'Avril on vit arriver les Hollandois & les Barbares devant Malaca. Le même jour ils descendirent à terre avec leurs alliés, & le même jour ils investirent la place. Les Portugais & les habitans de Malaca brûlerent toutes les maisons, qui étoient hors de la Ville, de crainte que l'ennemi n'en retirât quelque avantage. Ensuite Mendoce fit la revûë des troupes qui lui restoient : il ne trouva que cent quarante-cinq Portugais & quelques Japonois en état de bien servir. Les Japonois à la vérité n'étoient ni moins vaillans, ni moins courageux que les Portugais. On leur confioit les mêmes postes, & Mendoce les exposoit aux plus grands périls, pour épargner le sang de ses Compatriotes.

Les ennemis ayant fait leurs approches, & leurs corps de garde étant posés autour de la Ville, ils commencerent à la canonner avec vingt-cinq pieces de grosse artillerie. Bien-tôt tous les retranchemens, que les assié-

1606. gez avoient faits pour leur deffense, furent renversés, & les Hollandois moyennant leurs tranchées, s'approcherent du corps de la place. Sur ces entrefaites il arriva à Malaca un vaisseau Marchand, qui n'ayant pû, à cause de la flote ennemie, entrer dans le port, alla débarquer plus loin, vers l'endroit où la peninsule se joint à la terre ferme. Delà l'équipage se mit en marche, & après beaucoup de fatigues & de dangers échapés, il se rendit à Malaca, & trouva moyen d'entrer dans la Ville. Ce secours ranima le secours des assiegez. Cependant on commençoit à y ressentir vivement la disette des vivres. Mendoce fut obligé de permettre aux soldats de faire souvent des sorties, & d'aller couper dans les campagnes des herbes & des racines pour s'en nourrir. Dans presque toutes ces sorties ils rencontroient l'ennemi; ils en venoient aux mains, & les Japonnois ne manquoient presque jamais de lui causer des pertes considerables. Ils se battoient en désesperés; prodigues de leur sang, ils sembloient, à la maniere dont ils se précipitoient dans le péril, qu'ils ne cherchoient qu'à perdre la vie.

Il y avoit déja trois mois que le siége duroit, & les Malayois étoient presque réduits à la derniere extrémité, lors que les Hollandois reçurent un avis, par lequel on les informoit, que le Viceroi des Indes, Martin Alfonse de Castro, s'étoit mis en mer pour secourir Malaca. Cette nouvelle, à laquelle ils ne s'attendoient point, jetta une telle consternation parmi eux, qu'ils leverent promptement le siége, gagnerent leurs vaisseaux, & prirent le large. Cette retraite, qui avoit tout l'air d'une fuite, les décredita infiniment parmi les Barbares. Si Malaca fut tombé entre leurs mains, les Portugais en perdant cette Place, eussent perdu en même-tems le commerce de la Chine, & du Japon. 1606.

L'avis, qu'on avoit donné aux Hollandois, sur le voyage du Viceroi à Malaca, étoit fondé sur la verité. Il étoit parti de Goa au commencement de Mai de l'an 1606. ayant laissé le Gouvernement de l'Inde haute à Dom Alexis de Meneses Archevêque de Goa. Le Viceroi avoit divisé sa flote en deux grandes Escadres, qui se rejoignirent au Golphe de Bengale le 3. de Juin & allerent fondre en-

1606. semble sur les Achenois, & les autres Princes barbares qui s'étoient ligués avec les Hollandois. Ce fut à la vûë d'Achen, que le Viceroi apprit, qu'on assiégeoit Malaca; car jusqu'alors il n'en avoit rien sçu. Le Viceroi même méprisa cette nouvelle, ne pouvant s'imaginer que les Hollandois fussent encore arrivés de l'Europe dans les Indes. Dans cette idée il persista dans le dessein de punir les Achenois. Toutefois avant de faire la moindre hostilité, il fit sommer le Roi d'Achen de se soumettre aux Portugais, & de réparer par sa soumission les injures qu'il leur avoit faites. L'Achenois surpris lui envoïa un Ambassadeur avec des rafraichissemens. Cet Ambassadeur avoit ordre de traiter de la Paix. Tandis qu'on negotioit, les Hollandois qui étoient dans Achen, disposerent le Roi & tout ce qui étoit necessaire pour une longue défense. Lorsque l'on fut en état, on fit avertir en secret l'Ambassadeur de se retirer; & les Portugais qui étoient descendus à terre pour chercher de l'eau, furent tous massacrez, à l'exception d'un Cafre, qui se jetta dans la mer, & alla joindre la flote à la nage. Y étant arrivé, il se

fit transporter dans le vaisseau du Viceroi, qu'il informa du malheur arrivé à ses soldats. Le Viceroi vouloit assiéger Achen pour se venger de cette perfidie; mais craignant que le siége ne tirât en longueur, & qu'une plus long sejour devant cette place, ne fît avorter ses autres desseins, il se contenta de brûler quelques vaisseaux, qui étoient dans le Port d'Achen & de poursuivre sa route vers Malaca. 1606.

La nouvelle du siege de cette place lui fut alors confirmée. Il força de voiles, & le 13. d'Août il arriva à six lieuës de Malaca, avec toute son armée, à l'exception d'un galion commandé par Dom Ferdinand Mascaregnas. Le General Hollandois, qui avoit, comme nous l'avons dit, levé le siege, alla le combattre, pour ne pas lui donner le tems de se reconnoître. Le 19. du même mois d'Août on en vint aux mains, sur les trois heures après midi: le combat dura jusqu'à sept, & il recommença le lendemain avec la même fureur que le jour precedent. La Victoire demeura encore en suspens dans ce second combat; mais dans les jours suivans, les Portugais mirent en fuite les Hollandois. Si on les eût poursuivis, on les eût pris,

1606. ou fait échoüer sur la côte, tant ils étoient maltraités; mais on les laissa fuïr tranquillement; en quoi le Viceroi fit une grande faute. Il sçut vaincre, sans sçavoir profiter de sa victoire. Content d'avoir vû fuïr l'ennemi devant lui, il entra en triomphe dans Malaca, où il donna les éloges & les recompenses duës au merite de Mendoce. Ensuite, il établit un Hôpital general dans cette ville, pour les soldats malades, ou pour ceux qui avoient été blessés, pendant le siége, & dans les derniers combats qu'il venoit de livrer. Il confia l'administration de cet Hôpital aux Jesuites, qui avoient rendu, & sur sa flote & dans la ville, des services importans.

Le Viceroi étant persuadé que les Hollandois n'oseroient plus se montrer devant Malaca, divisa sa flote en deux escadres; une desquelles reçut ordre d'escorter jusqu'à Goa quelques vaisseaux marchands. L'Amiral Hollandois, dès qu'ils furent partis, revint croiser avec neuf vaisseaux autour de Malaca. Il s'avança même près du port, & s'y tint pendant trois ou quatre jours sans insulter à l'autre escadre Portugaise, qui y étoit restée. Dom Ferdinand Mascaregnas, ne pouvant supporter

ſupporter d'être ſi près de l'ennemi 1606.
ſans combattre, alla l'attaquer de ſon propre mouvement, avec le galion qu'il commandoit. Le Viceroi envoya après lui, Pierre Maſcaregnas ſon frere, jeune homme d'une grande valeur, & d'une grande ſageſſe, pour le faire revenir. Pierre employa vainement la priere & la menace; rien ne put détourner Ferdinand de ſon deſſein. Il engagea le combat, & les deux freres, après avoir fait des actions prodigieuſes de valeur, furent tous les deux tuez. Malgré leur mort on ſauva le galion; mais en le ſauvant, Sebaſtien Suares d'Albergaria y perdit le ſien. Il coûta cher aux Hollandois, qui furent obligez de ſe retirer dans le Port de Jor, pour y réparer leurs vaiſſeaux.

Là, ils apprirent que les ſept Galions, que le Viceroi avoit fait partir pour eſcorter les vaiſſeaux Marchands, qui alloient à Goa, s'étoient arrêtez au Golphe de Pulo Botum, éloigné de ſoixante-dix lieuës de Malaca. Les Hollandois réſolurent de les y aller ſurprendre. Les Portugais en furent avertis, & leur Commandant Alvarès de Meneſes, ſe prépara à les bien recevoir. Les Hollandois ne tar-

1606. derent pas long-tems à se montrer. On demeura sept jours à s'observer, sans en venir aux mains. Vers le milieu du septiéme, on se canonna avec beaucoup de furie. Cette espece de combat dura sept heures, pendant lesquelles les Hollandois perdirent tant de monde, qu'ils furent contraints de se retirer dans le Port de Pera & d'y faire brûler trois de leurs vaisseaux, ne leur restant pas assez de Matelots & de Soldats pour les conduire. En sortant du Port de Pera, ils s'en retournerent pour croiser devant Malaca. Alvarès de Meneses y étoit de retour avec ses sept galions; ce qui obligea les Hollandois à se retirer, sans avoir rien entrepris.

Martin Alfonse de Castro y mou-
1607. rut sur ces entrefaites, après avoir gouverné les Indes pendant l'espace de deux ans. Dom Alexis de Meneses, Archevêque de Goa prit en main les rênes du gouvernement. Castro étoit un de ces hommes, dont les vertus & les qualités n'étoient ni médiocres, ni superieures, de ces hommes enfin, qui n'honorent ni ne dèshonorent les emplois qu'on leur confie, & qui toutefois sçavent se maintenir,

avec quelque honneur dans les dig- 1607.
nités aufquelles le hafard, ou la naiffance les éléve.

Pendant le gouvernement d'Alexis de Menefes, les Hollandois, qui faifoient des profits confiderables dans les Indes, voulurent tenter de s'établir auffi fur les côtes Orientales de l'Afrique, & fur tout de s'y emparer du Mozambique, où commandoit Etienne d'Ataïde. Ils armerent donc une flote de huit gros vaiffeaux, qu'ils y envoyerent fous les ordres de Paul Vacarden. Vacarden arriva au Mozambique vers le mois de Mars, & entra fans nul obftacle dans le port. Les Portugais abandonnerent la Ville, pour s'enfermer dans la citadelle avec tous leurs biens. Les Hollandois les y bloquerent. Les Portugais n'étoient en tout que quarante en état de combattre. Toutefois Ataïde fe mit en devoir de fe deffendre. Les Hollandois, après s'être faifis du Couvent des Jacobins, ouvrirent la tranchée. Ils efperoient d'emporter bien-tôt la place, parce qu'ils fçavoient qu'on y manquoit d'eau; mais une pluye étant furvenuë, toutes les citernes de la citadelle furent remplies. Ce fecours imprévu releva autant le

1607. courage des Portugais, qu'il abatit celui des Hollandois. Les premiers firent pendant la nuit une sortie, mirent en fuite les derniers, & comblerent leurs tranchées.

Cet échec ne rebuta point les Hollandois : ils recommencerent leurs travaux, & les pousserent avec vigueur. Cependant, voyant au bout de deux mois, qu'ils n'en étoient pas plus avancez ; ils se déterminerent à lever le siege. Avant de quitter l'isle, l'Amiral Hollandois écrivit une lettre à Ataïde, pour l'avertir, qu'il y alloit tout mettre à feu & à sang, s'il ne lui remettoit incessament la citadelle entre les mains, ou s'il ne lui payoit une somme considerable d'argent. Ataïde répondit, qu'il n'avoit point ordre d'entrer en aucun accommodement avec lui ; mais seulement de le combattre s'il l'attaquoit. Alors les Hollandois se répandirent dans l'isle, & la ravagerent. Après cet exploit barbare, ils leverent les ancres, sortirent du port, & gagnerent l'isle de Saint George, où ils se rafraîchirent pendant quelques jours.

Un mois après leur départ, la flote qui étoit partie de Lisbonne, pour aller aux Indes, sous les ordres de Jérôme

Coutigno, arriva au Mozambique. 1607.
Son arrivée causa une joie universelle dans toute l'étenduë de ce païs; mais l'image déplorable, sous laquelle le Mozambique se presenta aux yeux des nouveaux venus, les jetta dans une profonde tristesse. Coutigno repara les fortifications de la citadelle, & il la pourvut de vivres & de munitions. Comme il alloit repartir pour se rendre à Goa, on vit reparoître la flote Hollandoise, qui peu de jours après se retira tout à fait, & Coutigno se rendit à Goa vers le dix d'Octobre 1607.

Au commencement de l'année 1608. Dom Juan Pereira Froyas, Comte de la Feira, partit de Lisbonne pour les Indes, en qualité de Viceroi. Il étoit d'une naissance distinguée. La flote qui l'accompagnoit étoit composée de six vaisseaux de guerre, & de huit galions, qui avoient pour Capitaines Michel Correa de Meneses Bearem, Dom Louis de Sousa, Pedre Toar, Cristoval de Sequeira & Alvarenga, Dom Pedre Mascaregnas, Dom Cristoval de Norogna, François Sodre Pereira, Diegue de Sousa Meneses, Manuel de Silva & Acugna, Dom Constantin de Meneses, Dom

1607. Lope d'Almeida, Manuel de Mattos & Almada, & Manuel de Frias. A peine cette flote eut-elle gagné la pleine mer, que le Viceroi mourut de maladie. Manuel de Frias ramena son corps à Lisbonne, & Dom Cristoval de Norogna, comme Amiral, conduisit le reste de la flote dans les Indes.

L'Archevêque de Goa s'y étoit démis du commandement, & l'avoit déposé entre les mains d'André Furtado de Mendoce. Il n'y avoit point de Portugais dans toutes les Indes, qui fût plus digne, ni plus capable de remplir ce pôste. Cependant la plûpart des Officiers ne virent point son élevation sans envie. Ils répandirent même dans le public, que Mendoce plus soldat que Capitaine, n'étoit propre qu'à obéir, & non à commander. Que le gouvernement des Indes étoit d'un poids trop considerable, pour en charger quelqu'un aussi foible que lui : qu'il ne s'agissoit point d'un coup de main, pour être à la tête du gouvernement; mais d'une conduite sage, éclairée, & qui sçût embrasser d'un coup d'œil toutes les differentes parties, qui le constituoit; sans quoi, on couroit risque de tout perdre. Ces discours, qu'une basse jalousie sçait tou-

jours hasarder sans preuves, avoient 1607.
outre l'envie, pour fondement, la sévérité de Mendoce, ami de la discipline, & de l'ordre, & ennemi du luxe, & du dérangement, dans lesquels vivoient la plûpart des Officiers. Simplement vêtu, simplement logé, Mendoce fuyoit tout faste & tout plaisir frivole, qui pouvoit amolir l'esprit, & enerver le corps. Il croyoit que tout amusement, qui n'avoit pas pour but un solide travail, n'étoit fait que pour les femmes. Aussi dès qu'il avoit expedié les affaires, qui dépendoient uniquement du cabinet, on le voyoit dans les chantiers, faisant travailler, & travaillant lui-même à la construction, ou à la réparation des vaisseaux. Delà il se rendoit sur les bords de la mer, y faisoit exercer les Matelots, & leur apprenoit toutes les differentes manœuvres, qui se pratiquoient de son tems dans les combats de mer. Enfin il étoit toujours environné, ou de soldats ou de Matelots, ou de gens de métier, propres à executer toutes les differentes machines, qu'il inventoit pour la guerre. On blâmoit donc hautement cette conduite: on disoit qu'elle ne convenoit point à un Gouverneur des

1607. Indes; mais à un Charpentier, ou à un Matelot, ou tout au plus à quelque simple Ingenieur. Mendoce, à qui tous ces discours étoient rapportez, les méprisoit, & continuoit à s'occuper utilement, afin de se mettre en état d'entreprendre quelque chose de considerable. Cependant comme ces discours augmentoient de jour en jour; & qu'ils auroient pû lui nuire à la fin, il se détermina à assembler les principaux Officiers, qui étoient dans la Ville de Goa, & après leur avoir ordonné de s'asseoir, il leur parla de la sorte.

» Messieurs, je puis vous assurer » que je voudrois voir à la tête » du Gouvernement, un homme di- » gne de toutes manieres, de vous » commander. Si je manque des » qualités necessaires pour mériter » cet honneur, je vais travailler à les » acquerir. Il n'y a personne parmi » vous, à qui le poste que j'occupe, » ne convînt mieux qu'à moi; mais » puisqu'il m'est confié, il ne s'agit » point d'examiner, si j'en suis tout » à fait digne; il faut seulement que » par votre zele, par votre pruden- » ce, par votre courage, & par vos » conseils, on prévienne toutes les » fautes que je pourrois faire. Il faut

» que vous cachiez à nos ennemis, 1607.
» que votre Chef, par son merite, est
» infiniment au dessous de ceux à
» qui il commande. Pourvû que le
» Roi & l'Etat soient bien servis,
» je consens qu'on vous attribuë
» la gloire de tout ce qui se fe-
» ra de bien pendant mon Gou-
» vernement. Tels sont mes sen-
» timens. Je ne prétends rien fai-
» re sans vous le communiquer. Agis-
» sons donc de concert ; ne faisons
» aucune démarche, qui ne soit digne
» de vous & de moi, jusqu'à l'arri-
» vée d'un nouveau Viceroi ; il ne
» tardera pas à venir ; mais en atten-
» dant fuyons l'oisiveté.

Après avoir ainsi parlé, toute l'assemblée se leva, en l'assurant qu'il n'avoit qu'à commander, & qu'on étoit prêt à obéïr. Mendoce qui méditoit de grands projets, travailla avec une ardeur incroyable à un armement considerable. Sur ces entrefaites on vit à la hauteur de Goa, quelques vaisseaux, qu'on prit pour des Hollandois. Mendoce monta sur une galiote, & alla suivi de quelques autres, pour les combattre. En s'approchant, on trouva que les vaisseaux qu'on prenoit pour des Hollandois,

1607. étoient des vaisseaux Portugais, dans lesquels venoit Laurent de Tavora, pour être Viceroi. En entrant dans le port, qui étoit rempli de vaisseaux, Tavora demanda qui étoit celui, qui se mêloit du Gouvernement; Mendoce, lui dit-on. Je m'en suis douté, répondit-il, en voyant la Marine en si bon état. Je suis fâché d'être venu dans les Indes, pour occuper sa Charge. Mendoce, par sa prudence, par sa valeur, par son courage, eût beaucoup mieux gouverné que moi. Je ferai tous mes efforts pour me rendre digne de succeder à un si grand homme. Mendoce lui remit le bâton de Commandement, & peu de jours après, il partit pour le Portugal: mais ce brave homme ne joüit point du plaisir de revoir une Patrie, à laquelle il avoit rendu tant de services: il mourut en chemin. On transporta son corps à Lisbonne, où il fut inhumé dans l'Eglise de Nôtre-Dame de Grace, avec toute la pompe convenable à son illustre naissance. Dans quelque état qu'il fut né, il étoit fait pour devenir grand homme, & pour vivre à jamais dans les fastes, de ceux qui se sont distinguez par leur courage, leur valeur, leur prudence, leur générosité,

& par ce noble désintereſſement, qui donne tant d'éclat à la veritable vertu. 1609.

Cependant Tavora gouvernoit : il arriva preſque au commencement de ſon gouvernement, cinq vaiſſeaux de Portugal. Toutes les eſcadres que Mendoce avoient équipées, pour les differentes parties des Indes, leverent les anchres, & ſortirent du port de Goa. Elles éprouverent la bonne & la mauvaiſe fortune. Celles qui allerent à Ceilan, y eſſuyerent une cruelle guerre contre les habitans qui s'étoient révoltés. Mais il faut remonter au tems que Dom François de Gama, Comte de Videguira gouvernoit les Indes, pour trouver l'origine de cette révolte. Deux Jeſuites allant de Malaca à Goa, relâcherent à Colombo. Les habitans voulurent les y retenir. Mais ces deux Religieux, pour ne point
déplaire à leur Provincial, reſiſterent 1610.
aux habitans, & partirent. L'Evêque 1611.
de Cochim, informé que les Religieux 1612.
de Saint François, de l'Ordre deſquels il étoit, ne ſuffiſoient point pour inſtruire les Ceilanois, écrivit au Viceroi & à l'Archevêque de Goa, afin qu'on envoyât ſix Jeſuites à Ceilan : ce qu'on lui accorda. Ces ſix Jeſuites

1612. furent reçus dans l'isle de la part des habitans, & de Jerôme d'Azevedo, avec les dernieres démonstrations de joie. Les Jesuites commencerent d'abord par apprendre le langage du pays. Ensuite ils prêcherent, & catechiserent avec un succés prodigieux. Ce succés ne plaisant pas aux Franciscains, ceux-ci firent tous leurs efforts pour les faire sortir de l'isle. Les Jesuites en écrivirent en droiture au Roi Catholique, qui envoya des Ordres au Viceroi, pour qu'il eût à les maintenir dans Ceilan. Alors l'Evêque de Cochim divisa l'isle en deux parties, assignant la septentrionale qui étoit la moins connuë aux Jesuites, & la méridionale aux Franciscains. Les Jesuites firent bâtir trois Eglises, l'une à Caymel, l'autre à Mandapé, & la troisiéme à Chilao. Ils y avoient disposé cinq ou six mille personnes à recevoir le baptême, lorsque tout d'un coup un Seigneur Ceilanois, appellé Jean, & que les Franciscains avoient rendu Chrétien, apostasia, & fit révolter toute l'isle contre les Portugais. Les révoltez en vouloient sur tout aux Jésuites. Jerôme d'Azevedo, qui commandoit dans toute l'isle, & qui venoit de soumettre la forteresse de Ba-

lané, au Royaume de Candy, fut contraint de se réfugier à Malvana. Il 1612.
pensa périr dans cette retraite. Pendant quinze jours de suite, il fallut marcher à travers d'épaisses forêts, de montagnes rudes & difficiles, passer des rivieres, franchir des lieux marécageux, & par tout disputer le passage à la pointe de l'épée.

Dès qu'Azevedo fut arrivé à Malvana, il rassembla tout autant de troupes, qu'il pût, & au lieu de fuir devant l'ennemi, il commença par ses succés à le faire repentir de sa révolte. La guerre traînant en longueur, on s'en lassa, & les esprits se disposerent à entendre parler de paix. Alors les Jesuites se montrerent : on les voyoit aller d'un camp à l'autre. Par leur douceur, & par leur patience, ils appaiserent enfin les esprits irritez. Le peuple mit toute sa confiance en eux : la plûpart des Seigneurs, s'étant détachez du Chef des révoltez, rentrerent dans leur devoir, & bientôt les Portugais regagnerent dans l'isle, tout ce qu'ils y avoient perdu, excepté le Roi du Royaume de Candy, qui fit alliance avec Spigberg, Amiral des Hollandois, qui étoient alors à Ceilan.

Tandis que ce que nous venons de

1612. rapporter, se passoit dans l'isle de Ceïlan, celui qui commandoit dans Chaul, se brouilla avec Abdala Cazima, Maure de nation, chargé des affaires de Nizamaluc, dans cette Ville. La querelle fut poussée si loin, qu'on prit les armes, & qu'on en vint à une guerre ouverte. Comme les Portugais ne s'attendoient point à cette rupture, ils furent d'abord assez maltraitez par Abdala, qui avoit de nombreuses troupes, & qui entendoit assés bien la guerre. Tavora fit partir pour secourir Chaul, François de Sottomayor, avec une bonne escadre. Son arrivée ranima le courage des Portugais. On se mit en campagne, on battit Abdala en plusieurs rencontres, & l'on alla dévaster toutes les terres voisines de Chaul, qui appartenoient à Nizamaluc. Celui-ci, craignant que cette guerre ne devînt plus considerable, désavoüa tout ce qu'Abdala avoit fait, & renouvella avec les Portugais l'alliance qui unissoit auparavant les deux nations. Cette paix fut suivie d'un combat, que Nugno d'Acugna livra près de Surate, avec plus de courage que de bonheur, à quelques vaisseaux Anglois, qu'on chassa dans la suite de cette partie des Indes.

Dans les autres, tout s'y mainte-

noit dans le même état, & si Tavora ne faisoit point de nouvelles conquêtes, il conservoit du moins celles qui étoient déja faites. Il fit partir pour la Chine cinq galiotes, commandées par Michel de Sousa Pimentel; & il envoya deux vaisseaux au Japon. Les uns & les autres hyvernerent à Malaca, que les Hollandois se preparoient à attaquer une seconde fois. Le Viceroi y envoya, pour la défendre, Dom Diegue Furtado de Mendoce, avec un escadre pourvûë de toutes sortes de munitions. Mendoce en arrivant au Pulo Botum, fut jetté par une tourmente dans l'isle de Ceilan. Après s'y être rafraîchi, il se remit en mer, rencontra & vainquit quelques vaisseaux Javois. Dès qu'il fut arrivé à Malaca, il en repartit avec Manuel Mascaregnas Homen, & passa dans le Royaume de Pera, pour s'y emparer de trois vaisseaux Guzarates chargés de riches marchandises. Après cette expedition, Mascaregnas revint à Malaca, & Mendoce à Goa, où il trouva que Tavora, avoit remis le Gouvernement entre les mains de Jerôme d'Azevedo. Tavora étoit déja avancé en âge. Ses mœurs étoient douces. Il aimoit la justice, & il la rendoit exactement. 1612.

1612. Plus enclin à la paix qu'à la guerre, son gouvernement, aux expeditions près, que nous venons de rapporter, se passa assés tranquillement.

L'Eglise dans les Indes pendant tous ces tems-là, fut agitée par quelques hérésies, que l'Archevêque de Goa, Dom Alexis de Meneses, étoufa dès leur naissance, en les censurant dans un Concile assemblé en differents tems dans la Ville de Goa, pour cet effet. La Religion fit de grands progrez, tant dans la Chine, que dans le Japon, par les travaux & les soins continuels des Jesuites. Outre les services qu'ils rendoient à la Religion, ils en rendoient, par le moyen de cette même Religion, de considerables à l'Etat; en maintenant l'union & la confiance entre les Portugais & les Indiens; en veillant, & en informant exactement les Vicerois, ou les Commandans, ou les Gouverneurs des places, de tout ce qui se passoit. Ensorte qu'on peut dire, qu'ils ont presque autant contribué à la conquête des Indes, par leurs travaux Apostoliques, que les Vicerois & les Gouverneurs par leurs exploits militaires.

Fin du vingt-troisiéme Livre.



HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE VINGT-QUATRIE'ME.



TANDIS que les Portugais prodiguoient leur sang, pour conserver leurs conquêtes dans les Indes, les Jesuites de la même Nation prodiguoient, comme nous venons de le dire, le leur, pour y établir solidemment la Religion Chrétienne. La Religion fait partie de l'histoire des Nations. Ainsi nous allons succintement raconter ce qui se passa à cet égard, tant dans les Indes, qu'en Afrique & dans l'Amerique, depuis l'an 1600. jusqu'à 1612. que Jérôme Azevedo fut élevé à la dignité de Viceroi des Indes. 1600.

1600. L'Empire de la Chine, dont nous avons déja parlé, fut le théâtre où se passerent les plus grands évenemens. Dès l'année 1599. les Jesuites y avoient déja quatre maisons. L'une à Macao, l'autre à Xancheo dans la Province de même nom; la troisiéme à Nanchan dans la Province de Quianci; & la quatriéme dans la cité de Nanquin, à trois cens lieuës de Macao. Macao est situé dans une peninsule dépendante de la Province de Canton. Elle est sans murailles & sans rempatts, peuplée de Portugais, & gouvernée par un Mandarin, au nom de l'Empereur de la Chine. Les Jesuites y ont une grande maison, d'où ils tirent tous les Missionnaires qu'ils envoyent au Japon. Ils y enseignent publiquement les Belles-lettres, la Philosophie, & la Theologie. Les Chinois y envoyoient leurs enfans pour y faire leurs études : & les Jesuites, par une sage politique, n'oublioient rien pour les y attirer. Ces enfans, parvenus dans la suite aux premieres Charges de l'Empire, devenoient autant de Protecteurs pour eux.

Outre ces quatre établissemens, ils résolurent d'en faire un cinquiéme à

Pequin, lieu, où résidoit l'Empereur, 1600.
afin d'être plus à portée de faire leur Cour à ce Prince. Le Pere Mathieu Ricci, partit donc avec deux ou trois autres pour executer ce dessein. Après une longue marche, ils arriverent à Ciutim, Ville Capitale de la Province de Xantun, où Macon Eunuque & favori de l'Empereur étoit alors, pour y lever tous les droits de la Couronne. Ce Macon, ainsi que ses semblables, avoit un credit immense auprès du Prince, qui l'avoit chargé du soin des finances. Macon étoit dur, vain, & altier. Né dans l'obscurité, il croyoit effacer la bassesse de sa naissance, en exerçant imperieusement l'autorité, que son Prince lui avoit confiée, pour prix des infâmes services qu'il lui avoit rendus. Les Mandarins n'ont pour ces Eunuques que du mépris, & de la haine; & les Eunuques, pour s'en venger, rendent aux Mandarins auprès de l'Empereur toutes sortes de mauvais offices.

L'avarice est leur vice dominant. Leur humeur farouche & sauvage ne peut résister à l'attrait de l'argent, & des presens. Les Jesuites mirent à profit cette connoissance. Ils adoucirent

1600. la fierté interessée de Macon par des presens, & l'Eunuque leur donna un Mandarin du dernier ordre, pour les conduire, & les escorter jusqu'à la forteresse de Lincia. Il s'y rendit bientôt après lui-même, sur une galere superbe : il y fut reçû au bruit des trompettes, & au son des tambours, des flutes, & d'autres instrumens. Là, ayant oublié les presens que les Jesuites lui avoient faits, il ne leur témoigna que du mépris, & bien-tôt après il les accusa de magie. Toutefois il reçut ordre de l'Empereur, de les faire conduire à Pequin.

On les y logea aux dépens de l'Empereur, à qui Macon apporta les presens, que les Jesuites lui avoient destinés. Il en fut content, & il ordonna qu'on interrogeât ces étrangers, (c'est ainsi qu'il appelloit les Jesuites) sur les mœurs, les coûtumes, la Religion, le Gouvernement, & sur les Princes qui regnoient en Europe. Les Peres répondirent à tout, d'une maniere si satisfaisante, que le Monarque Chinois désira de les voir. C'étoit leur faire une faveur, qu'il n'accordoit ordinairement qu'à ses femmes, qu'à ses Mandarins du premier ordre, & qu'à ses Eunuques. Aussi ces der-

tiers l'en détournerent ; mais pour 1609.
lui donner quelque satisfaction, on fit peindre les Jesuites, & on lui presenta leurs portraits.

L'Empereur leur fit demander, quels étoient les motifs, qui des extrêmités du monde les avoient conduits à Pequin. Ils répondirent que c'étoit le désir d'y faire connoître, & d'y enseigner la Loi de Jesus-Christ. Sur ces entrefaites, le Mandarin qui veille dans la Ville sur les Etrangers, les fit arrêter, piqué de ce qu'ils s'étoient servis d'une autre protection que de la sienne, pour parvenir jusqu'aux pieds du trône. Ensuite il presenta quatre placets consecutifs à l'Empereur, pour qu'il lui fût permis de les chasser de Pequin. L'Empereur ne fit aucune réponse à ces placets ; ce qui étoit une preuve qu'il condamnoit le dessein du Mandarin, qui, après leur avoir fait essuyer trois mois de prison, leur rendit la liberté, & devint même leur protecteur.

Alors ils allerent se loger dans un des principaux quartiers de la Ville. On ne parla bien-tôt que d'eux. Ils n'ignorent de rien, disoit-on : ils connoissent les mœurs & les coutumes de tous les peuples de l'Univers ;

1600. le Ciel n'a rien de voilé pour eux ; ils lisent dans les astres, ils reglent leurs cours & celles des saisons ; ils sçavent quelle est la grandeur de la terre ; nulle science n'échape à leurs lumieres, ils parlent de tous les arts. Les Mandarins couroient en foule pour les visiter. Chacun leur demandoit des instructions. L'un sur la Morale, l'autre sur l'Astronomie, quelques-uns sur les principes des Mathematiques, quelques autres sur la Philosophie. Les Jesuites les satisfaisoient tous, & tous les quittoient remplis d'admiration & d'étonnement, avoüant, malgré l'opinion qu'ils avoient d'être les seuls sçavans du monde, qu'ils n'étoient que des ignorans en comparaison.

L'Empereur de la Chine croit qu'il est de sa grandeur de ne donner audience aux Ambassadeurs des Rois Etrangers, qu'un an aprés qu'ils sont arrivés dans sa Cour. Il résolut de traiter les Jesuites en Ambassadeurs. Les Peres employerent ce tems à faire leur Cour aux principaux Mandarins ; & ils s'attirerent la protection du plus grand, c'est-à-dire, de la premiere personne de l'Etat, aprés l'Empereur. Le Pere Ricci composa un

Catéchiſme, qu'un Mandarin de la Cour traduiſit en langue Chinoiſe. Après la lecture de cet ouvrage, ſix Mandarins embraſſerent le Chriſtianiſme. Les Jeſuites prêcherent; ils établirent l'éxiſtence & l'unité d'un ſeul Dieu, détruiſirent par des raiſonnemens ſimples, mais ſolides, les fables monſtrueuſes qu'on racontoit des Pagodes. Les Mandarins ne conçurent que du mépris pour elles, & le peuple, qui dans tout pays eſt eſclave né de ſes préjugés, murmura; les Bonzes & les Devins appellés Taoſſas, ſe plaignirent hautement, & leurs plaintes eurent le ſort de leurs Pagodes. 1600.

Trois ſectes differentes dominoient alors dans la Chine. Celle des Lettrés, qui ſelon leurs hiſtoires, commença avec l'Empire, il y a quatre mille ans; un de leurs Philoſophes, appellé Cum, l'avoit réformée. Elle enſeignoit le culte qu'il falloit rendre au Ciel & à la Terre, & permettoit la pluralité des femmes. La ſeconde étoit celle des Tauxus, qui avoit deux mille ans d'antiquité, & qui devoit ſon origine, & ſon nom à Tauxu, c'eſt-à-dire au vieil enfant. Sa mere, l'avoit, diſoit-on, porté quatre-vingt ans dans ſes flancs, & il étoit né homme

1600. fait, & accompli en toutes choses. Toutes les fables qu'on racontoit sur son compte ressembloient assés aux rêveries des Talmudistes. Enfin la troisiéme étoit celle des Pagodes, qui avoit passé à la Chine d'un pays, connu sous le nom de Fiancho, qu'on croit aujourd'hui être l'Indostan. Elle subsistoit depuis quinze cens ans; & elle enseignoit la Métempsicose. Les Bonzes en sont les Prêtres, & nous avons dit ailleurs quelles sont leurs mœurs, & quels sont leurs caracteres.

Les Tauxus ont dans Nanchan un Temple superbe, consacré à la memoire d'un de leurs Saints, nommé Chinkium. Les Chinois appellent les habitans de cette Ville Ratons. Chinkium, las d'habiter la terre, disent-ils, monta au Ciel, & y transporta sa maison & sa famille. Un Rat de cette maison tomba sur la terre dans la Ville de Nanchan. Chinkium ne pouvant se passer de son rat, descendit dans cette Ville pour le chercher; & voilà l'étimologie du nom de Ratons, qu'on donne aux Nanchois.

Les Jesuites travaillerent avec succès à détruire les fables extravagantes, qui servoient de fondement à ces trois

sectes,

sectes. De jour en jour, leur credit augmenta & devint considerable dans Pequin. Les Colaos, ou Conseillers d'Etat; les Xanxus ou Presidens des six Conseils Royaux, & même les parens de l'Empereur, ne dédaignoient plus de les aborder & de les entretenir en public. Les Jesuites ne devoient cette consideration, qu'à leur sçavoir, & sur tout à celui du Pere Ricci, qui, outre son Catéchisme, avoit composé un livre de Sentences, qu'il avoit recueillies des anciens Philosophes & des Peres de l'Eglise. Ces deux livres se répandirent dans toute la Chine, & y eurent beaucoup de celebrité à l'occasion de l'examen des Lettrez, qu'on fait de trois en trois ans, à la Cour de Pequin. On fait cet examen pour choisir ceux qui doivent servir le Roi, ou occuper quelque emploi, ou être avancés en dignité, ou être deposez & dégradés de celle qu'ils avoient, pour s'être mal comportés dans les postes qu'on leur avoit confiés. Il y a trois motifs de dégradation, l'avarice, la négligence, & la vieillesse. Ceux qu'on dépose pour cause de vieillesse conservent neanmoins le titre de Mandarin. Ceux qui sont accusés d'avarice, perdent non seulement leur 1600.

1600. Charge, mais même leur Noblesse; & ceux qui remplissent negligemment les fonctions de leurs Charges, descendent d'un dégré.

Les Jesuites s'attacherent de plus en plus à mériter l'estime & la confiance de tous ces differens Magistrats; & par leur canal ils obtinrent enfin des lettres de naturalisation, & la permission d'avoir en propre une maison dans Pequin. Celle qu'ils avoient dans Macao, pensa être ruinée de fond en comble par la trahison d'un nouveau Chrétien. C'étoit un homme plongé dans le vice, & que les Peres avoient vainement tenté de ramener dans la bonne voye. Fatigué de leurs réprimandes, il voulut s'en débarasser en perdant les Jesuites. Les Hollandois venoient souvent piller Macao, & déja ils avoient brûlé une fois leur maison. Les Portugais ne pouvant obtenir des Chinois la permission d'environner Macao de murailles, fortifierent cette maison, pour y enfermer leurs effets, lorsque les Hollandois viendroient pour les inquieter. Le traître dont nous venons de parler, fit entendre au Gouverneur de la Province, que les Jesuites s'étoient liguez avec les Hollandois & les Ja-

ponois; que les murailles dont ils 1600.
fortifioient leur maison, feroient bientôt érigées en une forte citadelle, qui étoit déja remplie de toute sorte d'armes, & de munitions; qu'ils avoient projetté d'égorger tous les Chinois, qui étoient dans Macao, pour subjuguer ensuite toute la Province de Canton.

Le peuple saisit avec avidité ces bruits calomnieux: les Bonzes en profiterent pour renouveller leurs murmures, & les Mandarins crurent qu'il étoit de leur devoir d'armer, pour prévenir les Portugais, & pour les chasser de tout l'Empire. Ils firent arrêter & mourir en prison Dom Diegue de Vasconcelos Capitaine de Macao, & publierent quelques Memoires contre les Jesuites. Dans ces Memoires, on les accusoit d'engager les Chinois à se faire Chrétiens, pour les soustraire à l'obéïssance de leur Prince, d'avoir fait bâtir une forteresse à Macao, d'entretenir des correspondances secretes avec les Japonois, ennemis mortels des Chinois, d'être Sorciers & Magiciens, de vouloir par le moyen de l'Alchimie se mettre en possession de tout l'or, & argent qui étoit dans l'Empire, de prétendre ruiner les Pagodes, & introduire une

1600. nouvelle Loi à la Chine, sans la permission du Prince ; & enfin de servir d'espions aux Etrangers, & sur tout aux Hollandois, avec qui ils feignoient d'être en guerre, pour parvenir plus sûrement au succès qu'ils s'étoient promis de leurs desseins.

Les Jesuites, informés de tous ces chefs d'accusation, en appellerent pardevant le Tutan, Viceroi & Mandarin de la Province. Le Tutan, & les Mandarins qui étoient auprès de lui, ayant mûrement examiné l'affaire, renvoyerent les Jesuites purgés de tous les crimes dont on les chargeoit. Les Mandarins subalternes, leurs accusateurs, garderent le silence, & n'oserent pousser plus loin leur accusation. Cependant après avoir laissé écouler quelque tems, ils crurent avoir trouvé une occasion plus favorable, pour opprimer sans ressource les Peres. Ils avoient sourdement préparé tous les moyens. Il sembloit même que les Jesuites ne pourroient plus leur échaper. On avoit sçû indisposer tous les Ordres differens de la Province, contre eux. Le Peuple & les Grands, le Noble & le Bourgeois, tout respiroit leur perte. Les Bonzes couroient de Ville en Ville, de Village

en Village, de Bourg en Bourg, pour 1600.
affermir dans cette haine generale, toute la Province. Le Tutan lui-même se laissa prévenir; & l'orage alloit éclater, lorsqu'il arriva de la Cour à Canton un Mandarin du premier ordre, intime ami du Pere Ricci, établi à Pequin.

On voulut surprendre ce Mandarin; mais en garde contre tout ce qu'on lui disoit, il examina les procedures contre les Jesuites, avec un esprit de justice & d'équité, & vit que l'accusation qu'elles contenoient, étoit sans fondement, & l'ouvrage de la passion. Pour en convaincre les accusateurs, il fit partir pour Macao un Mandarin de guerre, avec un corps de troupes, pour aller visiter la maison de Jesuites, & voir, s'il étoit vrai, qu'ils eussent fait, comme on le publioit, un amas considerable de soldats, d'armes, & de munitions dans leur College de Macao. Les Jesuites reçurent ce Mandarin de guerre, avec toutes sortes d'honneurs, & lui laisserent visiter leur maison. Il ne trouva rien, & le grand Mandarin qui l'avoit envoyé, en consequence de son rapport, prononça un Arrêt de justification en leur faveur. Cet Arrêt ne

1600. suffit pas pour en imposer aux accusateurs : ils demanderent qu'on citât devant le Tribunal de Canton le Pere Lazare Catenio, auteur, disoit-on, de tous les desseins pernicieux, que les Portugais, les Hollandois & les Japonois méditoient contre l'Empire. Mais le grand Mandarin rejetta leur demande, se contentant d'avertir le Pere de faire sortir de Macao tous les Japonois qui y étoient; à quoi on se conforma.

L'innocence des Jesuites de Macao prouvée, ne put préserver ceux de Nanchan d'une accusation semblable. On leur imputa les mêmes crimes, qu'on avoit imputés aux premiers. Les Mandarins inferieurs furent les auteurs de cette persecution. Ils firent un long Mémoire, qui contenoit l'énumeration de plusieurs crimes, & ils le presenterent au Juge Criminel. Celui-ci l'ayant rejetté comme injuste & diffamatoire, ils le porterent au Ciaen, ou Visiteur de la Province. Après l'avoir examiné avec beaucoup d'attention, il trouva que tous les faits y étoient avancés sans preuve. Il le condamna donc, justifia les Jesuites, & leur permit de se répandre dans les Villes, Bourgs & Villages de la

Province, pour y prêcher & catéchiser ; ce qu'ils executerent avec un succès prodigieux. Leurs progrès n'étoient pas moins considerables dans la haute Guinée en Afrique. 1600.

La Guinée prend son nom d'une Ville appellée Genni, située sur la riviere de Zanaga. On la divise en basse & en haute. Comme nous avons parlé de la basse, en parlant des Royaumes de Congo, & d'Angola, nous ne ferons presentement mention que de la haute, ainsi nommée parce qu'elle est plus près du nord. Elle contient plusieurs Royaumes. Le premier, c'est celui de Jalopfes, vaste, riche, & habité par un peuple vaillant. Les Hollandois, & les Anglois en ont enlevé le commerce aux Portugais. Après le Royaume de Jalopfes, on trouve ceux d'Ale, & de Brocallo, peuplés par des Negres, qui portent le nom de Berberins. Ils adorent la Lune, & lorsqu'ils font leurs sacrifices, ils les font sous de certains arbres, qu'ils chargent de farine de riz, & qu'ils frotent du sang des victimes qu'ils immolent.

Lorsque le Roi d'Ale veut entreprendre quelque guerre, il assemble ses principaux Capitaines, qu'il con-

1600. duit au milieu d'un bois, qui est près de son Palais. Là il leur fait creuser une fosse ronde, de trois pieds de profondeur. Cet ouvrage étant achevé, ils se couchent tous autour de la fosse, la tête penchée en dedans. Ils déliberent ainsi sur tout ce qui concerne l'entreprise qu'on va faire. Tout étant conclu & reglé, ils se levent, ils remplissent la fosse de la même terre, & le Roi dit : « Cette fosse ne » sçauroit plus découvrir notre se» cret ; si vous ne le découvrez point, » tous nos desseins auront un succès » heureux. En effet, ils gardent le secret inviolablement, & c'est à cette exactitude, qu'ils doivent presque toujours leurs victoires.

Le Royaume de Brocalло est beaucoup plus grand, que celui d'Ale, & va finir à la riviere de Gambea. Cette riviere est fort considerable, & a cinq lieuës de large à son embouchure. On prétend qu'elle prend sa source dans le même endroit que le Niger, d'autres que le Zenega. Les Mandingas, nation de Negres, cruelle, barbare, & adonnée à l'idolâtrie, peuple ces bords. Elle est navigable près de cent soixante lieuës, & forme dans son cours plusieurs isles agreables, & abondan-

tes en toutes sortes d'oiseaux & d'animaux. Le pays est beau & fertile, & le principal commerce s'y fait en poudre d'or. 1600.

Près de l'embouchure de Gambea, la terre se termine en pointe, & forme le Cap de Sainte Marie. Delà jusqu'à la riviere de Saint Dominique, le pays est habité par deux Nations de Negres, appellées les Ariatos, & les Falupos. Leurs principales occupations consistent à pêcher, à nourrir du bétail, & à cultiver les terres. La riviere de Casamanqua prend sa source dans leur contrée, dont les bords sont peuplés au nord par les Behuns, & les Jabundos, qui ont à l'orient les Casangas. Le Roi de ces diverses Nations, s'intitule Roi de Casamanqua. Les Portugais ayant contracté alliance avec lui, firent bâtir sur la riviere de Saint Dominique, le Fort S. Philippe. Le Roi de Casamanqua obéït à un de ses voisins, appellé le Roi d'Iarem; celui-ci obéït à un autre; & ainsi de Roi en Roi, ils portent leur tribut jusqu'à l'Empereur de Mandinga, Empereur puissant, dont le pays est très-frequenté des Arabes, & des Portugais, à cause de l'abondance d'or qu'on y trouve.

1600. Les Portugais, dans les premiers tems de leurs découvertes, appellerent le pays de Mandinga, Mandimanca. Presque tous les peuples de la haute Guinée payent tribut à cet Empereur ; même les Casangas, nation puissante, sauvage & idolâtre. Ils appellent leur principale idole, China ; c'est une espece de faisceau composé de plusieurs bâtons, collez ensemble, avec de la farine de ris & de millet. On la plante à terre, avec des têtes de petits chiens, qu'on y attache. Ils lui offrent ordinairement en sacrifice du vin de palme & du millet. Après les Casangas habitent les Buramos, le long de la riviere de Saint Dominique, appellée par les habitans Iarim. On fait avec eux un commerce considerable d'esclaves. Les Buramos liment leurs dents jusqu'aux gencives, & regardent cette mode comme une beauté. Leurs femmes, pour s'empêcher de trop parler, remplissent leur bouche d'eau, & ne la jettent, qu'aux heures du repas.

Le principal de leurs Rois, car ils en ont plusieurs, permit aux Portugais de bâtir un Fort sur la riviere. Emmanuel Lopez de Cardoso prit soin de la conduite de cet ouvrage.

Dès qu'il fut achevé il le munit d'une 1600.
bonne artillerie ; & il fit construire autour plusieurs maisons. En peu de tems cet endroit devint un Bourg considerable, où tous les Portugais, qui étoient répandus dans les pays voisins, vinrent se rendre. Les habitans en prirent ombrage, & l'an 1590. ils résolurent de les en chasser. Ils s'assemblerent donc environ dix mille, dans le dessein de tomber à l'improviste sur les Portugais ; mais ceux-ci ayant pénétré dans leurs secrets, se préparérent à les bien recevoir. Les Barbares se presenterent, & ils furent repoussés. Ayant demandé la paix, les Portugais la leur accorderent, & dès ce moment on vêcut en bonne intelligence.

Par-delà la riviere Saint Dominique, on trouve les Bigagos, & les Beafares, avec le Royaume de Guinala, dont le Roi ne se montre jamais en public, qu'environné d'une foule de gardes, plus embarassante, qu'utile. Lorsqu'il meurt, on tuë toutes ses femmes, ses favoris, ses domestiques, ses esclaves, & son cheval, qu'on enterre avec lui. Ceux qui peuvent se dérober à une coutume si barbare, le font ; mais on les observe

1600. de si près, que cela arrive rarement. Les Mallus, les Bagus & les Coçolins, tous peuples Negres, ont leurs habitations, depuis la riviere appellée le grand fleuve, jusqu'au Cap de Verga. Tous sont barbares, tous idolâtres, tous plongés dans l'ignorance, & dans de monstrueuses superstitions.

Au Cap de Verga commence le pays, auquel les Portugais ont donné le nom de Serra *Lioa*. C'est le plus sain, le plus agreable, le plus fertile en toutes choses, de la haute Guinée. Il y a abondamment de toute espèce de fruits; le raisin croît dans les campagnes, les plaines sont couvertes de cannes de sucre. On y trouve du ris, du millet, du coton, du bois de bresil, plus estimé que celui qui vient du Bresil même, de l'yvoire, du poivre, appellé par les Portugais *Pimienta de cola*, & des palmiers, dont les habitans tirent du vin & de l'huile excellente. Les forêts fournissent des oiseaux, & des animaux de toute espece, entre autres des singes fort gros, qu'on dresse à tout ce qu'on veut. L'or y est commun. Les Portugais voulant se rendre maîtres de tout le commerce, y firent bâtir en 1482.

le Château de la Mine. Neanmoins les Anglois, les Hollandois, & les François ont pénétré dans le pays, & y ont établi des Comptoirs, au moyen desquels ils y font un commerce considerable. 1600.

Tout le pays est arrosé par treize grandes rivieres, qui du sein du Royaume coulent dans la mer, à travers les campagnes, les forêts, & des bois d'orangers, qui les bordant d'un & d'autre côté, avec des Villages, forment des païsages charmants. Souvent ces rivieres sont divisées en plusieurs bras par de petites isles, dont le séjour riant & champêtre est délicieux. Toute la nation est composée de deux peuples de Negres appellés, Capes, & Cumbas. Chaque peuple a son Roi, auquel il obéit, & chaque Roi veille à son tour à la conservation de son peuple. Severes observateurs de cette justice primitive, qui est écrite au fond des cœurs de tous les hommes, peu de loix leur suffisent, pour l'exercer au gré de leurs sujets. Les Rois des Capes ont auprès de leurs Palais de certaines galeries, nommées Funcos, au milieu desquelles s'éleve un trône, d'où ils prononcent leurs Arrêts. Plus bas regne une espece de balustrade, pour les Solatequis, ou

1600. Conseillers d'Etat. Les parties s'y presentent avec leurs Avocats, ou Procureurs, qu'ils nomment Troëns. Ces Avocats sont couverts de diverses plumes, & portent des sonnetes aux pieds, & un javelot à la main, pour s'appuyer lorsqu'ils plaident. Ils se couvrent aussi le visage d'un masque, pour n'être pas intimidés par la presence du Prince. Dès qu'ils ont cessé de parler, les Solatequis vont aux opinions, & le Roi prononce la Sentence.

Voici comme on crée ces Solatequis. Le Roi fait venir au Funco celui qui aspire à cette dignité. Il le fait asseoir sur un siege bien sculpé, & destiné pour cette ceremonie. Ensuite il prend la fressure d'une chevre, & en frappe les jouës de l'aspirant, ensorte que son visage en demeure couvert de sang. Il y jette de la farine de ris, lui met un bonnet rouge sur la tête; & cette cérémonie achevée, l'aspirant demeure Solatequi, ou Conseiller du Roi. En sortant du Funco, on le promene pendant trois jours par la Ville. Les hommes, les femmes, les enfans, chantent & dansent devant lui. Enfin on assomme un bœuf, & on le distribuë au peuple.

Lorſque le Roi vient à mourir, ſon fils aîné, ou ſon plus proche parent lui ſuccede. Avant de le reconnoître pour Souverain, ils obſervent cette cérémonie. Ils ſe rendent dans la maiſon qu'il habite; ils l'attachent aux pieds & aux mains, le conduiſent au Palais deſtiné pour la demeure des Rois, lui donnent quelques coups de foüet, le détachent enfin, le couvrent des vêtemens Royaux, & le menent en triomphe au Funco, où le peuple eſt aſſemblé. Là, le plus ancien des Solatequis prononce un diſcours ſur le droit qu'il a à la Couronne, & ſur les devoirs de la Royauté. Enſuite il lui remet entre les mains la marque du pouvoir ſouverain, qui eſt une hache, avec laquelle on tranche la tête à ceux qui ſont condamnés à la mort. 1600.

Dans chaque ville, ou bourg, ou village, il y a une maiſon ſéparée des autres, où l'on fait retirer pendant un an les jeunes filles. Un vieillard de noble race & de mœurs generalement reconnuës pour bonnes, les y endoctrine de toutes les choſes neceſſaires pour plaire, & pour les rendre utiles dans la ſocieté. L'année étant achevée, on les conduit, magnifiquement habillées,

1600. dans une place publique, où elles danſent au ſon de divers inſtrumens. Les jeunes garçons s'y rendent auſſi, & choiſiſſent celles qui leur plaiſent pour en faire leurs femmes. En les épouſant, ils payent au vieillard les ſoins, qu'il s'eſt donné pour leur éducation, & donnent le prix de la dot au pere de la fille : après quoi ils la conduiſent dans leur maiſon, où ils celebrent leurs mariages. Nous avons dit qu'ils étoient diviſés en deux peuples ; les premiers qui portent le nom de Capes, ſont ſimples & doux ; les Cumbas au contraire ſont cruels, féroces, & antropophages.

Tous ces peuples redoutoient extrêmement les Portugais. Jean ſecond fut le premier, qui contracta des alliances avec eux, & il s'étoit rendu ſi formidable à toutes ces nations barbares, que pluſieurs Princes & Rois lui avoient envoyé des Ambaſſadeurs ; entre autres les Rois de Tongubutu, de Mandinga, des Fulcos, & des peuples, appellés Moſes. Les Moſes, quoique Mahometans, obſervoient dans leur Religion pluſieurs cérémonies des Chrétiens, & prenoient ordinairement pour leur nom ceux des Apôtres. Il y a apparence qu'ils avoient

autrefois connu le Christianisme.

Philippe troisiéme, Roi d'Espagne & de Portugal, & successeur de Philippe second, voulant contribuer à la conversion de tous ces peuples barbares, à l'instigation tant de ses Officiers du Conseil d'Etat de Portugal, que de ceux de Conseil d'Etat d'Espagne, demanda & obtint de la Compagnie de Jesus quelques Religieux pour leur prêcher l'Evangile. Au mois 1604.
de Juin 1604. trois s'embarquerent à Lisbonne, & aborderent heureusement, & en peu de tems dans l'isle de Saint Jacque, où ils furent parfaitement bien reçûs par le Gouverneur, Ferdinand Mesquita de Brito. Ils catéchiserent dans l'isle avec un succès prodigieux, malgré les obstacles qu'y apporterent les Jababouces, espece de Charlatans, qui, moyennant quelques secrets, operoient des choses assés singulieres. Ils faisoient croire au peuple ignorant qu'ils étoient Devins & Enchanteurs, & ils se mêloient de guérir toute sorte de maladies, prétendant que le principe de ces maladies, n'étoient que d'autres Devins & Enchanteurs, subordonnés à leur pouvoir, qui entroient dans le corps des hommes, les rongeoient, & leurs

1604. causoient les maux differens, qui concouroient à leur destruction. Pour guérir ces maux, ils faisoient prendre des remedes composés d'herbes & de plantes medicinales; & pour donner à ces remedes un air de mystere, ils les faisoient prendre en prononçant de certains mots. Il n'en falloit pas davantage au peuple, qui se trouvoit soulagé, pour leur attribuer un pouvoir superieur : mais les Jesuites le détromperent bien-tôt, en operant les mêmes choses qu'ils operoient.

De l'isle de Saint Jacque, les Peres passerent dans la terre ferme de la haute Guinée, où ils firent également des progrès considerables. Les Rois de la Serre Lionne, de Guinala, de Biguba & de Besegui demanderent & obtinrent le Baptême. Les Nalus & les Bijagos, peuples barbares, mais belliqueux, établis dans les isles voisines de leurs Etats, leur déclarerent la guerre, à cause des Jesuites & des Portugais qu'ils avoient reçûs. La guerre fut cruelle, & ces Barbares causerent des pertes immenses aux Princes que nous venons de nommer.
1607. mer. L'an 1607. Le Roi de Portugal leur envoya un puissant secours, avec

lequel ils tirerent une haute vengeance de leurs ennemis, qui furent enfin contraints, de regagner leurs retraites, & de s'y tenir en paix. 1607.

Dans ces conjonctures, le Roi de Bena ayant entendu parler des Jesuites, & goûtant la doctrine qu'ils enseignoient, désira de s'entretenir avec eux. Il les fit venir dans ses Etats, & les y reçut honorablement. Après avoir eu plusieurs conferences avec eux, il assembla son peuple, & déclara qu'il vouloit embrasser la Religion Chrétienne, & renoncer pour jamais au Mahometisme. Son peuple applaudit à cette declaration, & parut vouloir imiter son Prince. Mais il ne persista pas long-tems dans cette heureuse disposition; & le Prince lui-même changea aussi de sentiment. Les Juifs, qui étoient dans son Royaume, craignant, s'il devenoit Chrétien, qu'il ne les chassât, l'en détournerent. Aux Juifs se joignirent les Bexerins, qui le menacerent de la colere de leur grand Bexerin. Ces Bexerins sont des Prêtres de Mahomet, qui s'en vont prêchant la Loi de ce faux Prophete, dans toutes ces contrées de l'Afrique. Le grand Bexerin est leur Chef. Il réside ordinai-

1607. rement parmi les Mandingas, peuple brave & redouté, attaché au Mahometisme, & que ce grand Bexerin fait agir au gré de ses désirs. On a pour lui un respect incroyable. Tout ce qu'il dit passe pour autant de Loix souveraines, desquelles on n'ose appeller. Lorsqu'il parle, & qu'il raconte les rêveries de sa secte, on l'écoute avec avidité; on a les regards fixés sur lui; on demeure immobile; un silence profond regne de tous côtés.

Les menaces qu'on fit au Roi de Bena, de ce grand Bexerin, firent une impression si vive sur son esprit, qu'il renonça entierement, au désir qu'il avoit eu de se faire chrétien. Les Jesuites ayant désesperé de le guerir de cette crainte, sortirent de son Royaume. Dez que quelqu'un y meurt, on en avertit tous les parens, qui se rendent aussi-tôt dans l'endroit, où est le corps du mort, pour le pleurer. Chacun porte aussi un present. On divise le tout en trois parts. La premiere on l'enterre avec le mort, la seconde on la donne au Roi, & la troisiéme, au plus proche parent du défunt, qui se charge du soin de ses funerailles. Ils enterrent avec un grand secret leurs Rois, & leurs Seigneurs,

à cause de l'or qu'on met dans leurs 1607.
tombeaux, & qu'on déterreroit, si l'on sçavoit le lieu de leur sepulture. Les ceremonies des funerailles étant achevées, ils s'en retournent dans leurs maisons avec les pailles du deuil, dont le nombre égale celui des mois du deuil. Chaque mois ils en ôtent une, & à la derniere ils s'assemblent encore, passent plusieurs nuits en danses, & en festins à l'honneur du mort. Ces festins sont presque toujours précedés du sacrifice d'une vache, ou d'une jeune fille, lors qu'il s'agit d'un Roi.

Le Pere Bareira en sortant de ce Roïaume, vit le grand Fatema, Roi des Boulons. Fatema parut vouloir embrasser la Religion Chrétienne, à l'exemple de Dom Philippe Roi de la Serre Lionne, & Dom Pedre Roi de Tora. Ce Roi de Tora étoit pour lors âgé de cent ans, & il étoit aussi vigoureux, que s'il n'en eût eu que quarante. Il passoit pour un Prince si prudent, que les Rois ses voisins le consultoient sur tout ce qu'ils entreprenoient, Il aimoit, & estimoit beaucoup les Portugais. Le Pere Barreira l'avoit baptisé avec plusieurs de ses enfans.

Ce Dom Pedre étoit de la nation

1607. des Cumbas, qui vers l'an 1550, avoient fait une irruption en differentes parties de l'Afrique. Ces Cumbas sont les mêmes, que les Congians appellent Giachas, les Angolans Gingas, les Ethiopiens Gallas, & les Indiens Zimbas. Cette nation pénetra jusque dans la haute Guinée, où on leur donnoit communement le nom de Cumbas, c'est-à-dire, de mangeurs d'hommes. Ceux qui se fixerent dans le païs de la Serre Lionne, & dans les contrées voisines, prirent le nom de Manes, ne se nourrissant que de la chair de ceux qu'ils tuoient, ou qu'ils faisoient prisonniers à la guerre. Ils se servoient de grands boucliers, & lorsqu'ils alloient au combat, pour se rendre plus terribles, ils portoient à leur bouche quelques membres d'homme, comme un pied, une main, ou quelque partie du bras, ou de la tête. Cet horrible spectacle jettoit tant de terreur parmi leurs ennemis, qu'à peine osoient-ils se deffendre. Après avoir ravagé le Royaume de Congo; ils passerent au pays de la Serre Lionne, où ils s'établirent à cause de la fertilité & de la douceur du climat. En effet, quoique situé sous la Zone Torride, pays que les an-

ciens croyoient inhabité, on n'y ressent ni les chaleurs excessives de l'été, ni les vives froidures de l'hyver. Un vent doux, qui soufle continuellement, tempere & rafraichit l'air, & rend toute cette contrée délitieuse. Le Roi Dom Pedre, ayant apris que le Pere Barreira étoit auprès du Roi des Boulons, y envoya un de ses fils, pour engager ce Prince à favoriser la Religion Chrétienne dans ses Etats. 1607.

Dom Philippe, dont le Royaume étoit contigu à celui de Dom Pedre, travailloit avec la même ardeur à faire prosperer l'Evangile dans tout le pays. Il fit même bâtir une Eglise au Port de Saint Sauveur, & voulut que les Jesuites logeassent auprès de son Palais. Dom Pedre, dans le tems qu'on travailloit à l'Eglise de Saint Sauveur, détruisoit les endroits où l'on rendoit un culte au demon, qu'on adoroit sous le nom de Camossona. Sa principale Idole étoit dans une petite isle, où les Barbares n'osoient entrer qu'en tremblant. Le Roi, avant d'être Chrétien, s'y rendoit toutes les années une fois, pour lui offrir en sacrifice des chevres, des poules, du ris, du milet & de l'huile. Il montoit sur le haut d'un rocher

1607. & c'eſt-là, qu'il imploroit la protection de Camoſſona. Dès que ſon culte fut détruit, pluſieurs Princes, entre autres le grand Fatema, & Sangrafare Roi des Loguos, embraſſerent la Religion Chrétienne. Le Pere Barreira, après avoir jetté dans leurs Etats les premieres ſemences du Chriſtianiſme, viſita pluſieurs Ports, où il confondit en pluſieurs occaſions les Bexerins. Il vit auſſi le Port de Cacheo, frequenté des Portugais, & de-là il revint dans l'Iſle de Saint Jacque, pour y continuer ſes Predications. Infatigable dans ſes travaux apoſtoliques, c'eſt à lui & aux autres Jeſuites qu'on dut preſque tous les progrez, que fit dans ce tems-là la Religion dans cette partie de l'Afrique, tant parmi les Fulcos que parmi les Jalophes, les Berberins, les Mandingas, les Capes, les Manes, les Congians, les Angolans, & pluſieurs autres peuples de la baſſe & de la haute Guinée; Peuples qui preſque tous ſont retombés ou dans l'idolatrie, ou dans le Mahometiſme.

Cependant le Pere Paëz travailloit dans l'Ethiopie avec la même ardeur en faveur de la Religion, que le Pere Barreira faiſoit dans la Guinée. Mais ſes

ses progrez n'y furent point aussi considerables, tant à cause de frequentes révolutions, qui arriverent dans cette puissante Monarchie, qu'à cause des oppositions des Prêtres & des Moines du pays attachés par prejugé & par interêt (motif puissant chez tous les hommes) à leurs anciennes erreurs. Néanmoins l'Empereur d'Ethiopie voulut voir le P. Paëz. Malac Ceged étoit alors sur le Trône. Le Pere alla le trouver, & trouva le moyen de lui plaire. 1607.

Il avoit lieu d'esperer tout de sa faveur, lors que Zezelaze, un des principaux Capitaines de l'Empire, se révolta contre son maître. Zezelaze avoit été simple soldat : parvenu aux premieres charges de l'Etat, Malac lui avoit fait épouser une de ses cousines germaines, & l'avoit fait Gouverneur des deux meilleures Provinces de l'Empire. Oubliant tant de bienfaits, il s'unit à Eras Athanathée, qui avoit épousé la sœur du prédecesseur de Malac Ceged. Les conjurez avoient résolu de s'emparer de sa personne ; mais ayant été informé de leur complot, il trouva le moyen de leur échaper, & de se sauver à Nanina, où étoit le Pere Paëz. Là il travailla à

1606. assembler des troupes pour marcher contre les rebelles.

Zezelaze de son côté se mettoit en état de lui résister. Il incitoit le peuple à suivre ses étendarts, en lui disant, que son Empereur vouloit quitter sa Foi & sa Religion, pour suivre celle des Portugais & de Rome. Ce discours fit l'impression qu'il en esperoit: le peuple devint furieux; & aveugle dans ses premiers mouvemens, il fit serment d'exterminer tous les Portugais qui étoient dans l'Ethiopie, avec le Pere Paëz, qu'il regardoit comme l'auteur du dessein que l'Empereur avoit conçu de quitter sa Religion. Les Portugais dès ce moment, eurent donc un interêt particulier à suivre son parti. Ils se rendirent auprès de lui, résolus de verser leur sang, pour le venger des rebelles. Les Seigneurs, qui n'avoient point trempé dans la conjuration, lui firent dire de s'avancer vers l'armée des rebelles, & qu'ils se joindroient aussi à lui. On tint Conseil là-dessus: celui qui commandoit les Portugais, étoit d'avis, qu'on attendît un tems plus favorable; mais le Chef du Conseil appellé Lacamalian soûtint qu'il falloit marcher, l'armée ne pouvant

plus se soûtenir à Nanina, où l'on 1607.
commençoit à manquer de vivres. On suivit son Conseil, on passa le Nil, & on alla se camper à six lieuës des rebelles.

Les rebelles s'avancerent aussi avec une armée considerable. On se rangea en ordre de bataille : l'Empereur confia son aîle gauche aux Portugais, & à un de ses Capitaines. Ils chargerent les ennemis avec tant de valeur, qu'ils rompirent l'aîle qu'ils avoient en tête. Lacamalian, & quelques autres Seigneurs combattoient auprès de l'Empereur; mais dès le premier choc, Lacamalian fut tué, avec plusieurs autres. Au fort de la mêlée un Seigneur Ethiopien, nommé Anahel, qui s'étoit joint aux rebelles, aborda l'Empereur, & lui dit : « Je viens combattre pour vous. Tu n'es qu'un traî» tre, lui répondit le Prince, en lui por» tant un coup d'épée, dont il le tua. Le fils d'Anahel courut sur l'Empereur, pour venger son pere : il lui donna un coup de lance au visage, & un Sarrasin acheva de le tuër.

L'Empereur étant mort, Zezelaze chargea avec furie ses troupes déja épouvantées. Les Portugais continuerent de combattre avec la même in-

1607. trepidité; mais Eras étant survenu avec des soldats tout frais, il fallut ceder à la force : on se rompit, & chacun chercha son salut dans la fuite. Presque tous les Portugais furent tuez, blessez, ou faits prisonniers. Le Capitaine des Portugais fut du nombre de ces derniers. Un soldat Abissin voulut le fraper; mais Eras l'en empêcha. Le corps de l'Empereur demeura trois jours nud sur le champ de bataille, avec celui de Lacamalian, & il n'y eut sorte d'outrages que le soldat ennemi ne fît essuyer à leurs cadavres.

Dès que Malac ne vêcut plus, les ennemis se broüillerent & se diviserent. Zezelaze étoit à la tête d'un parti, & Eras à la tête d'un autre. L'Empire fut rempli de troubles & de factions. Zezelaze vouloit placer sur le trône l'Empereur, qu'on avoit chassé il y avoit sept ans, & qu'on retenoit prisonnier à Narea : Eras souhaitoit de livrer la couronne à Sacinos, cousin de l'Empereur qui venoit d'être tué; mais qui étoit peu agréable, parce qu'il habitoit presque toujours avec les Gallas, peuple que nous avons déja fait connoître sous le nom de Cumbas. L'un & l'autre parti tâcherent de mettre dans leurs interêts le

Pere Paëz & les Portugais : l'un & 1607.
l'autre parti ravageoient cependant tout l'Empire, & hâtoient leur propre ruine.

Zezelaze ne pouvant empêcher ces dévastations, assembla les principaux Chefs de son armée, & leur proposa d'élire un Empereur; puisque celui qui étoit retenu à Narea ne pouvoit venir le joindre. Il esperoit qu'ils le choisiroient; mais tous élurent d'une commune voix Sacinos. Alors Zezelaze lui envoya une Ambassade pour le reconnoître & lui prêter serment de fidelité de sa part. Mais sur ces entrefaites, ayant appris que Jacob (c'étoit l'Empereur retenu à Narea) s'avançoit, il alla le trouver, sans attendre la réponse de Sacinos. Tout le monde courut se ranger sous les étendarts de Jacob. Sacinos ne perdit point courage : il étoit vaillant, courageux, & bon Capitaine. Il rassembla promptement quelques troupes, & sans perdre le tems il marcha pour chercher Jacob. Celui-ci avoit une puissante armée : le 10. de Mars 1607. on en vint aux mains. Sacinos demeura vainqueur; Jacob vaincu perdit la vie, du moins on n'entendit plus parler de lui.

1607. Sacinos, qui à la valeur joignoit sa prudence, profita en Capitaine habile de la victoire. Il poursuivit les partisans de Jacob & de Zezelaze, qui périt misérablement. Ainsi l'Empire délivré de cet homme perfide, demeura paisible sous la puissance de Sacinos. Celui-ci envoya chercher aussitôt le Pere Paëz ; il ratifia & confirma les donations que l'Empereur Jacob avoit faites aux Portugais. Il voulut même, que les Jesuites demeurassent dans un endroit, appellé Gorgora, afin qu'il pût plus commodement les voir & s'entretenir avec eux touchant la Religion. Il forma en même tems le dessein d'embrasser la Religion Catholique selon le Rite Romain, & il écrivit en consequence une lettre au Pape, & au Roi d'Espagne & de Portugal. Il demandoit à celui-ci un secours de quelques vaillans soldats, pour maintenir ses sujets en son obéïssance. Eras, par son ordre, écrivit au Viceroi des Indes pour lui demander également des troupes Portugaises, dont la valeur, & la fidelité étoient en grande réputation dans toute l'Ethiopie.

Cette nouvelle faveur des Jesuites réveilla les Prêtres & les Moines Abis-

sins. Ils s'en plaignirent ; mais le 1607.
Roi méprisa leurs murmures. Cependant ceux qui se piquoient de science, & de bonnes mœurs rechercherent leur conversation & leur amitié. Les Seigneurs de même, pour complaire à l'Empereur, s'empresserent à l'envi à leur témoigner de la bienveillance, & Éras & toute sa famille, se déclarerent hautement leurs protecteurs. Les Jesuites pour les entretenir dans ces heureuses dispositions, faisoient assiduëment leur Cour. Ils se montroient doux, paisibles, officieux, & par leur patience, autant que par leurs lumieres, ils se firent bien-tôt aimer, respecter, & admirer. Le peuple même, tout attaché qu'il étoit à ses erreurs, les écoutoit avec plaisir.

En Amerique, les Aymures ou Gaimures, peuples du Bresil, ravageoient toutes les habitations, que les Portugais avoient dans le pays des Ilheos. Alvares Roïs, qui en possedoit plusieurs, avoit sans cesse les armes à la main pour les repousser. Un jour il fit prisonnieres deux de leurs femmes. L'une mourut de tristesse, l'autre vêcut, & prit tant de goût à la maniere de vivre des Portugais, qu'elle ne songea plus à retourner parmi ses Com-

1607. patriotes. Elle avoit de l'esprit, de la capacité, & elle apprit en peu de tems la Langue Portugaise. Roïs s'imagina qu'il pourroit par son moyen menager quelque accommodement avec les Aymures. Après lui avoir donné ses instructions, il lui ordonna de se rendre dans les endroits, où les Sauvages avoient coutume de s'assembler. Cette femme executa ses ordres, & eut plusieurs conferences avec les Chefs de la Nation, ausquels elle faisoit toujours quelque present, ou d'une hache, ou d'un couteau, ou de quelque autre instrument de cette espece; ce qui causoit beaucoup de contentement aux Barbares. Plusieurs mois furent employés à ces negociations, où la femme n'oublioit jamais de peindre les Portugais, doux, sociables, & bienfaisans. Enfin elle détermina quelques Sauvages à venir trouver Roïs; & Roïs les détermina à son tour à aller trouver Alvares de Carvaillo, Capitaine & Gouverneur de la Cité de la Baye. Mais dès qu'ils y furent arrivés, la terreur les saisit, & ils s'imaginerent que les Portugais alloient les traiter, comme ils traitoient eux-mêmes les Portugais, c'est-à-dire, qu'ils alloient les manger.

Leur crainte ne dura pas long-tems. 1607.
Les Portugais, qui souhaitoient de les apprivoiser, les accablerent de caresses, les traiterent en amis, & leur donnerent des habits, des bagues, de petites chaînes, des couteaux, & d'autres choses de cette espece, pour servir d'ornement à leurs femmes & à leurs enfans. Ensuite ils les congedierent. Les Barbares s'en retournerent dans leur pays, extrêmement contens des politesses qu'ils avoient reçûës de la part des Portugais.

Leur retour causa une joie universelle parmi leurs Compatriotes; & la reception qu'on leur avoit faite, détermina cinquante jeunes hommes à se rendre dans la Cité. On leur fit le même accueil, qu'on avoit fait aux premiers, & on les renvoya tous aussi contens. Le rapport qu'ils firent à leurs peres, à leurs meres, à leurs freres, à leurs sœurs, des politesses qu'on avoit eûës pour eux, acheva de gagner le reste de la Nation. Ils se rendirent donc en foule chez Roïs, qui en écrivit à Carvaillo, pour lui persuader de ne point laisser échaper cette occasion de s'attacher les Aymures. Carvaillo assembla son Conseil, où l'on décida qu'il falloit contracter une

1607. alliance durable avec ces Sauvages, & les engager de passer en partie dans l'isle de Taparica, où l'on ne leur laisseroit manquer de rien, & où l'on travailleroit à adoucir leurs mœurs, & à les instruire de la Religion. Ce projet fut executé, & les Sauvages consentirent à passer dans l'isle. On en confia la conduite à trois Jesuites, qui par leurs soins infatigables, firent bien-tôt de ces Sauvages des hommes nouveaux, pleins de mœurs, de Religion & d'humanité. Cependant malgré tous les soins qu'on prenoit de leur santé, l'air de l'isle leur étant contraire, plusieurs en moururent, & les autres tomberent dans une espece de maladie de langueur. Cette raison obligea les Portugais à les transporter dans le Continent, & à les disperser dans d'autres habitations. Les autres Bresiliens les y reçurent avec plaisir, quoi qu'ils eussent été de tout tems leurs plus cruels ennemis.

Après avoir séjourné quelque tems parmi eux, le désir de revoir leurs parens, qu'ils avoient laissés errans dans les forêts, saisit quelques-uns d'entre-eux, & ils allerent les trouver, sans prendre congé ni des Portugais, ni de leurs hôtes. Leur retraite causa un vio-

sent chagrin aux uns & aux autres ; 1607.
mais peu de tems après ils les virent revenir, accompagnés de plusieurs autres de leur Nation. Ils apprirent la Langue Portugaise, & les Jesuites apprirent la leur. Alors Dominique Rois, Frere Jesuite, demanda à son Superieur, la permission d'aller habiter parmi ceux, qui étoient restez dans les bois & les forêts. On le lui permit, & le Superieur voulut le suivre. Ils se rendirent dans l'endroit où les Sauvages s'assembloient le plus frequemment ; ils eurent plusieurs conferences avec les Chefs de la Nation, & les engagerent à envoyer de nouveau, trois d'entre eux à la Cité, pour y confirmer l'alliance déja faite avec eux. Ils y consentirent ; leurs Députez se rendirent dans la Cité : on les y reçut honorablement : tout le monde s'empressa à leur faire quelque present, & on les renvoya extrêmement contens. Ils firent le rapport au principal Chef de la Nation, de tout ce qu'ils avoient vû, & de la maniere dont ils avoient été traitez. Alors ne doutant plus de la bonne-foi des Portugais, ils tinrent une assemblée generale ; un des Chefs harangua, & affirma, que déformais les Aymures resteroient

1607. amis & alliés des Portugais. Après qu'il eut achevé son discours, un autre se leva, prit une flêche, & en rompit la pointe, cérémonie qu'ils observoient dans tous les traitez de paix.

Les Jesuites ne songerent plus qu'à les policer, pour les disposer à recevoir les véritez de l'Evangile ; & en même tems, ils se préparerent à entrer plus avant dans le Continent, pour chercher d'autres Sauvages, qui erroient dans les forêts. Ils en rencontrerent de differentes especes ; & dans cette recherche ils essuyerent la soif, la faim, & d'affreuses miseres. Mais rien ne pouvoit surmonter leur patience : leur zéle, & leur pieté triomphoient de tous les obstacles. Enfin ils parvinrent au pays des Cariges, dont nous avons déja parlé, & où ils furent parfaitement bien reçus. L'hiver y est fort humide, parce que le pays est bas, coupé par des lacs, rempli de marais, & exposé à des vents terribles. Depuis le port de Patos ou port de Dom Rodriguo, jusqu'à Berpetibla, regne une campagne d'environ quarante lieuës d'étenduë, tout le long de la côte de la mer. Cette campagne jusqu'aux montagnes voisines, n'offre aux regards que des

terres ſabloneuſes, avec une forêt qui regne également d'un bout à l'autre. Les Cariges habitent près de cette forêt, dans de petites cabanes, conſtruites avec de la paille. Chaque cabane eſt réputée pour un village; ils n'ont ni Rois, ni Princes, ni Gouverneurs, ni Commandans, ni Officiers, ni Tribunaux de juſtice; chaque pere gouverne & conduit ſa famille comme il lui plaît. Les hommes épouſent pluſieurs femmes, qui ſont en general peu fécondes. Ils font conſiſter leurs principales richeſſes à poſſeder des pots de cuivre en quantité, des pendants d'oreilles, & des croiſſants d'argent, ou de laiton. D'ailleurs leurs mœurs ſont barbares & ſauvages, & ils ſe vendent les uns & les autres pour ſervir d'eſclaves. Lorſqu'ils font priſonniers quelques-uns de leurs ennemis, il les abandonnent entre les mains de leurs enfans qui les aſſomment, & c'eſt ainſi qu'ils deviennent Chevaliers. Enſuite ils prennent les mêmes enfans & les font jeûner un tems aſſés conſiderable, après leur avoir donné pluſieurs coups de raſoir depuis la nuque du col, juſqu'au gras des jambes. Foibles, & ſuperſtitieux, ils croyent aux 1607.

1607. Sorciers & aux Enchanteurs, & lorsque quelqu'un meurt, on l'enterre avec ses meubles, & l'on bâtit une cabane sur son tombeau, pour qu'il ne soit point incommodé de la pluye.

Les Jesuites séjournerent quelque tems parmi ce peuple, & ils ne le quitterent que pour passer chez les Tapoyas, Nation extrêmement nombreuse. Depuis le port & la ville de Fernambuco, qui est à huit dégrez d'élevation australe, jusqu'au fleuve Maraignon, s'étend un pays de près de deux cens lieuës, dépendant du Bresil & peuplé de Sauvages, qui sont ces Tapoyas. L'an 1607, les Jesuites Portugais voulurent tenter d'adoucir leurs mœurs, & de les rendre Chrétiens. Le Pere François Pinto, & le Pere Louis Figueira partirent de Fernambuco, avec la permission de leur Provincial, & de Jacques Botelho Gouverneur de la Place. Ils allerent par mer jusqu'à Zaguaribe. Là, ils débarquerent, & continuerent leur chemin par terre. Après avoir traversé de vastes forêts, ils parvinrent à la montagne d'Ibigapaba, d'où, jusqu'au fleuve de Maraignon ou des Amazones, on compte cent lieuës, pays tout peuplé de Tapoyas. Les

Peres envoyerent quelques-uns d'entre eux qui étoient déja Chrétiens, pour traiter de la paix, & pour obtenir la permission de passer par leur pays. Ces Barbares, craignant qu'on ne leur tendît un piege, massacrerent les députés, & se rendirent ensuite dans l'endroit où étoient les Peres, dont ils tuerent François Pinto. Le Pere Louis trouva le moyen d'éviter leur barbarie, & de s'en retourner à Fernambuco. 1612.

Telle étoit la situation du Bresil, par rapport à la Religion. Par rapport aux affaires temporelles, les Portugais pendant tout ce tems-là y augmenterent considerablement leurs habitations, malgré les Sauvages, malgré les Anglois, malgré les Hollandois & les François, qui étant en guerre avec l'Espagne, les inquietoient sans cesse dans leurs conquêtes. Dans les Indes, nous avons déja dit qu'en 1612. Dom Jérôme d'Azevedo, ancien Commandant de Ceilan, y gouvernoit avec succès. Il avoit succedé à Laurent de Tavora, & il étoit homme de merite, comme on va le prouver par les actions qui se passerent durant son gouvernement.

Azevedo donna tous ses premiers 1613.

1613. soins, à réformer les abus qui s'étoient glissés dans le ministere de l'Inde. Laurent de Tavora avoit contracté beaucoup de dettes, Azevedo les acquita en partie. Les Officiers plus attentifs à leurs interêts, qu'aux interêts de l'Etat, ne songeoient qu'à s'enrichir. Le Viceroi mit un frein à leurs rapines, & par son exactitude il fit bien-tôt refleurir le commerce dans Goa, qui y languissoit depuis quelque tems. Les affaires interieures étant ainsi reglées, il songea à pourvoir aux exterieures. La crainte des Portugais contenoit la plûpart des Indiens sous leur obéïssance; mais tous étoient toujours disposés à la révolte, à la moindre occasion qui se presentoit. Azevedo en étoit instruit par sa propre experience, & il travailla à se mettre en état de prévenir leurs mouvemens.

Le grand Abas regnoit alors en Perse: il s'étoit rendu celebre par ses victoires, & par les vastes projets qu'il avoit conçus & executés. Les grands Princes font les grands Empires, & les Empires florissans. La Perse sous son regne, devint formidable à tout l'Orient, par la bravoure de ses soldats, & puissante par son immense

commerce. Abas ne se contentoit point de renfermer sa puissance dans les bornes de l'Asie, il vouloit qu'elle penetrât dans les climats les plus reculez ; c'est dans ce dessein qu'il envoya des Ambassadeurs au Roi d'Angleterre & au Roi de Portugal, qu'il ne cherchoit qu'à tromper en se servant de l'un & de l'autre, pour les détruire respectivement, & les chasser de l'Inde. 1615.

Déja il s'étoit emparé de l'isle de Baarem, & il méditoit la conquête de celle d'Ormus. Dans le tems même qu'il la projettoit, il fit partir un Ambassadeur pour l'Espagne. Philippe III. le reçut honorablement & le renvoya dans les Indes, où le Viceroi par son ordre le combla de presens, & le fit accompagner jusqu'à Ormus, par Dom Antoine de Govea, Evêque *in partibus* de Sirene. Peu de tems après, le Persan accorda à celui-ci la permission de passer dans l'Armenie pour y prêcher & y rétablir la Religion Catholique, Apostolique & Romaine : mais par la plus noire des perfidies, il retracta cette permission, dès que Govea fut dans ses terres, & il le fit indignement mourir. Govea à un profond sçavoir, joignoit une vertu

1613. éminente, beaucoup d'humilité, & un zele ardent pour l'avancement de la Religion. Il avoit été Religieux de l'Ordre de Saint Augustin.

Sa mort déssilla les yeux à Azevedo: il conçut que le Persan ne cherchoit qu'à le tromper; & dès ce moment, il le regarda comme un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il étoit puissant & caché. Ayant pris toutes les précautions necessaires contre ses desseins, il envoya dans toutes les Places, que les Portugais occupoient dans les Indes, des Commissaires pour les visiter & examiner si elles n'étoient pas en bon état. Il chargea de cette commission pour l'isle de Ceilan, Anton Vaz Freyre. Antoine Pinto de Fonseca, qui s'étoit fait une grande réputation dans les guerres de Flandres, fut envoyé ailleurs. Henri de Norogna, à qui Tavora avoit donné la Charge de Capitaine Major de la Côte de Malabar, fut confirmé dans sa Charge par Azevedo, & il partit pour en prendre possession, avec ordre de rétablir la paix & l'intelligence, entre les Princes de Banguel, & de Carnate, afin qu'ils pussent, unis ensemble, résister à Ventapanayque, autre Prince leur voisin, puissant & courageux,

qui remuoit ſans ceſſe, & qui menaçoit de l'effort de ſes armes, les places de Bracolor & d'Onor. 1615.

Azevedo, lorſqu'il quitta l'iſle de Ceylan, pour prendre en main les rênes du Gouvernement, y laiſſa pour Commandant François de Meneſes le Roux, homme auſſi peu connu par ſa naiſſance, que celebre par ſa valeur, & par ſon courage. Le Roi de Candea ayant aſſiegé Manuel Falcam, dans la citadelle de Balané, François prit les armes, tomba ſur l'ennemi, & lui fit honteuſement lever le ſiege. Après avoir aſſuré la place contre ſes nouvelles entrepriſes, & avoir fait le dégât dans ſes Etats, il s'en retourna triomphant à Colombo. Le Roi de Candea demeura quelque tems tranquille; mais bien-tôt après, pouſſé par les Hollandois, à qui il avoit ouvert les ports de ſon Royaume, il reprit les armes, & déclara la guerre aux Portugais.

Dans le Malabar, les habitans de Chaul introduiſirent dans leur Ville les Maures de Caranja, & aſſaſſinerent Baltaſar Rabelo d'Almeïda, Capitaine de la place. On vengea hautement cette perfidie, & l'emploi d'Almeïda fut donné à Fernand de Sam-

1613. payo & Acugna. Nizamaluc voulant profiter de la rebellion des habitans de Chaul, porta la guerre sur les terres de Salsette & d'Agacaim. Sampaïo défit entre Caranja & Tana les troupes de ce Prince, & délivra Agacaim de ses armes. Deman, Bazaim & toutes les places voisines se ressentirent des fureurs de la guerre. Vers le mois de Mai Nuno d'Acugna se rendit à Bacaim, pour prendre la place de Capitaine general de la flote, qui devoit croiser dans ces mers. Elle étoit composée de treize vaisseaux, dont étoient Capitaines, Lope de Sousa, Lope de Sarmiento & Carvallo, Michel Ferras, Gonzale de Ponte, Dom Juan d'Almeyda, Ignace d'Azevedo, Antoine Moniz Barreto, Dom Diegue de Sousa, & Dom Tristan d'Ataïde. Cette armée étoit sur tout destinée pour faire vigoureusement la guerre aux Rebelles de Chaul & aux Maures des pays voisins. On esperoit tout de la valeur, de la prudence & du zele d'Acugna: En effet, il remporta plusieurs victoires. La guerre fut vive; & l'on remarqua, que malgré l'animosité, qui animoit l'un & l'autre parti, les ennemis respecterent les Eglises, quoique les Por-

tugais détruisissent & ruinassent leurs 1613.
Temples ou leurs Pagodes.

En Afrique, Manuel de Melo Pereira, étoit Gouverneur de la citadelle de Mombaze, où le Sultan Hazen regnoit. Manuel, à l'exemple de ses prédecesseurs, traitoit ce Prince plutôt en esclave, qu'en vassal des Rois de Portugal. Hazen dévoroit les outrages qu'on lui faisoit, & demeuroit fidele. Son exactitude à remplir tous les engagemens qu'il avoit contractés avec les Portugais, ne touchoit point Melo. Celui-ci étoit entierement livré à Munganase, oncle de Hazen, vieillard rusé, & dangereux, qui semoit sans cesse la discorde entre son neveu & les Portugais, pour profiter des dépoüilles des uns & des autres. Enfin, pour porter les derniers coups à Hazen, il l'accusa d'avoir voulu faire assassiner Melo. Melo, soit qu'il le crût, ou qu'il fît semblant de le croire, prit des précautions pour faire arrêter le Roi. Comme il se défioit à son tour de Melo, & de son oncle, il avoit des espions, qui l'avertirent du dessein qu'on avoit formé contre lui. Il prévint donc sa prison, en se retirant à Quetifi, village situé à sept lieuës de Mombaze, & ha-

1613. bité par des Cafres. Les Cafres le consolerent, & lui offrirent du secours, pour se venger des Portugais, & briser leur joug. Hazen, esperant que les yeux de Melo se dessilleroient enfin, les remercia, en les détournant du dessein, où ils paroissoient de déclarer la guerre aux Portugais. Mais la fureur & la haine, dont ils étoient animés, ne demandoient qu'à éclatter. Ils prirent les armes. Hazen les assembla, & leur parla ainsi, pour les obliger à les quitter, & à demeurer en paix.

» Vaillants & fideles amis, en voulant travailler à mon bonheur, vous
» m'allez creuser un abîme de malheurs.
» Ecoutez-moi donc, & résistez au noble désir, qui vous enflame de venger mes injures. Le
» Royaume de Mombaze a été donné
» par les Rois de Portugal mes Seigneurs à mes ancêtres. Lorsque je
» montai sur le trône, je leur jurai
» une fidelité inviolable, au nom de
» la Loi qu'ils professent, & au nom
» de ma parole Royale. Ces sermens
» me seront sacrés tant que je respirerai : je ne puis y manquer, sans
» manquer à l'honneur, le bien le
» plus précieux dont l'homme jouïsse

» dans cette vie. Les rangs, les di- 1613.
» gnités, le trône même, ne peuvent
» effacer la honte & l'infamie, qui
» accompagnent la perte de l'hon-
» neur. Cet honneur consiste sur tout
» à être fidele à ses sermens, & à ne
» jamais se tacher du vice horrible
» de l'ingratitude. Je trahirois les pre-
» miers, & je fletrirois ma reputa-
» tion par l'autre, si j'allois prendre
» les armes, contre ceux qui m'ont
» remis entre les mains le sceptre &
» la Couronne. Il est vrai, que les
» Commandans, qu'ils envoyent de-
» puis quelques années à Mombaze,
» sont des hommes pervers, livrés aux
» factions, plongés dans les vices,
» esclaves indignes des plus honteu-
» ses passions, & qui regardent avec
» dédain toutes les Loix humaines &
» divines. Leur lâche conduite sem-
» ble briser le joug de nos sermens,
» & nous affranchir de notre grati-
» tude; mais leurs outrages, leurs
» affreuses calomnies, ne seroient
» point, dans l'exacte équité, une ex-
» cuse pour notre rebellion. Leur
» Prince, juste, magnanime, ne
» doit point porter la peine, dûë
» à des Ministres perfides, qui abu-
» sent à son insçu si lâchement de

1613. » la confiance qu'il a en eux. Ce sen-
» timent est si profondément gravé
» dans le fond de mon cœur, que je
» ne doute point qu'il ne venge lui-
» même un jour les outrages que ses
» esclaves osent me faire aujourd'hui.
» Vous me direz, que ce n'est point
» contre lui, ni contre son autorité,
» que vous me conseillez de prendre
» les armes; mais contre ces esclaves,
» qui ne s'en servent que pour le
» tromper. Mais vous vous trompez,
» vous-mêmes; c'est toujours s'atta-
» quer au Prince, que d'attaquer ses
» Ministres, tant qu'ils sont les dé-
» positaires de sa puissance. Ainsi
» je vous conjure, par cette mê-
» me affection, que vous me mon-
» trez aujourd'hui, de suspendre le
» juste courroux qui vous anime.
» Cette vengeance, que vous me
» préparez, terniroit mon honneur:
» & sans l'honneur, je vous l'ai dit, le
» trône même m'humilieroit au lieu
» de m'honorer. Que je perde donc
» la vie, plutôt que de manquer à cet
» honneur, qui dépend de mon ser-
» ment de fidelité, fait si solemnel-
» lement. Toutefois je vous permets
» d'entrer dans les terres de Mombaze
» pour punir les auteurs de nos dis-
» cordes;

» cordes ; mais si les Portugais prennent leur défense, respectez même ces perfides, ces traîtres sujets, tout indignes qu'ils sont de mes égards. Les Portugais m'en sçauront bon gré. Ils sont genereux, ma generosité les touchera : par cette conduite, vous m'assurez une plus noble vengeance, & vous avancerez davantage mes affaires. 1613.

Les Cafres écouterent Hazen dans un profond silence, & ils lui promirent de se conformer à ses volontez. Ensuite ils marcherent contre ceux de qui Hazen avoit sujet de se plaindre. A leur approche ils s'enfuïrent, & allerent s'enfermer dans Mombaze. Les Cafres ne voulant point violer la promesse qu'il avoit faite à Hazen, s'en retournerent sans insulter cette place. Melo en fut extrêmement étonné : cependant croyant que c'étoit l'effet de quelque terreur panique, il sortit, les poursuivit, les joignit, les combattit, & en tua une grande partie. Les Cafres se tinrent simplement sur la défensive, & leur perte ne pût les engager à violer la parole qu'ils avoient donnée. Melo orgueilleux d'une victoire, qu'il ne devoit qu'à la probité admirable

1613. de ses ennemis, rentra triomphant dans Mombaze; mais peu de jours après, informé du procedé de Hazen, il rappella ce Prince, & lui donna quelque satisfaction sur ses mécontentemens; moins cependant pour lui rendre justice, que pour l'amuser, & préparer plus sûrement sa ruïne.

Les affaires des Portugais dans le Pegou, alloient de jour en jour en déclinant. Il est peu d'hommes qui puissent résister à l'orgueil des succès heureux; la fortune, lorsqu'elle se plie au gré de leurs désirs, les change, les aveugle, & leur creuse, en les accablant de ses faveurs, presque toujours un précipice, où ils se perdent. Philippe de Brito qui s'étoit d'abord acquis plus de gloire par sa prudence, & par sa moderation, que par ses grandes victoires, ternit tout d'un coup sa réputation, par sa cruauté, par son insolence, & par une rapacité insatiable, qui révolta ceux même qui lui étoient le plus fidelement attachez. Les barbaries qu'il exerça, sur tout contre le Roi de Tangu, souleva contre lui le Roi d'Ova. Celui-ci jura par l'Idole de Degu, de tirer une éclatante vengeance de tant d'insultes; il leva une armée de cent vingt

mille hommes, & arma une flote de quatre cens vaisseaux, pour aller assieger & détruire la forteresse de Sirian. 1613.

Brito, qui auroit dû prévoir cet orage, ne s'en étoit pas douté. Il manquoit de poudre, de vivres, & même de soldats. Cependant rappellant son courage & sa prudence, il travailla à mettre tout en état de défense. Il fit entrer dans sa forteresse tous les Portugais, qui étoient répandus aux environs de Sirian; & il envoya un Officier dans le Royaume de Bengale, pour y acheter des munitions & des vivres. Cet Officier disparut avec l'argent. Les tems étoient arrivés, où les Portugais devoient subir la peine dûë aux meurtres, aux brigandages, & aux violemens de toutes les Loix les plus sacrées, qu'ils avoient commis depuis quelques années dans ces pays. Neanmoins quoique Brito ne vît aucune esperance de salut, il se deffendit en désesperé, & fit acheter cherement aux Barbares leur victoire. Peut-être même les eût-il forcez à lever le siege, sans un de ses Officiers, qui le vendit en les introduisant dans la forteresse. L'ennemi ayant fait empaler Brito, fit placer son cadavre à l'en-

1613. droit le plus élevé de la forteresse, avec ces mots, *c'est pour la mieux garder*. On dit qu'il vécut deux jours dans cet affreux tourment. François Mendés, un de ses principaux Officiers, subit le même suplice. Le traître qui les avoit livrez aux Barbares, ne fut point épargné; le Roi d'Ova le fit expirer au milieu des tortures, en lui disant, j'aime les trahisons; mais je déteste les traîtres. Il vouloit également faire mourir tous les autres Portugais; mais ayant triomphé des premiers mouvemens de sa colere, il se contenta de les envoyer à Ova, pour être esclaves.

Brito étoit né dans Lisbonne, & avoit pour pere un François. Il passa dans les Indes jeune; de Charbonnier il devint Marchand de sel, & enfin Fermier General des Salines de l'isle de Sundina, lorsque le Roi d'Aracan l'avoit en sa puissance. Ayant trouvé l'occasion de montrer beaucoup de valeur, & beaucoup de prudence en differentes occasions, le Roi d'Aracan voulut le voir. Brito étoit vif & hardi, il plût à l'Aracannois, & devint comme son favori. Ce Prince, pour lui témoigner sa bienveillance, après avoir conquis, ou pour mieux

dire, après avoir détruit le Pegou ; 1613.
lui donna le port de Sirian, aux conditions qu'il le reconnoîtroit pour son Roi legitime. Dès que Brito s'y fut fortifié ; il oublia ses engagemens, & rendit hommage au Roi de Portugal. Il avoit épousé Donna Louise de Saldagne, d'une très illustre naissance. Louise étoit jeune, belle, vive & coquette. Elle se prit d'une passion violente pour un Officier des troupes que commandoit son époux, & s'affranchissant de toutes les bienséances qu'imposent aux femmes la pudeur, & la modestie, elle se livra sans aucun ménagement à l'yvresse de son amour. Brito, que l'ambition dominoit, ne vit point, ou fit semblant de ne point voir les égaremens de sa femme, que le Roi d'Ova, frapé de ses charmes, envoya dans son serail, après la mort de son mari. Louise qui avoit couvert d'ignominie l'honneur de Brito durant sa vie, dit à ce Prince barbare, lorsqu'il voulut l'obliger à contenter ses désirs, qu'elle éprouveroit plutôt la mort la plus affreuse, que de servir aux plaisirs du meurtrier de son époux. Le Roi, qui avoit toujours ignoré les refus, en fut frapé d'admiration, & respecta son courage.

1613. Cependant Azevedo avoit appris dans Goa qu'il assiegeoit la forteresse de Sirian. Dans l'esperance de pouvoir la secourir, il fit partir Dom Diegue Furtado de Mendoce, avec cinq galiotes. Furtado fut informé en chemin, que Sirian étoit pris, & Brito mis à mort; ce qui le détermina à revenir à Goa, d'où partirent trois galions pour la Chine, afin d'y en joindre quatre, qui y étoient déja sous les ordres de Michel de Sousa Pimentel, pour y assurer le commerce contre les Hollandois, qui de jour en jour devenoient plus redoutables dans ces mers Orientales. Comme ces trois galions sortoient du port de Goa, Louis de Brito & Melo y entrerent avec les dépoüilles d'une flote de Mogols, qu'il avoit combattuë & vaincuë, vis-à-vis de Surate. Les Mogols pour s'en venger, ruinerent le territoire de Deman, & le Roi de Decan dévasta à leur instigation ceux de Chaul & de Baçaim. Louis de Gama avertit en même tems Azevedo, que les Perses menaçoient le port de Bandel. Dom Nuño Alvares Pereira rencontra & batit les Persans. Abaz s'excusa de cette infraction, en rejettant la faute sur le Sultan de Lara. Enfin

ſur la fin de l'année, Dom Jérôme 1613.
d'Almeïda partit pour le Portugal, avec la flote ordinaire. Il rencontra, près de l'iſle de Sainte Helene, quatre vaiſſeaux Hollandois. On en vint aux mains, & le combat fut ſanglant. L'Amiral des ennemis fut coulé à fonds, & celui des Portugais eut été brûlé ſans Manuel de Prado Magallanes, jeune homme d'environ vingt-trois ans, doüé d'une valeur extraordinaire, qui ſe jetta au travers des flâmes pour l'éteindre.

Le Roi d'Ova enorgueilli par la victoire qu'il avoit remportée l'année 1614.
précedente ſur les Portugais, réſolut de pouſſer ſes conquêtes dans les Royaumes voiſins du ſien. D'abord il ſoumit la Cité de Brogou, & ſon frere alla conquerir le Royaume de Tavay. Comme il alloit à Tenaçarim, il fut attaqué, & vaincu par quatre galiotes, commandées par Chriſtoval Rabelo, fugitif de Cochim, à cauſe d'un meurtre qu'il y avoit commis. Le Roi de Siam, qui haïſſoit mortellement le Roi d'Ova, reçut honorablement dans ſes ports, ſon vainqueur, & lui permit de bâtir une citadelle dans l'endroit de ſes Etats, qui lui paroîtroit le plus commode. Diegue

1614. Furtado de Mendoce, qui étoit revenu, pour croiser dans ces mers, après l'avoir remercié de ses offres, revint à Malaca, & brûla sur son chemin, les côtes des Royaumes de Quedà & de Parlés.

L'armée destinée pour garder la mer de Malabar, sortit du port de Goa, sous les ordres de Dom Diegue de Vasconcelos. Vasconcelos étoit chargé de transporter de Chaul à Diou, Dom Manuel d'Azevedo, qui devoit commander dans cette derniere place. Azevedo en arrivant à Diou, saisit tous les biens de son prédecesseur Sebastien de Macedo, qui étoit redevable de plusieurs sommes considerables au Tresor Royal. Vasconcelos de son côté alla punir les habitans de Por, qui depuis quelque tems s'avisoient de troubler le commerce de Diou. Gaspar de Melo & Sampayo descendit par ses ordres à terre, marcha contre la Ville, qu'il força. Les habitans, dont il fit un horrible carnage, s'enfuirent en partie se cacher dans les forêts voisines, & en partie ils allerent s'enfermer dans une forteresse qu'ils avoient élevée au milieu de leurs terres. Enfin il brûla la Ville, & en remporta un butin considerable. Les Portugais ne perdirent dans cette occasion que dix

huit hommes, parmi lesquels se trouverent Pierre Leitam & Saldagne, & Dom François Mascaregnas Capitaines, qui avoient tous deux de la valeur, & de la réputation. De Por, Vasconcelos fit voile vers l'embouchure de la riviere d'Agacaim, où il combattit seize Paraux Malabares, dont il prit une parrie. 1614.

Sur ces entrefaites, Rui Freyre d'Andreade, vaillant & genereux, un de ces hommes enfin destinez pour l'honneur des Nations parmi lesquelles ils naissent, alla prendre possession du gouvernement de Chaul, vaquant par l'absence de Manuel d'Azevedo, qui avoit été, comme on a dit, commander dans Diou. Le Viceroi, qui connoissoit la valeur intrepide & audacieuse de Freyre, lui avoit ordonné en partant de se tenir enfermé dans la Ville, & de ne point en sortir pour aller faire des courses dans les pays voisins. Freyre, qui à la valeur joignoit l'esprit propre aux négociations, voulut le mettre à profit, pour ne pas demeurer oisif. Il s'informa donc exactement des mœurs, & du caractere des Princes, des Seigneurs, & de ceux qui commandoient les Nations voisines de Chaul. Il entra dans

1614. la connoissance de leurs interêts, il menagea les uns, flatta les autres, employa tour à tour la priere & la menace, & parvint enfin par sa prudence active & souple, à attacher tous ces peuples differens aux interêts des Portugais, & fit peut-être par ce moyen des conquêtes plus solides, qu'il ne les eût faites par la force des armes.

Vasconcelos avoit quitté le commandement de la flote, & l'avoit laissé à Gaspard de Melo, qui vogua vers Baçaim, où l'on avoit besoin de secours. Là, il fit descendre à terre une partie des troupes, qui s'étant jointes à la garnison, allerent faire une course sur les terres des ennemis, où ils firent des ravages considerables. Gaspard, Michel Serram, Antoine Pinto & Fonseca, & François Pereira Pinto, se distinguerent dans cette occasion par une bravoure extraordinaire. Delà Gaspard alla délivrer la forteresse de Manora, où commandoit Thomas de Valle. Cette forteresse étoit située sur les bords de la riviere d'Agaçaim, à quatre lieuës de son embouchure. Les Decanois l'assiegeoient. Ils étoient en grand nombre, & parfaitement bien retranchés. Les Portugais qui n'étoient en tout que sept

cens, parurent d'abord étonnez du nombre des ennemis. Gaſpard s'appercevant de cette impreſſion, leur repreſenta que ce n'étoit qu'une multitude de Barbares, qui n'avoient ni courage, ni diſcipline, dont ils avoient triomphé autant de fois, qu'ils les avoient combattus. Les ſoldats, honteux de leur terreur, s'écrierent tous à la fois, qu'on les menât à l'ennemi; on profita de cet inſtant de bonne volonté; on attaqua, on joncha des corps morts des Barbares la campagne, & la fortereſſe fut délivrée. Gaſpard ſans donner le tems de reſpirer à ſes troupes, les conduiſit dans les pays des Sarraſins, pour les punir des courſes qu'ils faiſoient dans le territoire de Deman; & delà il paſſa à Chaul, où il trouva Rui Freyre d'Andreade, qui tenoit en reſpect les peuples voiſins, moins par ſes armes, que par ſa prudence. 1614.

La fortune n'avoit pas également favoriſé la garniſon de Diou. Manuel d'Azevedo avoit chargé François Sodre d'aller avec trois vaiſſeaux punir l'inſolence des Maures, établis le long de la côte. Sodre, malheureux dans ſon expedition, fut vaincu & forcé de ſe retirer avec perte. Les aſ-

1614. faires à Mombaze, sur la côte Orientale de l'Afrique, alloient en empirant par la mauvaise conduite de celui qui y commandoit. Mundanaje n'avoit jamais perdu de vûë le dessein d'ôter le sceptre au Sultan Hazen. Manuel le favorisoit dans cet injuste projet. Voyant que Hazen par sa conduite ne leur donnoit point prise sur lui, l'un & l'autre se déterminerent à l'accuser de trahison envers les Portugais. Ils en écrivirent au Viceroi, qui chargea Simon de Melo Pereira, qui avoit succedé à Manuel, & dans son commandement, & dans ses desseins pernicieux; de se saisir de la personne de Hazen, & de l'envoyer à Goa. Hazen, qui veilloit sans cesse aux intrigues de Mundanaje son oncle, découvrit le complot tramé contre sa liberté, & en prévit les suites, en se retirant une seconde fois parmi les Cafres. Poussé à bout, il se détermina enfin à venger d'une maniere éclatante tous les outrages qu'on lui avoit faits. Simon & Mundanaje, lâches comme sont presque tous les traîtres, ne sçavoient comment lui résister. Ils eurent encore recours à la perfidie; ils trouverent le moyen de corrompre quelques Cafres, & firent assassiner Hazen. Les

assassins leur porterent sa tête qu'ils envoyerent à Goa. On donna la Couronne à Mundanaje, & au Prince de Melinde, frere du malheureux Hazen. Ce partage déplût au lâche Mundanaje, qui se défit de son second neveu, de la même maniere, dont il s'étoit défait du premier. 1614.

Cojenitano exerçoit ses fureurs dans Surate, comme Mundanaje exerçoit les siennes dans Monbaze. Cojenitano, après avoir immolé ceux qui faisoient ombrage à son autorité, se jetta à l'improviste, avec huit cens chevaux, & quelques elephans sur le territoire de Deman, où il mit tout à feu & à sang. Gonçalez Vello, & Alfonse Barbosa le repousserent, avec le secours que Louis de Brito & Melo, Amiral de la flote, qui croisoit alors dans ces parages, leur envoya. On dut le succès de cette action, à la valeur de François Lopez de Deman, de Juan Brito, & de Dom Diegue de Sousa, d'Almada, d'Homen, de Benoît de Vasconcelos, & de Manuel de Sousa & Alarcon. On poursuivit l'ennemi jusqu'à Baroche, & Louis de Brito & Melo, alla avec sa flote brûler tous les vaisseaux qui étoient dans le port de cette place. La guerre

1614. s'alluma de toutes parts ; par tout on ne voyoit que des Villes incendiées, & que des campagnes fumantes de sang & de carnage.

Si les côtes de Malabar étoient désolées par les fureurs de la guerre, l'isle de Ceilan étoit en proye à la tyrannie des Portugais qui y étoient établis. Le Viceroi y envoya pour occuper la place de François de Meneses le Roux, Dom Manuel Mascaregnas Homen. Il le chargea expressément de reprimer l'horrible licence à laquelle les soldats & les Officiers s'abandonnoient depuis quelque tems, parce que leurs excès pouvoient devenir funestes à la nation. En effet, les habitans lassez de leurs emportemens, avoient déja conçu contre elle une haine mortelle, & le Viceroi qui avoit lui même gouverné l'isle pendant plusieurs années, & qui avoit vû par ses propres yeux une partie des brigandages, que les Portugais exerçoient, avoüoit que cette haine étoit juste. Le soldat pilloit, & assassinoit publiquement dans les villes, & dans les campagnes. Il violoit les femmes, il enlevoit les filles, traittoit indignement les hommes, & les forçoit à s'enfuïr parmi les forêts, où ils aimoient mieux

demeurer, que de vivre dans la société d'hommes si féroces. Il s'agissoit donc de faire revenir ces habitans dans leurs maisons, & de punir severement les auteurs de tant de forfaits, pour éviter une révolte generale, d'autant plus dangereuse dans les circonstances presentes, qu'on n'avoit déja que trop d'ennemis sur les bras. 1614.

En effet, tous les Malabares avoient pris les armes pour secouer le joug qui les opprimoit depuis si long tems. Les Mogols, & le Melique de Ponde s'étoient liguez pour faire la guerre aux Portugais, & ils avoient trouvé le moyen de faire entrer dans leurs vûës Ibram Idalxan. Le Viceroi se trouvoit extrêmement embarrassé pour résister à la fois à tant d'ennemis. Il envoya à ce dernier en qualité d'Ambassadeur, Antoine Monteyro Corte Real, pour le détacher de l'alliance de ses ennemis. Comme Idalcan se laissoit gouverner par son favori, Xanavascam, il chargea Monteyro de presens considerables pour ce dernier. Dès que Monteyro fut arrivé à Visapour, où Idalcan tenoit sa Cour, il visita Fanasvascam, & lui remit les presents que le Viceroi lui envoyoit. Ensuite il fit agir tous les ressorts que

1614. fournit la politique, pour déterminer Idalcan à faire arrêter le Melique de Pondé, l'auteur de tous les troubles, qui agitoient alors tout le Malabar, & pour faire chasser les Hollandois, qui demandoient la permission d'établir un comptoir à Visapour. C'étoit un Flamand habitué autrefois à Goa, d'où on l'avoit chassé pour quelque crime qu'il avoit commis, qui poursuivoit cet établissement en faveur des Hollandois. Monteyro agit avec tant d'ardeur, qu'il empêcha l'effet de sa demande, par le moyen de Vincent Rybeyro, qui demeuroit depuis long tems dans le voisinage de Visapour, & qui s'étoit acquis beaucoup de considération auprès du favori d'Ibram.

Tandis qu'on travailloit à ces negociations, la guerre se continuoit dans le Malabar, avec la derniere des fureurs. Tout s'ébranloit, tout paroissoit disposé à une grande révolution. Les Decanois sur tout ravageoient le territoire de Baçaim. Louis de Brito & Melo, Dom Juan d'Amada, & Antoine Pinto de Fonseca unirent leurs forces pour repousser ses opiniâtres ennemis. Leur dessein étoit de les surprendre, & ils l'eussent fait, sans quel-

ques habitans de la Ville, qui sacrifiant l'interêt commun, à l'interêt particulier, allerent les avertir du danger qui les menaçoit. On les trouva donc en bonne disposition, lorsqu'on fut les attaquer. Le combat fut long, douteux, & sanglant. Enfin la victoire se declara pour les Portugais, & les Decanois firent une perte si considerable, qu'ils furent contraints de demander la paix. Comme les Portugais avoient ailleurs sur les bras, des affaires qui n'étoient pas moins importantes, ils la leur accorderent, & Baçaim avec son territoire, respira enfin quelque repos. 1614.

La guerre s'éteignant d'un côté s'allumoit d'un autre. Les Empereurs de Calicut malgré les frequentes alliances, qu'ils avoient contractées, avec les Portugais, ne laissoient échaper aucune occasion de leur nuire. Tandis qu'ils étoient occupés à repousser les Decanois, & à prévenir les Mogols & leurs alliés, le Zamorin s'empara subitement du Royaume Granganor, & il se disposoit à en faire autant de la Ville de même nom. Il colora cette infraction du prétexte d'un refus de peage, qu'il prétendoit y avoir, & qu'on refusoit de lui payer.

1614. Le Roi de l'isle de Paru, voisine de Calicut, commença par ses ordres les hostilitez, en infestant de ses vaisseaux les côtes qui sont entre Cochim à Paliporto. Le Roi de Cochim lui-même fomentoit en secret ces discordes, dans l'esperance de pouvoir parvenir lui-même à s'affranchir de la domination des Portugais, à qui il avoit d'ailleurs des obligations infinies : foible secours pour contenir l'ambition dans les bornes de la gratitude, & de la reconnoissance. Le Viceroi, pour arrêter les progrès de ses ennemis ouverts & cachés, fit partir un grand secours pour Granganor. A son approche le Roi de Paru trembla. Craignant que le Zamorin ne fît sa paix, en l'abandonnant à la merci des Portugais, il prévint sagement ce malheur, en se reconciliant avec eux. Le Viceroi crut alors que le Zamorin pourroit entendre lui-même parler de quelque accommodement. Il lui en fit proposer un par François de Faria Lobo. Le Zamorin reçut les presens qu'il lui fit de la part du Viceroi, & rejetta toutes les propositions de paix.

Cette negociation manquée inquietoit le Viceroi ; mais l'arrivée de la flote de Portugal à Goa, calma

ſes inquietudes. Elle étoit composée 1614.
de cinq vaiſſeaux, & commandée par Dom Manuel Coutigno, qui avoit ſous ſes ordres Paul Rangel de Caſtel Branco, Louis Furtado de Mendoce, Manuel de Vaſconcolos, & Juan Suarés Henriqués, qui perdit ſon vaiſſeau à deux lieuës de Melinde. Il y avoit trois mille hommes ſur cette flote, dont une partie mourut en chemin, des maladies cauſées par la difference des divers climats que la flote avoit parcourus. Le Viceroi avec ce nouveau ſecours réſolut d'aller en perſonne du côté de Diou, pour y donner la chaſſe aux Anglois & aux Hollandois, qui infeſtoient ces mers. Il ſe fit préceder par vingt-deux vaiſſeaux, dont il déféra le commandement à Dom Manuel d'Azevedo. Celui-ci joignit près de Surate les eſcadres qui étoient ſous les ordres de Louis de Brito & Melo, & de Dom Juan d'Almeida. Ils mirent à feu & à ſang toutes les côtes voiſines. Baroche & Goga furent livrées aux flâmes, ſix vaiſſeaux Mogores éprouverent la même fortune, & les habitans de la Ville de Patane, s'enfuirent dans les montagnes voiſines, pour ſe dérober aux fers des Portugais.

1615. Enfin, le Viceroi mit à la voile avec sept gallions, deux pataches, une galere, une caravelle, & cinq fustes. Tous ces differens vaisseaux, étoient bien armez & bien pourvûs de vivres, d'artillerie, de soldats, & de munitions. Le Viceroi se rendit d'abord à Chaul. Delà il fit voile vers Surate, afin d'y joindre Manuel d'Azevedo, Brito, & Almeida, pour s'emparer de quatre vaisseaux Anglois, qui s'étoient réfugiez dans le port de cette Ville. On les attaqua vainement, & les Anglois se rangerent dans un endroit, où on ne pût plus les aborder. Azevedo pour ne point perdre le tems inutilement, navigua vers Diou, où il reçût avis de la part de Dom Louis de Gama, Commandant d'Ormus, que le Gouverneur de Xira pour le Persan, assiegeoit le fort de Comoran, avec quatorze mille hommes, sous prétexte de quelque droit, que Gama avoit refusé de payer au Sophi Abas. En effet, ce n'étoit qu'un prétexte pour envahir l'isle d'Ormus. La perte du fort de Comoran étoit d'une grande consequence. Les vieillards d'Ormus disoient publiquement, que du jour que les Perses en seroient les maîtres, l'isle étoit perduë. Azevedo

y envoya donc du secours sans differer, & après l'avoir vû partir, il reprit lui-même la route de Goa. Il rencontra sur son chemin les quatre vaisseaux Anglois, dont nous avons parlé, qu'il laissa en aller sans les combattre, se contentant de les faire saluer. On interpreta mal cette conduite, & l'on en parla même injurieusement. 1615.

Monteyro étoit toûjours à la Cour d'Ibram Idalcan. On lui opposoit chaque jour quelque nouvelle difficulté à l'alliance qu'il projettoit de conclure avec ce Prince. Les Agens du Melique de Ponde, ceux des Mogols, des Hollandois, & des Anglois, agissoient de concert pour le faire échoüer dans sa negociation. Tout autre que Monteyro se fut rebuté; mais il redoubla avec tant d'activité ses soins; il mania avec tant de souplesse l'esprit du favori; il sçut si bien prévenir tous les obstacles que ses ennemis faisoient naître, qu'il conclut enfin son traité avec Idalcan, au gré de ses désirs. Alors le Melique de Ponde demanda lui-même une treve qu'on lui accorda, dans l'esperance de convertir cette treve en une paix solide. La tranquillité étant assurée de ce côté-là, plusieurs Maures en profiterent pour aller

1615. voir à Chaul Rui Freyre d'Andreade, dont la valeur les avoient frapez en admiration. Ils ne s'entretenoient que des actions éclatantes, qu'ils lui avoient vû faire ; ils en parloient comme d'un homme extraordinaire ; ils disoient que les Etats qui produisoient de tels hommes, étoient destinez pour subjuguer le monde entier. Rui les reçut avec modestie & magnificence. Il les combla de politesses, il les accabla de presens, & les Maures s'en retournerent moins frapez encore de son courage, qu'enchantez de ses manieres pleines de generosité.

La guerre est toujours funeste aux Etats les plus florissans. Elle épuise les finances, elle dépeuple les campagnes ; c'est un fleau terrible dont le vainqueur & le vaincu sont également les victimes. Source inépuisable d'abus, tout languit, tout déperit, tout s'aneantit dans un Etat livré à ses fureurs. L'Espagne, cette puissante Monarchie, qu'on avoit vû sous les Regnes précedens, porter au plus haut dégré sa grandeur, ébranlée de tous côtés, s'affaissoit sous son propre poids, & alloit chaque jour en décroissant. Le Roi pour la soutenir, eut

recours à des expediens dont les effets ne pouvoient être que funestes. Tel fut celui de la venalité des Charges. Par les vaisseaux qui partirent cette année pour les Indes, il envoya des ordres au Viceroi pour qu'il les vendît toutes désormais, afin de secourir l'Etat des sommes qui en proviendroient. Ainsi, toute récompense destinée au mérite alloit être enlevée, toute émulation éteinte, & tout homme de neant riche, préferé à tout homme de merite, mais pauvre. La flote qui apporta ces ordres, apporta aussi des Bulles du Pape, en faveur de Dom Sebastien de S. Pierre, Evêque de Meliapor, transferé à l'Evêché de Cochim. 1615.

Sur ces entrefaites Dom Garcie de Silva & Figueroa furent envoyez en qualité d'Ambassadeurs chez le Persan. Les Maures envahirent S. Thomas, & en furent chassez; le Pere Jérôme Xavier Jésuite, conclut la paix entre les Mogols & les Portugais, & Dom Juan de Silva Castillan, alla commander aux Philippines. Les Hollandois maîtres des Moluques menacerent de l'en chasser, & Silva demanda du secours aux Portugais. Le Viceroi y envoya quatre gallions, sous les or-

dres de François de Mirande Henriqués, d'Alfonse Vas Coutigno, de Juan de Sylveira, & de Juan Pinto Pereira. Ils rencontrerent vis-à-vis les isles de Daru deux vaisseaux Hollandois, qui sortoient de Paliacate. On se mit en état de combattre de part & d'autre : mais les Hollandois bien-tôt après prirent la fuite. Les Portugais les poursuivirent si vivement, que les ennemis furent contraints de jetter une partie de leurs marchandises dans la mer, pour aller plus vîte.

1615.

Les gallions étant arrivés à Malaca, mirent à terre Dom Gonçalés de Silva, nommé à l'Evêché de cette Ville, & continuerent leur route. En sortant du détroit, ils furent battus d'une tempête si furieuse, qu'ils furent obligez de revenir à Malaca pour s'y rafraîchir & s'y radouber. Là, on leur conseilla d'attendre un tems plus favorable, pour continuer leur voyage, & ils défererent à ce conseil. Cependant Dom Diegue de Furtado Mendoce, Gouverneur de la Ville, sortit de ce port avec une flote, pour croiser dans le détroit, & pour observer le Roi d'Achem, qu'on disoit avoir armé une grande flote, pour

faire

faire la guerre aux Malayois. En effet, 1614.
Mendoce la rencontra, & résolut de la combattre. Ses Officiers voulurent s'y opposer, à cause de l'extreme inégalité des deux armées; mais leurs oppositions furent vaines. Mendoce après avoir expedié une barque pour Malaca, afin que les quatre galions qui y étoient rentrez, vinssent le joindre, engagea le combat à coups de canons. La nuit sépara les combattans; un furieux orage dispersa les Portugais, & ils ne purent se rejoindre que le lendemain, vers le milieu du jour. On alla chercher l'ennemi, qui comptant sur le nombre, ne demandoit pas mieux, que d'en venir aux mains. Les quatre galions avoient joint la flote Portugaise. Celui, que Mirande commandoit, fut investi quatorze fois, & quatorze fois il écarta & perça les ennemis. Mirande fut renversé d'un boulet de canon, qui passa près de lui; il se releva promptement, en criant à ses soldats : Combattez compagnons, je vis encore, & le Ciel nous réserve une grande victoire. En effet, elle se déclara pour les Portugais, & le Roi d'Achem fut honteusement mis en fuite. Ce Prince envoïa un Ambassadeur à Malaca, pour

1614. traiter de la rançon des prisonniers, & pour assurer les Portugais, que son armement ne les regardoit point, & que si on ne l'eût point attaqué il n'eût point cherché à inquieter, en aucune maniere la flote qu'il avoit rencontrée. On feignit de le croire : on rendit beaucoup d'honneurs à ses Ambassadeurs ; on lui renvoya ses prisonniers, & à son tour il remit en liberté les Portugais, qui lui étoient tombez entre ses mains.

A peine cet échange fut fait, qu'on apprit que huit vaisseaux Hollandois faisoient voile vers Malaca. On sortit pour les combattre, & on en vint aux mains. On se sépara trois fois, & trois fois en trois jours differens on recommença le combat. Au troisiéme la victoire se déclara pour les Hollandois, qui demeurerent maîtres de la mer. Alfonse Vaz Coutigno perdit la vie dans cette occasion, avec deux cens Portugais des plus braves. La flote rentra dans le port de Goa, extrêmement endommagée. Les Hollandois croiserent pendant quelque tems dans le détroit, & y firent plusieurs prises. D. François de Mirande Henriqués, au lieu de pousser son voyage jusqu'aux Philippines, s'en retourna à Goa. Le

Viceroi étonné de son retour, lui fit rendre compte de sa conduite ; Mirande se justifia, & demeura tranquille. 1614.

Nous avons dit, que le Pere Jérôme Xavier, avoit conclu la paix avec les Mogols. Gonçales Pinto & Fonseca en signa le traité à Deman, avec les Ministres de Jahanguir, Empereur de Mogol. Il termina aussi les divisions qui regnoient entre les Portugais & le Roi de Choutia. Le traité entre les Portugais & les Mogols, renfermoit ces articles : que les Mogols n'entretiendroient aucun commerce avec les Anglois & les Hollandois; qu'ils les chasseroient de leurs ports; qu'ils en purgeroient les côtes de Cambaye ; que s'ils se refugioient à Surate, ils permettroient aux Portugais d'y entrer pour les y arrêter & les saisir ; qu'on oublieroit de part & d'autre, tous les dommages qu'on s'étoit faits; que les Portugais & les Mogols commerceroient ensemble ; qu'on se rendroit respectivement tous les prisonniers ; que Jahanguir restituëroit aux Portugais tout ce qu'il leur avoit saisi dans ses Etats ; que les Portugais à leur tour lui payeroient un vaisseau qu'ils lui

1614. avoient brûlé en revenant de Moca; qu'ils en donneroient un autre à la mere de l'Empereur, pour la dédommager de celui, qu'ils lui avoient aussi fait brûler dans le port de Goa; que le Viceroi permettroit que deux vaisseaux Mogols allassent toutes les années à Moca, sans payer aucuns droits dans les ports où ils pourroient être obligez de relâcher ou de force ou de gré; qu'on feroit de concert la guerre aux Corsaires Malabares, ennemis des deux nations; & enfin que tous les vaisseaux Mogols, qui entreroient dans le port de Diou, payeroient les droits d'entrée à la doüanne qui y étoit établie. Par ce traité qui fut exactement observé, l'intelligence interrompuë entre les deux Nations, fut entierement rétablie.

Dans les Philippines, les Espagnols étoient vivement pressez par les Hollandois. Ceux qui étoient dans l'isle de Ternate ne l'étoient pas moins. Le Viceroi se détermina à y envoyer un nouveau secours, composé de six galions. Il en donna le commandement à Gonçalez Rodriguez de Sousa, qui arriva aux Moluques au commencement de l'année 1515. Il trou-

va que les Hollandois assiegeoient & pressoient extrêmement la citadelle de Ternate. Sousa la délivra, & en s'en retournant, il brûla plusieurs vaisseaux, appartenans aux Rois de Machian, de Bachan, & de Ternate, qui favorisoient les Hollandois. 1615.

Manuel Mascaregnas Homen étoit pour lors Gouverneur de l'isle de Ceylan, où le Roi de Candy, toujours ennemi secret des Portugais, entretenoit avec les Hollandois, & les Anglois des correspondances. Homen lui déclara la guerre, & entra dans ses Etats, dont il ravagea toutes les campagnes. Dans le Pegou Sebastien Gonçales Tibao, s'étoit comme il a été dit, élevé au suprême rang de Prince, & rendu formidable à tous ses voisins. Cet homme, né dans l'obscurité, n'avoit aucun principe de vertu. Il se livra à tant d'excès de cruauté, que le Roi d'Aracan fit une ligue avec tous les Rois de Bengale, pour le détruire, & pour le punir en même tems de ses cruautez, & de ses brigandages. Sebastien à la vûë de ce grand orage, auquel il ne pouvoit résister seul, écrivit au Viceroi, pour lui demander du secours, promettant si on le lui accordoit, de se reconnoître vas-

1615. ſal & tributaire du Roi de Portugal. Le Viceroi qui auroit dû contribuer à le punir comme un ſujet rebelle, & comme un ſcelerat, accepta ſes offres. Tout le monde l'en blâma hautement. On diſoit que c'étoit autoriſer la rebellion, & le brigandage, & bleſſer toutes les loix les plus reſpectables de la ſocieté. Azevedo ferma l'oreille à tous ces bruits, & réſolut d'envoyer un puiſſant ſecours à Sebaſtien.

En effet, il fit partir quatorze galiotes bien armées, & abondamment pourvûës de vivres & de munitions, ſous les ordres de Dom François de Meneſes le Roux, homme de merite, qui avoit autrefois gouverné l'iſle de Ceylan. Dom François arriva dans le parage d'Aracan, vers le mois d'Octobre. Quelques jours auparavant il avoit expedié Dom Manuel de Faria, avec la galiote qu'il commandoit, vers l'iſle de Sundina, pour avertir Sebaſtien de ſon arrivée. François avoit ſes inſtructions par écrit & cachetées. On les ouvrit, & l'on trouva que le Viceroi ordonnoit de combattre les Aracannois, dès qu'on les rencontreroit, quand même on n'auroit pas joint Sebaſtien. Vers le quinze du mois, on apperçut une flote nombreuſe Ara-

connoise, précedée d'une patache 1615.
Hollandoise. La flote étoit en bon état, & elle étoit conduite par des Officiers Hollandois. On engagea le combat, & l'on fit joüer l'artillerie de part & d'autre, pendant une journée entiere, qui tua beaucoup de monde. Le lendemain les Portugais avoient esperé de determiner le combat; mais l'ennemi se retira à force de voiles. François au lieu de les poursuivre, gagna l'embouchure d'une riviere pour y attendre Sebastien. Tout d'un coup le vent souffla avec impetuosité, & les Portugais essuyerent une tempête furieuse, qui les obligea à gagner le port de Dianga. Après s'y être reposez, ils se remirent en mer, & joignirent Sebastien, qui amenoit cinquante vaisseaux bien appareillez. Il blama François d'avoir combattu sans lui; cependant ils tinrent conseil ensemble, & ils résolurent d'aller vers la riviere d'Aracan, pour y chercher la flote ennemie. Elle y étoit en effet. Quoiqu'elle s'y crût hors d'insulte; les Portugais se diviserent en deux escadres, & l'attaquerent par deux endroits differens. La flote ennemie étoit superieure par le nombre de ses vais-

1615. seaux. On engagea d'abord le combat à coup de canon. Pendant tout ce tems-là, chaque vaisseau se tint dans son poste. Ceux qui se retiroient, ou parce qu'ils étoient maltraittez, ou parce qu'ils craignoient de l'être; le Roi d'Aracan qui les regardoit du rivage, les faisoit venir en sa presence, & leur faisoit trancher la tête, ensorte que tous, de force, ou de gré, soutinrent les décharges furieuses & redoublées des Portugais.

Enfin, toute la flote ennemie s'ébranla pour charger la Portugaise. Elle étoit divisée en trois escadres. Sebastien repoussa celle qui vint l'attaquer, & François mit en fuite, celle qui le chargea. On se ralia & l'on revint sur les Portugais. Le feu de l'artillerie & de la mousqueterie étoit terrible de part & d'autre, & depuis le matin, que le combat avoit commencé jusqu'au coucher du soleil, les Portugais conserverent toujours l'avantage. Alors François reçut un coup de mousquet, chargé à deux bâles dont il fut tué. Le désordre se mit dans son escadre, & Sebastien fit sonner la retraite, & se retira sans que l'ennemi le poursuivît. On perdit de part & d'autre beaucoup de monde. Il y eut

des vaisseaux dont tout l'équipage, à l'exception de quelques Matelots, fut entierement tué. Gaspar d'Abreu demeura seul sur le sien, blessé mortellement; & les ennemis s'en seroient emparez, sans Antoine Carvallo Tibao, frere de Sebastien, qui alla le remorquer. La flote Portugaise se rangea sur les côtes, pour y penser ses blessez. On embauma le corps de François, & Dom Louis d'Azevedo le ramena à Goa, avec sa flote. Sebastien fit tous ses efforts pour le retenir; mais rien ne pût fléchir Azevedo, il partit, & Sebastien gagna l'isle de Sundina, où l'Aracannois alla bien-tôt l'attaquer. Sebastien se deffendit parfaitement bien; mais manquant de troupes, & les habitans, las de sa tyrannie, lui refusant leur secours, il succomba sous les armes de son ennemi. On l'amena en triomphe à Aracan, où il subit le supplice dû à ses crimes. Sebastien avoit de cette valeur féroce, toujours dangereuse, pour peu que la fortune la seconde. Aveugle, elle devient temeraire, & souvent les succès heureux accompagnent la temerité. Si Sebastien eût joint la prudence & la moderation à cette valeur; si lorsqu'il se fut rendu maître de Sun- 1615.

1615. dina, il eût sçu se faire des alliez, & s'attacher les habitans de l'isle, il eût tôt ou tard détruit la puissance du Roi d'Aracan. Mais au lieu d'observer cette conduite, il se rendit redoutable à tous ses voisins, & odieux à ses propres sujets.

Tandis que l'Araconnois se vengeoit sur lui des affronts qu'il en avoit reçus, le Viceroi faisoit armer dans Goa une flote pour l'envoyer croiser dans les parages de Diou. Il chargea du commandement de cette flote Rui Freyre d'Andreade, dont la réputation croissoit de jour en jour, & s'attiroit l'admiration de tout le monde, tant amis qu'ennemis. Andreade mit à la voile sur la fin d'Octobre. Il fit une visite generale de toutes les places qui étoient sur cette côte. Ensuite il alla à Surate. Celui qui y commandoit pour le grand Mogol, fit porter à son bord des rafraîchissemens, avec des presens, dont quelques-uns étoient d'une grande rareté. Andreade, pour ne pas faire voir qu'il les méprisoit, prit parmi ces presens, ce qu'il y avoit de moindre valeur, & renvoya le reste, en faisant assurer le Gouverneur de Surate, qu'il étoit extrêmement sensible à sa politesse, & qu'il

étoit prêt à lui donner des marques de son estime & de son amitié. Cette action d'Andreade parut admirable à l'Indien. Il n'étoit point accoutumé à tant de generosité, ni Andreade à recevoir, mais à donner. 1615.

Il quitta enfin le port de Surate, & se rendit à celui de Diou. Après s'y être rafraîchi pendant quelques jours, il se remit en mer, où il essuya pendant une nuit la plus horrible tempête qu'on eût essuyé depuis long tems sur cette côte. Les vaisseaux se brisoient les uns contre les autres. Antoine de Freixo périt avec le sien, & tout son équipage. Les vaisseaux de Manuel d'Azevedo, de Manuel d'Andreade, & d'Amaro Rodriguez furent engloutis par les flots, & presque tous leurs équipages furez noyés. On n'entendoit que des cris affreux, & la mer n'étoit couverte que de cadavres, & des débris de ces malheureux vaisseaux. Dès que l'orage fut calmé, Andreade relâcha à Baçaim, où il rendit publiquement graces à Dieu, de l'avoir sauvé avec le reste de sa flote, qu'il remena peu de jours après dans le port de Goa.

Comme Andreade entroit à Goa,

1615. Dom Bernard de Norogna en sortoit, pour aller secourir Granganor, que le Zamorin assiegeoit, au mépris des traitez de paix, qu'on avoit fait avec lui. Norogna rencontra sur son chemin, trois vaisseaux Hollandois, qu'il empêcha de joindre le Zamorin, en leur donnant la chasse. Ensuite il se rendit à Granganor & délivra cette place. En même tems Dom Diegue de Sousa, alla avec onze vaisseaux, brûler dans le port de Calicut même un vaisseau considerable, chargé de riches marchandises, appartenant au Zamorin, & prêt à faire le voyage de Moca. Le Zamorin ayant ainsi été humilié, se tint en repos. Norogna visita les places qu'on possedoit sur les côtes de Malabar, les pourvût de vivres & de munitions, & s'en retourna à Goa.

A la place de Dom Manuel Mascaregnas Homen, Dom Nuño Alvares Pereyra, commandoit dans l'isle de Ceylan. Pereira fit la guerre avec succès au Roi de Candea. Sur ces entrefaites, on vit le moment, qu'il alloit arriver une grande révolution dans cette isle. Nous avons vû comment Nicapeti, le dernier Prince de la race du Soleil, qui eut des droits incon-

testables à l'Empire de cette isle, étoit 1615.
mort sans enfans, après s'être fait Chrétien, & avoir pris le nom de Jean : comment en mourant, il avoit fait heritier de tous ses droits le Roi de Portugal ; & comment enfin le Roi de Portugal, en consequence de cette donation, s'étoit fait reconnoître Empereur de toute l'isle. Un homme appellé Nicapeti, fils d'un Arpenteur, s'imagina de faire revivre en sa personne, le Prince & le veritable Nicapeti. D'abord il se montra au peuple sous l'habit d'un Jogue, c'est-à-dire, d'un Hermite ; disant, qu'il revenoit du Portugal, pour faire voir qu'il n'étoit pas mort, comme on l'avoit publié, & pour reprendre les rênes de son Empire. Le peuple qui ne se refuse jamais au merveilleux, quelque absurde qu'il soit, l'écouta avec avidité. Ceux, qui haïssoient la domination des Portugais, favoriserent les desseins de l'imposteur, & le Roi de Candy & les Hollandois, non contens de s'y prêter, lui fournirent des troupes, pour soûtenir son imposture. Pereira, informé de tout ce qui se passoit, ordonna à Manuel Cesar, Officier intelligent, brave, & actif, de rassembler promptement des

1615. troupes, & de marcher sans délai, pour combattre l'imposteur. Manuel obéït, & rencontra le prétendu Prince de Ceylan, campé sur les bords du Laoa. On en vint aux mains. Au plus fort du combat plusieurs Ceylanois qui servoient dans les troupes des Portugais, se détacherent de leurs rangs, & passerent du côté de l'imposteur, qui saisit ce moment, & s'avançant à la tête des siens, se mit à crier: » Venez fideles Ceylanois, venez joindre votre Prince, votre Empereur; » je suis cet unique rejetton, qui » vous reste de cette race du Soleil, » si respectable & si respectée parmi » vous. » Ensuite il combattit vaillamment; mais tous ses efforts furent vains: les Portugais indignez de son audace, le chargerent avec fureur, renverserent ses troupes, & les mirent en fuite.

Philippe d'Oliveyra, ignorant cette victoire, avoit de son côté rassemblé quelques troupes pour aller joindre Manuel Cesar. Plusieurs Ceylanois marchoient sous ses étendarts. Nicapeti informé qu'il étoit campé au pied d'une montagne, envoya un de ses partisans, pour exhorter les Ceylanois qui étoient parmi les Portugais, à les

quitter, & à venir reconnoître leur 1655.
véritable maître. Cet homme s'étant placé sur une éminence, qui commandoit le camp des Portugais, se mit à crier à haute voix. » O Ceylanois, ne rougissez-vous point » de porter les armes pour une na- » tion aussi détestable, & aussi per- » verse que la nation Portugaise. » Les Portugais ne sont que des bri- » gands publics. Avez-vous oublié » qui vous êtes ? ignorez-vous » que votre Maître, que votre Roi » legitime, que votre Dieu, que » l'œil du Soleil, est à trois lieuës » de vous, pour exterminer ces vo- » leurs infâmes. Quittez, quittez la » societé d'hommes si cruels ; venez » joindre votre Roi, il vous tend » les bras : courez donc lui rendre » les hommages & les services que » vous lui devez. « Après avoir ainsi parlé, il prit la fuite, disparoissant aux yeux des Portugais, qui décamperent le lendemain, & arriverent dans l'endroit où Manuel Cesar avoit combattu & vaincu l'imposteur. Cet homme perfide pour faire accroire que les cadavres, qui couvroient la campagne, étoient des Portugais, qu'on avoit tuez, avoit attaché

1615. à un arbre, cet écrit. *Ici Nicapeti a exterminé tous les Portugais qui étoient dans l'isle de Ceylan, & dans la citadelle de Colombo, dont on les a chassez.* Oliveira & les Portugais en furent consternez, & leur consternation remplissoit d'une joie secrete les cœurs des Ceylanois, qui étoient avec eux.

Oliveira continua neanmoins sa marche: son arriere-garde fut attaquée par trois cens hommes, que l'imposteur avoit placés en embuscade. On les mit bien-tôt en fuite, & l'on arriva enfin sur les bords du Laoa, vers la fin du jour. Delà, il envoya un Ceylanois, en qui il avoit beaucoup de confiance, pour aller apprendre des nouvelles certaines de Manuel Cesar. Le Ceylanois s'acquitta fidellement de sa commission, & revint promptement retrouver Oliveira. Enfin les Portugais se joignirent; mais après leur jonction, presque tous les Ceylanois les abandonnerent pendant la nuit.

Cependant l'imposteur disposoit de tout en Souverain, & il avoit déja une armée de plus de vingt-cinq mille hommes, avec laquelle il marchoit pour assieger Colombo. Lorsqu'il fut arrivé sur les bords de la riviere Nacolega, il vou-

lut qu'on le proclamât Empereur de l'isle de Ceylan. Il envoya des ordres au Roi de Candy, pour qu'il lui cedât une de ses femmes, de deux qu'il avoit. Le Roi la lui refusa, en lui faisant dire, qu'il la garderoit, lorsqu'il auroit subjugué & chassé les Portugais de Ceylan. Cette réponse déplut à l'imposteur, qui y repartit par des menaces. Les sujets du Roi de Candy offensez de son ingratitude, l'abandonnerent, & leur Maître leur applaudit. La discorde s'étant augmentée, le Roi de Candy résolut de s'unir aux Portugais, pour punir l'imposteur; ainsi l'interêt qui les avoit unis, les sépara; mais les Portugais meprisant le Roi de Candy, se refuserent à son alliance. 1615.

Manuel Cesar, & Dom Constantin, Seigneur Ceylanois, unirent leurs forces, & marcherent ensemble contre l'imposteur. Ils trouverent le chemin par où son armée devoit passer couvert de fleurs. Nicapeti passoit aux yeux du peuple pour un Dieu: il couroit en foule au devant de lui. Il l'appelloit le Restaurateur de la vraie Religion, le Défenseur de la liberté publique, le Conservateur de l'isle de Ceylan. Un soldat Ceylanois déserta

1615. des troupes Portugaises, & joignit celles de Nicapeti, qu'il informa de la marche de ses ennemis. Au lieu de le remercier, & de le recompenser : *Vous êtes* lui dit-il, *un imposteur, j'ai exterminé tous les Portugais, l'isle de Ceylan est purgée de ces brigans : Mon bras les a humiliez, les a aneantis ; ton imposture mérite la mort.* Il le fit mourir en effet, croyant par-là en imposer à ceux qui suivoient sa fortune. Mais on vit bien-tôt que le déserteur avoit dit vrai : les Portugais parurent, & à leur vûë Nicapeti se retira avec sept mille hommes sur une colline, où il se retrancha. Malgré cet avantage, & la superiorité de ses troupes, les Portugais l'assaillirent, forcerent ses retranchemens, taillerent en pieces ses troupes, & le mirent en fuite. Nicapeti alla se cacher dans le fond des forêts. On le chercha vainement, on ne put jamais découvrir le lieu de sa retraite. Le lendemain de sa défaite & de sa fuite, les Ceylanois qui suivoient ses étendarts, vinrent se ranger sous ceux des Portugais.

Pendant les troubles que cet imposteur causoit, un autre Ceylanois Chrétien, portant le nom d'Antoine Barreto, apostasia, pour s'atta-

cher au Roi de Candy. Antoine ne 1615.
devoit rien à la naissance, elle étoit vile & obscure; mais son esprit, sa valeur, son courage, son ambition, le rendoit digne des emplois les plus éminens. Bien-tôt il devint le favori du Roi de Candy, & le Generalissime de ses troupes, avec le titre de Prince & de Gouverneur du Royaume d'Uva. Etant dans son gouvernement, & voyant les forces des Portugais occupées à réprimer Nicapeti, pour venger le mépris qu'ils avoient fait du secours que son Maître leur avoit offert contre l'imposteur, il forma le dessein de leur enlever la place de Sofragan, où il n'y avoit que soixante hommes de garnison, sous les ordres d'Estienne de Faria, & de Manuel Matoso. Antoine s'y introduisit par ruse. Les Portugais neanmoins coururent aux armes, se retrancherent dans une Eglise, & s'y deffendirent jusqu'à la derniere extrêmité. Alors manquant de tout, ils capitulerent, & se rendirent prisonniers. Matoso perdit la vie en combattant. Les autres Portugais furent conduits à la Cour du Roi de Candy. Ce Prince les traita avec humanité, quoiqu'il eût pû les faire mourir sans injustice.

1615. en represailles d'un de ses Ambassadeurs, qu'ils avoient indignement massacré. Au lieu donc de traiter Estienne Faria de la même maniere, il le combla de politesse. Ensuite il chargea Balthasar Rybeyro, & Dominique Rodrigués, d'aller à la forteresse de Balané, pour engager la garnison à se rendre, attendu le peu d'apparence qu'il y avoit, que leurs Compatriotes pussent la secourir dans les conjonctures presentes. Balthasar & Dominique renouvellerent dans cette occasion l'action genereuse d'Atilius Regulus. Ils persuaderent à la garnison de verser jusqu'à la derniere goûte de son sang, pour deffendre la place, en cas que l'ennemi vînt l'attaquer; & allerent ensuite retrouver le Roi de Candy. Celui-ci ayant reçu leur réponse, conformement à ce que nous venons de dire, se mit à la tête de dix mille hommes, assiegea Balané & força cette forteresse à se rendre. Il traita la garnison avec la même generosité, qu'il avoit traité celle de Sofragan.

Sur ces entrefaites, il arriva à Goa un Ambassadeur du Roi de Siam, qui venoit offrir au Viceroi de la part de son maître le port de Martevan, pour y construire une forteresse. Le Viceroi

renvoya cet Ambassadeur extrêmement 1615
content, avec un autre de sa part, pour le Roi son Maître. C'étoit le Pere François de l'Annonciade, Dominiquain, homme sçavant, qui avoit demeuré long-tems dans le Royaume de Siam, & qui en connoissoit à fond les affaires & les interêts. Il offrit un present considerable au Roi, en l'assurant que les Portugais ne demandoient pas mieux, que de contracter avec lui une alliance durable, pour s'opposer respectivement à leurs ennemis. Le Siamois y consentit, permit aux Portugais d'entrer librement dans ses ports, chassa les Hollandois de ses Etats, & nomma deux Seigneurs, pour se rendre avec le Pere François à Goa, d'où ils devoient partir pour le Portugal, en qualité d'Ambassadeurs.

Rui de Melo Sampayo commandoit alors dans l'isle de Mozambique. Cruel & interessé, il pilloit les habitans sous differens prétextes, & retenoit aux soldats leur solde ordinaire. Il porta ses brigandages à un tel excès, que les plaintes en parvinrent jusqu'aux oreilles du Viceroi, qui chargea François de Fonseca Pinto, d'en aller informer, & installer dans ce Gouvernement Dom Salvador Vaz de

1615. Gama. Rui, craignant les suites de ces informations, crut les éviter en refusant l'entrée de l'isle à François. Bien-tôt après il prit la fuite, & abandonna tout. François executa les ordres du Viceroi, & fit partir pour la forteresse de Tête un puissant secours, afin de poursuivre la découverte des mines de Monomotopa.

L'Empereur de ce vaste & formidable Empire, avoit, avec le secours des Portugais, dompté un Roi de ses vassaux, qui avoit tenté de secoüer son joug. En reconnoissance de ce service, il fit une donation solemnelle de toutes les mines de son Empire aux Portugais. Diegue Simoens Madera, l'accepta au nom du Roi, l'an 1607. & l'acte qui en fut passé, portoit : » Que l'Empereur de Monomotopa » cedoit toutes les mines d'or, d'ar» gent, de cuivre, d'étain, de fer, » & de plomb qui pouvoient être » dans ses Etats au Roi de Portu» gal, à condition qu'il le secour» roit de ses soldats dans le be» soin; qu'il le regarderoit comme » son frere d'armes; que dans l'an» née qui suivroit la date du pre» sent acte, il lui seroit permis d'en» voyer à Goa le Prince son fils, avec

» un Ambassadeur, & de remettre 1615.
» entre les mains de Diegue Simoens
» deux autres de ses fils, & deux de ses
» filles, pour être élevés dans la Re-
» ligion Chrétienne : » Ce qui fut
executé. Simoens revint à Tête avec les deux fils de l'Empereur, qu'il fit baptiser, & ausquels il donna le nom de Dom Philippe, & de Dom Diegue.

Après le départ de Simoens, l'Empereur déclara la guerre au Roi de Baroé, par qui il fut combattu & vaincu. Le Roi de Mongas lui tua un fils, & celui de Matuziañe s'empara de tout son Empire. D. Nuño Alvares Pereira, que Simoens envoya à son secours, le rétablit en 1609. sur le trône, & fit périr l'usurpateur. Dom Estienne d'Ataïde, successeur de Pereira, secondé de la fortune, remporta également plusieurs victoires sur les ennemis de cet Empereur, & battit la forteresse de Massapa, où il laissa garnison sous les ordres de Diegue Carvallo. On le chargea expressément de faire la guerre aux brigands de Quizimba. Carvallo obéït avec succès. Mais l'Empereur, oubliant les services qu'on lui avoit rendus, & croyant de pouvoir désormais se passer du secours des Portugais, les dépoüilla de tous

1615. les biens qu'ils avoient dans ses Etats. Carvallo se vengea de cette noire ingratitude, en se joignant aux Quisimbas. Il attaqua les troupes de l'Empereur, & les vainquit. Son action fut regardée comme une trahison infame. On s'en plaignit hautement, & l'on jura la perte des Portugais dans tout l'Empire.

Carvallo ne pouvant résister à une puissance aussi formidable, abandonna la forteresse de Massapa, & se retira dans celle de Tête ; l'an 1612. Estienne d'Ataïde n'ayant pû étoufer la discorde, qui avoit armé les deux Nations l'une contre l'autre, se détermina à faire ouvertement la guerre à l'Empereur de Monomotopa. Mais sur ces entrefaites, il reçut ordre de partir pour Goa, & de laisser le Commandement à Simoens, & le Gouvernement du Mozambique à Dom Juan d'Azevedo, frere du Viceroi. Simoens voulant se rendre utile, résolut d'executer le dessein d'Ataïde : mais avant de s'engager, il somma un Seigneur Cafre, vassal des Portugais, de payer les tributs ordinaires. Quelques Portugais, jaloux de Simoens, l'en détournerent en secret. Simoens entra dans ses terres, & les ravagea. Le Cafre arma,

arma, combattit & fut vaincu. Il leva une seconde armée : Simoens alla à sa rencontre. Etant campés à portée l'un de l'autre, un Cafre alla avertir le Prince de sa Nation, que les Portugais marchoient sans précaution, & qu'il pourroit les vaincre, en les attaquant pendant la nuit. Une Negresse abandonna le camp des Cafres, & vint avertir Simoens du dessein qu'on venoit d'y former contre lui. Simoens fit prendre les armes, & attendit l'ennemi, observant un profond silence. Il ne tarda point de se presenter, & au lieu de surprendre, il fut surpris & taillé en pieces. Il demanda vainement la paix: on continua la guerre, & Simoens, toujours victorieux, rendit son nom redoutable parmi ces barbares. 1615.

Cependant toutes ces victoires avoient coûté à Simoens ses meilleurs soldats. Tels sont les funestes effets de la guerre, que le vainqueur & le vaincu s'épuisent également. Simoens pour reparer sa perte, demanda du secours à Dom Diegue Perez Brandam, Gouverneur du fort de Sena. Brandam lui envoya quarante Portugais & trois mille Cafres, commandés par Christoval de Brito Godinz;

1615. homme eſtimé & eſtimable par ſa valeur & par ſon courage. L'ennemi fut opprimé ſans reſſource. On lui ôta ſes terres, & on les donna à un nommé Quitambo, qui ſervit utilement & fidelement les Portugais. Simoens, ſans perdre le tems, marcha vers Chicova pour s'y emparer des mines du païs. L'Empereur du Monomotopa lui en fit encore donation. Le Seigneur de Chicova refuſa de s'y conformer. Simoens, avant de faire aucune démarche violente, en avertit l'Empereur, qui permit aux Portugais, non ſeulement de ſe ſervir de leurs forces, pour ſe conſerver dans le pays ; mais même d'en chaſſer le Seigneur, & d'en donner la Seigneurie à celui des Cafres, qui leur paroîtroit le plus affectionné à leurs interêts.

Il ſembloit par cette maniere d'agir, que l'Empereur de Monomotopa eût entierement oublié l'action de Carvallo : mais on ſe trompoit : ſon reſſentiment pour être moins caché, n'en étoit pas moins violent ; & s'il n'éclattoit point, c'eſt qu'il craignoit qu'une partie de ſes vaſſaux, tandis qu'il ſeroit occupé ailleurs, ne ſe révoltaſſent, & ne pouſſaſſent même leur révolte, juſqu'à le chaſſer de ſon Em-

pire ; comme ils l'avoient déja fait une 1615.
fois. Sur ces entrefaites le Prince Dom Philippe son fils, ne pouvant exercer sa Religion à la Cour de son pere, la quitta, & alla trouver à Chicova les Portugais, qui l'y reçurent honorablement. Le Cafre qui avoit succedé au Seigneur de Chicova, s'appelloit Cherema. Dès qu'il avoit eu la puissance en main, il avoit inquieté les Portugais, au lieu de les servir, comme il auroit dû le faire par reconnoissance. Philippe le fit arrêter au nom de l'Empereur. Sa fuite & cette action irriterent tellement son pere contre lui, qu'il mit sa tête à prix, & qu'il résolut de saisir la premiere occasion, pour exterminer les Portugais. Elle se presenta bien-tôt. Un soldat Portugais prit quelques fruits sur un arbre, le fils de celui à qui l'arbre appartenoit, le lui défendit d'un air menaçant ; le soldat s'en plaignit à Diegue Teyxeyra Baroso, son Capitaine. Baroso se transporta dans l'endroit, y trouva le jeune Cafre, & le tua. Son pere exposa son cadavre aux yeux de ses Compatriotes, il les anima à la vengeance, il leur représenta que le même sort les attendoit ; tout le pays arma, & l'Empereur de Monomotopa, outré de la

1615. violence de Barofo, & de ce que les Portugais retenoient fon fils, leur déclara enfin ouvertement la guerre.

Les hoftilités commencerent avec fureur; mais comme les Portugais n'étoient qu'en petit nombre, ils s'enfermerent dans la forterefſe, où ils furent bien-tôt affiegés par une armée de dix mille hommes. Les barbares firent de vains efforts. Ils furent contraints de fe retirer après avoir perdu les plus braves
1616. d'entre eux. Simoens continua la recherche des mines, & il en trouva d'abondantes. Il en envoya des effais en Efpagne, & fit en même tems demander du fecours au Roi, pour foûtenir & pourfuivre fon entreprife. Le Roi en fit partir un, que François de Fonfeca Pinto, jaloux de la gloire, & plus encore des richeffes que Simoens avoit amaffées, retint au Mozambique. Simoens lui écrivit plufieurs fois, pour l'avertir qu'il feroit obligé de tout abandonner, fi on ne le fecouroit promptement. Pour toute réponfe, Fonfeca s'empara des terres que Simoens avoit auprès du Mozambique, & défendit à la garnifon de Têre, d'avoir aucune communication avec la garnifon de Chicova. Il fit dire en même tems à l'Empereur de Monomoto-

pa, qu'il pouvoit faire perir Simoens, 1616.
sans craindre d'offenser le Roi de Portugal, Simoens étant entré dans ses Etats, sans en avoir reçu ordre de la part du Viceroi. Simoens informé de cet excès de violence, abandonna le fort de Chicova, & prit sa route de celui de Tête. On lui en fit un nouveau crime, & le Juge du Mozambique se prêtant indignement à la fureur de Fonseca, informa contre cette conduite. Simoens prit le parti de se retirer dans ses terres d'Inambanzo, & renvoya à Tête ses troupes. Le Juge & Fonseca n'épargnerent ni les prieres, ni les menaces, pour les contraindre à déposer contre leur capitaine; mais personne ne fut assez lâche pour se prêter à cette affreuse persecution. Ce refus n'empêcha pas que le Juge ne prononçât une Sentence terrible contre les jours de Simoens, dans laquelle outre plusieurs crimes qu'on lui imputoit, il l'accusoit de crime de désobéïssance aux ordres du Roi, pour avoir lâchement abandonné, & contre son intention, le fort de Chicova. On auroit de la peine à croire ces monstrueuses persecutions, si chaque jour on n'en voyoit commettre de pareilles dans la societé, par les lâches & indi-

1613. gnes sujets, à qui le Prince ne confie que trop souvent une partie de son autorité. Simoens en fut la victime, comme autrefois François Barreto l'avoit été en pareille occasion.

Tandis que l'injustice triomphoit ainsi en Afrique, la discorde faisoit éclater ses fureurs dans la Ville de Meliapour. Les habitans déchaînez les uns, contre les autres, s'immoloient à leur haine respective, en se faisant une cruelle guerre. Les Portugais étoient les principaux mobiles de ces troubles. Les peuples se répandoient contre eux en bruits injurieux, & les accusoient hautement de toutes les dissentions qui désoloient cette partie de l'Asie, depuis qu'ils y étoient établis. Le Viceroi pour étoufer ces bruits, qui pouvoient devenir funestes à la Nation, ordonna à Rui Diaz de Sampayo, homme moderé, & propre à concilier les esprits, de se rendre à Meliapour, pour y rétablir l'ordre & l'intelligence. Sampayo partit avec sept vaisseaux, qui avoient pour Capitaines, Dom Pedre de Sousa, Dom Juan Martinez de Caldas, Manuel de Govea, Sebastien de Barros Cabral, Pedre de Mesquita Pimentel, Simon Rangel de Castelbranco, & Dom Diegue de Sousa.

Sampayo ayant rétabli la tranquillité dans Meliapour, donna le commandement de six vaisseaux à Dom Pedre Gomez de Sousa, & l'envoya vers les ports de Tevenapatan & de Paliacate, pour observer les Hollandois, & pour ravager la côte, appellée par les Portugais, de Carreiro. Sousa réduisit à la derniere des extrêmitez les habitans de Montepoli, sujets du Naique de Ginja. En s'en retournant, un vieux Maure lui dit, qu'il y avoit près de l'endroit où il étoit, une forteresse, remplie de richesses, appartenant à Cotamuza Roi de Golconde : c'étoit un piege, que ce vieux Maure lui tendoit. Sousa, emporté par l'esperance du butin, le suivit, & tomba dans un embuscade où il perdit la vie, avec la plûpart de ceux qui l'accompagnoient. Le reste, fut fait prisonnier, & amené au Roi de Golconde, qui les rendit pour les prisonniers que les Portugais avoient faits à Montepoli. Cet échange étant fait, Joseph Pereira de Sampayo ramena l'escadre à Meliapour. 1616.

Celle qu'on avoit destinée en Portugal pour les Indes, sortit du port de Lisbonne. Elle étoit composée de trois vaisseaux, & commandée par Dom Manuel de Meneses, qui avoit sous ses ordres

1616. Lauzarote de Franca Pita, & Lauzarote de Franca & Mendoce. Celui-ci fut obligé de rentrer dans le port de Lisbonne avec son vaisseau. Pita arriva heureusement à Goa. Manuel fut attaqué dans le canal de l'isle de Saint Laurent, par quatre vaisseaux Anglois qui le demâterent. On lui proposa de se rendre, & de le transporter à Surate, d'où il pourroit se rendre à Goa. Meneses aima mieux se faire échoüer sur les côtes des Cafres, qui le dépouillerent avec tout son équipage. Enfin après avoir souffert la soif, la faim, & la derniere des miseres, ils trouverent des Cafres plus humains, qui les mirent en état de gagner Goa, où le Viceroi tâcha de leur faire oublier leurs malheurs.

Le Viceroi en même tems punit l'insolence de Mahamet, Xeque ou Roi de Soar dans l'Arabie, qui troubloit le commerce d'Ormus. Ce Xeque périt dans la guerre qu'on lui fit, & ses Etats furent devastés. Le Roi d'Ova, celui qui avoit enlevé Sirian aux Portugais, voyant que le Roi de Siam & d'Aracan, ses mortels ennemis, recherchoient l'alliance des Portugais, tenta aussi par un Ambassadeur, qu'il envoya à Goa,

de faire la Paix avec eux, afin que ses ennemis ne pussent retirer aucun avantage de leur secours. On écouta ses propositions. On fit même partir un Ambassadeur pour sa Cour, qui s'en retourna sans avoir rien conclu. A son retour, le Viceroi expédia toutes les escadres destinées cette année pour croiser tant dans le Golphe de Bengale, qu'ailleurs. 1616.

Cependant les troubles continuoient dans l'Isle de Ceilan. Trois nouvelles Puissances s'y étoient élevées contre la puissance des Portugais. Celle du Roi de Candea, celle d'Antoine Brito, qui aspiroit à se former un état, pour ne relever de personne, & enfin l'imposteur Nicapeti, qui reparoissoit de nouveau avec des forces plus redoutables que jamais. Le Gouverneur Dom Nuño Alvares Pereira mettoit ordre à tout avec une diligence incroyable; mais lorsqu'il domptoit un ennemi, un autre se presentoit: il falloit sans cesse avoir les armes à la main, & peu à peu les meilleurs soldats perissoient, & les places demeuroient sans défense. La guerre se faisoit avec la derniere cruauté. On ravageoit les campagnes, on mettoit à feu & à sang les Villes 1617.

1617. & les Villages. On n'épargnoit, ni les hommes, ni les femmes, ni les enfans ni les vieillards, & l'on commettoit de part & d'autre des actions abominables.

Nicapeti étoit le premier auteur de toutes ces cruautés. Les Portugais & les Ceilanois qui combatoient sous leurs étendarts, s'assemblerent à Pilandu. Ils marcherent vers Casugambala, & delà vers Talampeti, où l'imposteur étoit alors, & où il trouvoit toujours une retraite assurée dans ses disgraces. Les Portugais allerent camper à Polpeti,& delà ils passerent à Balané de Beligiam, où ils laisserent leurs malades & le butin qu'ils avoient fait. Ils y tinrent aussi un conseil pour déliberer sur ce qu'ils avoient à faire. On prit le parti de se séparer en deux corps: en quoi, ils firent une faute; car de redoutables qu'ils étoient, unis, ils devinrent, étant desunis, faciles à vaincre ou du moins trop foibles pour tenter rien de considerable.

Laurent Peres de Carvallo partit de Goa,& se rendit dans l'Isle de Ceilan avec quelques troupes qu'il avoit levées à ses dépens, pour y servir sa patrie. Louis Gomez Pinto, Dom

Constantin, Dominique Cavallo, & François Barbosa passerent à Colombo pour déliberer avec le General Nuño Alvares Pereira, sur ce qu'on devoit faire. On résolut que Gomez Pinto avec son Regiment iroit défendre Alicur; que Manuel Cesar Capitaine Major, se rendroit à Rosale avec cent hommes; & que le reste des troupes marcheroit vers Soffragam, pour en chasser Antoine Barreto. On executa ce projet: on partit, on combatit, on vainquit, on acheta la victoire de la perte des meilleurs soldats, comme il arrive presque toujours: & l'on força l'ennemi à abandonner la campagne, & à s'enfermer dans ses fortifications, ou à se cacher dans les forêts. 1617.

Vers le mois de Mai, l'armée se réunit pour aller chercher Nicapeti, campé à Moratena, d'où, à la proche des Portugais, il s'enfuit à Candea. Sa retraite fut si précipitée, que Louis Gomez Pinto, qu'on détacha pour le poursuivre, eut bien de la peine à le joindre. Il le joignit enfin dans les déserts d'Anorojapure. Il l'attaqua, & le défit. Nicapeti cependant se sauva: mais on prit deux de ses femmes prisonnieres, avec le neveu du fameux

1617. Raju, qui suivoit la fortune de cet imposteur. Cette victoire produisit un bon effet. Les Ceilanois qui n'avoient pas encore pris parti, allerent assurer à Malvana le Gouverneur de leur fidelité, & ne refuserent plus d'apporter à Colombo toutes les denrées necessaires, tant pour l'entretien des habitans, que de la garnison.

Le Roi de Candea lui même, craignant d'être la victime de la guerre, témoigna un désir ardent de faire la paix avec les Portugais. Il envoya à Pereira, pour en traiter, de nouveaux Ambassadeurs avec Dominique Rodriguez Torvam, & Baltazar Ribeyro, accompagnés de trente autres Portugais. Pereira en informa le Viceroi, qui tint à ce sujet un grand Conseil à Goa. Le Roi de Candea, pour obtenir la paix, offroit de se reconnoître le vassal du Roi de Portugal, de payer un tribut toutes les années de quatre élephans, avec une certaine quantité de cannelle; de rétablir la forteresse de Balané, qu'il avoit rasée, de la livrer aux Portugais, de leur permettre d'en bâtir une autre à Candea, & d'y mettre garnison Portugaise, pourvû qu'on le laissât jouir tranquillement du Trône qu'il occupoit, &

qu'on en assurât la succession aux trois 1617.
fils qu'il avoit. Cette paix étoit trop glorieuse aux Portugais, pour la refuser à leur ennemi. Ils la lui accorderent donc, à ces conditions, sans préjudice toutefois des droits que le Roi de Portugal avoit à la Couronne de Candea, comme héritier présomptif du Prince Dom Juan mort à Conimbre, & que l'imposteur Nicapeti tentoit présentement de faire revivre dans l'Isle de Ceilan.

Les mêmes droits que le Roi de Portugal avoit sur le Royaume de Candea, il les avoit sur celui de Jafanapatan. L'héritier présomptif de cette Couronne étant mort, & son successeur n'étant point en âge de gouverner, Changalii frere du feu Roi, prit en main les renes du gouvernement. Le Viceroi lui en confirma la possession, jusqu'à ce qu'il eût le tems d'en ordonner autrement. Car outre les affaires de Ceilan, le Viceroi étoit occupé à prendre les précautions necessaires, pour appaiser la discorde qui regnoit entre les habitans de Chaul, & de Bazaim, & ceux de Trapor, & de Tana. Fernand de Mirande, & Andrés de Abreu étoient les fauteurs de tous ses

troubles. Ces deux Officiers pour se-
1612. venger de leurs injures communes,
avoient allumé une cruelle guerre, en-
tre ces quatre Villes. Le Viceroi y
envoya le Lieutenant Criminel Do-
minique Cardoso de Melo, pour les
punir de leur insolence. Il fit partir
également pour le Mozambique, le
Lieutenant Criminel Dom Diegue
d'Acugna & Cartelbranco, pour y
punir François de Fonseça Pinto,
de toutes les concussions, qu'il y
avoit commises. Pinto subit la peine
duë à ses crimes, & à ses perfidies.
On ne sçauroit sévir trop rigoureu-
sement contre ceux qui abusent de
l'autorité du Prince, pour s'engraisser
aux dépens du peuple.

Dom Garcie de Sylva, que le Roi
d'Espagne avoit envoyé aux In-
des, pour passer delà en Perse, en
qualité d'Ambassadeur, étoit toujours
à Goa. Il avoit suspendu son voya-
ge, à cause que le Persan avoit en-
levé Comoran dans l'Arabie, aux
Portugais, malgré la paix qui regnoit
entre les deux nations. Le Persan,
après un acte d'hostilité si autenti-
que, pour dérober à la connoissance
des Portugais les projets qu'il médi-
toit contre l'Isle d'Ormus, résolut à son

tour d'envoyer un Ambassadeur au Roi 1617.
d'Espagne. Il choisit pour cette Ambassade Robert Serli Anglois, homme d'un esprit souple, & intriguant, & qui haïssoit personnellement les Portugais. Avant de partir, il fit demander au Viceroi, si son dessein étoit de le traiter en Ambassadeur. Azevedo qui esperoit, en lui accordant ce titre, que Silva pourroit penetrer jusqu'à la Cour d'Abas, le lui promit, & Serli se rendit aussi-tôt à Goa, où il commença d'abord d'excuser la prise de Comoran, par le Prince qui l'envoyoit, en disant que cette place avoit de tout tems appartenu aux Persans : raison frivole ; car les droits des Portugais sur cette place étoient fondés sur les droits de conquête, & sur les droits d'une possession longue & actuelle, qui devoient prévaloir sur d'anciens droits, qui ne pouvoient & ne devoient plus subsister. Néanmoins le Viceroi s'accommodant au tems, passa legerement sur cette raison, esperant que l'ambition d'Abasse borneroit à cette conquête, & que les Ambassades respectives que les deux puissances s'envoyoient, produiroient une paix solide pour l'avenir. Mais ces esperances furent vaines.

1617. L'ambition d'Abas étoit trop forte, pour se contenir dans les bornes d'une juste moderation.

Azevedo ayant perdu toute esperance, d'établir une solide paix entre la Cour Persanne & la Cour Portugaise, s'appliqua à la maintenir avec les autres puissances Asiatiques. Ce fut dans cette idée qu'il arma deux galions, dont il fit Capitaines Augustin Lobato, & Michel Homen Pinto, pour les envoyer à Macassar, porter un present considerable au Roi de cette Isle, qu'il vouloit engager à demeurer fidele aux Portugais, & à se déclarer contre les Hollandois, qui continuoient avec succès la navigation des Moluques. Le Roi de Maçassar reçut le present du Viceroi avec joye, & pour lui en marquer sa gratitude, il fit armer quelques galiotes, & les envoya chargées de vivres & de munitions à Ternate, où les Espagnols commençoient à manquer de tout. Les Hollandois voulurent empêcher ce secours d'entrer dans la citadelle: on les repoussa avec perte. Les Portugais s'en retournant, passerent à Manilla, où ils furent obligés d'hyverner.

Le Viceroi ne borna point ses soins seulement à veiller à la sureté des places

qu'on possedoit en Asie & en Afrique ; il jetta aussi les yeux sur l'Isle de Madagascar ou de Saint Laurent. En 1613. il y envoya une caravelle sous les ordres de Paul Rodrigués de Costa, avec deux Jésuites, Pierre Freyre, & Louis Mariano, homme sçavant dans les Mathematiques. Ils aborderent vers le mois d'Avril dans cette Isle, qu'on avoit négligée jusqu'alors. Cette Isle a six cent lieuës de circonference & deux cens soixante de large. Elle étoit divisée en plusieurs Royaumes, extrement peuplée, & très-fertile, arrosée de plusieurs rivieres, & diversifiée par des montagnes & par des vallées, qui en font un séjour agréable. Ptolomée & Pline parlent de cette Isle, le premier sous le nom de Minotias, & le second sous celui de Core. On ignore quels sont les premiers peuples qui l'ont habitée : il y a apparence que ce sont les Cafres ; du moins leur voisinage de cette isle le fait ainsi présumer. Les Arabes, la connoissoient, & après les Arabes les Portugais y ont penetré. La nation la plus considerable de l'isle, porte le nom de Buques ; ils ne connoissoient ni Religion, ni Temples, ni Prêtres. Cependant ils circoncisoient 1614

1617. leurs enfans, entre cinq & sept ans. Les peuples y sont noirs, mulâtres & blancs. Les hommes y sont grands & vigoureux; ils épousent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, & ils les répudient au moindre dégoût. Mais comme il n'en résulte aucun deshonneur pour elles, elles trouvent facilement à se remarier. Ils celebrent leurs funerailles en festins & en danses. Nous avons dit qu'il y avoit plusieurs Royaumes. Le Gouvernement y est Monarchique : les Rois se font sans cesse la guerre, non pour conquerir les Etats de leurs voisins, mais seulement pour faire la guerre.

Les Jesuites travaillerent avec quelques succès à faire connoître la Religion à ces Princes & à leurs sujets ; mais ces progrez ne furent pas aussi considerables qu'on l'avoit esperé. Cependant le tems de la Viceroyauté d'Azevedo vint à expirer, & Dom Juan Coutigno Comte de Redondo vint le relever. Azevedo s'en retourna en Portugal, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il fut arrêté, & mis en prison. On l'accusoit de concussion, de cruauté, & de trahison : de concussion, à cause des richesses immenses qu'il avoit amassées; de cruauté, pour avoir fait mou-

rir plusieurs Portugais injustement ; 1617.
& de trahison, pour avoir laissé échaper en sortant de Diou, & revenant à Goa, les quatre vaisseaux Hollandois, dont nous avons parlé. Il mourut miserablement dans sa prison, & les Jesuites prirent soin de sa sepulture. Il étoit de la famille des Azevedo, illustre & ancienne dans le Portugal. Il n'étoit ni grand ni petit. Il avoit de l'esprit & de la capacité ; mais ses qualitez étoient réellement ternies par une avarice sordide, par une colere funeste à ceux qui l'excitoient, & enfin par une cruauté plus que barbare. Ce qu'il fit à Ceylan, lorsqu'il gouvernoit cette isle, surpasse tous les excès de cruauté les plus affreux ; il faisoit piler dans des mortiers les enfans des ennemis en presence de leurs meres, & les cris de ces enfans & de ces meres désolées, sembloient au lieu de l'attendrir, redoubler sa fureur & sa ferocité.

Dom Juan de Coutigno, son successeur, étoit fils de Dom François Coutigno, qui avoit été aussi Viceroi des Indes. La maison des Coutigno alliée à la maison Royale, étoit feconde en grands hommes, & l'on espera que Dom Juán soutiendroit dans sa Viceroyauté, son nom avec

1617. éclat. La guerre étoit allumée dans dans le territoire de Mangalor, place conquise par le fameux D. Louis d'Ataïde. Salvador Ribeyro Mariño y commandoit. Le Viceroi lui envoya du secours sous les ordres de D. Diegue Coutigno, Capitaine General de Malabar. Ils eurent à faire à dix mille Maures, qu'ils taillerent en pieces. Le Roi de Banguel, ne pouvant se deffendre contre Ventananayque son mortel ennemi, livra ses Etats aux Portugais, où l'on envoya pour commander Antoine de Saldagne. François de Meneses partit de Bazaim avec quelques troupes pour le joindre, & ils reprimerent ensemble l'ennemi.

Ventananayque ne pouvoit demeurer en repos. Né & élevé dans le tumulte des armes, il ne cherchoit que l'occasion de faire la guerre. Les Canariens se rangerent au nombre de dix mille sous ses étendarts, & ravagerent le territoire des places voisines appartenantes aux Portugais. Louis de Brito & Melo s'étant joints à Dom François de Mirande Henriqués, alla pour le combattre. Ventananayque les vainquit, & les tua avec quatre-vingt Portugais. La Reine d'Olala, à qui on avoit enlevé un vaisseau chargé

de riches marchandises, saisit cette occasion pour s'en venger. Elle assaillit la forteresse de Banguel, brûla la Ville, & fit des dévastations horribles dans le territoire. Ces deux évenemens firent murmurer les habitans de Goa; mais le Viceroi se mit en état de venger l'un & l'autre malheur, contre ceux qui les avoient causés. 1617.

Il fit partir en même tems un Ambassadeur pour la Cour du grand Mogol, afin d'engager l'Empereur de ce vaste Empire, de chasser de ses ports les Hollandois, & les Anglois, ennemis des Portugais. L'Ambassade étoit importante, & il en chargea le Pere Manuel Pineyco, Jesuite, fort connu à la Cour de ce Monarque. Le résultat de cette Ambassade fut la permission que le grand Mogol accorda aux vaisseaux Portugais, d'entrer librement dans ses ports, & la suspension de la guerre qu'il vouloit porter contre les habitans de Diou & de Deman. A la verité, on dut moins cette suspension à sa bonne volonté pour la nation Portugaise, qu'à la guerre que le Persan lui déclara, pour s'opposer à ses desseins. Le grand Mogol leva une armée prodigieuse, & s'avança sur la frontiere. Cette armée im-

1617. mense mit un mois entier à passer un torrent, qui descendoit d'une montagne, & qui tombant de rocher en rocher, formoit enfin dans la plaine une riviere profonde, & cependant rapide. Elle campoit tous *les* soirs, & le camp tenoit huit lieuës de terrain. Les tentes étoient superbes ; tout abondoit dans le camp, qu'on auroit pris pour une *Ville* des plus grandes, & des plus magnifiques du monde, par l'ordre qui regnoit, & le peuple de toute espece qu'on y trouvoit.

Tandis que ce puissant Empereur trainoit cette multitude d'hommes sur les confins de la Perse, Christoval de Norogna voguoit vers les Indes avec trois vaisseaux. Il rencontra vers le Cap de bonne Esperance six vaisseaux Anglois. Norogna par une lâcheté indigne du nom qu'il portoit, & plus encore de la nation dont il étoit, pour n'être pas obligé d'en venir aux mains, donna 70000 ducats à l'Amiral des Anglois, & vingt mille aux soldats ; moyennant cette somme on le laissa passer. Etant arrivé à Goa, le Viceroi indigné d'un action aussi deshonorante, le fit mettre en prison, & peu de tems après il le renvoya

honteusement en Portugal, & donna sa place à Dom Diegue de Mendoce. 1618.

Sur ces entrefaites le Roi de Jorcon arriva à Goa avec quatre-vingt vaisseaux horriblement maltraités. C'étoit le Roi d'Achem qui les avoit mis dans cet état. Les Portugais tâcherent de le consoler. Le Jorconois leur demanda du secours pour se venger du Roi d'Achem, & pour l'obliger à lui rendre un de ses fils qu'il avoit fait prisonnier. Les Portugais ne purent seconder ses desseins, par ce qu'ils apprirent que l'Achenois avoit fait une ligue avec quelques Rois ses voisins, & qu'il faisoit un armement considerable, pour attaquer Malaca.

Vers ce tems-là, l'Empereur des Tartares entra avec une multitude effroyable d'hommes dans la Chine, & saccagea les plus belles Provinces. Ses succès furent si rapides, qu'il menaçoit déja Pequin; & l'Empereur de la Chine méditoit de se retirer à Nanquim. Mais les Chinois revenus de leur premiere épouvante, armerent de tous côtés, s'assemblerent en corps d'armée, allerent chercher les Tartares, & en purgerent leurs Provinces. Les Jesuites

1618. se distinguerent dans cette occasion. Ils suivirent l'armée Chinoise, aiderent de leurs conseils les Generaux, & soutinrent le courage des soldats, par des discours vifs & pathetiques, qu'ils leur firent, pour les animer à la deffense de la patrie. Cependant la guerre continua avec fureur. Tantôt la fortune secondoit les Tartares, & tantôt les Chinois. Les Provinces étoient désolées, les peuples accablés par le brigandage de l'un & de l'autre parti. La famine regnoit de tous côtés. Les meres dévoroient leurs enfans pour assouvir leur faim, & l'on vit, pendant cette désolation, tous les fleaux à la fois concourir à la ruine de l'Empire.

1619. Les Portugais de Macao envoyerent Gonçales Teyxeyra à Pequin, pour offrir tout le secours qui dépendroit d'eux. D'abord on l'accepta, & ensuite on les remercia. Néanmoins les Jésuites continuerent à travailler avec la même ardeur aux progrès de la Religion. Ils parcouroient les Provinces, & partout ils donnoient des preuves de zele & de pieté, de patience & d'humilité. Ils trouverent en plusieurs endroits des nations, dont la Religion étoit un mélange

mélange des superstitions Juives avec celles du Paganisme, ce qui leur fit croire, que la Religion Juive avoit été autrefois connue par ces peuples.

Dans l'Isle de Ceylan, Dom Constantin de Sà & Norogna avoient pris la place de Dom Nuño Alvares Pereira qu'on avoit envoyé pour commander en Afrique, dans le pays conquis le long de la riviere de Cuama. Constantin son successeur reprit la forteresse de Sufragam, & fit vivement la guerre à Madune qui s'étoit soulevé & retranché dans un canton de l'isle. Constantin mit à feu & à sang tout le païs qui s'étoit declaré pour le rebelle, & remporta plusieurs victoires, entre autres une sur Chacatienzala. Dom Pedre, Corsaire, parent du celebre Cugnal, qu'André Furtado de Mendoce avoit subjugué, après plusieurs prises, faites sur la côte de Malabar, se retira dans l'isle des Vaches, & dans celle de Tristan Golayo. Constantin fit partir deux galiotes, pour porter des ordres aux vaisseaux qui étoient dans l'isle de Manar, pour qu'ils allassent donner la chasse à ce Corsaire. Victor d'Abreu qui y commandoit, obéit; mais le Corsaire

1619.
1620.

1621. l'aiant vaincu, & l'aiant fait lui-même prisonnier, continua librement ses pirateries. Les Hollandois, & les Anglois s'introduisoient de plus en plus dans les Indes, & la puissance des Portugais y recevoit de jour en jour des secousses, qui en présageoient déja la ruine, malgré les soins du Viceroi, qui vint à mourir à Goa sur la fin de l'année, après avoir gouverné deux ans. Il fut inhumé à côté de son pere, qui étoit mort à Goa, occupant la même Charge.

Les ceremonies de ses funerailles étant faites, on ouvrit les lettres de la succession, où le Roi nommoit Ferdinand d'Albuquerque, âgé de soixante-dix ans, & établi à Goa depuis quarante. Les affaires se maintinrent à peu près dans le même état sous son Gouvernement, & sous celui de Dom Alfonse de Norogna, qui joüit de cette dignité, sans l'exercer; car Philippe III. étant venu à mourir sur ces entrefaites, Norogna qui étoit vieux, refusa de partir, & rentra à Lisbonne.

Telles furent les principales actions des Portugais dans leurs conquêtes d'Asie, d'Afrique & de l'Amerique, sous le regne de Philippe deuxiéme de nom en Portugal, & troi-

sième en Espagne. Philippe étoit né 1621.
à Madrid le quatorziéme d'Avril 1578. L'an 1583, il fut reconnu Prince des Espagnes & de Portugal. Il n'avoit alors que cinq ans, & vingt lorsqu'il monta sur le trône en 1598. après la mort de Philippe second son pere. Tous les Princes de l'Europe lui envoyerent des Ambassadeurs, pour le féliciter sur son avenement à la Couronne, & il les reçut tous, avec cette magnificence exterieure, qu'affectoit alors la maison d'Autriche.

Tout son regne fut celui de ses favoris. Doux, pieux & moderé, mais mol, credule, & peu laborieux, il leur abandonna les rênes de l'Etat ; & la confiance aveugle, qu'il eut en eux, fut le présage assuré de la décadence prochaine de la Monarchie Espagnole. Cette puissance énorme, qui avoit été si redoutable à l'Europe, succomboit sous son propre poids. Elle s'ébranloit de toutes parts : de toutes parts on osoit l'attaquer, & le succès répondoit à cette audace. Philippe fit la guerre au Duc de Savoye en faveur des Genois, & du Duc de Mantouë. Il soutint les Valtelins contre les Grisons, avec peu de succès :

1621. la France lui donna la Loi ; & le força de signer des traités de paix, qui ne lui furent point avantageux.

La fortune ne lui fut guere plus favorable dans les Pays-Bas, qu'il avoit cedés à l'Infante Elisabeth sa sœur, & à l'Archiduc son mari. Ses troupes firent le siege d'Ostende, celebre par sa durée qui fut de trois ans. Elles prirent enfin cette place en 1604. & cette conquête coûta à l'Espagnol près de cinquante mille hommes. Le Marquis de Spinola, Capitaine fameux, & General de ses troupes prit quelques autres villes, & remporta des avantages assés considerables sur les Hollandois : mais malgré ses succès, Philippe épuisé d'hommes, & d'argent, & ne pouvant plus soutenir la guerre, demanda la paix sans pouvoir l'obtenir. Il fut obligé de se contenter d'une treve de douze ans, qui fut concluë le 9. Avril de l'an 1609. Par ce traité, Philippe & l'Archiduc reconnurent les Provinces-Unies, Etats libres, & indépendans, & leur accorderent le titre d'illustres Seigneurs. Ainsi fut terminée cette longue & cruelle guerre, qui désoloit le païs bas depuis vingt-quatre ans. L'Espagne en fut tellement affoiblie, qu'elle s'en est tou-

jours ressentie. Elle achéva à s'épuiser en chassant de ses Etats les Maures. Plus de cent mille personnes, tant hommes que femmes, en sortirent, & laisserent des Provinces entieres dépeuplées. Quelques-uns ne pouvant se résoudre à quitter un pays où ils avoient pris naissance, prirent les armes, & vendirent cherement leurs vies. Ces Maures étoient les descendans de ceux qui avoient conquis l'Espagne du tems de Roderic. Après la conquête de Grenade sous Ferdinand le Catholique, ils avoient feint d'embrasser le Christianisme; mais en effet ce n'étoit qu'une feinte. Ils étoient Mahometans en secret;& dans le fond du cœur, ils méprisoient, & haïssoient les Chrétiens. Le Conseil d'Espagne les chassa, sous prétexte qu'ils méditoient une révolte generale, & qu'ils cherchoient par tout des Souverains, qui voulussent les proteger & les secourir. L'Espagne perdit beaucoup en les perdant. Ils cultivoient toutes les terres, les Espagnols n'étant pas assés laborieux pour se donner cette peine. 1621.

Philippe fit la paix avec l'Angleterre en 1604. Neanmoins il ne se déclara jamais ouvertement contre la France.

1621. Quoique ses Ministres eussent pratiqué d'Alagon pour se faire livrer Marseille, qu'ils eussent corrompu le Maréchal de Biron, qu'ils eussent donné un azile au Prince de Condé, & fait la guerre au Duc de Savoie, que la France protegeoit, cependant on n'en vint jamais à une rupture ouverte. Henri IV. ce vrai Roi, ce Pere de la France, ce Prince que la victoire accompagnoit par tout, & dont les fastes de la Monarchie conserveront éternellement la mémoire précieuse, se joüa par la force de ses armes de toute la souplesse de leur politique.

A l'égard du Portugal, Philippe bien-loin de travailler à procurer des avantages solides à ce Royaume, commença à donner atteinte aux privileges que son pere lui avoit accordez. Ayant été plusieurs fois prié de venir à Lisbonne, il s'en excusa toujours sous differens prétextes. Enfin les Portugais avoient perdu toute esperance de le voir jamais dans leur Royaume, lorsqu'il s'y rendit par mer, dans le mois d'Avril de l'an 1619. Il y amena avec lui le Prince Dom Philippe, & les Infantes Dona Isabelle, & Dona Marie, ses enfans. On lui fit une reception superbe dans Lisbonne. Le

Tage étoit couvert de vaisseaux, sous 1621.
la forme de divers monstres de la mer. Le Roi étoit dans une galere, où l'on avoit épuisé tout ce que l'art peut fournir d'ornemens pour la rendre galante & magnifique. Elle étoit suivie de plusieurs autres galeres, où les principaux Seigneurs du Royaume étoient avec toute la pompe & le luxe, qui regnoient alors dans le Portugal. Le canon retentissoit de toutes parts. Les bords du Tage, le port, les ruës de Lisbonne étoient couverts d'échafaux richement parés, où les hommes & les femmes étaloient à l'envi leur magnificence. Philippe, à la vûë de tout le peuple qui étoit dans les ruës, ne pût s'empêcher de dire, qu'il s'étoit apperçu ce jour là seulement, qu'il étoit Roi; il donna le nom de Felicité de Philippe, à Lisbonne.

Ce Prince assembla les Etats generaux du Royaume, & il y fit reconnoître le Prince son fils, pour son successeur, & les Etats lui prêterent comme tel, serment de fidelité. Ayant achevé cette ceremonie, il s'en retourna à Madrid, où il mourut de maladie, le dernier jour de Mars de l'année 1621. à la quarante-troisiéme année de son âge, & à la vingt-deuxiéme

1621. de son regne. On l'inhuma dans le Monastere de Saint Laurent. Il étoit de taille mediocre, il avoit le front élevé, les yeux bleus, les levres grosses, les cheveux blonds, le visage blanc & animé. Au reste, c'étoit un Prince foible & indolent, bon cependant, & aimant naturellement la justice ; mais incapable & d'application, & de voir tout par lui-même, laissant tout regler par ses Favoris & par ses Ministres, qui est ce qui peut arriver de plus funeste aux Etats. Un Prince devroit sans cesse veiller à tout ce qui concerne le Gouvernement, examiner la conduite de ceux en qui il a confié son autorité, s'informer s'ils en font un usage conforme à ses désirs, & à ce qui peut faire le bonheur & la sureté de ses sujets ; entrer dans le détail de tout le Gouvernement, connoître ses forces, ses interêts, & ceux de ses voisins, être attentif aux differens mouvemens, que l'ambition, l'envie, ou le desir de nuire, pourroient leur inspirer, être toujours prêt à s'immoler pour le bien de l'Etat, & pour le bonheur de ses sujets, dont il est le Pere. Un Prince quelque loüables qualités qu'il ait d'ailleurs, remplit mal sa destination s'il

n'agit en conſequence de ce principe. 1621.
Enfin il doit ſans ceſſe ſe reſſouvenir qu'il eſt à l'Etat ; que ſa joie, que ſes plaiſirs dépendent uniquement de ſon bonheur ; & que tout contentement, s'il ne part immediatement de cette ſource, eſt condamnable en lui. Philippe donc ne faiſoit qu'un bon Citoyen, & qu'un Roi médiocre. Il avoit épouſé Marguerite d'Autriche, fille de Charles, Archiduc de Grats, & de Marie Princeſſe de Baviere.

Marie lui donna pluſieurs enfans. Dona Anne-Marie-Mauricie, qui épouſa en 1615. Louis le Juſte, Roi de France & de Navarre. Elle en eut Louis le Grand, & Monſieur. Cette Princeſſe mourut le 6. Janvier de l'année 1666. Elle avoit de l'eſprit, & du courage, & fut Regente pendant la minorité de Louis XIV.

Dom Philippe, qui ſucceda au Roi ſon pere, nâquit le 8. d'Avril 1605. & mourut le 17. Septembre 1665. Dona Marie, née à Valladolid le 18. d'Août 1606. déſignée pour épouſer le Roi d'Hongrie, & qui cependant devint Imperatrice, en ſe mariant avec Ferdinand III. Elle mourut en 1646. Dom Carlos vint au monde à

1621. Madrid le 14. de Septembre 1607. & mourut en 1632. Dom Ferdinand naquit à Saint Laurent-le-Royal le 17. de Mai de 1609. il fut Cardinal, Archevêque de Tolede, Prieur de Crato, Abbé d'Alcobace, & Gouverneur General des Pays-Bas. Il mourut à Bruxelles le 26. d'Octobre 1641. Dona Marguerite nâquit à Lesma, dans le mois de Mai 1610. & mourut le 11. de Mars 1617. Enfin Dom Alfonse, le dernier des enfans de Philippe & de Marguerite naquit à S. Laurent le 22. de Septembre 1611. & mourut l'année suivante. Sa mere vit terminer ses jours en le mettant au monde. Cette Princesse étoit sage & moderée, & elle fut generalement regrettée.

Pendant que Philippe occupa le trône d'Espagne & de Portugal, on vit sur la Chaire de Saint Pierre Leon XI. Paul V. qui succeda à Leon en 1605. & Gregoire XV. qui prit la Thiare en 1621. Rodolphe II. Mathias premier, & Ferdinand III. occuperent l'Empire, qui sous les regnes de tous ces Princes, fut agité de cruelles & funestes guerres, qui durerent plusieurs années.

Fin du vingt-quatriéme Livre.



HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE VINGT-CINQUIE'ME.



U commencement du regne de Philippe quatriéme en Espagne, & troisiéme en Portugal, Dom François de Gama, Comte de Vidigueira, fut nommé pour la seconde fois, Viceroi des Indes. Il mit à la voile, & sortit du port de Lisbonne le 18. Mars, avec quatre vaisseaux, commandés par l'Amiral Dom François Mascaregnas, Nuño Pereyra Freyre, & Dom François Lobo. Dom Sanche de Tovar & Silva étoit parti quelques jours auparavant avec deux galions, & deux pataches, ayant 1622.

T vj

1622. ſous ſes ordres Gonçales de Sequeira, François Sodre Pereira, & François d'Almada Cardoſo. Gama fut malheureux dans ſon voyage, & il n'arriva à Goa, qu'après avoir eſſuyé tous les inconveniens qui accompagnent ſouvent une ſi longue navigation.

Son arrivée à Goa déplut generalement à tout le monde. On le haïſſoit, & on le craignoit. Les plaintes qu'on avoit portées contre lui dans ſon premier Gouvernement, firent tout craindre de ſa part. On ne doutoit point, qu'il ne cherchât à s'en venger; & que l'autorité dont il ſe trouvoit revêtu, ne fût employée à cet uſage. Toutefois Gama ne parut d'abord occupé que du bien public. Il fit faire le procès à Simon de Melo, & à Louis de Brito. Simon ſe ſauva dans les terres d'Idalcan, & Brito eut la tête tranchée, & reçut ainſi la peine dûë à ſes concuſſions. Gonçalez Sequeira, paſſa d'Ormus, dont le Perſan s'étoit emparé, à Maſcate, que les ennemis menaçoient. Il alla enſuite les combattre avec ſept fuſtes à Soar dans l'Arabie. Trois galions partis de Cochim, défirent à Paleacate quelques vaiſſeaux Hollandois, & Peguans; & Dom François Maſcaregnas,

dont la valeur égaloit la prudence, se 1623.
rendit à Macao, pour deffendre cette 1624.
place contre les Hollandois, & pour rétablir l'intelligence entre le Clergé & les Seculiers qui se disputoient le Gouvernement, & qui en se le disputant, se mettoient en danger de tout perdre.

La fortune s'étoit déclarée contre les Portugais : pendant l'année 1622. & l'année 1623. ils firent plusieurs pertes considerables tant sur terre que sur mer. Des Villes importantes leur furent enlevées, & des flotes nombreuses furent submergées, ou entierement ruinées. Celle qui partit de Lisbonne l'an 1624. sous le commandement de Nuño Alvares Botello aborda heureusement à Goa. Tandis qu'il se reposoit dans cette Ville, des fatigues, qu'il avoit essuyées pendant le cours d'une si longue & penible navigation, Rui Freyre d'Andreade, croisoit avec quelques fustes dans le golphe Persique. Il est des hommes, nés pour les succès heureux : la fortune, s'il est permis de parler ainsi, enchaînée par le genie qui les conduit, n'oseroit les abandonner. Ils surmontent tous les obstacles. Le malheur même devient pour eux une

1624. route certaine, pour arriver au comble de la gloire. Andreade étoit de ces hommes fortunés. Tandis que les autres Portugais essuyoient de tous côtés, les plus tristes revers, il répandoit la terreur, & l'épouvante dans tout le golfe Persique. Il coupoit les vivres aux Persans qui étoient dans Ormus; il mettoit en fuite leurs flotes, il les faisoit périr, il interrompoit leur commerce, & il les eût enfin contraints d'abandonner toutes leurs nouvelles conquêtes, si ses forces eussent répondu à sa valeur, à son courage, & à sa prudence.

Sur ces entrefaites, neuf vaisseaux Anglois & Hollandois, aborderent à Ormus. Le Viceroi en ayant été informé, fit promptement armer une flote pour aller les combatre. Il en confia le commandement à Nuño Alvares Botellò. Celui-ci mit à la voile, vogua vers Ormus, essuya une rude tempête, & joignit neanmoins l'ennemi. On se battit avec une fureur extrême; le combat fut long, Botello blessé, & les Hollandois furent très-maltraitez. Ils eussent cependant triomphé, sans Rui Freyre d'Andreade. Andreade croisant dans les mêmes parages, où le combat se passoit,

força de voiles, & arriva à tems pour relever le courage des Portugais. On rechargea l'ennemi, qui enfin prit la fuite & se retira dans le port de Comoram. 1624.

Vers le milieu du mois de Fevrier, ils reparurent en pleine mer. Botello fit proposer à l'Amiral des ennemis un duel, par Valentin Gomez de Prado, pour qui Botello avoit tant d'estime, qu'il le désigna pour lui servir de second. Mais l'Amiral Hollandois refusa prudemment le combat. Alors les deux flotes s'attaquerent & se canonerent avec beaucoup de fureur. Les ennemis perdirent tant de monde, qu'ils se retirerent encore à la rade de Comoram. Botello relâcha dans l'isle de Laraca, pour faire de l'eau. L'ennemi vint pour l'y surprendre; on recommença à se battre avec plus d'ardeur qu'on n'avoit encore fait. Le feu, le fer, tout fut employé de part & d'autre; enfin la victoire demeura aux Portugais. Les Hollandois prirent la fuite après avoir perdu mille hommes, leurs Amiraux, leurs principaux Officiers, & après avoir vû couler à fonds trois de leurs meilleurs vaisseaux. Botello les poursuivit avec Rui Freyre d'Andreade; mais leur

1624. pourſuite fut vaine. Ils les perdirent bien-tôt de vûë.

Alors Botello fit voile vers Maſcate, pour achever d'y paſſer l'hyver. Il ſe remit en mer vers le commencement de Septembre, avec ſept vaiſſeaux, dont il en périt trois, par une tempête horrible, qu'ils eſſuyerent. Botello avec les quatre qui lui reſterent, alla à Several, où il prit un vaiſſeau chargé richement. Les priſonniers lui dirent, qu'il y avoit au port de Surate pluſieurs vaiſſeaux Hollandois. Les Portugais allerent les chercher, & reconnurent que c'étoient les mêmes, avec leſquels ils avoient combatu près d'Ormus, & près de Comoram. On les inſulta, pour les obliger à ſortir; mais l'inſulte fut vaine. Botello fit deſcendre un homme à terre, qui alla afficher aux portes de la Ville, que quoiqu'il ſçût que ſes ennemis étoient ſuperieurs en vaiſſeaux, en artillerie & en ſoldats, il les défioit de ſortir en pleine mer. Les Hollandois parurent peu ſenſibles à ce défi. Ils ſe tinrent renfermez dans le port de Surate. Les Portugais s'en allerent, & rencontrerent en chemin trois vaiſſeaux Anglois, pourvûs d'une bonne artillerie, & d'un équipage con-

ſiderable. Botello les provoqua au combat, & les Anglois l'accepterent. Il dura pendant trois jours, au bout deſquels les Anglois, qui avoient perdu beaucoup de monde, & dont les vaiſſeaux étoient fort maltraitez, prirent le large & s'enfuirent. Du côté des Portugais, il y eut un Capitaine, nommé François de Coſta, de tué, avec vingt-ſix ſoldats. Botello continua de croiſer dans ces parages, & y rendit ſon nom redoutable. 1624.

Dom François Maſcaregnas commandoit dans Macao. Les habitans ne pouvant s'accommoder de ſon Gouvernement trop ſevere, oſerent ſe ſoulever contre ſes ordres. La confuſion regnoit parmi eux, & leurs excès ne pouvoient avoir qu'une ſuite facheuſe, pour leurs interêts, & pour ceux de l'Etat. Maſcaregnas n'ayant pû les ramener à leur devoir, par la douceur, ſe ſervit de ſon autorité. Il ſe retira avec les troupes dans une maiſon qui étoit en état de deffenſe, & delà il réprima leur audace, qu'ils avoient portée juſqu'à prendre les armes contre lui. Il les réduiſit bien-tôt au point où il les ſouhaitoit : ils demanderent pardon, & Maſcaregnas le leur accorda. Les Chinois, qui

1624. avoient demeuré spectateurs de la discorde, la voyant appaisée, prirent ombrage des fortifications que Mascaregnas avoit fait faire à la maison, où il s'étoit retiré avec ses troupes. Ils dirent que c'étoit contre les interêts de l'Empereur, & qu'ils ne souffriroient point, qu'on laissât subsister cette maison dans l'état où le Commandant l'avoit mise. Celui-ci pour prévenir des inconveniens, plus dangereux que leurs murmures, les fit démolir, & les Chinois demeurerent satisfaits.

Vers ce tems-là, Dom Alfonse Mendez, nommé au Patriarchat d'Ethiopie, partit avec six Jésuites, de Diou, pour se rendre dans cette partie de l'Afrique, où l'Empereur, comblé de la joie la plus vive, le reçut honorablement. On penetra aussi dans le Royaume de Tibet, qu'on croyoit alors s'étendre depuis la Chine jusqu'à la Moscovie, formant differens Etats, confondus sous le nom de grande Tartarie. Les habitans du Royaume, précisement appellé Tibet, étoient simples, dociles, & respectueux envers leurs Prêtres, qu'ils appelloient Lamas. Ces Lamas faisoient profession de pauvreté, & de chasteté. Leurs Temples étoient super-

bes, leurs ceremonies bizarres; leur Religion, un assemblage de differentes erreurs du Paganisme, & du Mahometisme, mêlées de quelques idées puisées dans le Christianisme; ce qui fait croire qu'ils l'avoient connu autrefois. 1634

Les Lamas portent une longue robe rouge, sans manches, qu'ils attachent avec une ceinture d'une étofe de la même couleur, & dont les bouts descendent jusqu'à leurs pieds. Ils couvrent leur tête d'un capuchon, & leurs épaules d'un manteau plissé, prétendant que le fils de Dieu, est vêtu de la sorte. Leurs principaux Prêtres, ou leurs Evêques ornent leur tête d'une espece de mitre. Ils observent deux carêmes; dans le premier, ils ne mangent qu'une fois le jour, & gardent un profond silence, & ne se parlent que par signes. Dans le second ils font plusieurs repas; mais on ne leur sert, qu'une fois de la viande. A l'heure de la priere, ils sonnent de leurs trompettes, faites des os des morts: ils boivent dans leurs crânes; & se servent de leurs autres ossemens pour en faire des Chapelets, & des Rosaires. Ils n'ouvrent leurs Temples que deux fois l'année, le peuple

1624. y accourt de tous côtés; il fait trois fois le tour de ces Temples, & ensuite on lui permet d'y entrer, pour faire la reverence à leurs Idoles. Ces Idoles representent plusieurs Anges, qu'ils appellent Las. Ils prétendent qu'ils intercedent auprès de Dieu, pour le repos des ames des morts, & on peint à leurs pieds le démon enchaîné.

Les Lamas les plus jeunes courent de bourgade en bourgade, la tête couronnée de fleurs, sonnant de leurs trompettes, battant de leurs tambours, & chantant en chœur, croyant par là imiter les Anges. Au commencement de chaque mois, ils font des Processions avec des banieres, où plusieurs démons sont representés. Ils joüent de differens instrumens de Musique, & croyent par ce moyen mettre en fuite les malins esprits. Le peuple s'imagine, qu'ils aiment à se loger dans le corps des animaux, sur tout dans ceux qui sont d'une couleur noire. Ils menent leurs troupeaux aux Lamas, qui les exorcisent, & jettent quantité d'eau sur eux, & cette eau est benîte. Ils se mêlent aussi de guérir les hommes en soufflant sur la partie qui leur paroît la plus affectée. Ils observent trois

manieres pour enterrer les morts, & 1624
c'est l'étoile qui brille le plus, dans le moment qu'on meurt, qui décide du choix de la maniere. Dans la premiere, on observe à peu près les mêmes céremonies que nous; dans la seconde, on brûle les cadavres, on ramasse les cendres, on les mêle avec de l'argile, & l'on en fait des figures d'hommes, au nom desquelles, ils font leurs sermens les plus solemnels. Dans la troisiéme, ils abandonnent les cadavres à de certains oiseaux blancs, de la grandeur des Grues, & ils estiment cette sepulture la plus fortunée. Au reste, ils n'usent de ces trois manieres d'inhumer, qu'en faveur de ceux, qui ont vêcu d'une maniere décente & convenable aux bonnes mœurs, reçûës parmi eux. Ceux qui s'en sont écartés, sont mis en pieces, & abandonnés aux chiens. Ils croyent un lieu rempli de gloire, de plaisirs, & de délices pour les hommes sages & vertueux, & un lieu rempli de douleurs, de peines, & de tourmens pour ceux dont la vie n'a été qu'un objet de libertinage & de scandale. Ceux qui sont destinez à être heureux, passent après un certain tems dans d'autres corps des animaux les plus nobles,

1624. & les autres, dans les corps des reptiles, & des bêtes viles, immondes, & méprisables. Enfin ils sont persuadez, que Dieu en creant le monde crea un certain nombre d'ames, & qu'il n'en crée plus. Ils confessent un seul Dieu en trois Personnes: que le Fils a été fait homme, qu'il est mort, monté au Ciel; ainsi que sa Mere, qu'ils ne croyent point vierge.

Telle étoit la Religion des habitans du Royaume de Tibet, lorsqu'Antoine d'Andreade, & Andres Marquez, Jésuites, y passerent du Royaume de Dely, où ils étoient. Avant d'y arriver, ils traverserent de vastes pays, ils virent de hautes montagnes, & de profondes vallées, au travers desquelles coulent les eaux du Gange, avec une rapidité que l'œil peut à peine suivre. Par tout, ils trouverent des Temples superbes, consacrés aux Pagodes; par tout les peuples gémissoient dans de honteuses superstitions. Ils parvinrent enfin au Royaume de Siranagar, où tous les peuples voisins accourent, pour se laver dans une fontaine d'eau minerale, extrêmement chaude, croyant quand ils s'en sont une fois lavez, que toutes leurs fautes sont effacées. Elle est consacrée à une

Pagode celebre dans le pays. C'eſt-là 1624.
que les femmes ſont chargées de tous les travaux penibles; elles cultivent les campagnes, elles conduiſent les troupeaux ſur les montagnes, & les hommes, chargez du ménage interieur, vivent tranquilles dans leurs maiſons. Enfin ils arriverent dans le Royaume de Tibet, où le Roi les reçut honorablement à Chaparague, où il tenoit ordinairement ſa Cour. On prétend même qu'ils le baptiſerent avec la Reine & toute la famille Royale, malgré les oppoſitions des Lamas, qui traitoient les Jeſuites de charlatans & d'impoſteurs.

Dans le Malabar, le Roi des Ario- 1625.
les embraſſa le Chriſtianiſme; une flote de trois vaiſſeaux arriva à Goa, & en repartit pour le Portugal; mais elle alla ſe perdre ſur les côtes de France, avec une autre flote, commandée par Dom Manuel de Meneſes. Cette perte, fut la plus conſiderable, qu'on eut fait depuis le malheur arrivé à l'infortuné Sebaſtien. Malgré ce malheur, on fit partir pour les Indes, trois vaiſſeaux, ſous les ordres de Dom Manuel Pereira, qui
en revenant des Indes, livra deux 1626.
combats en deux endroits differens,

contre trois vaiſſeaux Hollandois.

1627. Tandis qu'il continuoit ſon chemin, Nuño Alvares Botello partit avec ſes galions pour Maſcate. Il fut attaqué d'une tempête terrible, où il acheva de faire voir juſqu'à quel point il portoit la grandeur de ſon courage. Tous ſes vaiſſeaux furent diſperſez, & lorſqu'il les eut raſſemblez, ils ſe trouverent ſi éloignez de la terre que l'eau vint à leur manquer. Après pluſieurs jours de navigation, ils découvrirent la terre de Roſalgate. Tous les Portugais voulurent y aborder pour y faire de l'eau. Botello alla de vaiſſeau en vaiſſeau pour les en détourner. « Compagnons & amis, leur diſoit-il, » n'allez pas vous expoſer dans un » pays, qui a été toujours funeſte à » votre Nation. Ne vous aurois-je » vû échaper à la fureur des flots, » que pour vous voir maſſacrer impitoyablement par des Barbares, nos » plus cruels ennemis. Nous ſommes » bien-tôt à portée de voir finir les » tourmens que la ſoif nous cauſe, » pourquoi vouloir donc vous expoſer à de nouveaux dangers? Croyez-moi, encore un peu de patience, » & nous verrons nos peines terminées. « Alors il vogua vers Teve,

on

on le suivit, & on y trouva toute sorte de rafraîchissemens. 1627.

Bientôt après s'étant remis en mer, il rencontra vis-à-vis de Surate, six vaisseaux Hollandois, qu'il mit en fuite; tandis que deux escadres d'Hollandois & d'Anglois alloient le chercher à Bombaim, croyant qu'il y eut relâché. Ils canonerent la forteresse; ils parcoururent la côte, & mirent à feu & à sang tout le pays. Rui Freyre d'Andreade ayant découvert un vaisseau des ennemis, le brûla, & le fit périr avec tout l'équipage. Botello mit un terme aux brigandages des autres. Le Roi d'Achem fit une tentative inutile sur Malaca; les Hollandois échoüierent devant Macao; Fernand de Sousa les battit encore près d'Angola; le Pere Mateo Cardoso, Recteur du College de Congo, mourut; & les Portugais firent plusieurs pertes, ensorte qu'on ne put de cette année, envoyer la flote ordinaire aux Indes. Dom François de Gama quitta le Gouvernement, qu'il laissa au Pere Louis de Brito, Evêque de Cochim.

Sous le Gouvernement de ce Viceroi Evêque, Constantin de Sà fit la guerre au Roi de Candea & porta 1628.

1628. le fer & le feu dans la Ville de même nom. Le Roi d'Achem ayant herité de la haine de ses prédecesseurs contre les Portugais, leur déclara la guerre; & au mépris des Loix, & des Droits les plus sacrez, il fit arrêter & enchaîner Dom Pedre d'Abreu, qui étoit Ambassadeur dans sa Cour. Laçamane son premier Ministre, & Capitaine celebre, qui avoit remporté plusieurs victoires sur les Rois voisins du Roi d'Achem, condamna la conduite du Roi, comme contraire à la justice & aux interêts de ses Etats. Sa genereuse probité fut punie d'une prompte disgrace. Telle est ordinairement la récompense, que les Princes qui n'écoutent que les transports de leur ambition, réservent aux sujets fideles, qui osent leur dire la verité. Ils ne prêtent l'oreille qu'à ceux qui flatent leurs désirs, qui approuvent leurs desseins, & qui portent l'effronterie de leurs lâches adulations, jusqu'à leur promettre des succès infaillibles. Marraja, brûlant d'occuper la place de Laçamane, en usa de la sorte; & pour prix de sa flaterie, il obtint ce qu'il désiroit. Le Roi d'Achem fit donc partir son armée, dont il donna neanmoins le commandement à Laçama-

ne, avec ordre d'aller executer son 1628.
dessein : mais les Portugais, lui firent sentir à ses dépens, qu'il étoit plus facile, de les attaquer que de les vaincre. La fortune se déclara pour eux, & l'ennemi essuya les plus tristes revers, comme nous le dirons bien-tôt.

Sur ces entrefaites, l'Evêque de Cochim mourut dans le mois de Juillet, & Dom François de Mascaregnas fut nommé pour lui succeder. Mascaregnas étoit prudent, brave, pieux & désinteressé. Cependant il n'exerça jamais sa Charge. Nuño Alvares Botello, qui se trouva dans les Indes, prit en main les rênes du Gouvernement. Botello avoit été informé du danger auquel étoit exposée la Ville de Malaca. Il résolut d'aller en personne la délivrer. Il fit travailler avec une diligence incroyable à l'armement d'une flote. Dans l'espace d'un mois, il équipa trente vaisseaux en état de mettre à la voile. Il nomma pour Capitaines, Andres Coello, Dom Jérôme, & Dom Gonçalés de Silveira Pieres, Antoine de Sousa Coutigno, François de Sousa Pereira, Antoine Mouram d'Oliveyra, Michel Ferram de Castelbranco, François Pineyro Ravasco, Dom François Manuel, Gon-

1628. çalés Pereira de Paralta, Dom Diegue de Lima, Bernard Froes, Dom Antoine Mascaregnas, Pierre de Costa Homem, Dom Manuel Pereira, Simon Ferreira, Dom Diegue Lobo, Antoine de Melo & Sampayo, Gemes Lobo de Silva, Roque Pereira de Alta, Louis Gonçales de Sousa, Juan Gomez d'Abreu, Juan de Sequeira, Manuel de Sousa Falcam, Gaspar Furtado de Prado; Baltasar Mendez, Juan Alvares Pitam, Ambroise Borges de Sotto Major, & Juan Martinez de Caldas. Les sept premiers Capitaines avoient commandé en chef, en differentes occasions, des escadres entieres, & avoient remporté plusieurs victoires. Les autres s'étoient tous distinguez par quelque action d'éclat. Toute la flote mit à la voile le 22. de Septembre. A peine eût-elle gagné la haute mer, qu'elle essuya quatre tempêtes consecutives; enfin elle arriva heureusement à Pulubutum. D. Nuño Alvares Botello dépêcha deux vaisseaux, pour aller annoncer son arrivée à Malaca. Botello les suivit de près, & le 22. d'Octobre il parvint à la vûë de cette Ville. Il avoit séparé sa flote en trois escadres. Il commandoit celle du centre; & Jérôme de Silveira, & l'Ami-

tante Coello, celles des Aîles ; qui precedant de quelque distance l'escadre du milieu, formoient un Croissant. On baissa les voiles, on jetta les anchres, & l'on fit une décharge generale pour saluer la Ville. 1628.

Botello débarqua ; & après avoir visité tous les postes de la Ville, il revint sur sa flote, & commença à harceler les ennemis si vivement, qu'il les força à quitter leurs travaux, & tous les forts qu'ils attaquoient, pour se deffendre. Ils se retirerent dans la riviere de Pongor, où les vaisseaux des Portugais ne pouvoient entrer sans danger, à cause de leur grandeur. Botello fit descendre ses troupes dans des vaisseaux plus petits & plus legers, appellez *Balames*. Botello lui-même s'embarqua dans un de ces vaisseaux, & alla reconnoître les forces de l'ennemi. Ensuite il en vint aux mains, & comme il s'exposoit aux plus grands perils, les soldats animez par sa presence, combatirent avec une valeur admirable. Laçamane General des Achenois désespera dès ce moment du succès de l'entreprise.

On combattoit également pendant la nuit & pendant le jour. La riviere de Pongor étoit devenuë un theâtre

1622. sanglant, où regnoient la fureur & la mort. L'ennemi forma le dessein de se sauver pendant la nuit sur des bateaux. Baltasar Mendez Vasquez d'Evora, Capitaine Major de l'armée s'en apperçut, & fit avorter leur dessein. Les Achenois donc ne songerent plus à combattre pour la victoire; mais seulement pour deffendre leur vie. Leur galere qu'ils appelloient l'*épouvante du monde*, à cause de sa grandeur, & de son équipage nombreux, fut attaquée par François Lopez. Il l'aborda malgré une grêle de fleches, de dards, de coups de fusils, & de coups de canon. Thomas de Gaçeres & Augustin Ribeiro s'y jetterent les premiers. Ils furent suivis de François Carvallo de Maja, & de Dom Sanche de Sylveira.

On poursuivit ainsi la guerre jusqu'au vingt-cinq de Novembre, tems auquel l'ennemi voulut tenter une seconde fois de s'enfuir. Une partie descendit à terre, & se retira dans les forêts; où elle eut à souffrir la derniere des miseres. Laçamane, abatu & furieux tout à la fois, envoya des Ambassadeurs à Botello, pour traiter avec lui de la paix. Le Viceroi les renvoya, en leur disant, qu'il ne pouvoit

les écouter, que leur maître n'eut préalablement rendu la liberté à Dom Pedre d'Abreu. Comme on tarda à le faire, le Viceroi recommença à canoner. 1628

Peu de jours après cette ambassade, Marraja, l'auteur de cette guerre, rendit de désespoir le dernier soupir. On apprit sa mort, en même tems, que la nouvelle de l'arrivée du Roi de Pam, qui venoit au secours des Portugais, avec cent vaisseaux. Quoiqu'il vînt dans un tems, où l'on n'avoit plus besoin de lui, le Viceroi lui fit une reception honorable. Ensuite il alla le visiter dans son vaisseau où étoit la Reine sa Mere. Le Roi & la Reine reçurent Botello, avec tous les honneurs, qu'on rendoit ordinairement aux Vicerois. Après s'être entretenus quelque tems, Botello s'en retourna à son poste. L'Achenois avoit fait redoubler le feu de son artillerie pendant son absence, & avoit causé quelque dommage aux Portugais, ce qui avoit relevé son courage. Mais il ne joüit qu'un moment, des nouvelles esperances qu'il avoit conçuës si legerement. Réduit à l'extrêmité, il renvoya le 4. Decembre Dom Pedre d'Abreu, qu'il avoit amené avec lui, au Viceroi, &

1628. il le chargea de lui dire, qu'il consentoit à se rendre, pourvû que de toute son armée, il lui laissât trois galeres, avec quatre mille hommes, de vingt qu'il lui restoit, pour s'en retourner à Achem.

Botello lui fit répondre, qu'il faloit se rendre sans conditions. Cette réponse jetta le Barbare dans un extrême embarras. Il n'osoit se fier à la generosité du Viceroi, & il n'osoit continuer à se deffendre, de crainte de réduire sa fortune dans un état plus triste. Botello ne le laissa pas long-tems dans cette incertitude, il l'attaqua de tous côtez. Il coula à fonds la plûpart de ses vaisseaux, il en fit échoüer plusieurs, & il en brûla un grand nombre : toute l'armée se dissipa, & ceux qui purent gagner la terre, allerent se cacher dans le fond des forêts. Enfin de toute cette armée la plûpart périt par le fer, ou par le feu, ou tomba dans l'esclavage. C'étoit la plus grande victoire, qu'on eût jamais remportée dans les Indes. Le Viceroi abandonna aux soldats tout le butin qu'on trouva sur la flote ennemie. Il ne se reserva qu'un Peroquet, qui appartenoit au General Laçamane. Cet oiseau repetoit sans cesse : *Nuno est un Dieu*.

Nuño se rendit à Malaca, où les 1628.
Magistrats le reçurent en triomphe. Toutes les maisons étoient tapissées, les ruës jonchées de fleurs, tout retentissoit de cris d'allegresse, & tout le monde vouloit prendre part à la joie publique. Les hommes de tout âge, allerent au devant du Viceroi, & les Dames s'étoient toutes placées, ou dans les fenêtres, ou sur des balcons, & toutes s'empressoient à voir, & à être vûës de Botello, qu'elles appelloient le Pere de la Patrie, le Conservateur de leurs vies, le Deffenseur de leur honneur. On entendoit de tous côtez le bruit du canon, se mêler aux cris de joie du peuple, & au bruit de divers instrumens, dont ce même peuple se servoit pour faire éclater son allegresse. Cette allegresse étoit d'autant plus vive, qu'elle avoit été précedée d'un danger éminent & d'une crainte mortelle. Le passage rapide de cette crainte aux plaisirs qu'on ressentoit d'en être délivré, échaufoit les esprits, & les jettoit dans une espece d'yvresse. Dans toutes les Places que les Portugais possedoient alors dans les Indes, on celebra également la victoire de Botello, par des réjoüissances publiques.

1628. Après que le Viceroi se fut rafraîchi quelque tems; il rentra dans ses vaisseaux résolu de tenter quelque nouvelle entreprise. Comme il étoit sur le point de partir, le Roi de Pera, tributaire du Roi d'Achem, lui envoia des Ambassadeurs, pour faire hommage de sa Couronne au Roi de Portugal, & pour lui offrir des richesses considerables que Laçamane lui avoit confiées en dépôt. Botello renvoya cet Ambassadeur avec Dom Jérôme de Silveira, en qui il avoit beaucoup de confiance, pour chercher ces richesses, & pour mettre la derniere main à l'alliance proposée. Silveira executa sa commission en peu de tems, & il revint rejoindre le Viceroi avec des sommes immenses, qui servirent à recompenser les Officiers & les soldats, & à réparer tous les vaisseaux qui composoient la flote.

Le Roi de Pam, pour faire voir la part qu'il prenoit à la victoire du Viceroi, alla le visiter en personne dans son vaisseau. Ils se firent respectivement des presens, & se témoignerent beaucoup d'estime, & de confiance. Le Roi demanda à Botello la permission d'entrer dans Malaca, pour voir cette Ville. On la lui accorda, & on l'y reçut avec des honneurs très-grands.

Les Magistrats à leur tour allerent rendre leurs respects à sa mere, femme prudente & courageuse, qui avoit toujours été extrêmement attachée aux interêts des Portugais. Le Viceroi, le Roi de Pam, & les habitans de Malaca, après s'être donnez les dernieres marques d'estime, de confiance, & de reconnoissance, se séparerent. Le Viceroi mit à la voile pour aller attendre dans le Détroit, les Hollandois qui devoient revenir de la Chine. Le Roi de Pam regagna ses Etats. Botello lui recommanda de faire ensorte de découvrir l'endroit où Laçamane s'étoit retiré; & de le prendre, s'il étoit possible: ce qu'on lui promit. 1628.

Vers le milieu du mois de Janvier, Botello naviguant dans le parage de Romania, reçut des nouvelles de la part du Roi de Pam, qui lui apprenoient, qu'on avoit arrêté Laçamane, avec deux de ses Officiers, dont l'un étoit un des principaux Seigneurs du Royaume d'Achem. Lorsqu'on presenta à Botello Laçamane, il lui dit: » Seigneur, vous voyez Laçamane » dans vos fers. Deux choses toutefois adoucissent la rigueur de mon » sort; la premiere, de n'avoir été » vaincu que par vous, la seconde, 1629.

1629. » d'avoir prévu mon malheur, & d'a-
» voir fait mes efforts pour le détour-
» ner, en persuadant à mon Roi, que
» la guerre qu'il alloit faire aux Por-
» tugais de Malaca, étoit injuste : il
» a méprisé mes conseils, & j'ai obéi
» à ses ordres. Je le sçai, lui répon-
» dit Botello, & moi & la Ville de
» Malaca en conserveront une éter-
» nelle reconnoissance. » En effet, Botello le traita avec generosité, & adoucit autant qu'il pût la rigueur de son esclavage. Mais malgré toutes les politesses qu'on eut pour lui, une douleur profonde avoit saisi son cœur, & peu de jours après sa captivité, il expira, emportant les regrets de tous ceux qui l'avoient connu.

Dès le mois d'Octobre de l'année 1628. Dom Michel de Norogna Comte de Lignarès, étoit arrivé à Goa, pour occuper la place de Botello. Celui-ci en ayant été informé, fit prier Norogna, non seulement de lui permettre d'executer quelques desseins, qu'il avoit conçus pendant qu'il étoit revêtu de l'autorité ; mais même de lui envoyer du secours, pour les executer au gré de ses désirs. Norogna y consentit, & lui envoya un secours plus fort, que Botello ne demandoit.

Cette action fit beaucoup d'honneur à Norogna. On vít qu'il ne cherchoit alors que le bien public, & tous les Portugais lui applaudirent. 1629.

Cependant Botello croisoit toujours dans le Détroit avec vingt-sept vaisseaux. Il relâcha à Jambe, place, où les Hollandois abordoient souvent, à cause de la quantité de poivre qu'on y trouvoit. A l'embouchure de la riviere, il rencontra deux de leurs vaisseaux qu'il combattit, & vainquit aprés une longue résistance de leur part. Il envoya le plus petit à Malaca, avec tous les prisonniers qu'il avoit fait. On ne pouvoit se lasser dans cette Ville, de publier ses loüanges: on disoit, que Botello faisoit revivre l'ancienne valeur des Portugais; qu'il rétablissoit par son courage, & par sa magnanimité, leur gloire, & leur réputation. L'envie, & la calomnie, toujours hardies, & toujours impudentes, respectoient même les actions de ce grand homme.

Tandis qu'on exaltoit ainsi dans Malaca le mérite de Botello, ce brave Capitaine poursuivoit toujours son chemin dans la riviere de Jambe. Il découvrit un vaisseau d'une grandeur considerable, & puissamment

1629. armé. Il se disposa à l'attaque, & l'attaqua en effet à coups de canons. Le premier boulet qui porta, mit le feu aux poudres, & aussi-tôt le vaisseau parut environné de flames. Botello passa en avant : mais ses soldats perirent en partie pour avoir bû de l'eau de la riviere, sur laquelle il naviguoit. Ce malheur ne pût l'arrêter, il arriva devant la place. Les Barbares & les Hollandois sortirent avec vingt-six vaisseaux pour le combattre. Botello les mit honteusement en fuite, & s'avança toujours malgré les coups de canon & les coups de mousquet, qu'on lui tiroit du rivage, & enleva à la vûë des ennemis deux vaisseaux. Ensuite il partit, & fit voile vers Jacatara. Il rençontra en chemin un gros vaisseau chargé de poudre, que les ennemis envoyoient dans les places voisines. Botello le chargea, & pour animer ses Officiers & ses soldats, il prit en main un Crucifix, en leur disant : » Voilà le Dieu que ces Barbares ont » outragé, vengez-le, & mourez s'il » le faut, pour ce Dieu que vous adorez. » Aussi-tôt on investit l'ennemi, qui se défendit avec une valeur singuliere. La résistance irritoit le courage de Nuño. Les Portugais parvin-

rent à l'abordage. Michel Pereira sauta des premiers dans le vaisseau, & y fut tué d'un coup de lance. L'ennemi, pressé de tous côtés, & par les Portugais, & par le feu qui avoit pris au vaisseau, se jetta dans l'eau pour se sauver. Nuño ordonna qu'on courût pour délivrer les Portugais qui y étoient, & lui-même s'approcha pour secourir D. Antoine Mascaregnas. En même tems son vaisseau fit un mouvement violent; Botello tomba dans l'eau, & fut écrasé. On courut pour le secourir; mais on ne le retira que mort. On ne sçauroit exprimer les cris affreux, que la douleur & le désespoir arracherent à ses Officiers & à ses soldats. » C'en est fait, s'écrioient-ils, » nous perdons le seul homme, qui » pouvoit rétablir la gloire & la ré» putation des Portugais dans les In» des. Il auroit réparé tous nos mal» heurs, causez depuis tant d'an» nées, par la lâcheté de nos Ge» neraux. Il auroit rendu à nos ar» mes, tout l'éclat qu'elles avoient » sous nos plus fameux Vicerois. » Ensuite ils s'étendoient sur ses qualitez. L'un vantoit son courage, l'autre sa prudence, quelques-uns fondoient en larmes, en se rappellant sa

1629.

1629. magnificence, son désintereſſement, & sa generoſité : tous publioient à l'envi les ſervices qu'ils en avoient reçûs. Eloge flateur, & pour Botello, & pour ceux qui ſavoient ſi bien le loüer, par un aveu ſi noble & ſi grand.

Enfin ils embaumerent ſon corps, & prirent la route de Malaca. Un profond ſilence regnoit dans tous les vaiſſeaux. Les voiles étoient tenduës de noir, tout manifeſtoit la douleur dont ceux qui compoſoient cette armée navale, étoient penetrez. Ils ſe preſenterent ainſi à Malaca, où dès que la mort de Botello fut répanduë, on n'entendit que des cris, que des gémiſſemens, & que des ſanglots. Le peuple de l'un & l'autre ſexe, les Magiſtrats, les Chefs de la Ville, tous fondoient en larmes, en ſe rapellant les bienfaits qu'ils devoient à ce Géneral. Enſuite ils ſongerent à lui rendre les derniers devoirs. On l'inhuma dans l'Egliſe des Jeſuites. Le peuple qui y étoit accouru, interrompit à differentes repriſes par ſes larmes, & par ſes ſanglots, la ceremonie. Un Pere de la Compagnie monta en chaire, & fit un diſcours très-éloquent, ſur les vertus de ce brave Capitaine. Penetré

lui-même de douleur, il étoit souvent 1629.
contraint de suspendre son éloge, pour donner cours à ses larmes, qu'il mêloit avec celles du peuple, des soldats, des Officiers, & de tous les habitans de Malaca.

Dom Nuño Alvares Botello avoit la taille au-dessus de la médiocre, & il étoit parfaitement bienfait. Endurci dans les travaux militaires, il étoit fort & vigoureux. Son esprit étoit vif, & orné de belles letres. Ennemi du vice, on le vit dès sa tendre jeunesse, éviter avec soin tout ce qui auroit pû donner atteinte à ses mœurs. L'exemple pernicieux de ses Compagnons ne put jamais le corrompre. Tandis que ces derniers s'occupoient dans Lisbonne de plaisirs frivoles, & de vaines & honteuses amours, le jeune Botello s'occupoit à s'instruire de toutes les connoissances necessaires pour le métier auquel il se destinoit. Se rappelant sans cesse son illustre naissance, il observoit dans toutes ses actions la décence convenable, par rapport à son état, & par rapport au public. Il fuyoit avec horreur la plûpart des jeunes Seigneurs, à cause de l'indecence avec laquelle ils se montroient par tout. Il n'avoit pour eux

que du mépris. Lisbonne étoit alors
1629. remplie de ces braves, pestes publiques, dont la valeur féroce ne sçait éclater que contre ses propres Concitoyens. Ils avoient à leur tête un nommé Candoso. Celui-ci osa l'insulter pendant la nuit. Botello fondit sur lui, & le fit tomber à ses pieds. Dès ce moment, on le respecta autant pour sa valeur, que pour la candeur de ses mœurs, & la noble élevation de son esprit. Enfin rien ne prouve tant l'estime qu'on avoit pour lui, que la maniere dont Philippe IV. en Castille, & III. en Portugal, en fit l'éloge, lorsqu'il apprit sa mort. Non content de cet éloge, il écrivit de sa propre main ces paroles au Gouverneur de Portugal. « Ayant été informé de la mort de Nuño Alvares Botello, je vous écris par ce Courier extraordinaire; pour vous dire, que si je n'étois point en deüil, par la mort de ma Tante la Reine de Pologne, j'y serois presentement pour celle de Botello. Je donne à son fils le titre de Comte, à sa femme tous les honneurs qui sont attachez à cette dignité, avec tous les revenus du Mozambique, pour la mettre en état de

» payer ses dettes. Je perpetue dans » sa famille tous les biens, qu'elle » tient de la Couronne : & je veux » qu'on leur donne quinze cens ducats » de pension. Je suis faché que la situa- » tion presente des affaires, ne me » permette pas de récompenser plus » genereusement les services de Bo- » tello. 1629.

Les Princes qui sçavent ainsi récompenser, méritent d'être bien servis. Nous allons voir de quelle maniére Dom Michel de Norogna servit ce Prince dans le poste qu'il venoit de lui confier. Norogna partit de Lisbonne avec trois vaisseaux & trois galions, flote considérable par rapport aux tems, tems funestes pour les Portugais, qui gémissoient alors sous le joug des Castillans. François de Melo, étoit Capitaine Major de cette flote, ayant sous ses ordres Antoine Pineyro de Sampayo, Louis Martinez de Sousa, Pierre Rodrigues Botello, Andres Vello, Andres de Vasconcelos, Roque Borges, & Estienne Leytam de Quadros, qui se perdit près du cap de Bonne Esperance, avec quatre cens hommes qu'il avoit dans son vaisseau. Etant sur le point de perir, il demanda du secours au Vice-

1676. roi, qui à cause des vents terribles qu'il faisoit, ne put faire ce qu'on lui demandoit. Cette excuse ne justifia point Norogna : on le blâma de n'avoir pas au moins tenté de le secourir.

Il arriva enfin à Goa, dans le tems, comme il a été dit, que Botello étoit à Malaca, pour sauver cette place des armes des Achenois, & que Constantin de Sà, Gouverneur de l'isle de Ceilan, faisoit la guerre dans ce pays, avec plus de valeur que de prudence. Après avoir détruit la Ville de Candea, il eut une confiance aveugle aux Ceilanois Chrétiens, & prodigua ses faveurs à leur Chef Dom Theodose, qui le trahissoit indignement, & avoit promis sa tête au Roi, en même tems qu'il faisoit esperer à Constantin de lui livrer ce Prince.

On avertit le General Portugais de cette double perfidie ; mais aveuglé, par le désir immoderé, qu'il avoit de tenir entre ses mains le Roi de Candea, il méprisa tous les avis qu'on lui donna. Il partit de Colombo avec toutes ses troupes, pour executer ce que Dom Theodose lui avoit conseillé. Il entra dans le Royaume d'Uva, & il s'y empara de la Capitale. En s'en retournant, le Roi de Candea

qui avoit été averti de sa marche par le traître Theodose, tomba sur lui. Theodose & les siens aussi-tôt l'abandonnerent, & les yeux de Constantin se dessillerent. Toutefois rappellant son courage, il conçut le noble dessein de vaincre ou de mourir, & il inspira les mêmes sentimens à ses soldats. Ils n'étoient en tout que quatre cens, & les ennemis étoient plus de vingt mille, bien armez, & animez par la haine qu'ils portoient aux Portugais. Les Portugais avec deux cens Ceilanois, qui n'avoient point trempé dans la trahison des autres, se retrancherent. Les ennemis vinrent fondre sur eux; on combattit pendant trois jours de suite, & l'on repoussa toujours avec succès les assaillans. Succombant à la fatigue, accablez de coups, couverts de blessures, ils furent enfin taillez en pieces, & Constantin perdit la vie. Son imprudence fit oublier toutes les belles actions qu'il avoit faites. 1630.

Le Roi de Candea sçavoit que Consttantin avoit dégarni la forteresse de Colombo. Voulant profiter d'une conjoncture si favorable, il marcha pour l'assieger, avec cinquante mille hommes, bien armez, & bien aguerris. Il étoit persuadé, que

1630. les traîtres qui lui avoient livré Constantin, auroient égorgé le peu de Portugais qui étoient restez à Colombo, & que cette place ne pouvoit manquer de tomber en sa puissance. Mais il se trompoit grossierement : les Portugais qui étoient dans Colombo, plus prudens que leur General, se tenoient sur leurs gardes, & ils avoient déja puni de mort les traîtres qui lui avoient vendu Constantin. Lançarotte de Seyxas avoit pris le commandement. Plein de courage, & de bonne volonté, il ne s'étonna point du nombre de ses ennemis, & il résolut de leur opposer une vigoureuse résistance.

Lançarotte n'avoit en tout que quatre cens hommes, en y comprenant les Jésuites, & les Moines, qui crurent pouvoir dans cette occasion prendre les armes, sans offenser le Dieu, au service duquel ils s'étoient consacrez ; d'autant plus que c'étoit pour combattre ses ennemis. Le General les distribua dans les postes differens qu'il avoit à deffendre. L'ennemi les attaqua avec vigueur ; mais tous ses efforts furent inutiles, on le repoussa avec la même vigueur qu'il attaquoit. Cependant les vivres vinrent à man-

quer dans la citadelle. On y étoit ré-
duit à la derniere extrêmité, lorsqu'ils
reçurent du secours de la part de Phi-
lippe Mascaregnas, Capitaine de Co-
chim, de celle de Dom Blas de Cas-
tro, qui étoit à Saint Thomas; & en-
fin de la part du Viceroi. Il ordonna
même à Philippe de Mascaregnas, &
à Antoine de Sousa Coutigno, de pas-
ser en personne à Colombo. Leur arri-
vée fit dans un moment évanoüir tou-
tes les esperances du Roi de Candea.

Sur ces entrefaites les habitans de
Cambolim, isle, ou plutôt peninsule,
à quarante lieuës de Goa, non loin
de Cananor, envoyerent des Deputez
au Viceroi, pour lui offrir une place
où il pourroit faire construire une ci-
tadelle. Le Viceroi chargea de cette
commission Dom Diegue de Fonseca,
Capitaine de Sofala. Il en avoit jet-
té les premiers fondemens, lorsque
Virabadar, Roi de Canara, vint
fondre sur lui, avec quelques troupes.
Diegue Fonseca prit les armes & re-
poussa avec succès cet ennemi impre-
vû. Alors Virabadar, ne pouvant em-
pêcher les Portugais d'achever leur ci-
tadelle, approuva & favorisa leur
dessein. Les conditions ausquelles les
habitans de Cambolim consentirent

1630.

1630. à la construction de cette citadelle, furent, qu'on n'y envoïeroit jamais d'autres Religieux, que de l'Ordre de Saint François. On le leur promit, & on leur tint parole. Diegue Fonseca étant encore à Cambolim, Dom George d'Almeyda, & Christoval Borges Cortereal, arriverent de Lisbonne à Goa. Almeida demeura dans les Indes, & donna son vaisseau à ramener en Europe, à Antoine de Sousa & Carvallo, qui alla se perdre à la barre de Lisbonne.

Le vaisseau appellé Saint Gonçalés, partit de Goa au commencement de Mars, avec deux autres vaisseaux, pour faire aussi le voyage d'Europe. Le Saint Gonçalés avoit pour Capitaine Ferrand Lobo de Meneses. Ayant manqué d'eau en chemin, il fut obligé de relâcher dans la baye qu'on appelle *Fermosa*, nom convenable à sa largeur, ayant trois lieuës de longueur, & cinq de circonference: elle est à l'abri des vents; Est, nordest, & sudest, sont les seuls qui s'y fassent sentir. Cette baye est une des bornes du cap de Bonne Esperance. Le Saint Gonçalés y arriva vers le milieu du mois de Juin. Il avoit un peu souffert, & avoit besoin d'être radoubé,

radoubé, & déchargé, le tems étoit 1630.
favorable pour prendre terre, & pour faire tout ce qui étoit necessaire; mais ils le perdirent à prendre d'autres expediens, qui causerent leur perte. Ils crurent enfin qu'en le vuidant de l'eau qui y étoit entrée, il seroit en état de continuer le voyage. Ils firent descendre un homme pour chercher la pompe dans le fond de cale: cet homme ne revenant point, on y en fit descendre un second, & enfin un troisiéme, parce que les autres ne revenoient point. Ils y en descendirent un quatriéme avec des cordes, il trouva les trois autres morts, & lui-même on ne l'en retira qu'expirant. Lorsqu'il eut repris ses esprits, il rapporta ce qu'il avoit vû, & ajoûta qu'ils avoient été étoufez par la puanteur du poivre, qui étoit moüillé & pourri.

Alors ils se déterminerent à descendre à terre, & mirent le vaisseau sur le côté pour le radouber. Mais une tourmente étant survenuë, fit briser le vaisseau sur le rivage. A ce triste spectacle, tout l'équipage demeura abatu & consterné. Cependant rappellant leur courage, ils en retirerent les vivres & les munitions qui y étoient, & que la mer n'avoit point gâtées, &

1630. résolurent de travailler à la construction d'un autre vaisseau, en se servant des cordages, des mâts, & des voiles de celui qu'ils venoient de perdre. Le Capitaine ne pouvant à cause de sa vieillesse veiller à ce travail, permit à tout l'équipage de se choisir un autre Capitaine parmi eux. Le choix tomba sur Roc-Borges, homme intelligent, & laborieux. Simon de Figueyredo, jaloux de la préference qu'on lui avoit donnée, voulut l'assassiner pendant la nuit, & le blessa. Borges dissimula ce crime ; mais peu de jours après, il se défit de Simon, qu'il fit assassiner.

L'union regnoit parmi le reste de l'équipage. Au lieu d'un vaisseau, ils s'étoient déterminez à construire deux grandes barques : elles s'avançoient peu à peu, & les Portugais y travailloient avec ardeur. Pour ménager les vivres, qu'ils avoient retirés de leur vaisseau, ils se nourrissoient des fruits qu'ils trouvoient dans le pays où ils étoient. Les Barbares leur vendirent, ou troquerent avec eux contre du fer, des vaches, des brebis, & d'autres choses necessaires pour la vie. Au reste, ils n'entendoient point le langage de ces Barbares, qui man-

geoient la viande presque crûë, qui 1630.
erroient d'un lieu dans un autre, à l'imitation des Arabes, & qui étoient armez comme eux de fleches, & d'arcs. Ils n'ont aucune sorte de Religion, cependant le lendemain de la S. Jean, ils parurent couverts de fleurs, comme celebrant un grand jour pour eux.

Leur terre paroît fertile en toute sorte de légumes & de fruits; on n'y voit aucun rocher, seulement de loin en loin s'élevent de petites colines, qui forment des valées couvertes de fleurs & de plantes odoriferantes, & entrecoupées par des bocages dont les arbres sont extrêmement hauts. On y trouve plusieurs grandes rivieres, avec des fontaines, dont les eaux coulant dans les campagnes, les rafraîchissent, & les fertilisent. L'hiver dans ce climat ne dépend point de l'approche ou de l'éloignement du Soleil, comme en Europe; il y dépend de certains vents qui soufflent ordinairement, lorsque le Soleil est plus proche; & qui cessent lorsqu'il s'éloigne; alors l'été commence; c'est le premier de Septembre, & il dure jusqu'au commencement du mois de Mai. Pendant tout ce téms-là, on ne voit pas un seul nuage qui couvre le Ciel. Les animaux sont

1630. privez, que sauvages, y sont d'une grandeur extraordinaire. On y trouve des loups, de chevaux marins, des bufles, des sangliers, des singes, des tigres, & des elephans. Les forêts sont remplies de paons, de pigeons ramiers, de tourterelles, & de perdrix, qui ne font point leurs nids à terre comme les nôtres, mais sur des arbres. Tel est le pays, qui forme le cap de Bonne-Esperance & ses côtes. Les Portugais y vivoient tranquillement & en bonne intelligence. Leurs bateaux étant achevez, ils se servirent d'encens, & d'autres matieres odoriferantes, qu'ils rendirent liquides, en guise de godron. Enfin ils éleverent une croix sur une colline, avec une inscription, où ils racontoient leur malheur, & la maniere dont ils l'avoient réparé, pour apprendre à ceux à qui un pareil malheur arriveroit, qu'on pouvoit trouver des ressources dans son courage, & dans son industrie. On jetta les bateaux dans l'eau, & on se sépara en deux bandes. L'une prit la route des Indes, & l'autre celle de l'Europe. Ceux qui revenoient en Europe, entendoient si mal l'art de la navigation, qu'ils ne pouvoient sortir du même parage, où ils

s'étoient embarquez. Heureusement pour eux, ils découvrirent un vaisseau commandé par Antoine de Sousa & Carvallo, qui les reçut dans son bâtiment. Ce qui occasionnoit en ce tems-là tant de naufrages, c'étoit l'avidité du gain; on chargeoit les vaisseaux au-delà de ce qu'ils pouvoient porter; & ensuite à la moindre tempête, ils périssoient, ou l'on étoit obligé de jetter dans la mer tout ce qu'ils portoient. Les Rois furent obligez de remedier à cet inconvenient, en fixant par une Ordonnance la charge de chaque vaisseau, à proportion de sa grandeur. Mais ni les Ordonnances du Prince, ni les frequens malheurs qu'on éprouvoit, ne pouvoient corriger les Portugais. L'avarice & l'avidité les faisoient retomber dans les mêmes fautes. 1650.

Sur ces entrefaites Dom Nuño Alvares Pereira vint à mourir dans le Mozambique, dont il étoit Gouverneur. L'Empereur du Monomotopa n'étoit plus; D. Philippe son petit fils regnoit sur ses Etats, & conservoit pour les Portugais la même amitié, qu'il avoit pour eux, avant d'être parvenu au trône. Capranzir, Cafre riche & puissant, se souleva contre son auto- 1651.

1631. tité. Il attaqua aussi les Portugais qui étoient dans le Monomotopa, & en tua trois cens dans le pays de Mocaranga. Ce malheur vint du peu d'intelligence qui regnoit parmi les Officiers, tous vouloient commander, aucun ne vouloit obéir : ils furent les victimes de leur orgueil & de leur vanité, & sans Cristoval de Brito & Vasconcelos, qui courut à leur secours, il n'en fut pas échapé un seul. Lorsque les Portugais reçurent cet échec, Diegue de Sousa & Meneses occupoient déja la place de Pereira dans le Mozambique. Peu de tems après, Capranzir fut tué d'un coup de mousquet. Un frere de l'Empereur du Monomotopa, fut mis en possession de ses Etats. Ce Prince à qui les Religieux de Saint Dominique avoient conferé le Baptême, portoit le nom de l'Instituteur de leur Ordre.

Comme l'année alloit finir, un vaisseau Danois parut dans le parage de Calicut. Il relâcha à Goulam. Dom Manuel de Camara & Norogna, Capitaine Major du Royaume de Canara, alla avec sa galere & huit vaisseaux à rame, pour s'en saisir. Le Danois informé du danger qui le menaçoit, prit la fuite. Manuel le pour-

suivit, le joignit, & le combattit. 1651.
Après une longue & vigoureuse résistance, les Portugais l'aborderent, s'en rendirent les maîtres, & le ramenerent à Coulam. Vers le mois d'Avril de l'année suivante, le Capitaine Major Dom Blas de Castro, s'empara près de Negapatam, d'un autre vaisseau, appartenant aux Hollandois. Cette prise coûta cher aux Portugais, car outre plusieurs braves soldats, qu'on perdit dans cette occasion, Manuel de Prado & Magallánes y fut tué. Il servoit depuis vingt-huit ans dans les Indes. Il étoit brave Officier, excellent homme de mer, & plein de merite & de vertu.

L'arrivée de deux vaisseaux, venant de Portugal dans les Indes, commandez par Antoine de Saldagne, fit oublier cette perte. Quelques mois auparavant Joseph Cabreyra étoit parti des Indes pour le Portugal, & il parvint à l'embouchure du Tage le 14. Septembre, malgré les maladies, qui avoient fait perir la moitié de son équipage en chemin. Lorsque le Viceroi le fit partir, il méditoit de recouvrer l'isle d'Ormus ; & pour cet effet, il avoit chargé Dominique de Toral & Valdez Castillan, Capitaine

1632. prudent, & qui avoit toute sa confiance, d'aller reconnoître cette place, & de consulter sur cette entreprise Rui Freyre d'Andreade, qui étoit pour lors à Mascate. Toral executa les ordres du Viceroi, & après s'être bien informé de l'état de la place, & des forces que les Persans y avoient, il détourna le Viceroi de son dessein. Toral avant de s'en rétourner à Goa, bâtit une forteresse à Julpar, à cinquante lieuës de Mascate.

Cependant les Hollandois, que leurs pertes ne rebutoient point, affermissoient de jour en jour leur puissance dans les Indes. Ils y envoyerent des flotes considerables, qui enleverent plusieurs places aux Portugais, & qui perdirent & ruinerent totalement leur commerce. Ces derniers sentoient leurs malheurs, sans pouvoir les réparer. La Marine étoit entierement tombée faute de finances. Ensorte qu'on ne pouvoit opposer aucune résistance aux ennemis. La Cour de Castille, qui ne cherchoit depuis long-tems, que l'oppression des Portugais, au lieu de les soutenir, & de les secourir, leur ôtoit même les ressources, qu'ils auroient pû trouver, dans leur courage & dans leur

industrie. Elle enlevoit tous les Portugais du Royaume, & les envoyoit en Flandre, en Italie, & en d'autres pays de l'Europe, pour y faire la guerre, tandis qu'on laissoit toutes leurs conquêtes, sans troupes, sans munitions, sans Officiers. Tout languissoit, tout dépérissoit donc & dans le Portugal, & dans les Indes. Les Hollandois en profitoient, ils alloient par tout, & par tout ils s'introduisoient, ou par la force des armes, ou par celle de leur politique. Ils avoient des Ambassadeurs dans toutes les Cours des Princes Asiatiques. Ces Ambassadeurs y faisoient regarder les Portugais comme des tyrans, & les Hollandois comme des Alliez solides, dont les vûës ne tendoient qu'au bonheur general de tous les Princes, avec lesquels ils entretenoient quelque commerce. Leur puissance persuadoit plus que leurs discours, & la foiblesse des Portugais achevoit de les faire triompher. 1632.

Enfin il sembloit que le bonheur des Portugais étoit parvenu à son comble; & comme toute chose a son commencement, son milieu & sa fin, il sembloit, dis-je, que le bonheur des Portugais touchoit à son terme.

1632. En effet, chaque jour, depuis quelque tems, étoit marqué par quelqu'une de leurs pertes, tantôt en Asie, & tantôt en Afrique. Dans cette derniere partie du monde, Dom Jérôme Chingulia, Roi de Monbaze, s'affranchit de leur joug. Dom Pedro Leytam de Gamboa en étoit pour lors Gouverneur. Chingulia avoit été élevé à Goa dans la Religion Chrétienne; mais dans le fond du cœur il étoit Mahometan, ainsi que son pere infortuné, que Simon de Melo Pereira, avoit fait perir si indignement. Gamboa au lieu de faire oublier cet affreux assassinat au fils, par une conduite prudente & moderée, le traitoit en esclave, plutôt qu'en Roi. Chingulia, né hardi & courageux, gémissoit de la tirannie qu'on exerçoit envers lui; mais il n'osoit éclater; il craignoit les Portugais, & plus encore ses propres sujets, qui s'étoient vendus si lâchement aux ennemis de son pere.

Il alloit souvent visiter son tombeau: là il fondoit en larmes, il lui parloit comme s'il eût été encore en vie, il l'entretenoit de ses malheurs, il baisoit ses os, & en les baisant, il observoit toutes les ceremonies, dont usent les Mahometans envers les morts.

Etant un jour occupé à cette triste & lugubre fonction, il fut apperçu d'un Portugais, qui en alla dans l'instant avertir Gamboa. Celui-ci ne demandoit qu'un prétexte pour l'opprimer tout à fait. Il dit au Délateur d'épier lorsque Chingulia iroit à ce tombeau, & de l'en avertir, afin de l'y surprendre, & de le faire arrêter, pour l'envoyer à Goa. Le Délateur le lui promit; mais en même tems, il alla tout reveler à Chingulia, espérant que ce Prince l'en recompenseroit noblement; mais il se trompa; Chingulia ne vit en lui qu'un double traître, qu'il attira dans un bois, où il le fit massacrer par des Cafres. 1632.

Cependant profitant de l'avis qu'il lui avoit donné, il résolut de prévenir les embûches que Gamboa pourroit lui tendre, de venger la mort de son pere, & les outrages qu'il recevoit chaque jour lui-même. Il choisit trois cens Cafres, vaillans, & entierement dévoüés à son service. Il se rendit en diligence à la forteresse, il demanda à parler au Gouverneur : on crut que c'étoit pour le visiter, & on le laissa entrer avec sa suite. Aussi-tôt il courut à l'appartement de Gamboa, qu'il tua de sa propre main : les au-

1632. tres Portugais qui étoient dans la citadelle, subirent le même sort; ainsi que la femme & la fille du Capitaine, jeune, belle, & qui aima mieux mourir, que d'épouser le meurtrier de son pere.

Gamboa ayant subi la peine dûë à sa tirannie & à son imprudence, Chingulia, dont la fureur, & la vengeance n'étoient point encore assouvies, sortit de la forteresse à la tête de ses Cafres, & fondit dans le quartier de la Ville qu'habitoient les Portugais, où il en fit un massacre horrible. Quelques-uns se sauverent dans le Couvent des Augustins, où ils deffendirent leurs vies pendant sept jours, qu'ils eurent des vivres. Alors ils capitulerent; mais dès qu'ils se furent rendus, comme ils avoient appris aux barbares à respecter peu la foi des traité, les Barbares ne les respecterent pas plus à leur égard, qu'eux dans leur prosperité les avoient respectez. Chingulia les fit tous mourir avec leurs femmes & leurs enfans. Tous étant exterminez, il déclara, qu'il étoit, & qu'il avoit été toujours Mahometan: qu'il avoit en horreur le Christianisme, & le nom de Chrétien qu'il avoit porté; qu'il ne ref-

piroit que la destruction d'une Nation aussi cruelle, que la Portugaise. Ainsi par la faute, & par la cruauté de quelques-uns, on reçut des outrages qu'on ne méritoit point, & l'Etat perdit une place importante, & necessaire pour son commerce des Indes, & de l'Afrique. 1632.

Après que Chingulia se fut emparé de tous les biens, & de toutes les richesses qui appartenoient aux Portugais, il monta à cheval, & alla se promener dans la Ville, dont les ruës étoient encore couvertes de cadavres. Le Roi les insultoit, les outrageoit, & repaissoit ses yeux avec une joie barbare de ce spectacle hideux. En voyant le cadavre de Gamboa, il s'écria, » Te voilà donc perfide & cruel » ennemi, te voilà immolé à ma juste » vengeance; je ne serai plus la victi» me de ta sordide & lâche avarice. » Je suis libre, & tu as subi la peine » dûë à ton insolente cruauté; « en prononçant ces paroles, il le frapoit de sa lance, il crachoit sur son visage, il couvroit ce malheureux cadavre d'opprobre & d'ignominie. Outre les Portugais, leurs femmes, & leurs enfans, Chingulia fit égorger la plus grande partie de ses sujets, qui s'é-

1632. toient faits Chrétiens. Il assembla le le reste dans l'Eglise de Nôtre-Dame, & montant dans la chaire, il leur tint ce discours. » La suprême puissance » souffre que les hommes pervers » prosperent quelquefois sur la terre : mais lorsque leurs crimes sont » parvenus au comble de leur mesure, sa main redoutable s'apesantit » sur eux. Un moment lui suffit. D'un » coup d'œil, il aneantit leurs projets, » il punit les crimes de plusieurs années. Les Portugais ont lassé sa patience : ces pyrates des Nations, ces » oppresseurs de la liberté Afriquaine, & Asiatique, sous prétexte de » faire connoître le veritable culte, » par lequel il veut être adoré, ont » rempli de meurtres & de brigandages l'Univers entier. Conduite affreuse, & qui blesse les loix humaines & divines. Pour établir leur » Religion parmi nous, ils envahissent nos biens, ils s'emparent de » nos Sceptres, ils nous dépoüillent » de notre liberté, ils nous font gémir dans l'esclavage, ils nous massacrent, & violent enfin tous les » droits les plus saints, & les plus » respectables dans la societé. Que » l'avarice les portent des extrémitez

» du monde dans nos contrées, pour 1632
» y commercer : à la bonne heure! Que
» dans leur commerce ils abusent de
» notre simplicité, pour nous trom-
» per, je le leur passe encore, quoi-
» qu'il soit indigne de tromper per-
» sonne : mais que sous prétexte de
» Religion, ils nous arrachent nos
» vies, & nous chassent de nos terres,
» c'est ce qu'aucune Religion n'a ja-
» mais toleré. Je ne connois point de
» Dieu qui commande à un peuple
» d'en exterminer un autre, pour lui
» apprendre à le connoître. La rai-
» son, tout s'oppose à des principes
» si monstrueux. Dieu n'est autre chose
» que la justice même, & tout ce que
» les Portugais ont fait en Asie & en
» Afrique blesse cette justice directe-
» ment. Ecoutons-les eux-mêmes :
» quand le Fils de Dieu, disent-ils,
» donna mission à ses Apôtres, pour
» aller enseigner aux hommes sa nou-
» velle Loi, lorsque vous trouverez,
» leur dit-il, des Nations, qui ne
» voudront point vous entendre,
» cherchez-en d'autres, ne contrai-
» gnez personne. S'il eût voulu se faire
» connoître par la violence, ne se
» fût-il pas expliqué autrement, &
» ne leur eût-il pas donné des ar-

1632. » mées invincibles pour executer ses
» desseins : sans doute il l'eût fait;
» mais cette conduite étoit contraire
» à sa justice divine, & ceux qui la
» pratiquent, deshonorent son nom,
» & l'offensent mortellement. Con-
» siderez un moment de quelle ma-
» niere les Portugais en ont agi en-
» vers nous. Vous ne trouverez dans
» leurs actions à notre égard, aucune
» trace ni de justice divine, ni de
» justice humaine. D'abord pour s'in-
» troduire parmi nous, ils ont com-
» mencé par nous déclarer la guerre :
» & dès qu'ils ont été reçus dans le
» sein de nos familles, ils ne se sont
» attachez, qu'à nous enlever nos
» biens, en nous traitant de barbares,
» & en nous jettant dans l'esclavage.
» Soumis à leur puissance, il est vrai,
» le Sceptre dont ils s'étoient ren-
» dus les maîtres, fut remis à mes
» Ancêtres; mais par combien d'op-
» probres, par combien de violences
» n'ont-ils pas soüillé ce bienfait ?
» Oublions-les, & ne parlons que de
» ceux, qu'ils ont fait essuyer à mon
» Pere. Vous sçavez tous, qu'il a été
» la victime de leur perfidie. Ils l'ont
» chassé, ils l'ont poursuivi, ils ont
» corrompu ses sujets, ils l'ont fait

» indignement assassiner. Mon Pere 1632.
» a expiré sous leurs coups. J'ai vû
» mille fois dans son tombeau, j'ai
» vû son sang, élever son cri jusqu'à
» moi, pour demander vengeance.
» Cependant mon Pere étoit juste,
» prudent, fidele à ses tirans; sa pru-
» dence, sa fidelité, sa justice n'ont
» servi qu'à hâter ses jours. Voilà,
» quels étoient ses crimes, & quels
» étoient les miens. Mais j'étois ce-
» pendant plus coupable que lui :
» j'avois été assés lâche pour aban-
» donner la Loi du Saint Prophete.
» J'ai été Chrétien; c'est un crime,
» j'en conviens; & rien ne peut m'en
» laver, que l'extrême jeunesse, &
» le tems où je l'ai commis. J'étois à
» Goa, abandonné à mes ennemis.
» Sans secours, sans conseil, que
» pouvois-je devenir, au milieu d'une
» Nation infidele, que je voyois cha-
» que jour plonger ses mains sangui-
» naires, dans le sein de ceux qui
» refusoient d'accepter leur Loi ?
» J'en rougis, mais je l'avouë,
» & mon aveu même doit me justi-
» fier, la crainte de la mort, & non
» mon consentement, m'ont fait alors
» Chrétien. Que le Saint Prophete
» excuse ma foiblesse, mon cœur ne

1632. » l'a jamais trahi. Vous donc, sujets fideles qui m'écoutez, vous qui vous trouvez avoir commis le même crime, expiez promptement votre faute, en vous prosternant devant le Saint Alcoran. Le Saint Prophete vous tend les bras, suivez l'exemple de votre Roi, & bientôt le Ciel vous inondera de ses bienfaits. Déja par mon bras il a exterminé les oppresseurs de votre liberté, il vous la conservera ; vos tirans ne sont plus : le grand Mahomet s'est déclaré votre protecteur. «

Les Auditeurs moins persuadez par le discours de leur Roi, que par le danger qui les menaçoit, apostasierent presque tous. Ceux qui résisterent furent embarquez dans un vaisseau, transportés à Moca dans l'Arabie, & vendus aux Turcs pour esclaves. Chingulia garda les plus belles femmes pour les faire servir à ses plaisirs : mais la plûpart demeurent fideles à la loi de J. C. & souffrirent la mort avec une constance admirable. De ce nombre fut Natalie de Sà, jeune veuve, qui aux graces de la beauté joignoit un courage mâle, & une vertu superieure. Le massacre de ces femmes fut

suivi de la profanation des Eglises. 1632.
On renversa les Autels, on foula aux pieds les images de Jesus-Christ & des Saints, & l'on convertit les Eglises en Mosquées. Les Rois voisins de Monbaze imiterent l'exemple de Chingulia : ils se révolterent presque tous, & massacrerent les Portugais qui étoient dans leurs pays.

Lorsque les Princes ou les Rois perdent quelques-uns de leurs Etats, c'est souvent moins leur faute, que celle de leurs Ministres. Ceux-ci occupez de leurs interêts, oppriment leurs sujets; leurs cris parviennent rarement jusqu'au trône de leur Souverain; heureux & paisible, il les croit heureux & paisibles aussi; il n'apprend souvent leur malheurs, qu'en apprenant qu'ils ne sont plus ses sujets. A la vérité, un Roi devroit tout voir par lui-même : ce n'est qu'en observant cette conduite, qu'il peut être assuré, que la justice s'administre au gré de ses désirs : mais trop foible souvent pour embrasser un détail si immense, il est forcé de se livrer entierement à des Ministres, qui ne sont pas toûjours équitables comme lui. Un Ministre sage, prudent, laborieux, éclairé, inaccessible aux passions, attaché

1632. uniquement au bien de l'Etat, & à la gloire de son Prince, est un don du Ciel, rare & précieux, qu'on ne voit que de loin en loin. Depuis que les Portugais portoient le joug des Espagnols, les premiers Ministres de la Cour de Castille n'avoient songé qu'à leur grandeur, sans songer à celle de leurs Rois. Leurs Rois foibles & indolens se livroient cependant entierement à eux, & ces Ministres ne donnoient ordinairement leur confiance, qu'à des hommes corrompus, sans foi, sans honneur; & capables de tout sacrifier aux vûës de ceux qui les employoient. Ainsi presque tous les emplois, toutes les Charges, toutes les Dignitez, Ambassades, Gouvernemens, Commandemens de Places, Viceroyautez, Postes de la guerre, Postes dans la Magistrature n'étoient accordez qu'à ces hommes, pervers & indignes Citoyens, qui pour se dédommager de l'opprobre que leur coutoient leurs honneurs, traittoient insolemment les sujets; sur lesquels on leur donnoit autorité.

C'est à leur insolence, que le Portugal dut une partie de ses pertes, durant son esclavage: & c'est à cette source qu'on doit rapporter le mal-

heur arrivé à Mombaze. La tirannie 1632.
des Commandans & des Gouverneurs que l'Espagne y envoyoit, y causa la révolution, qu'on vient de rapporter. On ne fut étonné à Goa, lorsqu'on en fut informé, que de ce qu'elle avoit tardé tant à éclater. Le Viceroi en fut extrêmement affligé, & songea à faire les derniers efforts pour recouvrer ce Royaume. Il fit donc armer une galere, une patache, sept vaisseaux, & sept galiotes. Il nomma pour commander cette armée son fils, jeune encore, mais brûlant de se signaler. Il chargea Dom François de Moura de l'accompagner, pour lui aider de ses conseils. Moura étoit un homme, digne de la confiance qu'on avoit en lui, sage, prudent, & consommé dans les affaires des Indes, où il avoit long-tems servi. Cette flote mit à la voile vers le milieu de Décembre. 1633.
Le deux de Février elle arriva à Ampaça, & le dix du même mois, elle se presenta à la barre de Mombaze, où arriverent en même tems trois bâtimens, envoyez de Mascate, par Rui Freyre d'Andreade sous les ordres de Juan de Fonsecà & Carvallosa, & de Lazare, & Antoine Rodriguez Pina, Adam Barbosa, & Martin-

1633. Laurent Preto y accoururent des pays voisins, pour aider à reconquerir ce Royaume, avec des troupes, qu'ils entretenoient à leur solde. Les Villes de Chaul & de Baçaim y envoyerent aussi des vaisseaux, la premiere sous les ordres de Pierre de Costa Botello, & la seconde sous ceux de Juan de Melo. Ainsi l'armée se trouva considerablement augmentée. L'ennemi n'avoit presque point de vaisseaux pour défendre l'entrée du port. Cependant les Portugais, lents à se déterminer à prendre un parti, perdirent l'occasion de remporter les avantages, qu'elle sembloit leur offrir.

Leur arrivée n'épouvanta point les rebelles, ils firent bonne contenance, & parurent très-disposés à se deffendre vigoureusement. Ils avoient une bonne artillerie, leurs magasins étoient remplis de munitions, & Chingulia inspiroit la confiance à ses sujets, par le grand mépris qu'il témoignoit pour ceux qui venoient l'attaquer. Les Portugais se disposerent enfin à tenter la descente. Moura entra dans la barque de la galere avec Dom Fernand, c'étoit le nom du fils du Viceroi, pour aller reconnoître le Pas de Mavepa. Il laissa les Capitaines Pierre Antunes,

Juan de Melo, Juan Gomes d'Abreu, 1632.
Manuel Mendez Cavaliño, & Adam Barbosa avec leurs vaisseaux, pour empêcher la communication de la terre ferme, avec l'isle. Il fit approcher du fort, Gaspard Pacheco, avec ceux qui étoient venus de Mascate, & il fit preparer tout ce qui étoit necessaire pour le siege.

Pour ôter à l'ennemi toute esperance de fuite, & de secours, il fit garder l'entrée du port par Andres Vello, avec le Capitaine Manuel Ferreira de Brito. Il chargea Dominique de Toral & Valdez, d'aller reconnoître la place. Valdez étoit homme intelligent & capable. Andres Vello enleva quelques vaisseaux & un Almadie aux ennemis, & cette prise ne coûta aux Portugais que cinq Matelots & un soldat. Toral qui n'avoit pas pû bien observer la place, la premiere fois, qu'on l'avoit envoyé pour la reconnoître, y revint une seconde fois avec dix hommes. Les ennemis tirerent sur lui, & tuerent quelques soldats. Le 16. du même mois, Moura & le fils du Viceroi allerent eux mêmes visiter la place du côté de la mer. Enfin après avoir bien examiné le terrain, les fortifications, & les endroits par où

1632. on pouvoit les attaquer, on résolut de tenter la descente.

Cependant avant de l'executer, Moura fit la revûë generale de ses troupes. Il ne trouva en tout que près de cinq cent Portugais, les autres étoient ou Indiens ou Afriquains. Afin de dérober son débarquement aux ennemis, il fit faire une fausse attaque par Andres Vello, mais elle ne produisit aucun bon effet. Quelques Matelots déserterent, & découvrirent aux ennemis tous les desseins des Portugais. Les Africains en profiterent, ils porterent leur meilleur artillerie du côté où le danger menaçoit. Cependant les Portugais se mirent en devoir de tenter la descente dans l'endroit qu'ils avoient marqué; mais on ne put y aborder à cause d'une tourmente horrible, qui obligea les vaisseaux à tenir le large.

Alors on alla pour débarquer ailleurs. Dom Fernand de Norogna marchoit à la tête. Il étoit suivi des Capitaines Gonçales de Barros & Silva, Antoine Vello, Pierre Alvarés de Castelbranco, Dom Rodrigue de Costa, Dom Julien de Norogna, Dom Diegue de Lima, Andres de Vasconcelos, Juan Rodriguez de Sà & Meneses, avec leurs Compagnies. Ceux de Mascate

cate de Zangebar, & de Paté marchoient immédiatement, avec Juan Suares Vivas, & Juan de Melo Capitaines de deux Compagnies, qui étoient dans la galere. François de Sousa Ferreira, & Pierre de Costa Botello fermoient l'arriere-garde avec leur troupe: Toral & Valdez conduisoient l'artillerie. Dès que le débarquement fut fait, on marcha en bon ordre vers la place. Lorsqu'on s'en fût approché à une certaine distance, on fit alte sur une hauteur, d'où l'on examina avec plus d'attention les dehors de la place, & ceux qui seroient propres à y dresser les batteries. Les ennemis firent une sortie au nombre de trois cens. On les repoussa avec perte, & les Portugais ne perdirent que huit hommes, parmi lesquels se trouva Juan de Moralés Vello. Le Capitaine Dominique Azevedo fut blessé. Les troupes qu'on renvoya sur la flote, saisies d'une terreur panique, rentrerent dans leurs vaisseaux avec tant de désordre, que les Maures les eussent taillées en pieces, s'ils les eussent attaquées dans ce moment. 1632.

Pour pousser le siege avec vigueur, il étoit convenable de s'emparer d'une maison qui étoit tout proche, & que

1632. les ennemis faisoient garder ; Lazare Rodriguez les en chassa. Toral alla le visiter, & trouva que ce poste n'étoit pas aussi necessaire qu'on l'avoit crû : neanmoins Moura voulut qu'on s'y retranchât. Le lendemain, il y alla lui-même. Etant monté sur un arbre, pour observer la place, il apperçut trois corps d'ennemis, qui marchoient pour regagner le poste en question. Les Portugais se mirent en état de les bien recevoir. L'attaque fut vive & sanglante : Dom Diegue de Lima, Dom Rodrigue de Costa, Gomes Freyre d'Andreade, Pierre Alvares de Castelbranco, Juan Alvares de Moura, Juan de Fonseca & Carvallosa, avec les plus braves soldats, perdirent la vie dans ce combat. Dom François de Moura lui-même y reçut vingt-quatre blessures, de vingt-quatre flêches empoisonnées. Ces blessures sont si dangereuses, que si on ne coupe promptement les chairs de la partie offensée, & si on ne succe la playe, on en meurt promptement. Moura se les fit succer par un jeune homme, qui en mourut ; tant le poison étoit violent.

Pendant que le combat se donnoit, les Portugais qui étoient restez dans

le camp, entendirent le bruit des combattans, & le fils du Viceroi courut au secours des siens, qu'il sauva d'une mort certaine. A son arrivée les ennemis abandonnerent l'attaque, & se retrancherent dans un bois, où ils se deffendirent encore vaillament. Comme on ne pouvoit les y forcer, le General fit venir quelques pieces d'artillerie, & les ennemis se retirerent alors. Ils étoient au nombre de neuf cens, & les Portugais, qu'ils avoient attaqués, n'étoient que soixante. Ceux qui échaperent aux barbares, revinrent au camp. Moura se retira sur la galere pour s'y rétablir de ses blessures, & chargea de son emploi le Capitaine Gonçales de Barros & Sylva ; mais comme les soldats, & les autres Capitaines témoignerent quelque répugnance à lui obéir, on donna sa place à l'Amirante Pierre Rodriguez Botello, qui d'abord l'avoit refusée. 1632.

On entra dans le mois de Février. On continua le siege ; mais avec si peu d'intelligence, que tout se passoit en contestations, & on n'avançoit rien. Cette mauvaise conduite obligea François de Moura à revenir dans le camp. Il étoit si foible qu'il ne pouvoit se soûtenir ; il se faisoit porter sur

1632. un brancard, & il se transportoit ainsi partout pour donner ses ordres. Il fit dresser deux batteries pour canoner la citadelle, & d'abord on en espera beaucoup. Andres Vello, & Juan Gomez d'Abreu en prirent soin. L'ennemi se servit de son attillerie pour les démonter. Les Portugais résolurent de battre en même tems le boulevard appellé des Turcs. Toral alla pour établir les bateries nécessaires. Les Capitaines y servoient tour à tour, & plusieurs d'entr'eux y perdirent la vie. Les ennemis firent pendant la nuit une sortie, sur la derniere baterie, qui ne produisit aucun effet. L'hyver commençant à faire ressentir ses rigueurs, l'armée fut obligée de rentrer dans ses vaisseaux, pour s'en retourner à Goa. Si on eût continué le siege encore quatre jours, les habitans de Monbaze eussent été forcez de se rendre. Mais la crainte de l'hyver, qui commence dans ces climats vers la fin de Mai, fit retirer les Portugais.

François partit donc pour Goa avec toute la flote, & ne laissa devant Monbaze que deux vaisseaux pour garder la côte, sous les ordres de Pierre Rodriguez Botello, & Andres

de Vasconcelos, ausquels devoit se joindre Dom Diegue Carvallo avec son vaisseau. François ordonna à Botello de se tenir à Patii, & à Vasconcelos dans le Zanzibar. Comme la flote étoit prête à partir, un Matelot déserta, & alla informer les ennemis de son départ. Ils dresserent sur le haut d'une Mosquée quelques pieces de canon, & ils incommoderent beaucoup ceux qui faisoient de l'eau pour le voyage de Goa. 1632.

Dès que les Portugais furent partis, Chingulia démantela la place, ravagea tout le pays, mit tout à feu & à sang, & s'embarqua avec toutes ses richesses, & s'en alla à Xael, à Caxem, & à Adem en Arabie. Monbaze étoit détruit de fond en comble depuis deux mois, sans que les Portugais en fussent informez. Enfin quelques Maures en allerent porter la nouvelle à Botello, à Patii. Aussi-tôt ce Capitaine Portugais passa à Monbaze, & commença à travailler à réparer les ruines de cette Ville; que son propre Roi avoit réduit dans un état affreux.

Cependant on ignoroit à Goa ce qui se passoit: & le retour de Moura y faisoit dire publiquement que le

1632. Viceroi avoit eu tort de lui confier une telle entreprise. Le Viceroi pour se justifier, fit arrêter Moura, & voulut qu'on lui fît son procès. On fit aussi arrêter Toral; mais n'ayant demeuré que deux mois en prison, il en sortit, & alla croiser dans le parage de Deman, où il fut tué d'un coup de fusil par les Hollandois. A l'égard de Moura, non seulement il trouva le moyen de se justifier; mais étant revenu à Madrid, il fut comblé d'honneurs de la part de la Cour.

Cependant les Hollandois attendoient à Pulolaor la flote Portugaise, qui devoit revenir de la Chine. Elle tomba presque toute en leurs mains, avec des richesses considerables, qui leur servirent à pourvoir de ce qui étoit necessaire, leurs forteresses, & leurs nouveaux établissemens. Cette prise immense ne leur coûta pas un seul homme, parce que les forces étoient occupées à Monbaze, & à Ceilan, & qu'aucun vaisseau de guerre n'escortoit cette flote. Dans le Japon, les Portugais y étoient persecutez, & la Chine étoit en proye à la fureur des Tartares. Nababo Azafacan, beau-pere de Coran, Roi des Mogols, tomba sur Visapour, avec

une puissante armée : mais la soif, la faim, & la peste, qui désoloient alors toutes les Indes, causerent une si grande mortalité parmi ses troupes, qu'elles l'obligerent à se retirer honteusement. L'Empereur du Mogol fut si sensible aux mauvais succès de son beau-pere, qu'il lui ôta le commandement de ses armées, & en honora Mobatecan, qu'on estimoit pour le plus grand Capitaine de son tems. Nabado sentit vivement sa disgrace ; mais comme il étoit adroit, habile, & politique, il ne désespera point de sa mauvaise fortune, qu'il suporta avec fierté. 1632.

Les Portugais avoient presque perdu tout ce qu'ils possedoient dans l'isle de Ceilan, & leur conduite imprudente avoit plus contribué à cette perte, que le courage & la valeur de leurs ennemis. Enfin, il ne leur restoit plus que la Ville de Colombo, la Capitale de leurs Etats dans cette isle. Le Prince de Mahastana, celui de Matale, les Rois d'Uva & de Candi, leverent une armée de vingt mille hommes, & en formerent le siege. Il fut si long, que les Portugais manquant de vivres, furent, dit-on, réduits à manger les corps de ceux que les ennemis tuoient, & l'on voyoit les meres égor- 1633.

1633. ger leurs enfans pour se conserver le reste de vie qui les animoit encore. Telle étoit leur situation, lorsqu'on vit paroître cinq vaisseaux, que le Viceroi envoyoit pour charger de la canelle. Les ennemis crurent que c'étoit du secours qu'on envoyoit aux assiegez : l'épouvante les saisit, ils leverent le siege, & Colombo fut sauvée du danger auquel cette place alloit succomber. Dom Philippe Mascaregnas y arriva en même tems, avec une patache qu'il avoit armée à Cochim à ses dépens, & ravitailla la Ville & la forteresse.

Le Viceroi lui-même travailla à équiper une flote pour y envoyer du secours, & pour reconquerir dans l'isle tout ce qu'on y avoit perdu. Il nomma Dom George d'Almeida pour General. Il partit pour cette expedition le 19. de Février 1631. & le Viceroi lui donna pour ce voyage la fameuse galere, que Nuño Alvares Botello, avoit prise aux Achenois près de Malaca. Almeida la visita avec soin, & reconnut, que quoiqu'elle fut extrêmement grande, elle ne pourroit résister à une tempête, si malheureusement il en essuyoit une. Il en avertit le Viceroi, qui ordonna au Capitaine d'un vaif-

ſeau chargé de vivres, de ne point 1635.
perdre de vûë la galere. Mais dès qu'on fut en pleine mer, le vaiſſeau diſparut; c'eſt ainſi qu'on executoit alors les ordres des ſuperieurs. Toute diſcipline étoit perduë; chacun agiſſoit au gré de ſes caprices. De là vinrent tant de pertes, & principalement celle de la galere, & des troupes qui étoient embarquées.

Cette galere vogua le long des côtes juſqu'au cap de Comorin; là elle quitta le parage, où elle naviguoit, & fit voile vers Ceilan. A peine Almeida fut il éloigné de la terre qu'une horrible tempête fit périr la galere. Almeida ſe ſauva dans la barque, avec vingt-neuf perſonnes. Tout le reſte périt & fut ſubmergé. Ceux qui étoient dans la barque manquoient de tout; cependant Almeida les encouragea ſi bien, que malgré une pluye continuelle & un tems affreux, ils parvinrent enfin à quatre jours de là, dans une iſle des Maldives. Les Portugais y ſouffrirent mille outrages de la part des habitans, & tous y tomberent preſque malades; cependant il n'en mourut que deux. Enfin le Roi de ces iſles écrivit à Dom George, & lui fournit quelques vaiſſeaux, pour regagner le continent des

1633. Indes. On mit à la voile, & on arriva à Cochim, où Almeida tomba dangereusement malade. Sur ces entrefaites il arriva dans cette Ville deux pataches avec cinq cens Cafres, & huit cens Canariens, que le Viceroi envoyoit encore à Ceilan, avec quelques Portugais, & des munitions considérables. Almeida, qui avoit recouvert sa santé, s'embarqua avec eux le 17. d'Octobre, & arriva enfin le 21. à Colombo.

Là, il s'appliqua à rétablir la discipline parmi les troupes, & vers le mois de Janvier de l'année 1632. il se mit en campagne pour executer les ordres du Viceroi. Après quelques jours de marche, & après avoir brûlé pendant cette marche plusieurs Forts appartenans à l'ennemi, les Portugais arriverent à Malvana, que le Roi de Candy, avoit abandonné à l'approche des Portugais. En effet, on n'y trouva que trois vieillards. Almeida détruisit cette place par le feu. Les rebelles, au bruit des succès des Portugais, venoient en foule se ranger sous leurs étendarts; mais comme la crainte avoit plus de part à cette conduite, que l'affection & la bonne volonté, & que plusieurs d'entre eux s'en retournoient à l'ennemi,

après avoir examiné les forces de l'armée, Almeida en fit prendre un de ces derniers, & le livra aux Cafres. Aussi-tôt ceux-ci l'assommerent en presence de sa femme & de ses enfans; ensuite ils le mirent en pieces, & le partagerent entr'eux. Ce spectacle cruel & barbare produisit cependant un bon effet. La crainte d'un pareil suplice retint les autres Ceilanois. 1633.

De Malvana, l'armée passa à Cardevola, deffenduë par deux Forts. Après que le General les eût reconnus, il sépara son armée en trois corps. George Coelo obtint le commandement de celui de la droite, & Antoine de la Motte de celui de la gauche. Le General réserva celui du milieu pour lui. Les Portugais montroient une impatience extrême d'en venir aux mains, & le General eut besoin de son autorité pour temperer leur ardeur. Enfin il les conduisit à l'attaque: ils y volerent, & dans un moment on emporta ces deux Forts. On n'y perdit que peu de soldats, un Capitaine & un Enseigne. Il n'y eut que peu de blessez, & Bernard de Costa fut de ces derniers.

Après cette victoire, le General continua la guerre avec la même

1633. ardeur. Un Ceilanois vint l'avertir que l'ennemi avoit abandonné plusieurs places considerables, que l'épouvante regnoit parmi les rebelles, & qu'avec un peu de diligence, il pourroit facilement les joindre & les défaire entierement. En effet, ceux qui s'étoient sauvez de Cardevola, leur avoient raporté, que les Portugais arrêtoient les bales avec leurs mains, sans en être blessez ; qu'ils combattoient comme des lions, & qu'une femme habillée de blanc couroit parmi leurs rangs, & les animoit au combat. Ceux qui rapportoient ces choses, le faisoient pour excuser leur défaite ; cependant elles produisoient un bon effet, & tout plioit devant les Portugais. Sofragam, Caliture, Maturé, & Tanavare tomberent en leur puissance, & le massacre fut horrible dans toutes ces places.

Almeida s'étant assûré de ses conquêtes, se disposa à aller attaquer Chilao par mer & par terre. Chilao fut soumis, & l'on y fit un butin immense. Alors le Roi de Candy envoya des Ambassadeurs au General, pour demander la paix. Almeida ne voulut point en entendre parler. Cependant à la priere des Moines, qui

étoient dans l'isle, il permit que les 1633.
Ambassadeurs passassent à Goa, pour en traiter avec le Viceroi. Celui-ci y consentit, & toute l'isle rentra par rapport aux Portugais, dans la disposition où elle étoit avant la révolte. On dut ce retour au courage, à la valeur, à la prudence, & à la vigilance d'Almeida. Cependant au lieu d'en recevoir la récompense qu'il méritoit, les Portugais non seulement refuserent de le recevoir à Colombo, mais même ils n'oublierent aucune espece de calomnie, pour ternir sa réputation. Almeida s'embarqua pour s'en retourner à Goa; mais il mourut en chemin dans la baye de Mangalor, chargé d'années & de merite.

Tandis qu'Almeida voyoit ainsi 1634.
terminer ses jours, il partoit de Lis- 1635.
bonne un nouveau Viceroi pour les Indes, avec deux vaisseaux, commandez par Antoine Tellez de Silva, & par Louis de Castagneda. Ces mêmes vaisseaux ramenerent en Portugal le Comte de Lignares. Celui de Castagneda fit naufrage contre un rocher près de Lisbonne, appellé Guincho: & celui de Tellez fut contraint de relâcher à Malaga, où presque tout l'équipage mourut de la peste. Le

1635. Comte de Lignares passa à la Cour de Castille, avec toutes les richesses qu'il avoit amassées pendant son Gouvernement des Indes. Il fit des presens au Roi & à la Reine, qui furent estimez cent mille écus. On le reçut honorablement : l'on murmura cependant des richesses immenses, qu'il étala avec plus de faste que de prudence aux yeux du Courtisan malin, inquiet & jaloux. Sa faveur fut suivie d'une prompte disgrace : cette disgrace eut été juste, si elle eût été la punition des éxactions exorbitantes, qu'il avoit commises dans les Indes ; mais ce n'étoit pas cette raison, qui le rendoit criminel au Conseil de Madrid ; son crime étoit d'être Portugais ; car les Espagnols commençoient à tyranniser ouvertement le Portugal. Le Comte de Lignares étoit grand & bienfait, il avoit de l'intelligence & de l'esprit ; il aimoit les beaux arts, il les protegeoit, il avoit enfin des qualitez brillantes ; mais il les ternissoit toutes par une avarice sordide & cruelle. Au reste il étoit severe, & cette severité le fit generalement haïr.

Son successeur Pierre Silva se fit mépriser par sa douceur. Les hommes ne peuvent s'accoutumer aux partis

extrêmes, qui sont dangereux dans presque tous les cas. Ils aiment un certain milieu, difficile à saisir. Silva ne l'ignoroit pas : ainsi soit qu'il ne se sentît point capable de gouverner, soit qu'il préferât la tranquillité à la gloire, il reçut l'honneur qu'on lui faisoit avec chagrin. On lui entendit dire plusieurs fois : Que Dieu pardonne à ceux qui m'ont élevé à cette dignité; je n'étois pas fait pour elle, ni elle pour moi. Cependant il ne manquoit pas d'un certain merite. 1633.

Au commencement de Mars, il fit partir de Goa le General Antoine Tellez avec une escadre de six galions, pour aller combattre treize vaisseaux Hollandois, qu'il croioit avoir relâché dans le port de Surate. Cette escadre fut battuë d'une tourmente près de Bombaim, & Antoine fut obligé de revenir à Goa. Il étoit sur le point d'entrer dans le port, lorsqu'il fut tout d'un coup attaqué par quatre vaisseaux Hollandois bien armez. Tellez les reçut avec courage, & les repoussa avec bonheur, après un combat qui dura deux jours. Ensuite il rentra dans le port, où arriva peu de tems après la flote, qu'on avoit accoûtumé d'envoïer en Portugal aux Indes. Elle ame-

1633. noit avec elle François des Martirs de l'Ordre de Saint François, nommé à l'Archevêché de cette Ville. Il étoit homme sçavant, religieux, & plein de zele.

Comme il prenoit possession de cette éminente dignité, Chingulia Roi de Monbaze se montra dans l'isle de S. Laurent. Il avoit changé son nom de Chingulia en celui de Sufo. Il avoit esperé de s'établir dans cette isle; mais on lui fit bien-tôt perdre cette esperance: on le mit en fuite, & il amena avec lui quatre cens Chrétiens, qu'il vendit pour servir d'esclaves à Xael dans l'Arabie. Après avoir exercé ses pyrateries sur les côtes de l'Arabie & d'Afrique, il revint dans l'isle de Saint Laurent, où le Roi de Massalaje, lui accorda sa protection. Les Portugais du Mozambique en ayant été informez, formerent le dessein d'aller l'en chasser. Ils armerent deux vaisseaux avec quelques petits bâtimens, & ils se rendirent dans l'isle, où Roque Borges, qui y étoit, devoit leur servir de General.

Le dix-sept de Mai, les Cafres qui servoient parmi les Portugais, descendirent dans l'isle, pour aller chercher l'endroit, où Sufo faisoit sa résidence.

Les Cafres l'y attaquerent, & tuerent 1653.
une partie de ceux qui étoient chargez de le deffendre, entre autres trois Maures, d'une valeur extrême, qui l'accompagnoient par tout, & qui s'étoient attachez à sa fortune. Quelques jours après Borges laissa la garde des vaisseaux à Juan Gomez Suarez, soldat de réputation, & débarquant avec le reste de ses troupes, il alla pour combattre Sufo. Il le rencontra suivi d'une multitude de Barbares. On combattit pendant quatre heures, & l'on fit un grand carnage des ennemis. Sufo se retira enfin, & les Portugais craignant que sa fuite ne fût concertée, le laisserent fuïr tranquillement, & s'en retournerent triomphans dans leurs vaisseaux. Ils trouverent que Juan Gomez, tandis qu'ils combattoient sur terre, avoit combattu vaillament sur mer pour la deffense des vaisseaux, que les insulaires au nombre de mille étoient venus attaquer. Borges continua la guerre avec succès. Il ravagea la côte, & il en dévasta toutes les habitations, & fit un butin considerable.

Les Hollandois se presenterent sur ces entrefaites à la hauteur de Goa. Les Portugais les y laisserent tran-

1636. quilles pendant quelques jours. Cette conduite fut taxée par les Hollandois de lâcheté. Le Viceroi alors permit à Antoine Tellez de sortir du port pour les combattre. A sa vûë les ennemis jetterent quantité de marchandises dans la mer, pour pouvoir fuir avec plus de vitesse. Peu de tems après, Tellez les rencontra, & les vainquit après un combat assés long. La discorde regnoit cependant à Malaca, entre le Capitaine Major de la place & le Gouverneur. Celui-ci fit tuer un oncle de l'autre d'un coup de fusil. Le Roi d'Achem crut l'occasion favorable. Au mépris du dernier traité, & des droits des gens, il fit emprisonner François de Sousa & Castro, qui étoit Ambassadeur dans sa Cour, & fit tuer tous les Portugais qui étoient dans Achem. Ensuite il se prépara pour aller attaquer Malaca. Le Viceroi qui sçavoit qu'on y manquoit de tout, fit partir quatre galions pour secourir cette place, & il envoya à Deman Antoine Tellez, pour deffendre cette Ville des armes des Mogols : mais Tellez s'arrêta à
1637. Baçaim, parce qu'il y apprit
1638. que la paix avoit été renoüée avec les Mogols.

Sur ces entrefaites le Viceroi ren-

dit vers le mois de Juin le dernier soupir dans Goa. On fit l'inventaire de ses biens, & l'on trouva qu'ils montoient à des sommes prodigieuses. On ne pouvoit concevoir comment en si peu de tems, il avoit pû amasser tant de richesses. Mais cela n'étoit pas cependant difficile à comprendre. Depuis quelques années, les Vicerois des Indes faisoient pour leur compte un commerce immense; ils exigeoient des droits sur tous les vaisseaux qui sortoient & entroient dans Goa; ils vendoient toutes les Charges, les Emplois, les Commandemens, & détournoient à leur profit une partie des sommes qui en provenoient. Ils se reservoient la meilleure partie du butin qu'on faisoit sur les ennemis, & maîtres des finances, sous prétexte des armements qu'il falloit faire tant pour l'escorte des Marchands, que pour le secours des places éloignées, & l'achat des vivres, & des munitions necessaires pour les mêmes places, ils en détournoient la meilleure partie à leur profit. Souvent même ils portoient leur insolente rapacité jusqu'à s'emparer de tout, laissant manquer des choses les plus necessaires, & les flotes, & les forteresses, & les 1638.

1638. garnisons des places. Non contens de tant de brigandages, qui présageoient la ruine totale de la puissance des Portugais dans les Indes, ils exigeoient des Alliez & des Tributaires de certains droits, à cause de la protection qu'ils leur accordoient ; ils recevoient des sommes considerables de tous les Gouverneurs des places, moyennant lesquelles sommes, ils fermoient les yeux sur leur conduite ; & ceux-ci pour s'en dédommager exerçoient des tyrannies affreuses. Rien n'étoit respectable à leurs yeux pourvû qu'ils assouvissent leur infâme avarice. Delà la révolte de tant de peuples, la perte de tant de places, & la haine & le mépris de tous les Indiens, ces Indiens autrefois si dociles, & si soumis à leurs ordres.

La source de cette corruption generale partoit de la Cour même de Madrid. Les Ministres de cette Monarchie, qui désiroient de voir un terme aux longues prosperitez des Portugais, afin de pouvoir les accabler plus surement, écartoient de ces Charges, & de ces Emplois, tous ceux qui ne les eussent acceptez que pour travailler au bien de la Patrie. D'ailleurs il leur arrivoit rarement d'être exacte-

ment informez de tout ce qui se passoit dans les Indes. Les Portugais, qui ne profitoient point des richesses qu'on apportoit toutes les années de ces pays éloignés, fermoient eux-mêmes les yeux sur la conduite des Officiers qu'on mettoit à leur tête. Ils aimoient mieux qu'ils en profitassent, que les Castillans qu'ils détestoient. Ainsi la haine, qu'on avoit pour ceux-ci, servoit l'avarice insatiable des autres. Aucun des Vicerois ne l'avoit portée plus loin que Pierre de Silva, & elle étoit d'autant plus criminelle en lui, qu'il la voiloit du masque de l'hypocrisie. Il ne paroissoit occupé que du zele de la Religion; mais son cœur gâté & corrompu se joüoit également & de Dieu & des hommes; & ce n'étoit qu'aux pieds des Autels qu'il formoit ses desseins, pour contenter sa cupidité. Il gouverna pendant près de quatre années, qui ne sont celebres que par les rapines, & les brigandages, qui s'exercerent dans les Indes. 1638.

Malgré des exemples si pernicieux, Antoine Tellez de Silva se conserva la réputation d'homme d'honneur & de courage. Il succeda à Silva, & nous avons déja dit les victoires qu'il avoit 1639.

1639. remportées en differentes occasions contre les ennemis de l'Etat. Comme il étoit absent de Goa lorsque Silva mourut, François des Martirs, Archevêque de Goa, prit en main les rênes du gouvernement. Il fit armer douze vaisseaux de guerre pour secourir Malaca. Sur ces entrefaites neuf vaisseaux Hollandois vinrent brûler tout proche de Goa trois galions. Tellez étant arrivé, parut inconsolable de ce malheur, mais il fut moins sensible à la perte des galions, qu'à la lâcheté de ceux qui étoient dans Goa, qui les laisserent périr sans les secourir. Cependant ayant appris le danger où étoit Malaca, que les Hollandois & les Achenois alloient attaquer, il songea à aller en personne pour secourir cette place. Comme il alloit partir, Juan de Silva Tello arriva à Goa pour occuper sa place. Antoine
1640. lui remit le bâton de Commandement & partit pour Lisbonne, où l'on étoit à la veille d'une grande révolution.

Mais avant d'en faire le détail, & des effets qu'elle produisit, il nous faut rapporter ce qui se passa dans le Bresil sous le regne de Philippe IV. Prince qui n'étoit âgé que de seize ans, lorsqu'il succeda aux Etats de son

Pere. Il fut doux, tranquille, & paisible. Il aima trop le repos, & peu les affaires. Il donna toute sa confiance à ses Ministres, qui disposant en Souverains de toutes choses, ne lui laisserent que le phantôme de la Royauté, & l'engagerent dans plusieurs guerres qui lui furent toutes désavantageuses. 1640.

La treve concluë entre les Hollandois & les Espagnols, étant expirée, la guerre recommença entre ces deux Nations dès le mois d'Août 1621. qui étoit la premiere de son regne. D'abord la fortune tourna le dos aux Hollandois : ils essuyerent sur terre & sur mer des pertes qui sembloient leur présager une ruine prochaine. Heureusement pour eux, Spinola qu'ils avoient en tête, & qui étoit la cause de leurs malheurs, ne pouvant ployer sous la fierté des Ministres Espagnols, abandonna le commandement des armées. 1638. Ceux qui lui succederent, accumulerent faute sur faute, & bien-tôt les Hollandois reprirent le dessus, & furent en état, non seulement de poursuivre la guerre en Europe, mais même dans les Indes Orientales & Occidentales.

Dès l'an 1621. les Hollandois for-

1640 merent la Compagnie des Indes Occidentales; laquelle devoit faire seule le commerce sur les côtes d'Afrique, depuis le Tropique du Cancer jusqu'au cap de Bonne Esperance, & dans tout le nouveau monde, contenant les deux Ameriques, les terres Australes, les pays déja découverts, ou qui pourroient l'être dans la suite dans la mer du nord, ou dans celle du sud. Barnevelt avoit formé le projet de cette Compagnie, afin de procurer à sa Patrie les mêmes avantages qu'elle tiroit de la Compagnie Orientale; mais Barnevelt mourut sans goûter le plaisir de voir executer son projet. Les Etats Generaux lui accorderent les mêmes privileges qu'à la Compagnie Orientale; excepté que l'élection du Gouverneur devoit être approuvée par les Etats Generaux, que les Officiers seroient obligez de leur prêter serment, aussi bien qu'à la Compagnie, & que les gens de guerre prêteroient un troisiéme serment au Capitaine General. On trouva plus d'obstacles qu'on n'avoit d'abord imaginé à l'execution de ce dessein: & l'on fut obligé d'étendre les privileges de cette Compagnie, par une ampliation que les Etats donnerent l'an 1622. & par une

une ampliation, accordée le 20. Juin 1640.
de l'année 1623. afin de faciliter l'execution du projet, les Etats firent present à la Compagnie de trois gros vaisseaux montez de six cens soldats, qu'ils entretenoient, sans consequence neanmoins pour l'avenir.

Dès le commencement de son institution, cette Compagnie devint fatale aux Portugais. Les Hollandois avoient formé trois projets. L'un de chasser les Portugais du Bresil, l'autre d'aller avec les vaisseaux de la Compagnie aux mines d'or du Perou, pour y traverser les Espagnols, s'ils ne pouvoient point les en chasser, & le troisiéme de faire une descente en Galice, & en Portugal. Le premier fut confié à Willekens, le second à Jacques l'Hermite, & le troisiéme à Leonard Frantzen.

L'an 1624. Willekens fut moüiller aux côtes du Bresil. Ce pays comme nous l'avons déja dit, est fort vaste : il a près de douze cens lieuës de côte; il est riche, fertile, & beaucoup plus peuplé, que le reste de l'Amerique. Presque toutes les grandes maisons de Portugal y possedoient des biens considerables en fond de terre, & toute la Nation étoit interessée à la conser-

1640. vation de ce vaste pays, à cause du commerce qu'on y faisoit, & des richesses qu'on en apportoit.

Ce pays étoit sous la puissance des Portugais, depuis le regne du Roi Dom Emmanuel, c'est-à-dire, depuis plus de cent ans. Le peuples y étoient soumis, & y vivoient tranquillement. On n'y connoissoit la guerre que par les relations qui venoient de l'Europe. Ceux qui y commandoient s'étoient entierement addonnez au negoce; les soldats avoient pris le même parti, & tous jusqu'aux Prêtres, & aux Moines, étoient devenus commerçans. Comme les uns & les autres trouvoient beaucoup plus à gagner avec les Hollandois qu'avec les Portugais, ils faisoient en secret le commerce avec eux, & on publia, que les nouveaux Républicains avoient gagné une partie de ces peuples par les profits considerables qu'ils leur faisoient faire. Quoiqu'il en soit, lorsque Willekens parut à la Baye de tous les Saints, l'une des plus grandes du monde, les Portugais songerent beaucoup moins à se deffendre, qu'à mettre à couvert leurs meilleurs effets.

Willekens se rendit maître de S. Salvador, Ville grande & riche, ho-

norée d'un Archevêché & d'un Parlement, Capitale du Bresil, & très-bien bâtie. Il l'attaqua avec tant de succès, qu'il la trouva le lendemain matin abandonnée, les portes ouvertes, & les maisons désertes. Les forts voisins se rendirent sans opposer la moindre résistance. Le Viceroi, Dom Diegue de Mendoce, & son fils furent envoyez en Hollande; on sépara toutes les marchandises pour en tenir compte à la Compagnie, & on livra la ville au pillage. Van Dort qui devint Gouverneur de la place, prit huit vaisseaux Espagnols. Il fit ôter le pavillon Hollandois aux vaisseaux de la Compagnie, qui étoient dans le port, & leur fit prendre celui d'Espagne. Tous ceux qui y aborderent furent surpris par cet artifice, & personne ne lui échapa. 1642.

Dom Diegue de Mendoce, témoigna dans cette occasion une lâcheté extrême : il fut si fort étonné de l'arrivée des ennemis, qu'il ne pensa ni à se deffendre, ni à se sauver. Le seul Archevêque à la tête de son Clergé se deffendit quelque tems, ensuite il se retira en bon ordre dans un bourg voisin, où il se fortifia, & d'où il inquieta souvent les Hollandois. Ce

1640. Prélat s'appelloit Michel Texeira. Les vainqueurs firent un butin inestimable à la prise de cette place ; ils s'emparerent de toute la Capitainie, ou Gouvernement, qui étoit le plus grand & le mieux peuplé de tout le pays.

On n'apprit la nouvelle de cette perte en Portugal qu'en 1625. Elle répandit une consternation generale dans tout le Royaume. Tout le monde y prit part, & la douleur y fut d'autant plus grande, qu'on étoit persuadé que les Ministres Espagnols n'étoient pas fâchez qu'ils eussent perdu une partie de ce beau pays. Ces Ministres, qui avoient toujours en vûë le projet d'opprimer totalement les Portugais, s'imaginoient ne pouvoir y parvenir, qu'en réduisant la Nation dans une extrême pauvreté. Ils s'en consolerent donc, dans l'esperance de toucher au but qu'ils se proposoient : ils ne doutoient point que la perte qu'ils venoient de faire de Saint-Salvador n'y contribuât beaucoup, & qu'elle ne rendît toute la Nation Portugaise plus souple & moins fiere. Enfin leur haine contre elle les consola des triomphes des Hollandois, leurs mortels ennemis.

Philippe pensa tout autrement que ses Ministres : il souhaitoit voir les Portugais affoiblis, mais il ne vouloit pas les voir accablez. Il écrivit donc de sa propre main aux plus grands Seigneurs de Portugal, pour les consoler, & pour les encourager à faire de nouveaux efforts afin de repousser les ennemis, & leur arracher la proye, qu'ils venoient de leur enlever. Ces lettres étoient d'ailleurs remplies de marques de confiance, & de tendresse. Philippe y parloit plutôt en pere de ses sujets, qu'en Roi ; & si on eût jugé par ses lettres de l'affection qu'il avoit pour les Portugais, on eût été persuadé qu'il avoit pour eux les mêmes sentimens, qu'il faisoit paroître pour les Castillans. Mais les actions de ses Ministres démentoient ses sentimens, ou du moins les rendoient inutiles. Neanmoins les Portugais y furent sensibles : toujours pleins de zele pour leurs Princes, même pour ceux qu'ils regardoient comme leurs tirans, ils firent de nouveaux efforts pour équiper à leurs dépens une flote de vingt-six vaisseaux, ce qu'ils executerent en moins de trois mois. Toute la Noblesse y concourut à l'envi. Les uns fournissoient de l'argent, 1640.

1640. les autres levoient des troupes à leur solde, & presque tous demandoient à servir en personne.

Les Castillans s'étoient engagez à armer aussi de leur côté dans les ports d'Espagne une flote à leurs dépens, & de l'envoyer joindre celle de Portugal, pour agir de concert. S'ils l'eussent fait à tems, on ne pouvoit se promettre de ces deux flotes unies, que des succès favorables. Mais comme les Ministres de Madrid agissoient par des principes tout opposez aux désirs même de leur Roi, la flote Castillane ne fut en état de tenir la mer qu'au mois de Février de l'année suivante 1625. Enfin elle joignit la flote Portugaise, & l'on donna le commandement general, à Dom Frederic de Tolede Ozorio, Marquis de Valduesa. Les deux flotes étoient abondamment pourvûës de vivres & de munitions. Elles portoient quatorze à quinze mille hommes, tant soldats que Matelots : après une heureuse navigation, elles parvinrent à mouiller à la baye de tous les Saints.

Les Hollandois manquoient presque de tout dans leur nouvelle conquête. Michel Teixeira, Archevêque de Saint Salvador, avec quinze

cens hommes qu'il avoit ramassez, 1640.
les harceloit sans cesse. Il tailloit en pieces leurs partis, il leur coupoit tous leurs vivres, il ne les laissoit pas respirer un moment : enfin il les avoit bloquez, & tellement fatiguez, qu'il les eût sans doute chassez de Saint Salvador, si les Portugais ne l'eussent malheureusement perdu dans ces circonstances. Ce Prelat guerrier mourut donc trop tôt pour les interêts de sa Patrie. Nunez-Marino prit après lui le Commandement. Dom François de Moura remplit la place de celui-ci : l'un & l'autre suivirent dans leur conduite les instructions de Teixeira. Ils s'attacherent, sur tout par le moyen du blocus, à empêcher qu'il n'entrât des vivres dans la place.

Tel étoit l'état des Hollandois, lorsque les flotes Espagnole & Portugaise parurent dans le havre de S. Salvador. Leur arrivée combla de la joie la plus vive les Portugais, & les Hollandois de la tristesse la plus profonde. Ils manquoient de tout, & ils n'avoient aucune esperance de secours. Les Portugais mirent à terre quatre mille hommes, sous les ordres de Dom Manuel de Menesés General du débarquement. On attaqua vivement

1640. les Hollandois ; ils se deffendirent mal, la discorde & la division se mirent parmi eux, les uns vouloient se rendre, & les autres vouloient qu'on combattît jusqu'à la derniere extrêmité ; mais le sentiment des premiers prévalut, & l'on rendit la place le vingtiéme d'Avril.

S. Salvador étant délivré des mains des Hollandois, on y mit une bonne garnison. Ensuite les deux flotes leverent les anchres, tendirent leurs voiles, & se disposerent à s'en retourner en Europe. Leur retour fut assez malheureux. Elles eurent presque toujours le vent contraire, elles éprouverent des tems affreux, & enfin une tempête, fit périr quelques vaisseaux, & maltraita horriblement les autres, qui arriverent enfin après bien des peines en Portugal, & en Espagne.

Si Willekens avoit eu un succès heureux dans son entreprise sur S. Salvador, l'Hermite éprouva un sort bien contraire. La nouvelle Compagnie l'avoit mis à la tête de l'escadre, qu'elle envoïoit dans la mer du sud. L'Hermite tint à peu près la route que s'étoit frayée depuis peu Jacques le Maire, pour entrer dans cette mer. Après avoir doublé le cap de Hoorn, il moüilla dans une

grande baye, à laquelle on a donné le 1640.
nom de Nassau. Là il se rafraîchit quelque tems, il y prit des vivres; il fit rétablir ses malades, & entra enfin avec une partie de sa flote dans la mer du sud. Ses ordres portoient d'inquieter les Espagnols, & de surprendre la flote du Perou. Cependant ayant appris que la flote étoit partie quelques jours auparavant, & qu'elle arriveroit avec tout l'or & l'argent dont elle étoit chargée, avant qu'il pût la joindre, il se détermina à aller attaquer un galion, & plusieurs bâtimens qui étoient restez à Colao de Lima. L'attaque fut très-vigoureuse; mais il fut impossible de brûler, ou d'enlever le galion, parce qu'il y avoit un banc qui empêchoit les brûlots de l'approcher, & d'y mettre le feu. On ne put même faire une descente, comme on l'avoit esperé. Le rivage étoit bordé de canon & de soldats; la mer se brisoit avec violence contre la côte, & les chaloupes ne pouvoient y aborder sans danger de périr. Alors on ne s'attacha qu'à brûler les bâtimens qui étoient avec le galion; on chargea les chaloupes de feux d'artifices; elles s'approcherent des bâtimens, elles y mirent le feu, & quarante ou cinquante

1640. vaisseaux Espagnols furent consumez par les flâmes. Ensuite on bloqua Colao de Lima, avec une partie de la flote, & avec l'autre on alla attaquer Arica qu'on croioit dépourvûë de troupes. Si les Hollandois avoient surpris cette place, ils étoient résolus à aller delà à Potosi, à la faveur des Indiens, qui haissant mortellement les Espagnols, regardoient tous les Etrangers, comme autant de Liberateurs, qui les affranchissoient d'un joug odieux. Mais cette entreprise manqua par la faute de l'Hermite ; au lieu de profiter du désordre que causa d'abord son arrivée, il donna vingt-quatre heures au Gouverneur pour se rendre. Celui-ci profitant de cet intervalle qu'on lui laissoit, se fortifia dans sa place, fit venir à son secours les milices des Indiens, & les Negres qu'ils employoient à leurs fabriques, avec lesquelles il repoussa les ennemis. L'Hermite en ressentit un violent chagrin. Il étoit déja malade, & le peu de succès qu'il eut, acheva de ruiner sa santé. Il mourut enfin, & le Vice-Amiral prit sa place. Il continua ses courses dans tous les parages de la mer du sud, il prit plusieurs vaisseaux, il brûla un galion, il réduisit en cen-

tres les Eglises & les maisons de Puna, il porta le ravage & la désolation en plusieurs autres lieux; mais tandis qu'il causoit tant de dommages aux Espagnols, ses équipages fatigués, accablés, extenués de misere, périssoient de jour en jour. Cette perte le contraignit à regagner la Hollande, ce qu'il fit par les Indes Orientales. Cette entreprise manquée ne découragea point la Compagnie Occidentale, elle fit de nouveaux armemens, & causa beaucoup de pertes aux Espagnols; cependant elle ne put former aucun établissement fixe dans cette partie de l'Amerique. 1640.

Elle prit neanmoins de nouvelles mesures pour y continuer ses entreprises. Elle se rendit même maîtresse de plusieurs Capitainies dans le Bresil, appartenantes aux Portugais, & peut-être eût-elle conservé ce riche pays, qui rend le Portugal si puissant, sans la division, que l'avarice fit naître parmi les Directeurs qu'elle y envoyoit. Les Portugais profiterent des désordres, qui s'ensuivirent de cette division. Envain la Compagnie arma de puissantes flotes: envain la République lui prêta des sommes considerables pour l'équippement de ses vaisseaux.

1640. Les Portugais les firent toutes périr, & chasserent de tout le Bresil ces nouveaux usurpateurs, qui avoient profité d'uu tems de calamité, pour s'introduire dans ce beau pays.

L'Angleterre, à l'exemple des Hollandois, poursuivoit aussi vivement la guerre contre les Espagnols & les Portugais. Elle avoit armé plusieurs flotes, qui causoient de grands dommages aux uns & aux autres. Dans la même année 1625. une de ces flotes composée de plus de soixante vaisseaux de guerre, alla prendre & piller Cadix. Delà passant en Portugal, elle en ravagea les côtes & y causa des désordres affreux. Ce fut aussi vers ce tems-là qu'une grande flote que les Portugais envoïoient aux Indes & dont nous avons déja parlé, fit naufrage sur les côtes de France. Presque tous les vaisseaux dont elle étoit composée, furent coulez à fonds, ou allerent se briser contre des rochers. La plus grande partie des équipages furent submergez; deux mille hommes, presque tout *Fildagues* furent noyez, ceux qui échaperent à la fureur des flots, se sauverent à terre, où ils essuyerent pendant quelques jours, la faim, la soif, & toutes les miseres, dont les

malheurs de cette espece sont ordinairement accompagnez. Ces calamitez & ces revers furent suivis de la perte de plusieurs vaisseaux Marchands, que les Hollandois enleverent jusque dans les ports de Lisbonne, de la Corogne, & de Cadix. 1640

Tant de succès favorables ne servoient qu'à animer les Hollandois à de nouvelles conquêtes. Cette République, fiere de ses progrès, ne renfermoit plus ses forces dans les bornes de ses Etats. Elle commençoit à devenir redoutable aux puissances voisines, & elle osoit tout se promettre de l'industrie, du courage, & de la vigilance de ses sujets. L'an 1627. le fameux Pierre Hein, Amiral de la Compagnie des Indes, parmi les prises qu'il fit, compta celle de toute la flote Marchande qui venoit du Bresil. Elle étoit toute chargée pour le compte des Portugais. Il y avoit une quantité de sucre si prodigieuse, qu'on fut obligé de le vendre à vil prix dans toutes les Provinces-Unies.

L'Amiral Hein, animé par l'interêt & par la gloire, se remit en mer l'année suivante, avec une flote assés considerable. D'abord il fit voile vers le Portugal, & après qu'il eut ravagé

1640. les côtes, & causé par tout des dégâts affreux, il prit la route de l'Amerique. En arrivant sur les côtes de la Floride, il rencontra la flote d'argent des Espagnols. Il la combatit, & s'en rendit le maître. Elle valut aux vainqueurs quatorze millions six cens mille livres. La fortune qui avoit toujours été si favorable aux Portugais, pendant qu'ils avoient été gouvernez par des Rois de leur nation, sembloit les avoir entierement abandonnez, depuis la jonction de leurs Etats, à ceux de la Castille. Les Annales de ces tems malheureux sont remarquables, par les pertes redoublées qu'ils firent, sur tout pendant le regne de Philippe IV. La Compagnie des Indes Occidentales, la plus redoutable & la plus acharnée de leurs ennemis, remporta tant & de si grandes victoires, que de leurs seules dépoüilles, elle en devint très puissante, & causa même de l'ombrage à la plûpart des Souverains de l'Europe.

Appliquée sans relâche à l'accroissement de ses conquêtes, elle embrassoit avec avidité toutes les occasions, qui pouvoient lui devenir avantageuses. L'Ocean n'étoit couvert que

de ses flotes. Ses Amiraux qu'elle sçavoit récompenser avec discernement, travailloient à l'envi à se distinguer pour mériter de commander. Les Officiers subalternes, dans l'esperance de s'élever dans des postes plus honorables & plus lucratifs (car l'interêt étoit le premier mobile, qui les faisoit agir) répondoient par leur valeur, à celle de leurs Amiraux. Rien ne pouvoit les rebuter. Les fatigues de la mer, les maladies, les frequents combats, qu'ils étoient obligez de livrer, sembloient au contraire redoubler leur ardeur & leur émulation. Cette émulation se répandoit jusqu'au Soldat, & jusqu'au Matelot. Les Directeurs de la Compagnie l'entretenoient par de frequentes récompenses. Outre la paye qu'ils leur donnoient, ils leur permettoient un commerce particulier. Cette permission les encourageoit, & faisoit qu'on en trouvoit autant qu'on en souhaitoit. Toute Compagnie qui voudra surement réüssir dans tout ce qu'elle entreprendra, doit observer cette conduite. Si elle veut s'arroger tous les profits, elle n'en fait que de médiocres; parce que ceux qu'elle est obligée d'employer, n'y étant interessez pour rien, ne veillent à ses interêts

1640. que médiocrement ; mais lorsque ses interêts deviennent les leurs propres, alors leurs soins, leur vigilance, leur courage, leur valeur se déployent avec une ardeur incroyable. On n'a pas besoin de les exciter à leur devoir ; il est de leur interêt de répondre avec ardeur aux vûës de ceux qui les employent, pour conserver leur propre fortune.

La Compagnie fit partir l'Amiral Henri Loneke des côtes d'Hollande, vers le milieu de l'année 1629. avec une flote de vingt-sept vaisseaux de guerre. Il joignit sur la route quelques autres Navires de la Compagnie ; & sur les côtes du Bresil, il trouva encore l'escadre du Colonel Wardenbourg. Loneke se vit de cette maniere à la tête d'une flote de cinquante-six vaisseaux de guerre, avec lesquels il alla moüiller à la rade de la Capitainie de Fernambouc, une des plus grandes & des plus considerables du Bresil, & la plus abondante en sucre. Wardenbourg y fit une descente avec deux mille quatre cens soldats, & quatre cens hommes d'équipage, & s'avança vers la Ville d'Olinde, qu'il prit, après s'être rendu maître de ses trois forts, qui lui coûterent trois com-

bats contre les Portugais, & les Brasiliens. Ceux-ci se deffendirent avec beaucoup de courage. Ils firent les derniers efforts, pour empêcher les Hollandois de s'établir dans leur pays, & dans chaque place ils leur opposerent une vigoureuse résistance. Loneke de son côté se comporta avec autant de valeur que de prudence. Il mit tous les instans à profit. Il ne laissa pas un moment respirer ses ennemis, il les pressa de tous côtez, il alla se saisir du Recif, situé au midi de la Ville d'Olinde, & sur la pointe d'une longue terre, où les Portugais avoient élevé le fort S. George. 1640.

Cette perte, & la défaite des Portugais répandirent une si grande consternation dans tout le pays, qu'il ne fut pas difficile aux Hollandois de se rendre maîtres du reste de la Capitainie. Ils en fortifierent aussi-tôt toutes les places, & sur tout le Recif, qu'ils rendirent en peu de tems la meilleure & la plus forte de toutes leurs Villes de l'Amerique. Les Portugais en sentirent vivement toutes les consequences. Voulant réparer tant de malheurs, ils presserent les Ministres du Roi d'Espagne, de faire un dernier effort pour reconquerir ces places, & pour

1640. arrêter les nouvelles entreprises des Hollandois. Ils ajoûterent à ces instances de bonnes & de nombreuses troupes, une belle flote & des sommes considerables. Les Espagnols se laisserent fléchir : ils firent armer une flote, & la joignirent à celle des Portugais, dont ils donnerent le Commandement General à l'Amirante d'Oquendo. Cette flote étoit abondament pourvûë de Soldats, de Matelots, d'Officiers, de vivres, de munitions, enfin de tout ce qui étoit necessaire pour reprendre Fernambouc, & pour chasser les Hollandois de toute la Capitainie. Mais de cinq mille soldats, il en mourut de maladie deux mille en moins de deux mois & demi, & tous ceux qui leur survecurent déserterent presque tous. Cependant on se donna tant de soins & de peines pour faire revenir ces derniers, qu'on les obligea enfin à s'embarquer sur trente vaisseaux de guerre.

En arrivant aux Canaries, Oquendo y trouva quinze vaisseaux de guerre qui le joignirent, & sa flote aux isles du cap Vert, monta à cinquante-quatre vaisseaux. Il rencontra près de ces isles l'Amiral Pater, qui venoit le chercher pour le combattre, quoiqu'il

n'eût que seize vaisseaux de haut bord. 1640.
A la vûë des Portugais & des Espagnols, dix vaisseaux Hollandois se détacherent de leur Amiral, & prirent honteusement la fuite. Pater employa vainement son autorité pour les retenir : leur épouvante triompha de leur honneur. Ses prieres, ses menaces rien ne put les toucher. Leur lâcheté ne servit qu'à redoubler le courage de Pater. Il n'avoit point appris à reculer devant l'ennemi, quelque fort qu'il fût. Il attaqua donc avec fureur, & coula treize vaisseaux Espagnols à fond. Enfin la victoire alloit se déclarer en sa faveur, lorsque son vaisseau percé de tous côtez coula lui-même à fond, & le fit périr avec tout son équipage. De six vaisseaux qui avoient combatu, les quatre se dégagerent adroitement de ceux des ennemis, & ils se deffendirent si bien en retraite, qu'ils arriverent heureusement à Olinde, avec un vaisseau, qu'ils avoient pris dans le combat.

D'Oquendo qui les poursuivoit, alla moüiller le long des côtes du Paraiba. Là, résolu de tenter quelque chose de considerable, & qui réparât son honneur, il fit descendre à terre douze cens soldats, pour la garde du pays,

1640. & pourvût à la sûreté de la riviere de Saint François, des Capitainies de Segeripe, & de la baye de tous les Saints. Il rafraîchit aussi l'armée Portugaise, commandée par d'Albuquerque. On croioit, & on avoit lieu de le croire, qu'il feroit le siege d'Olinde, que d'Albuquerque avoit été obligé de lever; mais soit qu'il craignît le même sort, soit qu'il eût des instructions secrettes pour ne pas l'entreprendre, il rentra dans ses vaisseaux, leva les anchres, tendit les voiles, & prit la route de Lisbonne. Il rencontra avant d'y arriver, une flote Hollandoise, avec laquelle il en vint aux mains. Oquendo toujours malheureux fut vaincu. Il perdit dans cette occasion Valesillo son Lieutenant, vingt-deux Capitaines, sept cens soldats, & son Vice-Amiral, qui fut coulé à fonds avec trois autres vaisseaux.

Si tant d'heureux succès animoient le courage des Hollandois, tant de revers essuyez coup sur coup ne pouvoient entierement abatre celui des Portugais. Brûlant de conserver leurs conquêtes, & de recouvrer celles qu'ils avoient perdues, ils solliciterent de nouveau les Espagnols, pour contribuer conjointement à l'équipement d'une

autre flote. En effet, ils l'équipperent 1640.
dans l'année 1632. & on ne peut trop s'étonner des dépenses immenses qu'ils faisoient pour armer ces flotes. Le commandement de celle-ci fut déferé à Dom Frederic de Tolede, qui ne fit & n'entreprit rien de considerable; d'ailleurs la Marine des Hollandois étoit en beaucoup meilleur état, que la Portugaise, & l'Espagnole; leurs vaisseaux étoient meilleurs voilliers, leurs Amiraux plus experimentez; Officiers, Soldats, Matelots, équipages, tout étoit choisi. La Compagnie des West-Indes, faisant consister tout son établissement, dans la conquête du Bresil, n'épargnoit ni hommes, ni argent, ni vaisseaux pour faire réüssir ses desseins. D'ailleurs elle équipoit tous les ans de nouvelles flotes: ce qui lui donnoit un avantage considerable sur les Portugais, qui malgré tous leurs efforts, n'étoient plus en état après les pertes qu'ils avoient faites, de renouveller leurs flotes avec la même promptitude, & la même facilité. Les Espagnols n'agissoient que mollement & lentement: & ils ne pouvoient guere faire autrement. L'Espagne avoit essuyé de si longues guerres, qu'elle étoit épuisée d'hom-

1640. mes, & d'argent. Ses Matelots d'ailleurs étoient bien loin d'avoir l'experience & l'adresse des Matelots Hollandois, & la grandeur de leurs vaisseaux, sur tout de leurs galions, nuisoient plus pour la manœuvre des combats, qu'elle n'étoit utile.

Les Hollandois profitoient habilement de tous ces avantages. Aussi ils inonderent le Bresil de leurs flotes & de leurs troupes. Ils se rendirent maîtres en trois campagnes des Capitainies de Tamaraca, qui contient quatre-vingt lieuës de côte, de Paraiba, & de Rio-grandè. Ces conquêtes se firent pendant les années 1633, 1634, & 1635. Non content de s'être rendus maîtres de ces trois Provinces, ils résolurent de faire un dernier effort, pour achever de conquerir tout le Bresil.

Ils choisirent donc pour leur Capitaine General, le Comte Maurice de Nassau, parent du Prince d'Orange, qui partit du Texel le 25 d'Octobre de l'année 1636. & arriva au Bresil le 23. Janvier de l'année suivante 1637. Maurice trouva les troupes en bon état, & commandées par des Capitaines braves, experimentez, & remplis de bonne volonté. Ils avoient tous

bien servi la Compagnie, & tous 1640.
avoient merité d'être dignement récompensez. Dans presque toutes les affaires, qu'ils avoient euës contre les Portugais & les Espagnols unis ensemble, ils étoient restez vainqueurs, Albuquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia & Cameron avoient tous éprouvé la force de leurs armes. Cameron étoit Brasilien; il avoit un credit immense parmi ceux de sa Nation, & il étoit entierement dévoüé aux Portugais. D'ailleurs il étoit brave, intrepide; mais malheureux & peu sçavant dans l'art de la guerre.

Dès que le Comte Maurice se fut reposé de la fatigue de son voyage, il se mit à la tête de ses troupes, & entra en campagne. Il brûloit de joindre le Comte de Banjola, pour le combattre; mais celui-ci tout courageux qu'il étoit, se défiant de sa fortune, l'évitoit, avec le même soin que l'autre le cherchoit. Ils se rencontrerent enfin, & l'on en vint aux mains. Les Hollandois chargerent avec une fureur inconcevable les Portugais, & ceux-ci se deffendirent avec une valeur opiniâtre, qui coûta beaucoup de sang à l'un & à l'autre parti. Enfin après un combat long & sanglant, la victoire

se déclara pour les Hollandois, & les Portugais, après avoir fait des actions d'une valeur extrême, furent contraints d'abandonner le champ de bataille aux ennemis.

1637. Les fruits de cette victoire furent la reddition de Porto Calvo, qui ouvrit ses portes au vainqueur. Delà, Maurice alla aussi-tôt investir la citadelle de Porvocoon pour en faire le siege. On ouvrit les tranchées, & on les poussa avec beaucoup de vigueur. Les Portugais firent plusieurs sorties pendant la durée du siege, qui alla à treize jours, au bout desquels les Portugais qui s'étoient deffendus très-vaillament, obtinrent une capitulation honorable. Cette conquête fut suivie de celle d'Oppeneda, & de quelques autres avantages, qui n'étoient pas aussi moins importans.

Ces victoires enflerent tellement le courage du Comte Maurice, qu'il commença à regarder le Bresil comme un theatre trop petit, pour exercer sa valeur. Il étoit né ambitieux, & passionné pour la gloire. Il crut donc que pour remplir son ambition & s'acquerir de la gloire, il devoit porter la guerre ailleurs que dans le Bresil. Il jetta les yeux sur l'Afrique, & il résolut d'y envoyer

envoyer une flote pour y faire quelque conquête. Il fit donc équipper neuf vaisseaux, il y mit douze cens soldats, & donna ordre au Colonel Coine, à qui il confia le commandement general, de passer en Afrique, pour tacher d'y enlever quelque place aux Portugais. 1638.

Coine arriva devant Mouro sur les côtes de la Guinée, le vingt-septiéme jour de Juillet. Il y attendit pendant 29. jours la flote de Nicolas-van-Iperen, ou d'Ipres, General de la Guinée, & d'Angola, pour le service de la Compagnie des Indes Occidentales. Ce General étant enfin arrivé, Coine & lui jetterent l'ancre devant le fort de S. George de la Mine. Les Negres leur opposerent une vigoureuse résistance, ils tuerent beaucoup de monde aux Hollandois, & ceux-ci à leur tour firent un massacre horrible des Negres. Les Hollandois ensuite eurent à faire avec les Portugais, qu'ils taillerent aussi en pieces. Ils s'emparerent de toutes les hauteurs, & commencerent le siege du fort Saint George. L'épouvante avoit tellement saisi le Gouverneur, qu'il capitula après trois jours de siege, tems trop court pour

1638. une place, qui étoit abondament pourvûë, de tout ce qui étoit necessaire, pour soûtenir un long siege, & qui passoit pour imprenable. En effet, les Hollandois y eussent infailliblement succombé, si le Gouverneur avoit encore tenu quelques jours, car les pluyes qui arrivent toujours dans ces pays-là devant & après les équinoxes, les auroient obligez de remonter sur leurs vaisseaux. Ils en étoient eux-mêmes si persuadez, qu'ils n'oserent former le siege du Château d'Arzin, que le Gouverneur n'avoit point voulu leur rendre sur la sommation, qu'ils lui en firent. Ce Château neanmoins fut pris par les Hollandois en 1641.

Le Comte Maurice continuoit toujours la guerre avec la même ardeur dans le Bresil; & la fortune y étoit toujours contraire aux Portugais. Toujours extrême dans les faveurs qu'elle prodigue, ainsi que dans les revers qu'elle fait essuyer, il semble qu'elle n'est jamais faite pour observer une certaine moderation. Après avoir comblé d'honneurs, de gloire, & de richesses les Portugais, elle les accabla de malheurs, d'infortunes, & d'humiliations. Le Comte de Banjola osoit

cependant lui résister, en opposant aux ennemis de sa Patrie, un courage superieur aux tristes revers qui l'affligeoient alors. Il avoit ramassé autant de troupes qu'il avoit pû, & il n'oublioit rien de tout ce que la prudence & la valeur peuvent mettre en usage, pour leur inspirer de la confiance & de la bonne volonté. Il se remit donc en campagne avec ces troupes, & se jetta dans la Capitainie de Segerippe, esperant de s'y maintenir plus facilement qu'ailleurs. Les Generaux du Comte Maurice, informez de sa marche, le suivirent en bon ordre, le joignirent, & lui presenterent le combat. Banjola étoit trop brave pour le refuser. On en vint donc aux mains, & les Hollandois superieurs, & soutenus par leurs succès passés, demeurerent vainqueurs, & s'emparerent de toute la Capitainie, dont ils firent brûler la Ville Capitale. 1638.

Alors les Naturels de Siara, l'une des Capitainies Septentrionales du Bresil, se mirent sous la protection des Hollandois, & députerent au Comte Maurice, pour lui demander du secours contre les Portugais. Le Comte leur envoya un de ces Capitaines,

1638. appellé George Gortman, qui assisté d'Algodojo Roi de Siarra, mit le siege devant la place de même nom, s'en rendit bientôt le maître, & soumit tout le reste de la Capitainie. Les Portugais avoient conservé quelques places dans celles de Paraïba, & de Rio Grande. Ils entretenoient même des intelligences avec les habitans des places, que les Hollandois y occupoient. Le Comte Maurice craignant que les Portugais ne les engageassent à quelque révolte, résolut de les en chasser entierement. Il rassembla ses troupes, il attaqua ces places: il les emporta; & s'étant assuré de ceux dont la fidelité lui étoit suspecte, il fit rebâtir la Ville de Philippine dans le Paraïba, & lui donna le nom de Frederic Stad, du nom du Prince d'Orange.

Tout lui prosperoit au gré de ses desirs. Ce bonheur constant qui l'accompagnoit, dans tout ce qu'il entreprenoit, lui fit concevoir le dessein d'aller attaquer Saint Salvador. Il y alla donc aussi-tôt qu'il eût reçu la soumission du Roi des Tapuyas. D'abord il se rendit maître des Châteaux d'Albert, de Saint Barthelemi, & de

Saint Philippe, qui couvrent la place. 1638.
Il ne doutoit point que la Ville ne tombât aussi bientôt en sa puissance ; mais ses esperances s'évanoüirent dans un moment. Les Portugais firent une sortie, comblerent ses tranchées, lui tuerent quatre Capitaines de distinction, un Ingenieur, & beaucoup de soldats. Peu de jours après cet échet, un secours considerable entra dans la place. Alors le Comte Maurice désesperant de la réduire, leva le siege, & se retira avec beaucoup de précipitation.

La campagne suivante fut une suite de malheurs. Les Portugais & les Castillans armerent une puissante flote, qui consistoit en quarante-six vaisseaux de guerre, parmi lesquels on comptoit vingt-six galions, équippez au double du necessaire, montez de cinq mille soldats, & d'un grand nombre de Matelots. On confera le commandement de cette armée navale à D. Fernandes-Mascaregnas, Comte de la Torre. Cette flote fut augmentée de plus de la moitié sur sa route. On étoit convaincu, qu'elle auroit chassé les Hollandois du Bresil, parce que leurs troupes étoient considerablement di-

1638. minuées & dépourvûës de toute sorte de munitions, lorsqu'une peste, sortie des côtes de l'Afrique, se mit dans la flote Portugaise, & fit périr trois mille soldats, en très-peu de tems. Ceux, qui échaperent à cette contagion, arriverent à Saint Salvador, extenuez, malades, ou demi-mourans. Ce malheur ne découragea point le brave Comte de la Torre. Il travailla à la guerison de ses soldats, il ramassa tous ceux qui étoient dans le Bresil, dont le nombre monta à douze mille, il assembla tous les vaisseaux qu'il pût trouver, & au commencement de Janvier 1640. il mit à la voile, avec quatre-vingt-treize vaisseaux.

Le Comte Maurice pour s'opposer à cette puissance formidable, n'avoit pas fait de moindres efforts, pour faire avorter les desseins de Mascaregnas. Il attendoit tous les jours un grand secours de Hollande. Ce secours arriva enfin, sous les ordres de l'Amiral Guillaume de Looff, qui à l'exemple des Portugais, se remit en mer avec sa flote, composée de quarante-un vaisseaux de differente grandeur, & se rendit à quatre milles du port d'O-

linde, pour y attendre la flote d'Espagne, qui étoit déja sortie de la baye de tous les Saints. D'abord que les deux flotes furent en presence l'une de l'autre, elles en vinrent aux mains à quatre reprises differentes. Jamais combats ne furent ni plus longs, ni plus vifs, ni plus sanglans. Looff fut tué dans le premier, dont les soldats sortirent neanmoins victorieux. Jacques Huighens livra les trois autres, & remporta des victoires si complettes; qu'une partie des soldats, qui étoient dans la flote Portugaise, furent tués. Les Hollandois perdirent peu de monde à proportion; mais leurs vaisseaux furent fort maltraitez par l'artillerie. Les vaincus pour se sauver furent contraints de se faire échoüer sur les bancs appellez *Baxos de rocas*. Une partie y mourut de soif, & l'autre se sauva avec beaucoup de peine. Pour comble d'infortune, la division se mit entre les Portugais & les Castillans: leur haine éclata, & ils se séparerent. Enfin de toute cette grande & puissante flote, dont l'armement avoit coûté des sommes immenses, il n'en revint en Espagne que quatre galions, avec deux vaisseaux Marchands. 1638.

1638. Comme le Comte Maurice avoit fait monter presque tous ses soldats sur sa flote, les Capitaines de terre étoient restez avec de si foibles garnisons, que les Portugais crurent l'occasion favorable pour reconquerir les places qu'ils avoient perduës. Dom Juan Lopez de Carvaillo se mit à la tête de ceux de sa Nation, & Cameron à la tête des Brasiliens. Ces deux Generaux firent une irruption dans les pays soumis aux Hollandois, ravagerent les campagnes, combattirent & vainquirent en quelques rencontres les ennemis, & leur enleverent plusieurs Villes. La fortune ne leur fut pas long-tems favorable. Le Colonel Coine, & le Capitaine Charles Tourlon se mirent en campagne de leur côté pour arrêter leurs progrez. Ils l'executerent en battant les Portugais, & en les obligeant à se retirer. L'Amiral Lietard entra en même tems dans la baye de tous les Saints, avec vingt-cinq vaisseaux, & exerça toutes les horreurs de la guerre contre les Portugais & les Brasiliens, qui leur étoient soumis.

Il poussa si loin sa fureur, que le Marquis de Montalvan, Viceroi du

Bresil pour les Portugais, envoya vers le Comte Maurice, pour convenir avec lui de la maniere de faire la guerre. Leurs Commissaires s'étoient déja assemblés pour cette negociation, quand le Marquis reçut la nouvelle de la révolution qui venoit d'arriver en Portugal, où l'on avoit reconnu pour Roi legitime du Royaume & des Etats qui en dépendoient Jean IV. Duc de Bragance. Cette nouvelle lui fut apportée le 15. Février 1641. par une Caravelle Portugaise, qui lui apportoit en même tems les ordres du Roi Dom Juan pour le reconnoître, ce qu'il fit deux jours après avec tous les Portugais du Bresil. Il fit part de cette nouvelle au Comte Maurice, qui prévoyant que le nouveau Roi ne manqueroit point de faire une ligue offensive & défensive, avec les Hollandois contre les Espagnols, se hâta d'augmenter ses conquêtes, persuadé que par ce même traité elles demeureroient aux Etats généraux. En effet, de quatorze Capitainies que les Portugais avoient dans le Bresil, il ne leur en laissa que sept. Mais nous parlerons de ces conquêtes en leur tems. Nous allons dans les Livres

1638.

1638. suivans raconter la révolution, qui mit la Couronne sur la tête de Jean IV.

Fin du Livre vingt-cinquiéme, & du Tome VI.



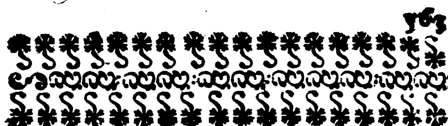


TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

A

B

C

E

F

G

H

L

N

O

64

V

X

Z

FIN.









